ENTRETIEN AVEC OLIVIER ADAM

LIRE :

www.lire.fr • septembre 2012

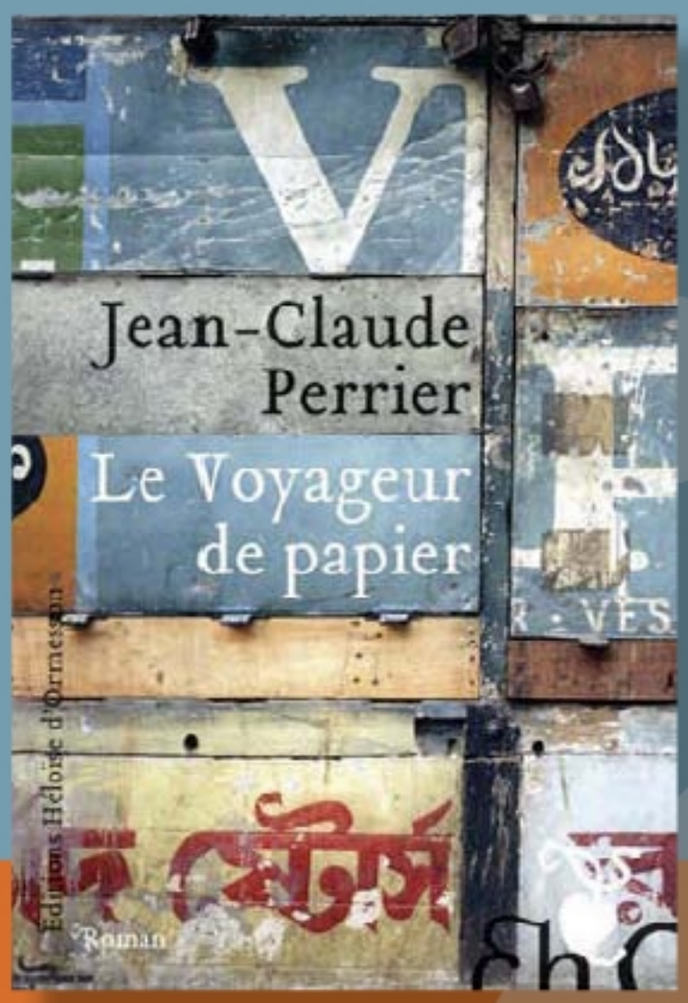
TOUT SUR LA RENTRÉE FRANÇAISE

La rentrée LITTÉRAIRE

SPÉCIAL ROMANS FRANÇAIS

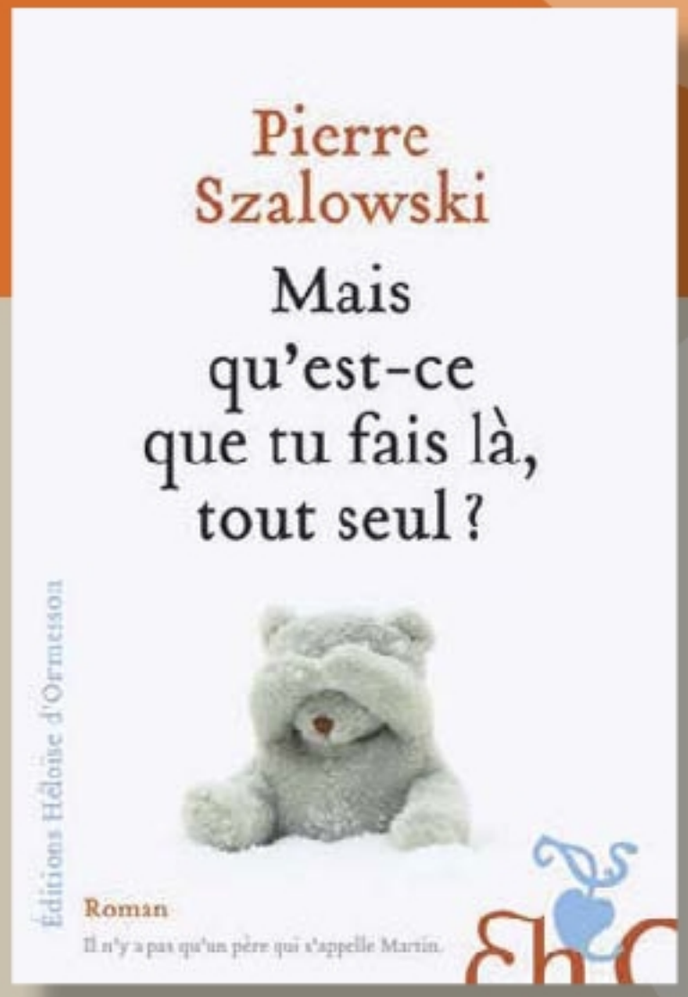
Angot, Djian, Duroy, Nothomb, Joncour, Bellanger...
les INCONTOURNABLES et les DÉCOUVERTES

EXPRESS ROULARTA
M 01974 - 408 - F: 5,90 €

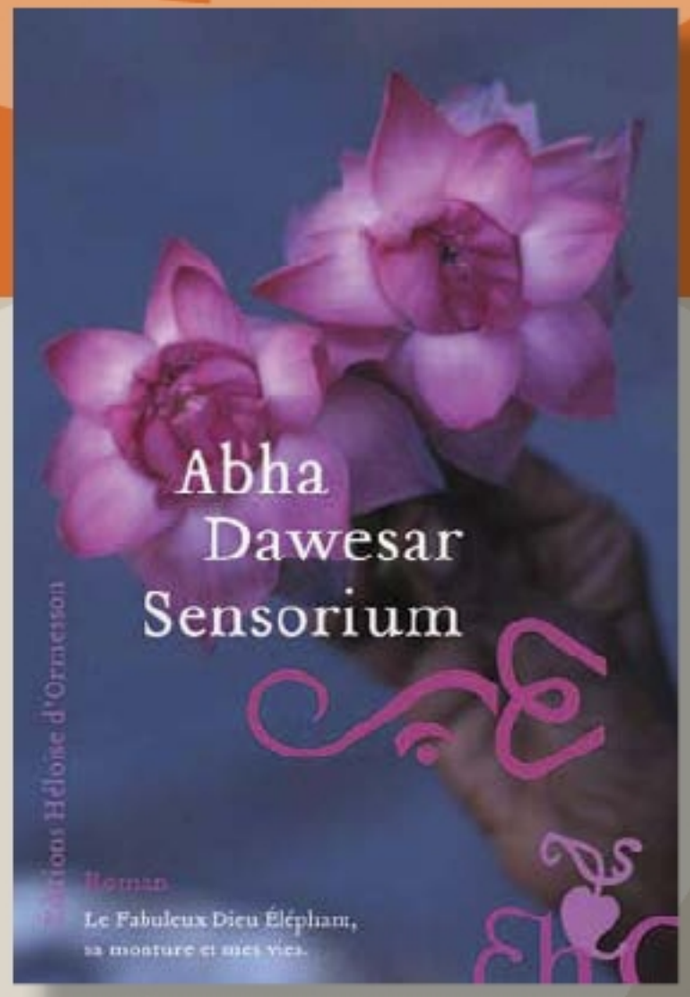


La vie en livres d'un explorateur bibliophile. – Laurent Lemire, *Livres Hebdo*

Enfants des mots



Un superbe conte de Noël. Une douceur dans un monde de brutes ! – Isabelle Couriol, Librairie de Paris, Saint-Étienne



Un prodigieux périple sous l'égide de Ganesh.

Éditions Héloïse d'Ormesson
www.editions-heloisedormesson.com

N° 408 SEPTEMBRE 2012

LiRE:

L'édito
par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 6

MAGAZINE 10
Tendance : les biographies, Le Festival America à Vincennes, L'île déserte
Le coup de cœur des libraires, 3 questions à Alexandre Arcady, Théâtre
De l'écrit à l'écran, Page audio, L'Observatoire de la gastronomie, Ce que la presse en pense, Radio-télé, Le palmarès des meilleures ventes

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Amin Maalouf 26

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

ROMANS FRANÇAIS Aurélien Bellanger, 30
Florian Zeller, Pascal Quignard, Simonetta Greggio, Marie-Hélène Lafon
Serge Joncour, Thierry Hesse, Jean-Michel Guenassia, Lionel Duroy
Wajdi Mouawad, Claudie Hunzinger, Claude Arnaud, Santiago H. Amigorena
Linda Lê, Metin Arditi, Gérard Mordillat, Mathias Enard, Fabrice Humbert
François Bon et Philippe Claudel, Maurice G. Dantec, Olivier Bouillère, Patrick Deville, Serge Bramly, François Vallejo, Alexis Salatko et Christophe Donner
Laurent Gaudé, Tierno Monénembo, Jérôme Ferrari, Christine Angot, Bruno Le Maire, Colombe Schneck, Max Monnehay, Stéphane Zagdanski, Philippe Djian, Jean-Marc Parisis

ENQUÊTE Amélie Nothomb 48

PREMIERS ROMANS Carole Fives, Julia Deck 56
Lancelot Hamelin, Lucile Bordes

HISTOIRE *Histoire des protestants en France XVIe-XXIe siècle* 58
par Patrick Cabanel, *Les Deux Maisons. Essai sur la citoyenneté des Juifs (en France et aux Etats-Unis)* par Pierre Bimbaum, *La Bataille des trois empires. Lépante, 1571* par Alessandro Barbero

ESSAIS *Les Employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)* 60
par Siegfried Kracauer, *Du style tardif* par Edward W. Said, *La Tyrannie du choix* par Renata Salecl, *Petite Philosophie du zombie. Ou comment penser par l'horreur* par Maxime Coulombe

ÉCRIVAINS DU BAC Herman Melville 98

JEUX 102

BD 103

la CHRONIQUE DE

FRÉDÉRIC BEIGBEDER *Mauvaise foi* 8
TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 20
JEAN-CLAUDE PIROTTE *Journal d'un poète* 64
PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 88
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 104

ABONNEMENTS : Lire/service abonnements - 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54.
«Ce numéro comporte un encart Fleurus, un encart éditions Faton, un encart Linvosges déposés sur la couverture sur une diffusion abonnés France, un encart America déposé sur la couverture sur la diffusion Ile de France et un encart First broché sur la totalité de la diffusion France.»

Couverture : Illustration HAG, Agence Comillus. Sommaire : Marc Abel/Picturetank

EN COUVERTURE

p.30

SPÉCIAL RENTRÉE LITTÉRAIRE

romans français

p.90

entretien
Olivier Adam

EXTRAITS p.66

RENTRÉE ÉTRANGÈRE

JIM HARRISON
Grand *Maître* 66

AVRAHAM B. YEHOSHUA
Rétrospective 70

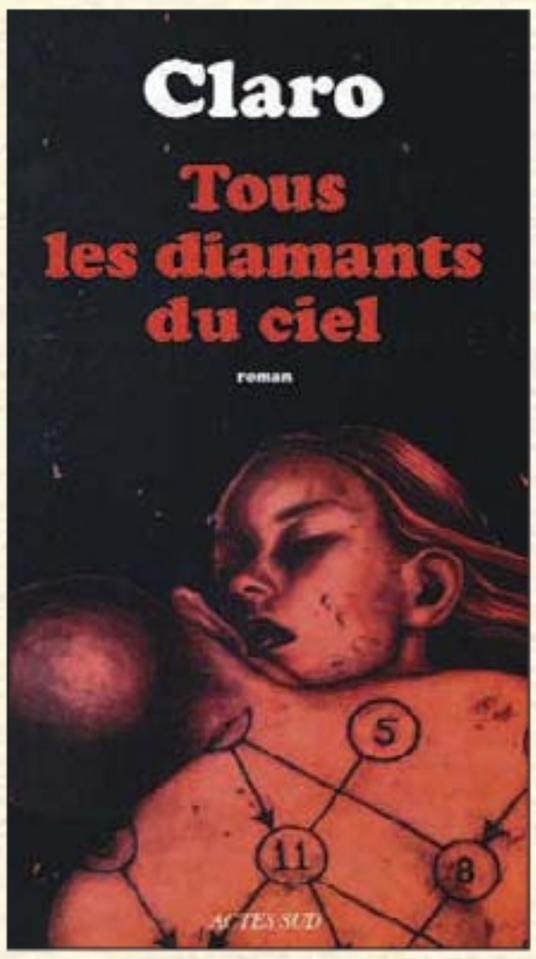
MELINDA NADJ ABONJI
Pigeon, *vole* 74

JULIE OTSUKA
Certaines n'avaient *jamais vu la mer* 78

SEBASTIAN BARRY
Du côté de Canaan 82

ACTES SUD

Rentrée littéraire 2012

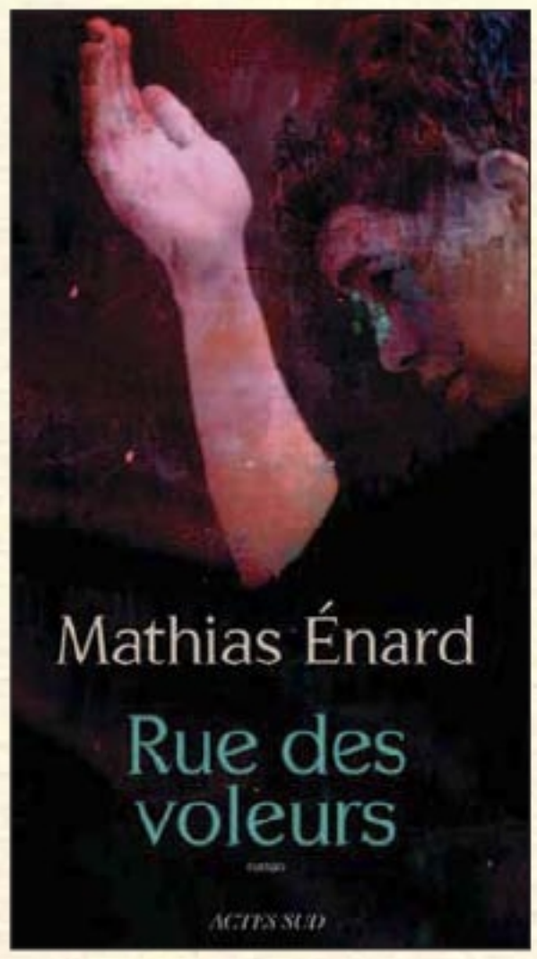


Jérôme
Ferrari

Le sermon sur la chute de Rome

roman

ACTES SUD



Céline
Curiol

L'ardeur des pierres

roman

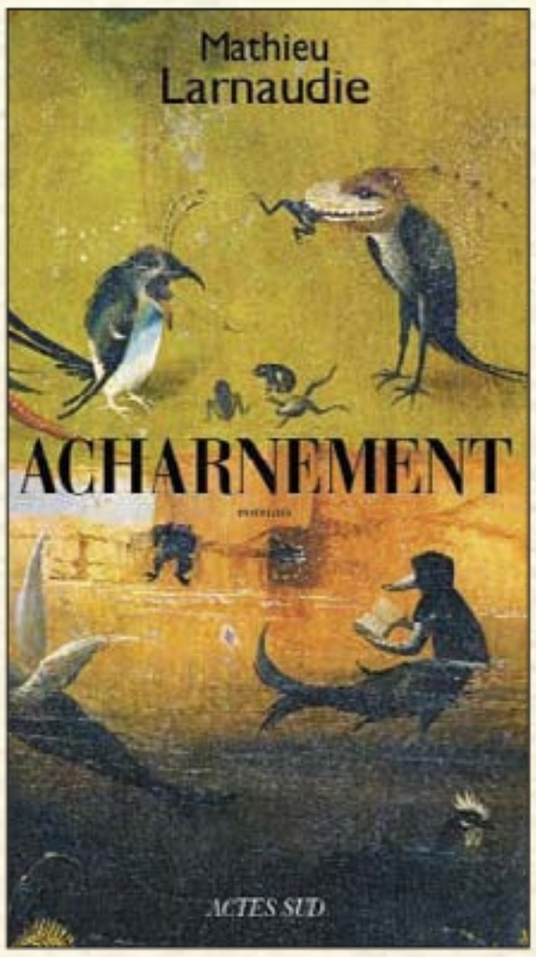
ACTES SUD

Laurent
Gaudé

Pour seul cortège

roman

ACTES SUD

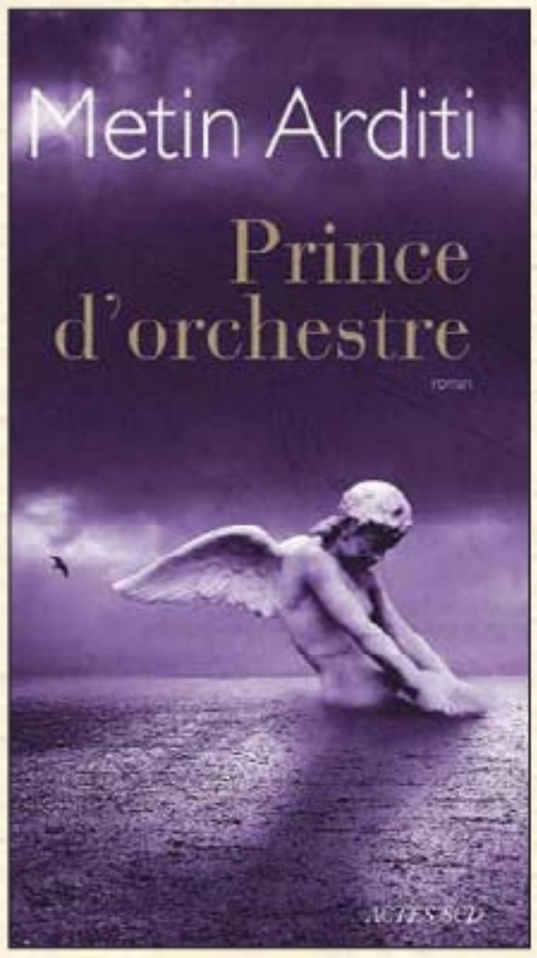


Wajdi
Mouawad

Anima

roman

LEMÉAC / ACTES SUD



actes-sud.fr

PARIS PREMIÈRE

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

CE MOIS-CI, *LIRE* VOUS OFFRE UN PANORAMA DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE FRANÇAISE. Plus de 426 nouveaux romans seront publiés entre fin août et fin octobre ! Nous avons lu. Nous vous proposons la sélection la plus complète. La plus restreinte, aussi, car tout ne se vaut pas. Au point complet que nous consacrons à la littérature française dans ces pages répondra, le mois prochain, un numéro entièrement dédié à la rentrée littéraire étrangère. Quoi de neuf, cette année, du côté du roman français ? Des découvertes. Mais aussi des écrivains consacrés qui prennent le parti de changer, radicalement, de style et de genre. Des redécouvertes, en somme.

Côté découvertes, il faudra lire le premier roman d'Aurélien Bellanger. Les médias s'en sont emparés dès la fin de l'été, sans doute davantage pour le côté sensationnel que pour de véritables raisons littéraires. *La Théorie de l'information* est un bon livre, plein de défauts (trop long, trop démonstratif, trop documenté) mais surtout capable de prendre le pouls d'une époque en racontant une histoire, celle d'un avatar de Xavier Niel, l'homme qui fit fortune dans le Minitel rose avant de « révolutionner » la communication en France. C'est surtout un livre-thèse, dans la droite ligne de l'œuvre de Michel Houellebecq. Un de ces romans grâce auxquels on pourra à bon compte ouvrir un débat (le énième) autour du monde dans lequel nous évoluons.

ON PEUT AIMER D'AUTRES LITTÉRATURES. Il n'empêche. Ce que montre Aurélien Bellanger, tout comme Olivier Adam, Christine Angot, Philippe Djian, Amélie Nothomb ou encore Pascal Quignard (l'éventail est large, vous le constatez…), c'est que le roman est l'arme la plus forte pour dire le monde. Pour le comprendre. Pour apprendre, aussi.

Les deux livres les plus controversés de la rentrée seront ceux de Christine Angot et de Philippe Djian. Tous deux évoquent un viol. D'une façon que l'on n'avait pas lue jusqu'ici, me semble-t-il. Christine Angot réussit un exercice de haute maîtrise littéraire, avec un petit livre dont on pourra dire ce que l'on voudra sauf qu'il est la répétition de *L'Inceste*, son meilleur livre à ce jour. Bien au contraire, elle a été plus loin – pire encore, diront aussi, à raison, ceux qui ne pourront achever la lecture de ce roman extra-ordinaire (au sens premier du terme : hors de l'ordinaire) et dérangeant comme jamais. Philippe Djian, lui, se met dans la peau d'une femme violée à l'aube de la cinquantaine, et joue avec les sentiments contradictoires qui peuvent animer cette femme. C'est bizarrement écrit mais le dénouement final est digne d'un grand Hitchcock. Voilà deux écrivains. Incontestablement. Qui prennent le risque de s'aventurer hors des sentiers qu'ils ont eux-mêmes battus et rebattus. On aimera ou pas. Ils dressent leur portrait de femmes sans jamais se poser en démiurge, en écrivain je-sais-tout, cet écrivain qui délivre des messages du haut de sa morale d'écritoire. C'est au lecteur, dans les deux cas, de se faire une idée de ce qui peut traverser l'esprit de ces femmes.

UN LECTEUR FACÉTIEUX, C'EST-À-DIRE UN LECTEUR qui lira avec joie le vingtième – et très réussi – roman d'Amélie Nothomb (vingt ans, déjà, depuis son entrée en scène avec *Hygiène de l'assassin*), notera cette phrase, qui peut être une réponse à Angot et à Djian : « Sans doute existe-t-il, chez la plupart des femmes, une forme de masochisme. Combien de femmes ai-je vues succomber à l'attirance de pervers répugnants ? En prison, les émules de Landru reçoivent des paquets de lettres d'admiratrices amoureuses. Certaines vont jusqu'à les épouser. J'imagine que c'est le côté obscur de la féminité. » C'est une femme qui parle.

Et puis il y a *Les Lisières* d'Olivier Adam. Un livre somme sur le déni familial, le déterminisme social, les banlieues aujourd'hui, la douleur, et tant d'autres choses. Un roman qui pourrait être une autobiographie si un écrivain laissait les choses suivre leur cours, aller de mal en pis. Sur ce livre qui ne ressemble en rien à ses précédents et qui les contient tous, Olivier Adam s'explique longuement dans l'entretien que *Lire* lui a proposé. Il dit, aussi, quels pouvoirs immenses et dérisoires sont ceux de la fiction. La littérature, la bonne, est là pour déranger. Jamais pour consoler.

COURRIER DES LECTEURS

Le Vatican, Pie XII et des réactions

N'est-il pas inconvenant de mettre en cause l'honneur de qui que ce soit en se basant sur un seul témoignage ? Ne disait-on pas naguère : « *Testis unus, testis nullus* » ? La première attaque contre Pie XII est partie de Radio Moscou en 1945 par Joseph V.D., le petit père des peuples et le copain d'Adolf, merveilleux démocrates respectueux de la vérité. Comme pièces à décharge, ne serait-il pas utile de parler du livre du rabbin David Dalin (autre spécialiste des relations entre juifs et chrétiens), *Pie XII et les Juifs, le mythe du pape d'Hitler*, Artège 2007, des travaux de Serge Klarsfeld, de ceux de l'historien italien Giovanni Miccoli, des réactions de Golda Meir envers Pie XII...? Est-ce que les archives du Vatican relatives à cette époque ont été à ce jour rendues publiques ? **Marcel Comet**

LA RÉPONSE DE *LIRE*

A part Radio Moscou – à moins que cela ne m'ait échappé –, le livre de Menahem Macina se réfère à toutes les sources, et à bien d'autres encore, que vous énoncez. Sa lecture vous en convaincra. Elle vous laisse, évidemment, libre de juger si le Vatican, après avoir eu, dans les années 1960, une position discrètement autocritique, est aujourd'hui bien inspiré de défendre, « *perinde ad cadaver* », la figure, à tout le moins complexe, de Pie XII.

FRANÇOISE SAGAN : UN MONUMENT

Lecteur assidu de *Lire*, je suis étonné qu'aucun article ou entrefilet n'ait relevé l'ouvrage de Pascal Louvrier, *Sagan, un chagrin immobile*. Voici la première biographie qui étudie en profondeur la psychologie complexe de cet auteur et nous dévoile une personnalité étonnante et sûrement attachante. Quelles que soient vos opinions, Françoise Sagan est un monument de la littérature française et je pense que le travail remarquable de Pascal Louvrier mérite que *Lire* en fasse mention. Veuillez agréer mes salutations les meilleures. **Jean-Marie Andrieu**

LA RÉPONSE DE *LIRE*

Relever la parution de l'ouvrage de Pascal Louvrier, paru chez Hugo & Compagnie, voilà qui est fait par le truchement de notre rubrique courrier ! Permettez-nous, par ailleurs, de vous renvoyer au numéro (*Lire* février 2008) que nous avons spécialement consacré à Françoise Sagan.

LIRE SUR IPAD ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

ANCIENS NUMÉROS Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site www.coteperso.com. Cliquez ensuite sur les onglets « librairie » et « anciens numéros ».

OÙ ADRESSER VOTRE COURRIER ?
> par voie postale, au 29, rue de Châteaudun, à Paris.
> par courrier électronique : redaction@lire.fr
> sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

LAISSEZ LES LIVRES EXISTER

Il y a quelques jours, de passage dans un centre culturel communal, j'ai vu un empilage de livres à l'état neuf, sur plusieurs tables et au sol. Toute la bibliothèque se trouvait là, prête à emporter et surtout à ne plus rapporter. « Prenez, prenez, ça débarrasse », m'a-t-on dit. Dans chaque livre, la troisième de couverture portait la petite pochette plastique dans laquelle se glisse la fiche de lecture mentionnant l'auteur, le titre du livre, la date de l'emprunt et de son retour, le nom du lecteur.

J'ai constaté en feuilletant des douzaines de livres qu'aucune indication de lecture ne se trouvait inscrite. Ils n'avaient jamais été empruntés. « N'hésitez pas à vous servir, il faut absolument balancer tout ça, m'a-t-on redit. La médiathèque a besoin d'espace pour l'installation de nouveaux logiciels permettant de mieux naviguer sur la plate-forme des ressources numériques du réseau médi@TIC. » Je m'étonne de voir ce grand choix d'ouvrages divers – textes et essais historiques ou politiques, guides pratiques, albums, recueils de poésie, romans légers – se transformer en tas de bouquins, jamais ouverts, jamais lus, à bazarder.

Est-ce la fin de cette dépravation qui a traversé les siècles. Va-t-on bientôt être débarrassé de « ce vice impuni, la lecture ». Je sais, c'est réflexion de vieux noc, un peu demeuré – il faut vivre le temps qui reste avec son temps, pépé, il faut arrêter de vivre aujourd'hui comme si c'était hier, te mettre à la page, point barre. Ce doit être vrai, mais un brin attardé et hutin (synonyme vieux d'entêté), je livre ici, à LIVRE OUVERT mon désir de continuer à naviguer, encore quelque temps, LIVRE EN MAIN. Tourner les pages à la recherche d'un sacré livre, sans être le LIVRE SACRÉ, aller à la découverte d'un livre brillant sans que ce soit pour autant LIVRE D'OR. Merci de continuer, chaque mois, à nous donner envie de LIRE. Avec les salutations d'un lecteur assidu. **Roger Hutin**

LA RÉPONSE DE *LIRE*

Quel est le plus navrant : le spectacle, plus courant qu'on l'imagine, de centaines de livres sur le point d'être jetés à la déchetterie, ou l'indifférence qu'une grande part de ces ouvrages a pu rencontrer auprès du public d'une bibliothèque (ou médiathèque), trop rare ou trop peu curieux ? A même cause, même effet. Autres temps, autres valeurs et autres usages. Croyez bien, toutefois, que ce « vice impuni de la lecture » qui nous réunit, et quel qu'en soit le support, y résistera.

LiRE:

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09
Téléphone : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 75 55... suivi des numéros entre parenthèses.

RÉDACTION

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
François Busnel

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION
Philippe Delaroche
Assistante de la rédaction : Sabine Dard (44 42)

CHRONIQUEURS
Philippe Alexandre, Frédéric Beigbeder, Gérard Oberlé, Jean-Claude Pirotte, Tristan Savin

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Hubert Artus, Guillaume Atgé, Jean-Rémi Barland, Jean-Pierre Colignon, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Nathalie Kristy, Baptiste Liger, Jean Montenot, Pascal Ory, Delphine Peras, Marc Riglet, Alain Rubens, Jérôme Serri.

Première rédactrice graphiste : Marie-Laurence Brard (44 25)
Première secrétaire de rédaction : Véronique Matrat (40 49)
Révision : Elisabeth Bonvarlet (44 37)
Responsable du service photo : Sophie Gibeau (44 41)

www.lire.fr : Eric Mettout (emettout@lire.fr)

LE CAMION DES MOTS
Anne Roubertou (44 09)

Coordination générale : Jean-François Drouard (JFD System : 01 42 61 10 71)

Rédactrice : Laure Beaudonnet
www.camiondesmots.com

MANAGEMENT

DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT
Eric Matton
ÉDITEUR DÉLÉGUÉ
Tristan Thomas
PUBLICITÉ COMMERCIALE
Valérie Salomon, directrice commerciale
PUBLICITÉ LITTÉRAIRE
Orélie de Conty, directrice de clientèle (44 11)
DIRECTEUR TECHNIQUE ET PRODUCTION
Pascal Delépine
FABRICATION : Priscilla Sannie
PHOTOGRAVURE : Groupe Express Roularta
EXÉCUTION : Marie-Christine Tritschler (1668)
GESTION : Yvane Perchat
ABONNEMENTS : Bertrand de Saint Germain avec Géraldine Léger

Lire, service abonnements :
17, route des Boulangers
78926 Yvelines Cedex 9
Tél. : 01 70 37 31 54
abonnements@lire.fr

VENTES AU NUMÉRO
Sophie Guerouazel avec Marie-France Rasori
N° vert : 08 00 42 32 22

IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEIBOOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

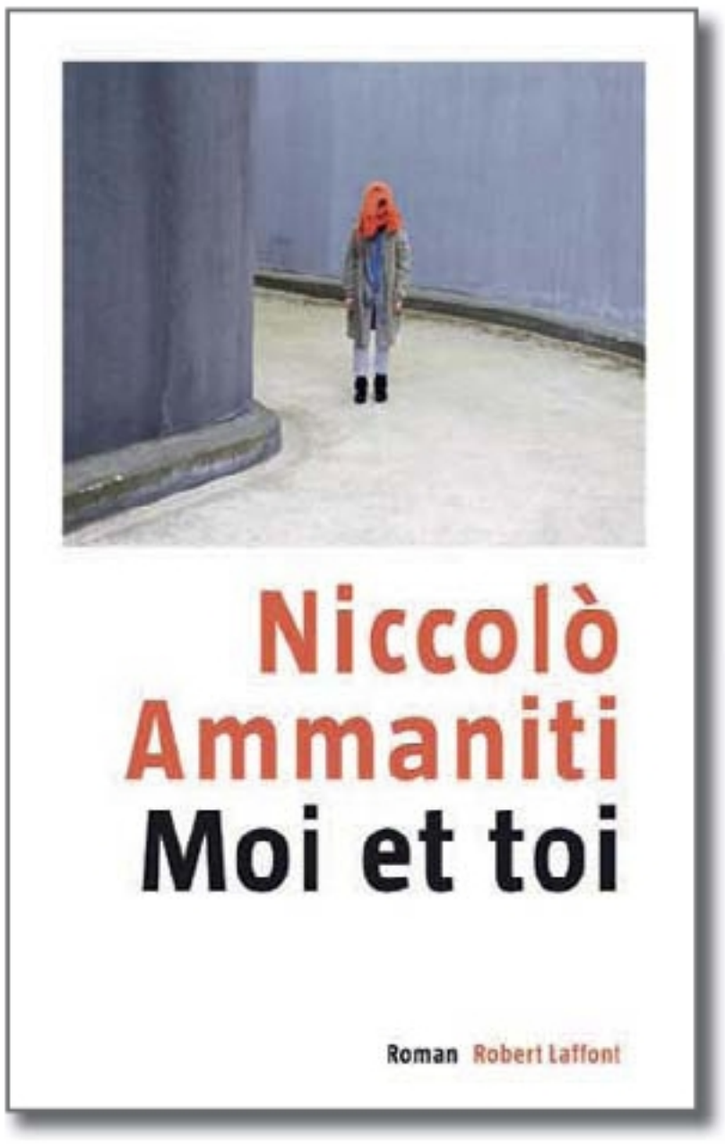
Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du directoire et directeur de la publication : Rik De Nolf. ©GROUPE EXPRESS-ROULARTA N° Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Diff. Presstalis.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2011

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Les romans italiens de la rentrée littéraire 2012

Éditions Robert Laffont



Avec *Moi et toi*, Niccolò Ammaniti construit une histoire à couper le souffle sur le plus simple et le plus impénétrable des mystères : comment devenir adulte.

« Un livre magnifique, un conte parfait. Surprenant, même chez un auteur au talent aussi pur et inimitable, une sorte d'île sans archipel dans le paysage littéraire de l'Italie. »

L'Unità

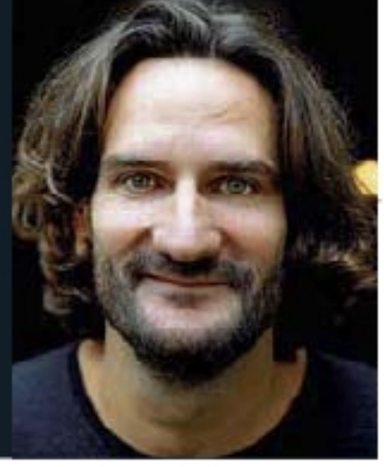
Deux mères et deux fils que la Méditerranée sépare. Deux rives, deux pays, l'Italie et la Lybie, deux histoires que l'Histoire avec un grand H relie pourtant.

«La langue de Margaret Mazzantini est alerte, incisive, ultra-féminine et foncièrement nécessaire. »

La Stampa

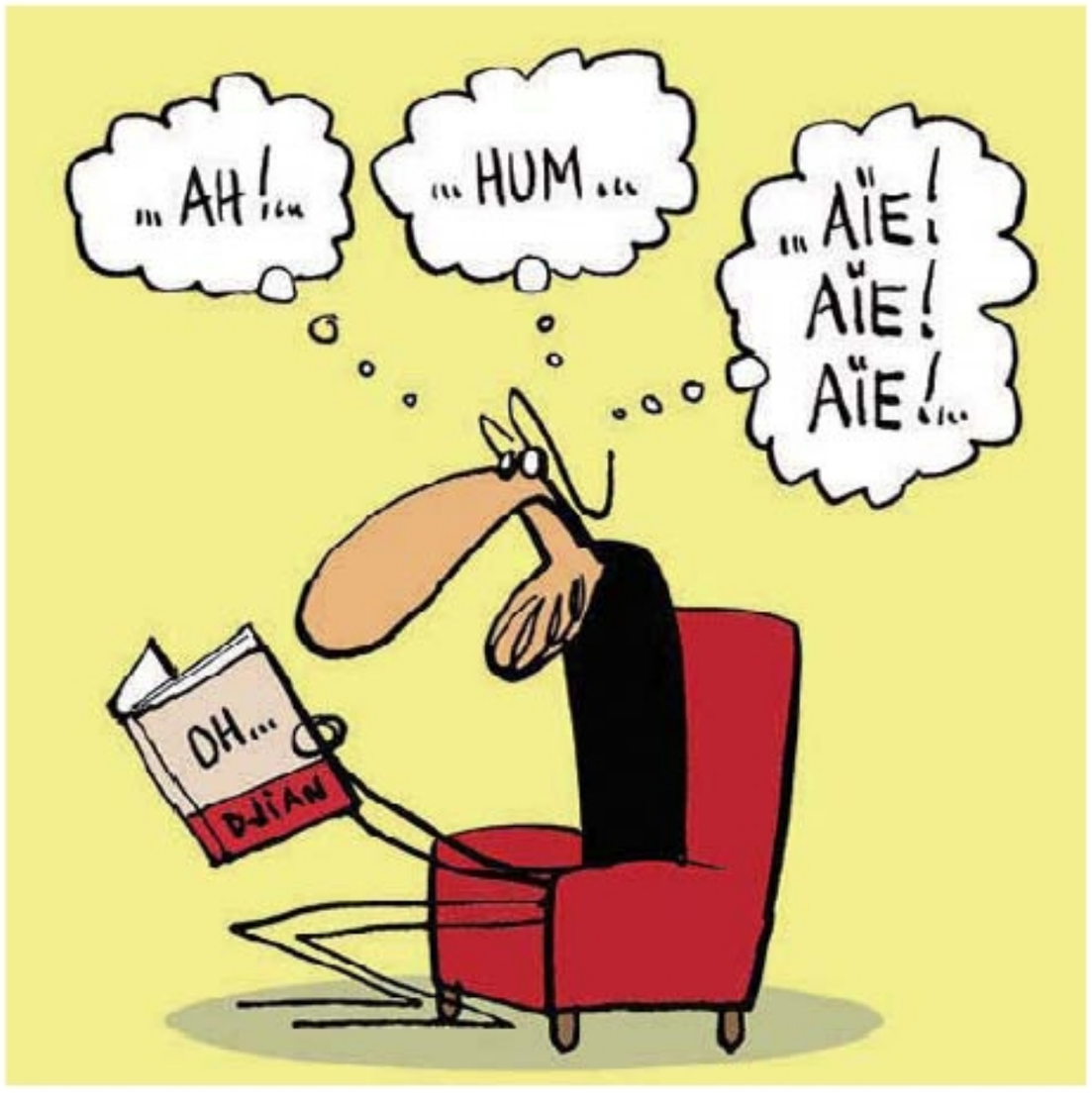
Découvrez les interviews vidéos des auteurs et les premiers chapitres de la rentrée littéraire en flashant ce code.

www.laffont.fr



PHILIPPE DJIAN : LA FOLIE OU LA MORT ?

Le principal problème des romanciers est la durée. Il faut commencer par tenir quelques centaines de pages avec les mêmes personnages. Et ensuite tenir quelques centaines d'années avec différentes générations de lecteurs. Mais le plus difficile se situe entre les deux : quand il faut tenir quelques décennies sans se répéter. Avec l'allongement de la durée de la vie, la question du renouvellement de l'inspiration risque de se poser de plus en plus souvent. A 60 ans, Romain Gary, lassé de ne plus être lu, décida de se rebaptiser Emile Ajar pour trouver une nouvelle jeunesse. La plupart des auteurs vieillissants se contentent de radoter les quelques gammes qui ont fait leur succès. En une bonne vingtaine de romans, Philippe Djian, 63 ans, avait réussi à ne pas trop radoter. Il a connu plusieurs périodes : chez Bernard Barrault, l'auteur rock et culte de *37°2 le matin*, fortement influencé par Kerouac et Bukowski ; chez Gallimard, un romancier plus psychologique et torturé (sorte de Philip Roth français, dirons-nous pour simplifier) ; et enfin chez Julliard il imagina la série *Doggy Bag*, une sitcom littéraire qui aurait pu s'intituler « Desperate Husbands ». Sans oublier des paroles de chansons pour Stephan Eicher. Après une telle production, Djian aurait pu choisir de déjeuner en paix. Il a préféré dynamiter la rentrée littéraire avec un roman controversé (voir l'article page 55), bancal, violent et discontinu dont le titre est une simple onomatopée : *"Oh..."*.



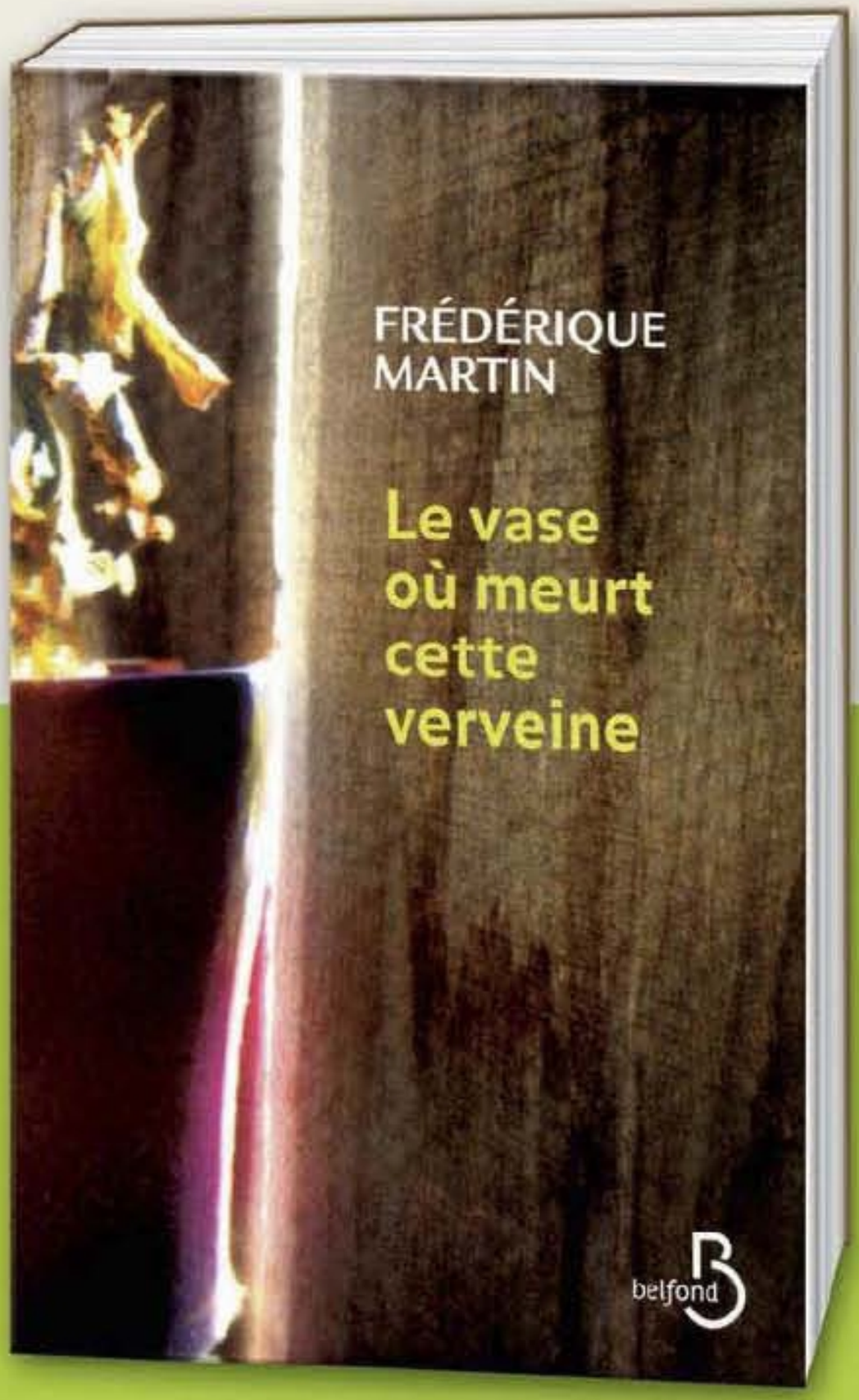
Cette histoire d'Oh… commence par un viol. Mais est-ce vraiment un viol ? Michèle affirme avoir « connu pire avec des hommes [qu'elle avait] librement choisis ». Son agresseur l'obsède : il la harcèle, lui envoie des sms, laisse des messages (et du sperme) dans sa maison, et cependant elle ne porte jamais plainte au commissariat. Sa famille forme une bande d'égoïstes au bord de la crise de nerfs : son fils a épousé une femme enceinte d'un autre, son mari est un scénariste raté, sa mère une nymphomane, son père croupit en prison… Au début, on pense que Djian a retrouvé l'énergie, le dynamisme de ses débuts. Jusqu'à la page 55, où l'on apprend au détour d'une phrase pourquoi le père de Michèle est incarcéré : « pour avoir abattu soixante-dix enfants dans un camp de vacances en bordure de l'océan ». Michèle n'est plus une simple victime d'agression sexuelle, mais aussi la fille d'un monstre, le Anders Breivik d'Aquitaine !

A partir de là, il y a deux possibilités : ou bien Djian se moque de nous, il est en train de délirer, il cherche le scandale à tout prix, il a perdu toute crédibilité ; ou bien on est dans la tête d'une folle mythomane, et ce roman ambigu et détraqué constitue une avancée formelle, une création très originale, kafkaïenne, une litanie de fictions analogues aux monologues dingues des premiers romans de Régis Jauffret (*Histoire d'amour*, en 1998, commence aussi par un viol ; *Clémence Picot*, 1999, et *Promenade*, 2001, étaient aussi formés d'ellipses ultraviolentes). Tous les personnages de *"Oh..."* sont seuls et dénués de morale ; la vie n'est qu'une suite d'accidents dénués de sens ; les liens sociaux sont défaits et le seul moyen de les ressouder, c'est de coucher ou de se battre. Effectivement, on prononce souvent le titre en le lisant. On peut s'en plaindre, trouver la narration confuse, touffue. Comme chez Faulkner ? Ou comme la tempête sous le crâne d'une femme violée ? Philippe Djian semble nous dire qu'un écrivain n'a désormais plus le choix qu'entre la folie et la mort. Et il a choisi de rester vivant.

"Oh..." de **Philippe Djian,** 238 p., Gallimard, 18,50 €

MIX & REMIX

Rentrée littéraire 2012



18 € – 228 pages

Roman épistolaire, *Le vase où meurt cette verveine* orchestre avec virtuosité le ravage d'une relation mère-fille.

19 € – 276 pages

Dans un univers charnel, poétique et végétal, le parcours poignant d'une jeune femme en quête d'elle-même.

Belfond | un département | place des éditeurs

www.belfond.fr
Domaine français

Disponibles en eBook

belfond

MAGAZINE

TENDANCE

Réalité & fiction

D'Alexandre le Grand à Leni Riefenstahl

C'est bien connu, les romanciers ont toutes les libertés, y compris celle de mettre en scène des personnalités éminentes, en les citant nommément, tout en s'écartant des chemins trop balisés de la biographie : l'initiative n'est pas nouvelle – de Jean Echenoz à Jean-Christophe Rufin en passant par David Lodge. Mais c'est une tendance forte de cette rentrée littéraire où l'on compte une dizaine de fictions inspirées par des personnages ayant réellement existé. Ainsi d'Alexandre le Grand, en vedette dans *Pour seul cortège* de Laurent Gaudé (Actes Sud) qui livre une vision très personnelle du roi de Macédoine : « Je n'ai pas voulu proposer au lecteur la reconstitution d'un épisode de notre Antiquité, j'ai voulu embrasser Alexandre » , précise l'écrivain. Même propos de la part de Serge Bramly qui fait singulièrement revivre Marcel Duchamp dans *Orchidée fixe* (JC Lattès) – calembour emprunté à l'artiste –, échoué dans un camp de transit près de Casablanca en 1942 après avoir fui l'occupation allemande à Paris. Quant à *Ciseaux* de Stéphane Michaka (Fayard), il évoque notamment les relations compliquées de l'écrivain américain Raymond Carver avec son éditeur Gordon Lish.

Patrick Deville, lui, est familier de ce genre d'appropriation et récidive dans *Peste & Choléra* (Seuil) en s'engageant sur les pas du bactériologiste franco-suisse Alexandre Yersin. L'intérêt de ces entreprises romanesques est précisément de mettre en lumière certains destins à la fois passionnants et boudés par la postérité. C'est aussi le cas de *La Capitana* de l'Argentine Elsa Osorio (Métailié) où l'on découvre la vie édifiante de sa compatriote Micaela Feldman de Etchebéhère (1902-1992), dite Mika, militante antifasciste, égérie de la guerre civile espagnole. Dans le même registre, *Le Terroriste noir* (Seuil) de Tierno Monénembo rend un hommage saisissant à Addi Bâ (1916-1943), jeune Guinéen adopté en France à l'âge de 13 ans, héros méconnu de la Résistance qui créera l'un des premiers maquis des Vosges. Citons également *La Dernière Nuit de Claude Eatherly* de Marc Durin-Valois (Plon), du nom de ce pilote américain lié au bombardement d'Hiroshima le 6 août 1945.

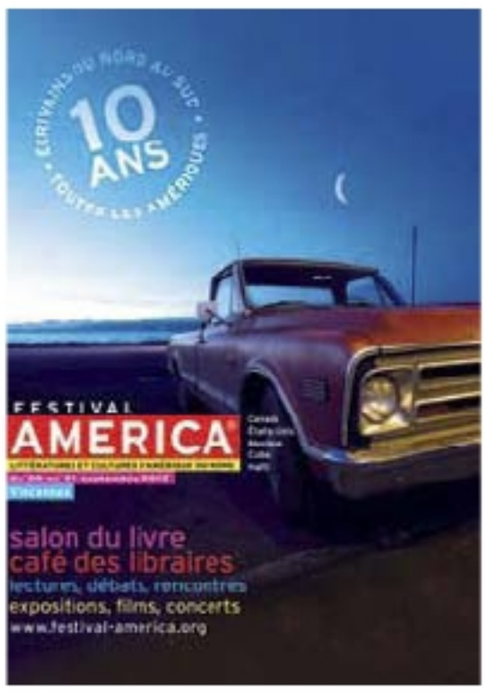
On notera surtout que cette tendance est commune à plusieurs premiers romans, à commencer par celui, admirable, de Yannick Grannec qui retrace l'étonnante épopée de Kurt Gödel (1906-1978), fameux mathématicien d'origine autrichienne, dans *La Déesse des petites victoires* (Anne Carrière) : « C'est très intimidant de s'emparer de la vie de quelqu'un d'aussi célèbre, confie l'auteur. D'où mon choix de faire parler sa veuve, Adèle, avec qui il a vécu pendant cinquante ans, une façon de reconstituer leur destin en creux. » Beau coup d'essai également de la part du jeune Lilian Auzas avec *Riefenstahl* (Léo Scheer), qui romance formidablement le parcours très controversé de la cinéaste allemande. Surprise, enfin, ce premier roman du haut fonctionnaire Bruno Le Maire, qui publie *Musique absolue* (Gallimard), ode magnifique au chef d'orchestre Carlos Kleiber. Assurément, la biographie n'est plus l'apanage des historiens… **Delphine Peras**

MIX&REMIX

Festival America, 10 ans déjà

Du 20 au 23 septembre, Vincennes accueillera la littérature américaine.

Pour ses dix ans d'existence, le Festival des littératures et cultures d'Amérique du Nord de Vincennes (Val-de-Marne), le Festival America, a mis les bouchées doubles : nouveau site Internet, rétrospective prévue à la rentrée dans le mensuel des libraires *Page* et, cette année, le thème du festival est élargi à la littérature sud-américaine. L'Argentine, le Brésil, le Canada, le Chili, la Colombie, Cuba, le Guatemala, Haïti, le Mexique, le Nicaragua, le Pérou ainsi que l'Uruguay seront représentés par des auteurs comme Luis Sepúlveda (Chili), Juan Gabriel Vásquez (Colombie), David Toscana (Mexique). Parmi les écrivains nord-américains seront présents Russell Banks, Jonathan Dee, Louise Erdrich pour les Etats-Unis ou encore Naomi Fontaine pour le Canada. A noter la présence exceptionnelle de Toni Morrison, Prix Nobel de littérature 1993 et invitée d'honneur de cette édition. Elle présentera son nouveau roman *Home* (Christian Bourgois). America se veut par excellence un « lieu de rassemblement » à travers la rencontre entre le public et les quelque 74 auteurs invités cette année. Le festival proposera des grands débats : « L'Europe vue d'Amérique », « Temps de guerre », « Le plus bel âge de la vie » ou encore « L'écrivain, un être politique ». Mais aussi des ateliers d'écriture, des traductions, ainsi que le « Café des libraires », fameuses rencontres entre le public, les écrivains et les libraires. Tous les événements et ateliers se dérouleront dans une dizaine de lieux de la ville de Vincennes. Le Festival America a été lancé en 2002 par Francis Geffard, grand amateur de littérature nord-américaine et fondateur de la librairie Millepages, à Vincennes. Il est également éditeur chez Albin Michel, depuis plus de vingt ans.



Guillaume Atgé

Du 20 au 23 septembre 2012, à Vincennes (Val-de-Marne).
Rens. : www.festival-america.org

Sur une île *déserte...*

ARNALDUR INDRIDASON* emporterait un roman de son père écrit en islandais, *Tintin et les sept boules de cristal*, l'autobiographie de l'acteur David Niven, *Décrocher la lune*, ainsi que *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry.

Je prendrais sans hésitation un livre de mon père Indridi G. Porsteinsson, écrivain très célèbre en Islande (1926-2000) : je me souviens encore du cliquetis de sa machine à écrire, le plus beau bruit du monde pour l'enfant que j'étais alors. Son roman, que l'on pourrait traduire par « Le taxi 79 quitte la station », publié en 1955 puis longtemps après en allemand avec succès, a été décisif pour ma vocation. Il parle d'un chauffeur de taxi de Reykjavík amoureux d'une femme qui a une liaison avec un militaire américain. C'est une histoire d'amour très triste, dont je ne vous dirai pas la fin. J'aimerais beaucoup qu'il soit traduit en français.

J'emporterais aussi *Tintin et les sept boules de cristal*. C'est le premier qui me vient à l'esprit mais je ne peux m'imaginer sur une île déserte sans un album de Tintin : je les ai tous lus et relus, ils font partie de mes classiques. Tintin est seul au monde, n'a pas de famille, on ne sait pas d'où il vient, c'est vraiment un personnage qui colle tout à fait à la notion d'île…

Je prendrais également l'autobiographie de l'acteur britannique David Niven, *Décrocher la lune* (Robert Laffont) car il y donne une description absolument géniale de ce Hollywood vieillissant qu'il a connu. Son livre est très bien écrit, à la fois sur un ton nostalgique, dans le regret d'un monde disparu, et avec beaucoup d'humour.

Et puis j'emporterais forcément *Le Petit Prince* de Sain-Exupéry : je trouve que c'est une très belle histoire, qui ne s'adresse pas seulement aux enfants mais vraiment à tout le monde. »

Propos recueillis par D.P. (traduction : Eric Boury)

(*) Dernier polar paru : *La Muraille de lave* (Métailié)

OLIVIER ROLLER

EN HAUSSE

DES BIBLIOTHÈQUES POUR LES ENFANTS D'HAÏTI

Bravo à l'initiative de l'ONG Bibliothèques sans frontières qui, depuis le 12 juillet, fait circuler en Haïti une bibliothèque mobile, le « BiblioTap-tap », et met à la disposition des enfants trois cents « boîtes à histoires » portatives. Soit autant de kits contenant une centaine d'ouvrages en français et en créole dont plusieurs animateurs guident la lecture. Parrainée par l'Union européenne, l'opération touche près de 10 000 minots et a nécessité 285 000 euros d'investissements. Deux nouvelles bibliothèques itinérantes devraient débarquer sur l'île d'ici à janvier 2013.

EN BAISSE

LA HONGRIE RÉHABILITE DES ÉCRIVAINS ANTISÉMITES DANS LES PROGRAMMES SCOLAIRES

Jozsef Nyiro (1889 – 1953), Albert Wass (1908 – 1998), Istvan Sinka (1897 – 1969) et Dezso Szabo (1879 – 1945), quatre écrivains antisémites, seront au programme des écoliers hongrois à la rentrée de septembre. A l'origine de ces réhabilitations, le Parlement et le gouvernement hongrois, obligés de cohabiter avec le parti d'extrême droite Jobbik. Sidérant, lorsque l'on sait que la présence du seul Prix Nobel de littérature hongrois (2002), Imre Kertész (né en 1929), un survivant de la déportation, est minorée dans les programmes.

LE CHOIX DES LIBRAIRES

LE CORAIL DE DARWIN

par Brigitte Allègre, 400 p., Actes Sud, 22,50 €

VIRGINIE LANNOY, Librairie Majuscule La Rose des vents, ARMENTIÈRES (59)

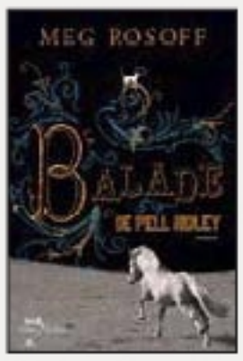
« Vigdis l'Islandaise et Livia l'Italienne décident d'échanger leur maison pour quelques semaines. Entre ces deux vies s'intercalent les pages du manuscrit de Tancredi, « le père » de Livia dont les confessions ont l'odeur de secrets familiaux enfouis. Un très beau texte, fort sur les secrets et les liens familiaux, les vérités et les mensonges. »

HOLDEN, MON FRÈRE

par Fanny Chiarello, 224 p., L'Ecole des loisirs, 10,70 €

MARIE-AURÉLIE BUFFET, Librairie Mollat, BORDEAUX (33)

« Kévin vit dans un HLM avec ses parents, ses deux sœurs et son frère. Il va croiser le chemin d'une mamie dynamique qui lui propose un livre au nom romantique : *L'attrape-cœurs* de Salinger. Un petit roman d'une grande tendresse qui montre avec humour et délicatesse que la lecture est un refuge pour tous, quels que soient l'âge, la famille et la vie qu'on ait. »



LA BALADE DE PELL RIDLEY

par Meg Rosoff, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dorothée Zumstein, 240 p., Albin Michel, 12,50 €

AXELLE GROS, Librairie Le Bateau Blanc, BRIGNOLES (83)

« L'histoire se déroule en Angleterre. La jeune Pell s'enfuit de chez elle pour éviter un mariage avec le fils du forgeron. Son jeune frère muet la suit dans son aventure. Elle ne sait pas qu'elle vient de sceller celui de toute sa famille. Le récit poignant de cette jeune rebelle nous transporte à travers le temps et les contrées. »

UNE ANNÉE À VENISE

par Lauren Elkin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Lineker, 336 p., Héloïse d'Ormesson, 22 €

JULIE MATHIEU, Librairie Birmann Majuscule, ANNEMASSE (74)

« Un futur mari issu d'une riche famille avec qui elle habite à New York et qui lui permet de continuer ses études. Mais au fond, elle sent que tout cela n'est pas son univers. Elle part un an à Venise pour travailler sur sa thèse de doctorat. A la fois romance, enquête et découverte de soi, c'est une œuvre d'une douceur et d'une réalité superbes. Un vrai plaisir à lire. »

MA GUERRE D'ESPAGNE BRIGADES INTERNATIONALES : LA FIN D'UN MYTHE

par Sygmunt Stein, 264 p., Seuil, 19 €

LAURENT LEBOURG, Librairie Privat-Chapitre, PERPIGNAN (66)

« Espagne, 1937, Sygmunt Stein, un communiste juif est embrigadé comme commissaire politique alors qu'il rêvait de combattre le franquisme. Mémoires désabusés d'un ancien brigadiste international, sous le signe de l'amertume, du remords et de la culpabilité, apportant un regard neuf sur la guerre d'Espagne et dévoilant la part sombre de la croisade républicaine. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

« Yasmina Khadra et moi,

c'était une sorte d'union sacrée ! »

Alexandre Arcady

Elu meilleur livre de l'année 2008 par la rédaction de *Lire*, *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra est aujourd'hui un long-métrage signé Alexandre Arcady (en salles le 12 septembre). Comment le cinéaste du *Coup de sirocco* et du *Grand Pardon* en est-il venu à porter à l'écran cette grande fresque sentimentale sur fond de guerre d'Algérie ? Le metteur en scène s'en explique.

***Quand avez-vous lu* Ce que le jour doit à la nuit ?**

› En plein mois d'août 2008, j'étais à l'étranger et je suis tombé sur un article dans *Le Figaro*, qui m'a immédiatement alerté sur cette parution. Le roman n'était pas encore en librairie mais, à l'aéroport, mon fils a réussi à en avoir un exemplaire tout juste sorti du carton. Je l'ai lu immédiatement, j'ai été bouleversé et j'ai senti qu'il fallait tout de suite se lancer, sinon quelqu'un d'autre allait en faire un film…

On pourrait s'étonner de ce rapprochement entre Yasmina Khadra et vous...

› Au contraire. Quand je l'ai rencontré pour la première fois, je lui ai dit que son livre était pour moi le rendez-vous de toute une vie. Et il a été sensible à ma sincérité. C'est un auteur qui écrit dans la fraternité et qui dénonce les injustices. Et il a immédiatement compris qu'il fallait un cinéaste pied-noir d'Algérie pour raconter cette histoire… C'était une sorte d'union sacrée. Il fallait à tout prix qu'on fasse ce film.

Enfin, quel roman récent aimeriez-vous adapter ?

› Je vais même me permettre de reformuler votre question *[rires]* puisqu'un projet est déjà en chantier : l'adaptation d'*Alger sans Mozart* de Michel Canesi et Jamil Rahmani, paru ce printemps. Lisez-le, c'est formidable !

Propos recueillis par B.L.

WILD BUNCH

MAGAZINE

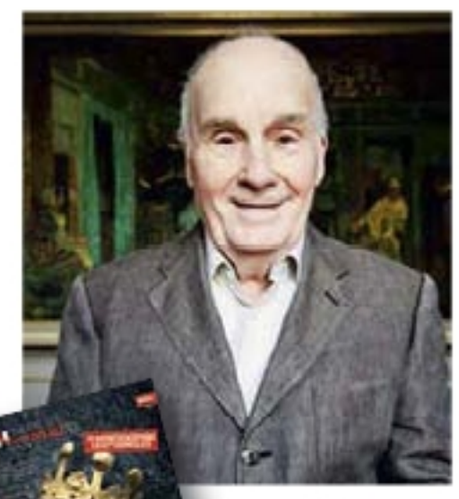
THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Le jeu des patriarches

Les acteurs sont-ils immortels ? Du moins peuvent-ils jouer jusqu'à la limite de leurs forces pour forcer la fatale échéance à reculer. La saison qui s'ouvre verra deux de nos illustres patriarches monter sur scène pour rire, pleurer, chanter la vie. La retraite pour ceux qui font profession de comédie ? Une absurdité.

Honneur au doyen, Robert Hirsch, qui vient tout juste d'entrer dans sa quatre-vingt-huitième année. Jadis à la Comédie-Française, il a joué Molière, Racine, Shakespeare et aussi Feydeau. Il y a trois ans il était éblouissant dans une pièce de Goldoni. Pour cette saison, Florian Zeller, auteur à la mode, lui a taillé un rôle sur mesure dans une nouvelle pièce intitulée *Le Père*. Le jeune auteur a le génie pour faire venir à lui les plus grands acteurs : Robert Hirsch succède à l'autre ancienne star de la Comédie-Française, Catherine Hiegel, pour qui Zeller avait écrit *La Mère*.

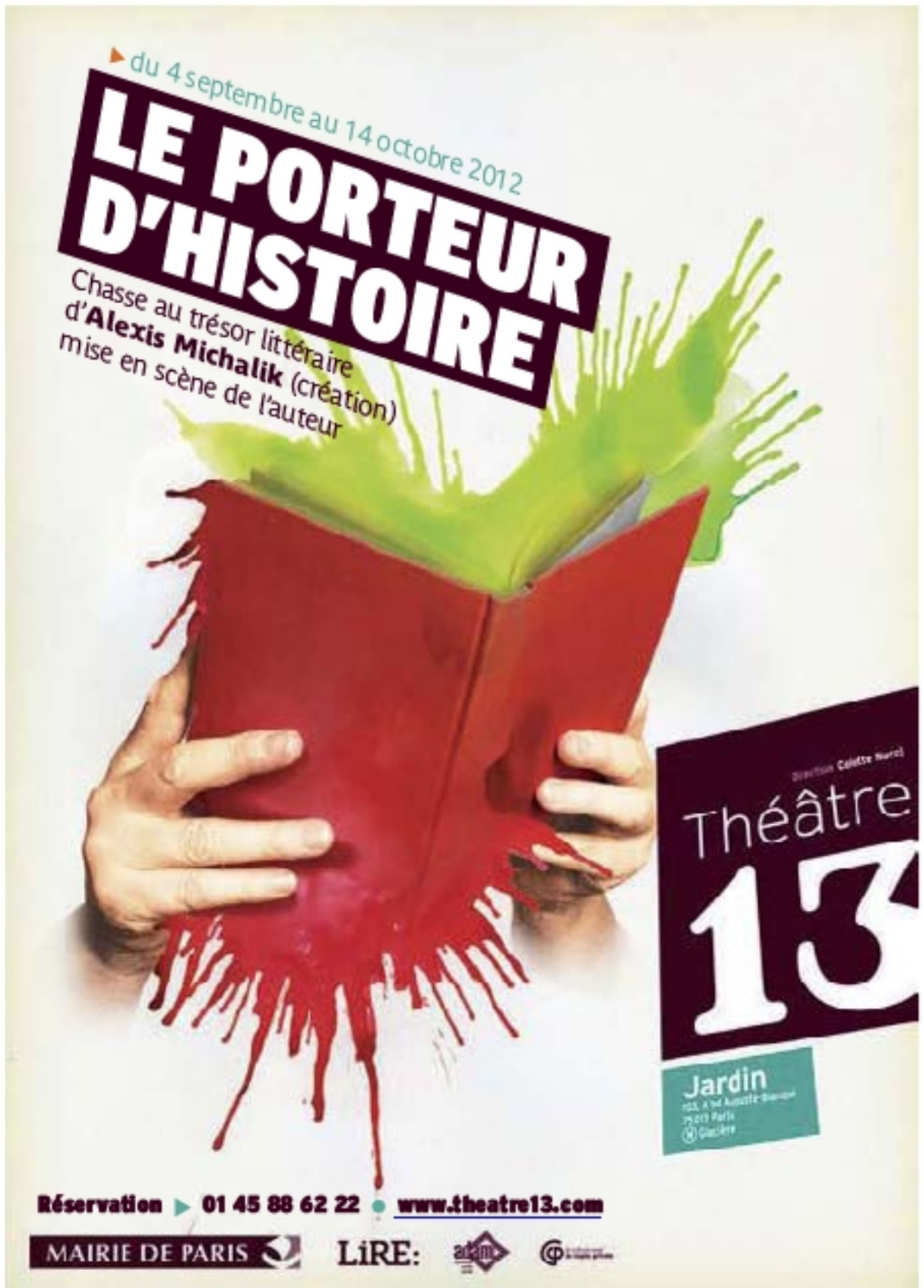


Michel Bouquet reprend *Le roi se meurt*.

A peine plus jeune que Hirsch, Michel Bouquet aime bien rejouer, explorer et réinventer les rôles où il a brillé. Avec *Le roi se meurt*, chef-d'œuvre d'Ionesco qu'il a déjà joué à quatre reprises depuis une vingtaine d'années (et qui lui a valu un molière), il s'attaque à une entreprise vraiment folle, presque démoniaque : en revivant l'agonie burlesque et pitoyable du roi Bérenger, un émule du père Ubu, Bouquet lance un défi à la mort, en faisant rire d'elle avant de lui rendre les armes. Il y a des répliques qui prendront dans la bouche de notre patriarche de la scène une résonance troublante. Par exemple ces mots : « Il n'est pas naturel de mourir, puisqu'on ne veut pas. Je veux être… Vous tous, innombrables, qui êtes morts avant moi, aidez-moi. Dites-moi comment vous avez fait pour mourir, pour accepter. Apprenez-le-moi. Que votre exemple me console, que je m'appuie sur vous. Aidez-moi à franchir la porte que vous avez franchie. Aidez-moi, vous qui avez eu peur et n'avez pas voulu. Comment cela s'est-il passé ? Avez-vous eu peur jusqu'à la fin ? » Pour ajouter à notre trouble, c'est la propre compagne de Bouquet, Juliette Carré, qui incarne la reine Marguerite et lancera au roi dès le début de la pièce : « Sire, on doit vous annoncer que vous allez mourir. » Mon Dieu ! Comment font-ils, ces deux acteurs, pour vivre ces instants effrayants ? Est-ce une façon de s'y préparer ? Mais on comprend que l'acteur, à l'apogée de sa carrière, ait voulu une dernière (?) fois se livrer à ce jeu terrible de la détresse absolue, et à nous en faire rire.

Le Père de Florian Zeller, Théâtre Hébertot, 78, boulevard des Batignolles, Paris 17e, du mardi au samedi à 21 h, le dimanche à 16 h, à partir du 28 août. ***Le roi se meurt*** d'Eugène Ionesco, Théâtre des Nouveautés, 24, boulevard Poissonnière, Paris 9e, du mardi au samedi à 21 h, le dimanche à 16 h, à partir du 12 septembre.

P. QUAISSE/PASCO



MAGAZINE

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

Par Baptiste Liger

Savages d'Oliver Stone

Leur petite entreprise ne connaît pas la crise : tel est le cas de Ben (Aaron Johnson), génie de la botanique féru d'humanitaire, et de Chon (Taylor Kitsch), ex-GI revenu d'Irak, qui ont mis leur talent en commun pour commercialiser un cannabis « made in Californie » haut de gamme. Tout irait bien dans le meilleur des mondes – notamment leur trio amoureux, avec la bombe Ophelia (Blake Lively) – si la pègre mexicaine ne s'intéressait pas à leur business… A partir d'un excellent polar de Don Winslow, Oliver Stone renoue avec sa veine la plus légère, fuit tout message pesant (à part un parallèle entre mafia et capitalisme) et signe avec *Savages* son meilleur film depuis bien longtemps. Quelque part entre *True Romance* et *Butch Cassidy et le kid*, le cinéaste de *Platoon* réussit un film d'action aussi excitant qu'intelligent. On pardonnera quelques dérapages scénaristiques et certains gadgets visuels superflus pour mieux saluer la performance des comédiens, et en particulier pour les seconds rôles. En « marraine » mal aimée par sa fille, Salma Hayek est ici impeccable, tout comme John Travolta jouant les flics de seconde zone. Enfin, un grand coup de chapeau à Benicio Del Toro, excellent en méchant sadique au brushing improbable… **(En salles le 26 septembre)**

Benicio Del Toro

Superstar de Xavier Giannoli

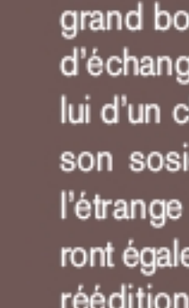
Alors qu'il prend le métro comme tous les jours, Martin Kazinski (Kad Merad, peu crédible) est soudain regardé comme une vedette, sans qu'il comprenne la raison de cette nouvelle notoriété. Les gens le photographient, l'apostrophent, le harcèlent aussi. Pour en savoir plus, peut-être, sur ce phénomène paranormal, cet homme « normal » accepte l'invitation d'un talk-show à la mode, pour lequel travaille une journaliste, Fleur (Cécile de France)… Fable kafkaïenne sur la célébrité librement inspirée par *L'Idole* de Serge Joncour, *Superstar* voudrait être une critique définitive des médias. Hélas, la parabole, démonstrative et très répétitive, ne tient guère la distance sur un long-métrage de près de deux heures – dans *To Rome With Love*, Woody Allen utilisait à peu près la même trame sur un sketch, déjà pas brillant... Trop appliquée, la caméra de Xavier Giannoli (auteur du très beau *A l'origine*) s'englue dans sa peinture lourdaude de la télé et montre même une certaine hypocrisie dans son regard sur les « vraies gens ». On aurait aimé, pourquoi pas, le même sujet traité avec la méchanceté vacharde et revendiquée d'un Mocky ! **(En salles le 29 août)**

Confession d'un enfant du siècle de Sylvie Verheyde

Prendre une star anglo-saxonne du rock pour camper le héros d'un classique du patrimoine littéraire français ? Après tout, pourquoi pas. Tel est le parti pris de Sylvie Verheyde (le très réussi *Stella*) pour son adaptation du célèbre texte d'Alfred de Musset, qui joue la carte du film en costumes branché, à la manière de *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola – en plus académique, tout de même. Hélas, Pete Doherty peine à convaincre dans le rôle d'Octave, et son histoire d'amour avec son aînée Charlotte Gainsbourg n'est jamais crédible à l'écran. Ajoutez à ça un évident problème de rythme et une image d'une grande laideur… **(En salles le 29 août)**

PATHÉ DISTRIBUTION

DVD



DESPAIR DE RAINER WERNER FASSBINDER (Carlotta)

Si on connaît l'adaptation de *Lolita* par Stanley Kubrick, on oublie que Nabokov a eu sa *Méprise* portée à l'écran par un monstre sacré du cinéma : Rainer Werner Fassbinder. Dans l'Allemagne des années 1930, un roi du chocolat (Dirk Bogarde) vit une existence un peu monotone avec son épouse volage (Andréa Ferréol). Sujet à d'étranges visions, ce grand bourgeois décide un jour d'échanger son destin avec celui d'un clochard en lequel il voit son sosie... Les amoureux de l'étrange sixties-seventies pourront également se régaler avec la réédition de la série française *Aux frontières du possible* (INA) et le méconnu *The Swimmer* avec Burt Lancaster d'après John Cheever (Wild Side)...

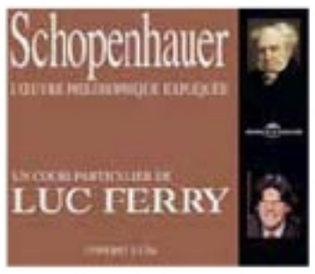
TOUT CONTRE LÉO DE CHRISTOPHE HONORÉ (Optimale)

Petit classique de la littérature pour ados, *Tout contre Léo* n'est autre que le premier livre du cinéaste des Chansons d'amour. En 2002, Honoré adapta lui-même son roman pour le petit écran, mais une scène jugée trop osée valut une mise au ban à ce beau téléfilm... Le sujet ? Un jeune garçon d'une dizaine d'années apprend malgré lui une vérité que les grands veulent lui cacher : son grand frère est atteint du sida. Le résultat est bouleversant et, dans la foulée, on conseillera de revoir une autre histoire de secret, *Les Adieux à la reine* de Benoît Jacquot, et sa fameuse scène entre la reine et la Polignac, à laquelle ne devrait pas assister la jeune servante Sidonie (Ad Vitam).

MAGAZINE

LIVRES AUDIO

Schopenhauer. Un cours particulier de Luc Ferry. Frémeaux & Associés, 2 CD.

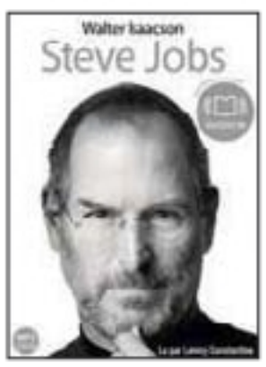


Après une série de cours consacrés à Kant, Marx, Nietzsche, Freud, Heidegger, l'éditeur Frémeaux & Associés publie un cours sur Schopenhauer qui n'a rien à envier aux précédents pour la clarté de l'exposé et le plaisir de l'écoute. Schopenhauer (1788-1860) se considéra toute sa vie comme un grand disciple de Kant, même s'il fut un « disciple dissident ». Pour autant, il n'est pas le dernier des philosophes classiques, prévient Luc Ferry, mais le premier « philosophe du soupçon », avant Nietzsche, Marx et Freud. Il est également le grand représentant du pessimisme philosophique. Encore faut-il bien comprendre la nature de ce pessimisme qui, comme le doute chez Descartes, est provisoire. La philosophie devant nous apprendre à vivre, c'est-à-dire à ne pas nous désespérer de devoir mourir, le pessimisme sera chez Schopenhauer la condition d'un art d'être heureux. Excellent pédagogue, Luc Ferry met au service de ce philosophe un talent qui ne se dément pas. **Jérôme Serri**

L'Avare de Molière. Mise en scène de Catherine Hiegel, Editions Montparnasse, 1 DVD.

Il y a bien sûr, magnifiquement interprété par Denis Podalydès, cet Harpagon si obsédé par l'argent qu'il en est « l'humain le moins humain » ; il y a les amants contrariés par ce père qui ne voit que lui-même (il chaussera des lunettes pour voir celle qu'il prétend épouser et se méprendra sur sa propre image lors du vol de sa cassette) ; il y a l'intrigante Frosine qui ne voit qu'un côté des choses (le metteur en scène en a fait une borgne). Il y a aussi l'impossible sincérité, cette source de tous les malentendus cachée au cœur des mots et dont Molière s'est fait l'incomparable observateur : « Pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations. » Il y a également la trouvaille du metteur en scène : celle d'avoir fait de l'avare un petit rapace (*harpago* en latin), vif, sautillant qui doit à l'amour maladif de l'argent la vigueur de sa santé. Ce fut le triomphe de l'année 2011 à la Comédie-Française ! **J.S.**

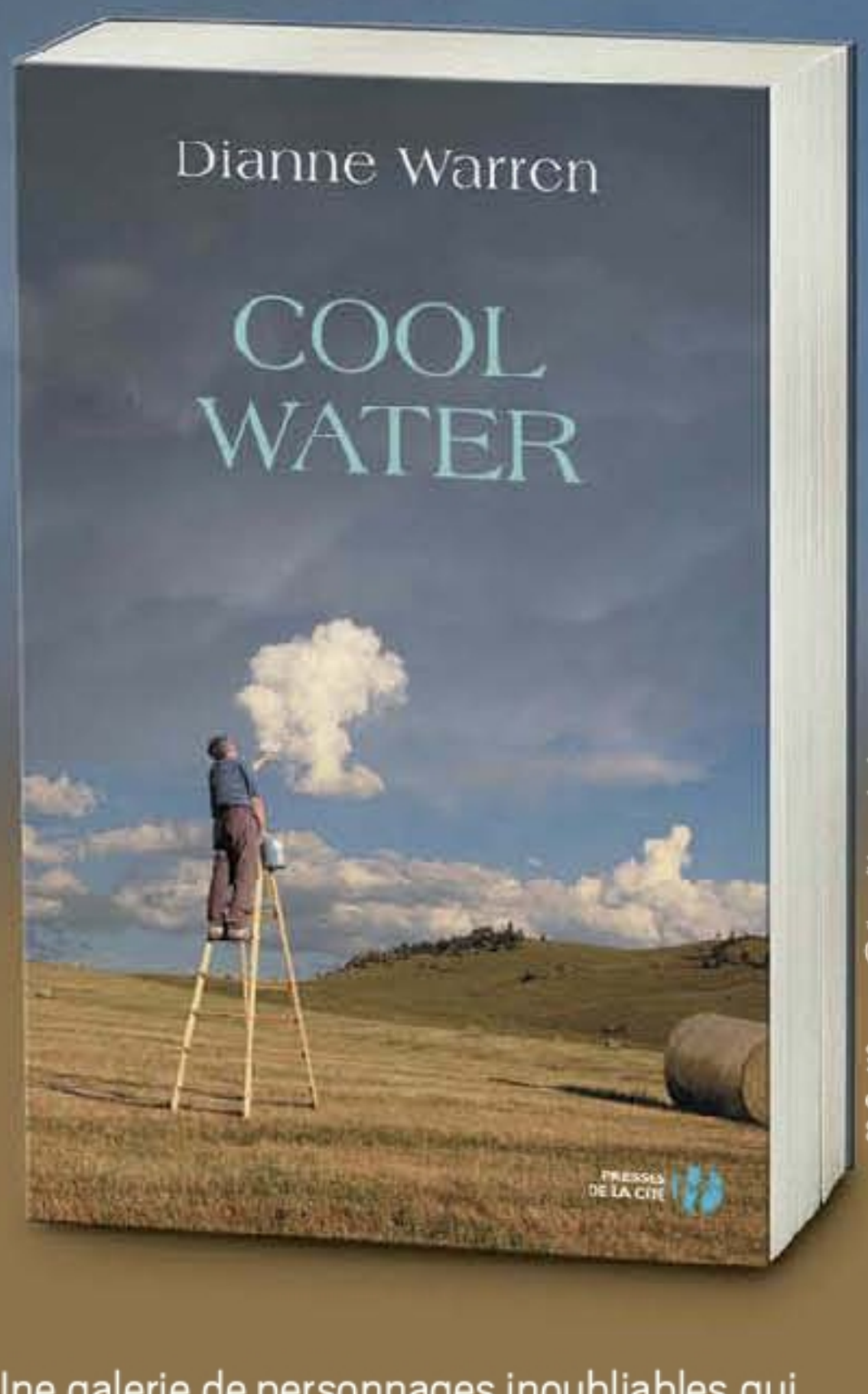
Steve Jobs par Walter Isaacson. Traduit de l'anglais par Dominique Defert et Carole Delporte, texte intégral lu par Lemmy Constantine, Audiolib, 2 CD MP3.



C'est Steve Jobs lui-même (1955-2011), le créateur d'Apple, qui au cours d'une promenade demanda à Walter Isaacson d'écrire une biographie sur lui. Cet ancien directeur de CNN et de *Time Magazine* venait d'en publier une sur Benjamin Franklin et travaillait à celle d'Albert Einstein. Estimant que Steve Jobs n'était qu'« au milieu de sa carrière », il avait décliné la proposition. Mais Steve Jobs insista, puis sa femme : « Si vous voulez faire ce livre, c'est maintenant. » Gravement malade, il l'appela et lui raconta que, passionné d'électronique et intéressé par les sciences humaines, c'est à la « conjonction de l'homme et de la technologie qu'il avait voulu travailler ». Isaacson tenait là le fil conducteur de la biographie : « Comment la convergence de l'humain et de la science pouvait être source de créativité. » Passionnant ! **J.S.**

Dianne Warren

Il suffira d'une nuit et d'un jour pour que le destin des habitants de Juliet bascule



Presses de la Cité | un département | place des éditeurs

22 € - 416 pages @disponible en e-book

Une galerie de personnages inoubliables qui évoluent dans un paysage à couper le souffle, pour un roman choral maîtrisé à la perfection.

Dianne Warren sera présente au
Festival America
du 20 au 23 septembre

PRESSES DE LA CITÉ
www.pressesdelacite.com

MAGAZINE

L'Observatoire gastronomique

Mirlitons à la pomme et aux noix de Michel Troisgros.

MARIE-PIERRE MOREL

En cette rentrée culinaire, deux chefs symboliques rivalisent sur les rayonnages, sauteuse en main. Troisgros et Senderens. Deux écoles, deux styles, deux parcours. Lequel choisir ?

Alain Senderens, roi du canard Apicius, trois étoiles pendant vingt ans avec son légendaire Lucas Carton, c'est la place de la Madeleine, le Paris bourgeois, interethnique version chic. Michel Troisgros, digne héritier des Frères Troisgros, à Roanne, trois étoiles sur trois générations, c'est la province, la tradition, une cuisine régionale, pour ne pas dire paysanne, le terme n'étant pas péjoratif quand il est question de bien manger – car les épicuriens le savent : ils doivent tout à la terre (et à la mer). Leurs livres de recettes respectifs opposent deux philosophies antinomiques de la gastronomie.

Senderens (et son chef Jérôme Banctel) recommande des plats à base de foie gras, de saumon, de lotte, de saint-jacques, de pigeon. Alléchant mais peu convaincant tant cela sent le réchauffé. On s'étonne presque de trouver, parmi ces recettes, une brandade de morue et une mousse au chocolat, qui font tache parmi cette litanie de produits « nobles ». A l'inverse, Troisgros plébiscite la joue de veau aux coings, la fricassée de rognons aux châtaignes, les mirlitons à la pomme et aux noix, le saucisson au foin ou les « grenouilles voyageuses ». L'intitulé d'un plat en dit long sur un chef. Avec celui-ci, tout est dans la simplicité : « petite friture » et « bon pot-au-feu ». Il nous rappelle qu'autrefois, « dans les campagnes, le sucre coûtait cher ». Il ne dédaigne pas pour autant le lièvre à la royale, les écrevisses, les cèpes. Parce qu'ils font partie, justement, de nos campagnes, pas d'un plan marketing.

Senderens, lui, favorise les anglicismes : il ne dit pas croquant mais « *crispy* », beaucoup plus chic. Quant à la si belle « mouillette », il lui préfère le très branché « *finger* ». Le Parisien n'est pas seulement anglophone, il est polyglotte grâce à sa *plancha* et son *sakura*. Le gastronome digne de ce nom n'a rien contre les cuisines espagnole et japonaise, bien au contraire. Ni contre la créativité, oh ! que non ! Sauf quand il s'agit d'une parure facile, d'un recyclage de la modernité. Troisgros prouve, à l'instar de Gagnaire, de Roellinger, entre autres chefs, qu'il est possible de réinventer des plats avec les produits du terroir, sans se soucier de leur prix à l'étal des marchés. Le but n'est pas d'épater le gogo mais de régaler le gastronome. La cuisine de La Colline du Colombier, établissement ouvert à Iguerande en 2008 par Michel et Marie-Pierre Troigros, est un trésor de simplicité, de bon goût, qui ne cède en rien aux caprices de la mode mais chante le bonheur de l'hospitalité, des rivières et des chemins. **Tristan Savin**

★ ***Alain Senderens et Jérôme Banctel dans votre cuisine,*** Flammarion, 25 €. En librairie le 5 septembre.
★★★ ***La Colline du Colombier*** par **Marie-Pierre et Michel Troisgros,** 256 p., Le Rouergue, 32 €

MAGAZINE

CE QUE LA PRESSE EN PENSE

Chaque mois, *Lire* vous offre les coups de cœur et les coups de griffe des principaux critiques.

	Bernard Lehut (RTL)	**Nathalie Crom** (Télérama)	**Raphaëlle Leyris** (Le Monde des livres)	**Frédérique Bréhaut** (Le Maine libre)	**Sabine Audrerie** (La Croix)	**Olivier Mony** (Sud-Ouest)
Amélie Nothomb *Barbe bleue* (Albin Michel)	★★	★	/	★	/	/
Olivier Adam *Les Lisières* (Flammarion)	★★★	★★	★★	★★	★★	★★
Lionel Duroy *L'Hiver des hommes* (Julliard)	★★★	★★★	★★★	★★★	★★	★★★
Fabrice Humbert *Avant la chute* (Le Passage)	★★	/	/	★★★	★★	★
Florian Zeller *La Jouissance* (Gallimard)	★	★	☆	/	☆	☆
Simonetta Greggio *L'Homme qui aimait ma femme* (Stock)	★★	★★	★★	★★	/	★★★
Jean-Michel Guenassia *La Vie rêvée d'Ernesto G.* (Albin Michel)	★★★	/	/	★★★★	/	★★
Philippe Djian *"Oh..."* (Gallimard)	★★	★★★	★★	★★★★	★	/
→ **Coup de cœur**	**Patrick Deville** *Peste et Choléra* (Seuil)	**Pascal Quignard** *Les Désarçonnés* (Grasset)	**Jérôme Ferrari** *Le Sermon sur la chute de Rome* (Actes Sud)	**Patrick Deville** *Peste et Choléra* (Seuil)	**Mathieu Larnaudie** *Acharnement* (Actes Sud)	**Olivier Bouillère** *Le Poivre* (P.O.L.)

Ils ont aimé : ★★★★ à la folie ★★★ beaucoup ★★ un peu ★ à peine ☆ pas du tout / pas lu

Arts et Vie, faire de la culture un voyage...

- Programmes en formule tout compris
- Transports sur vols réguliers
- Groupes de petite taille
- Formule Remboursement-Annulation sans condition
- Accompagnateurs et guides locaux sélectionnés avec soin

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS

www.artsetvie.com

Demande de Brochure : 01 40 43 20 27 ■ Accueil : 251, rue Vaugirard - 75015 Paris

ARTS ET VIE ASSOCIATION CULTURELLE DE VOYAGES ET DE LOISIRS, IMMATRICULATION N° : IM075110169

MAGAZINE

RADIO

● **LA DISPUTE** (France Culture, 21h) par **Arnaud Laporte.** Avec Emily Barnett (*Les Inrockuptibles*), Nathalie Crom (*Télérama*), Philippe Delaroche (*Lire*). **31 août :** émission spéciale « 24 h du livre » de France Culture. **7 septembre :** la rentrée littéraire. ● **VOX LIBRI Les livres ont une voix** (Radio-Notre-Dame & La Procure, lundi, 11 h, rediffusion le mardi 19 h 30. Littérature générale et littérature religieuse par **Philippe Delaroche** (*Lire*). **3 septembre :** *Barbe bleue,* Amélie Nothomb (Albin Michel), *La Théorie de l'information,* Aurélien Bellanger (Gallimard). **10 septembre :** *Musique absolue,* Bruno Le Maire (Gallimard), *L'Homme qui aimait ma femme,* Simonetta Greggio (Stock).

La Grande Librairie

Retrouvez François Busnel sur France 5, tous les jeudis, à 20 h 35, rediffusion dimanche à 23 heures

6 septembre : Rentrée littéraire.

france 5
france5.fr

ADIEU À

Robert Sabatier, romancier, poète, 88 ans. Né le 17 août 1923 à Montmartre. Son plus grand succès, *Les Allumettes suédoises* (1969), a été vendu à 2 millions d'exemplaires. Il est aussi l'auteur de *Trois sucettes à la menthe, Les Noisettes sauvages, Les Fillettes chantantes, David et Olivier, Olivier et ses amis, Olivier 1940* et, en 2007, *Les Trompettes guerrières.* Un tout qui forme le « roman d'Olivier ». (28 juin)

Claude Lévy, écrivain, journaliste, 73 ans. Né à Bouzonville en 1939, diplômé de l'école de journalisme de Lille, il passe la plus grande partie de sa carrière au service politique de l'AFP, après avoir travaillé dans plusieurs quotidiens régionaux. Militant socialiste, il a été conseiller du XIVe arrondissement de Paris. Il était un habitué de Saint-Germain-des-Près. *L'Automne des longs couteaux*, ou encore *OPA sur le PS* figurent parmi ses œuvres les plus connues. (14 juillet)

Humayun Ahmed, écrivain bangladais, 64 ans. Auteur de plus de 200 livres, écrivain à succès, son thème de prédilection était de mettre en scène les petites classes moyennes de son pays. Il a remporté la plupart des prix littéraires du Bangladesh. Son roman le plus connu est *Gouripur Junction* et se déroule dans sa ville natale. (19 juillet)

Jean Ferniot, journaliste politique, romancier, essayiste, critique gastronomique, 93 ans. Né à Paris le 10 octobre 1918, il était un talentueux et fin observateur de la vie politique. Il fait ses débuts à l'Agence France Presse, puis entre à Radio-Luxembourg en 1967. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, dont des livres politiques comme *Ça suffit !* (1973) ou *Ah, que la politique était jolie !* (2010). Il fut lauréat du prix Interallié en 1961 pour *L'Ombre portée.* (21 juillet).

John Gerassi, journaliste, écrivain, 80 ans. Né en France d'un père qui combattit en Espagne dans les rangs républicains. *Les Entretiens avec Sartre* réalisés entre 1970 et 1974 par cet Américain d'adoption ont été publiés l'an dernier par la maison Grasset. (27 juillet)

Gore Vidal *(photo),* écrivain, essayiste, scénariste américain, 86 ans. Né le 3 octobre 1925 dans l'Etat de New York, il a signé 25 romans. Il était connu pour son côté dandy et provocateur, sa vie mondaine, et ses prises de position contre les conservateurs. *Un garçon près de la rivière* (1948), son troisième livre, lui vaut à l'époque une certaine notoriété. Il y aborde l'homosexualité comme une évidence. Il s'est opposé à la politique de George W. Bush. (31 juillet)

Evgueni Pasternak, critique littéraire russe, 88 ans. Fils aîné du célèbre poète et écrivain russe Boris Pasternak *(Docteur Jivago)* et de la peintre Evguenia Lourié, il est connu pour avoir rédigé la première biographie en russe de son père (1997). (31 juillet)

Michel Polac, écrivain, producteur, journaliste, 82 ans. Il lance en 1955 *Le Masque et la Plume*, émission de radio consacrée aux livres, au théâtre et au cinéma. Il a été critique littéraire à *L'Express.* Romancier, il publie son premier livre *La Vie incertaine* (Gallimard) en 1956. Touche-à-tout, il a créé l'émission *Droit de réponse* en 1981. (7 août)

L'AGENDA

■ **DU 4 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE**

Le Théâtre 13 présente *Le porteur d'histoire* de et mis en scène par Alexis Michalik. La compagnie Mises en capsules joue une odyssée minimaliste, à travers notre époque, le Moyen Age, le XIXe siècle, la chute de l'Empire romain, la Révolution ou la Grèce antique. 1 h 35.
Au Théâtre 13/Jardin.
Rens. : www.theatre13.com/

■ **DU 13 SEPTEMBRE AU 20 JANVIER**

Le Musée des lettres et manuscrits exposera *Six siècles d'art du livre - de l'incunable au livre d'artiste,* une histoire du livre et de ses transformations. Une centaine d'ouvrages seront exposés. Des livres d'heures médiévaux aux livres d'artistes du XXe siècle, en passant par les incunables des débuts de l'imprimerie et les spectaculaires portulans, jusqu'au livre électronique, dématérialisé.
222, bd Saint-Germain, 75007 Paris.
Rens. : www.museedeslettres.fr

■ **DU 26 AU 30 SEPTEMBRE**

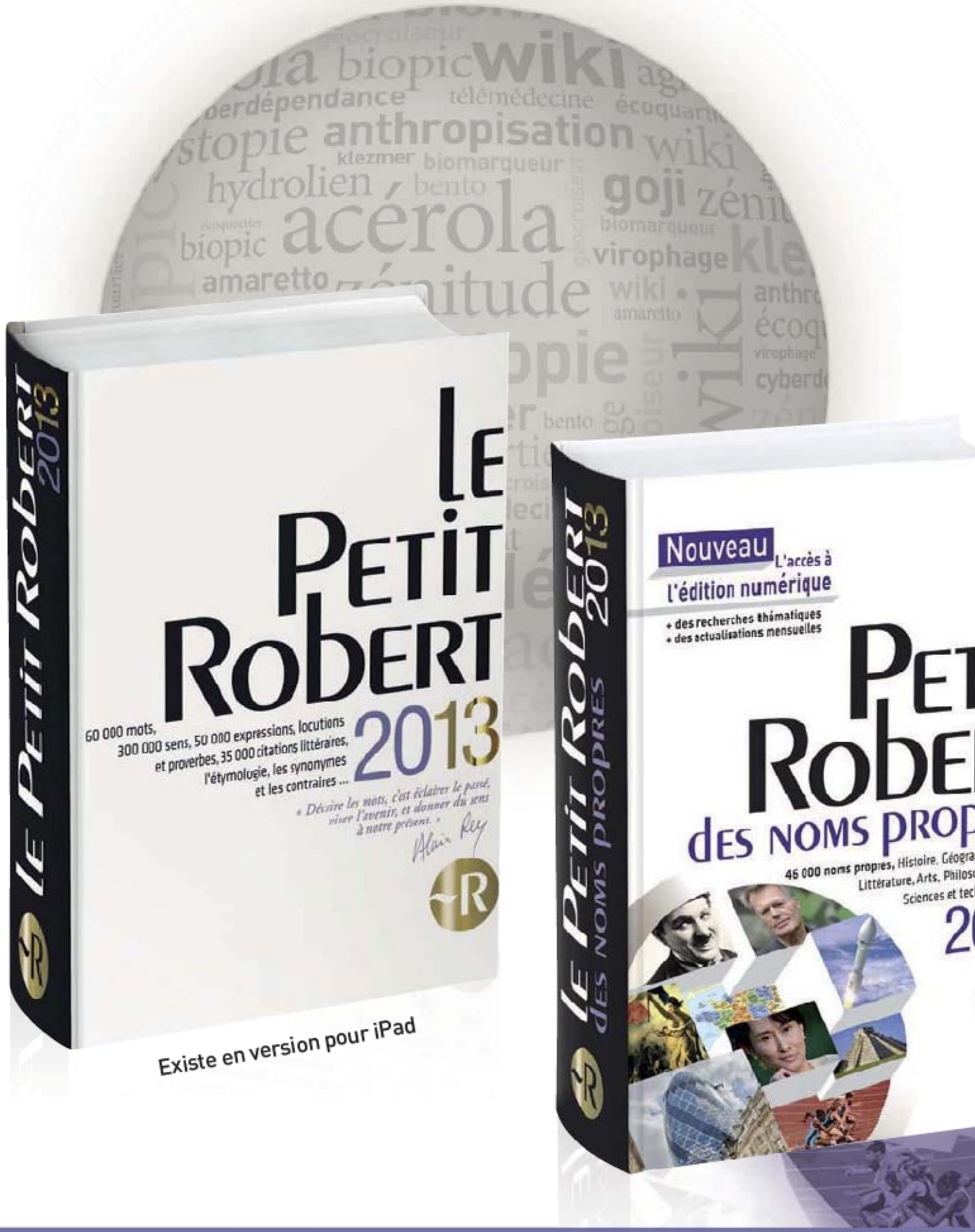
Depuis 1999, le festival Correspondances de Manosque se propose de rendre plus vivante la littérature, par l'intermédiaire de lectures spectacles, de cafés littéraires. Olivier Adam, Gwenaëlle Aubry, Simonetta Greggio, Serge Joncour, Ariel Kenig, Sabri Louatah, entre autres écrivains, seront présents pour l'édition 2012. Des artistes comme Les Têtes raides y animeront des concerts littéraires.
Rens. : www.correspondances-manosque.fr ou 04 92 75 67 83

■ **DU 5 AU 7 OCTOBRE**

Le Festival du livre de Mouans-Sartoux fête cette année son 25e anniversaire, sur le thème « Et si on rallumait les étoiles ? ».
La maison d'édition Actes Sud sera l'invitée d'honneur du Festival.
Au programme, des rencontres, des entretiens, des cafés littéraires, des concerts, des conférences, des débats et des projections cinématographiques. Le vote pour le prix des lecteurs se fera sur Internet parmi une sélection de dix titres.
A noter la « résidence d'écrivain » d'Emmanuelle Pagano.
http://www.lefestivaldulivre.fr/

FRANCE 5

Le Robert



Nouveaux mots, nouveaux sens

www.lepetitrobert.fr

LE SOUFFLE DE LA BRETAGNE

Côte sauvage, baignée par l'Atlantique et fouettée par les vents, la Bretagne offre aux écrivains – Segalen, Conrad ou encore Céline – une invitation au voyage et un sublime refuge.

« Je suis d'un pays où règne le maître-vent à ses heures. La mer et la terre lui sont également soumises, les hommes lui doivent la meilleure part de ce qu'ils sont », écrivait Pierre-Jakez Hélias. Chateaubriand ne disait pas autre chose en évoquant son enfance malouine : « J'ai été élevé comme le compagnon des vents et des flots : mon grand plaisir était de lutter contre les tempêtes ou de jouer avec les vagues qui tantôt se retiraient devant moi, tantôt couraient après moi sur la rive. » *(Mémoires d'outre-tombe)* Un va-et-vient des éléments, voilà ce qui frappe dans ces contrées.

« Elles sont d'une surprenante richesse en leur misère, ces étendues déshéritées que les cartes agronomiques vouent à la honte du pointillé noir. On les répute stériles parce qu'elles ne produisent que ce qui leur plaît et seulement au gré de leur fantaisie vagabonde ; mais quelle profusion, quelle exubérance de vie dans cette stérilité ! » s'écriait Anatole Le Braz.

Cette pétulance cachée sous une austérité de façade a fasciné quantité d'écrivains, dessinant une véritable « géographie littéraire », comme l'écrit joliment Armelle Lavalou dans une récente anthologie des plus complètes, *Le Voyage en Bretagne*.

Pour Victor Segalen, revenu de Polynésie, écrire un livre « autour ou au-dedans de la Bretagne », cela signifie un « retour à l'os ancestral ». Jean de La Varende chante l'île de Batz « et ses vastes déserts, où seul le vent avertit de sa présence en rasant le sol, en écartant les herbes coupantes et sifflantes comme si tous les oiseaux du monde se donnaient d'invisibles rendez-vous sur cette terre libérée ».

André Breton clame : « Enfant de la Bretagne, les landes me plaisent. […] Elles m'ont souvent déchiré, mais j'aime cette lumière de feu follet qu'elles entretiennent dans mon cœur. » Quant à Julien Gracq, « né aux marches de la Bretagne », il la considère comme sa « province de l'âme ».

Le vent, toujours lui, surprend les visiteurs. Ainsi Cendrars, en rade rue de Siam, « un jour de noroît quand les brise-bise et les stores des cafés, les jupes blanches, les dessous transparents, les plumes des grands chapeaux des petites amies des officiers de marine claquent au vent et que les femmes du peuple tiennent leur coiffe à deux mains dans une grande envolée de robes noires et de fichus ».

Quand Mallarmé recherche la solitude, il vient la trouver en Bretagne, à l'été 1873. « L'océan est sublime et captivant : je vais avoir, un de ces jours, si le vent continue, le spectacle d'une grosse mer », écrit-il à sa femme Marie.

Pierre Loti, dans son journal, confesse un amour pour une « fille de pêcheur brunie à la mer, de cette race des Côtes-du-Nord qu'on appelle les Islandais… » Déjà fiancée, raconte Armelle Lavalou, elle refuse sa demande en mariage. Il écrira, en son souvenir, l'un de ses romans les plus fameux : *Pêcheur d'Islande*. La mer y est qualifiée de « grande chose mouvante, mystérieuse, qui attire les hommes et ne les rend plus ».

Plus chanceux en amour, Joseph Conrad, jeune marié, s'installe sur l'île Grande, au large de Trébeurden, pour entamer sa carrière littéraire. Il confie à un ami, en 1896 : « La côte est rocheuse, sableuse, sauvage, elle exsude beaucoup de mélancolie. Mais la terre à l'arrière de l'aride archipel est verte, souriante, souvent ensoleillée, même quand la mer et les petites îles passent à l'ombre des trains de nuages. » Son séjour lui inspirera son roman *Le Nègre du Narcisse*. Autre étranger de passage, plus inattendu, Jack Kerouac, venu chercher des traces de ses origines, en 1965.

Céline aussi se vantait de racines bretonnes. Après avoir sillonné la province en 1918, travaillé à Roscoff, il entreprend ses études de médecine à Rennes. Installé à Paris, il revient régulièrement naviguer. Il écrit à son ami Mahé, en 1932 : « Tu as raison, cette Bretagne est un pays divin. Je veux finir là, auprès de mes dernières artères, après avoir soufflé dans tous les binious du monde. » Il ajoute : « Elizabeth (dédicataire de *Voyage au bout de la nuit*, NDR) a déjà retenu notre maison au Conquet, sur la pointe pluvieuse, au milieu d'un petit jardin où plus rien ne pousse à cause du vent de partout. »

En prison au Danemark, rédigeant *Féerie pour une autre fois*, il se souviendra de sa regrettée Bretagne : « Mammouth et pieuvre, menhirs mêlés !… Granit, ardoises, briques !… vous écriez : "l'horreur" ! pardon ! une tempête arrive, elle reprend tout ! les années passées, les passions, les roses… les toits, les arêtes, tout vibre ! chante !… les vitres sous archet ! gouttières ! hautbois ! la mousse ruisselle dans l'ouragan !… Raffluent binious… guitares… lorgnons !… Botrel !… crêpes… Paimpolaises… »

Pareille au vent de la côte sauvage, la prose célinienne décoiffe.

Armelle Lavalou
Le Voyage en Bretagne
(Robert Laffont)
Le Goût de la Bretagne
(Mercure de France)
Anatole Le Braz
La Bretagne à travers l'Histoire
(Editions des Equateurs)

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

ALEXANDRE FILMS PRÉSENTE

D'APRÈS LE BEST-SELLER DE YASMINA KHADRA

UN FILM DE
ALEXANDRE ARCADY

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

NORA ARNEZEDER · FU'AD AÏT AATTOU · ANNE PARILLAUD · VINCENT PEREZ · ANNE CONSIGNY · FELLAG · NICOLAS GIRAUD
OLIVIER BARTHÉLEMY · MARINE VACTH · MATTHIAS VAN KHACHE · MATHIEU BOUJENAH
SALIM KECHIOUCHE · MOUSSA MAASKRI · TAYEB BELMIHOUB ET LE PETIT IYAD BOUCHI

D'APRÈS LE ROMAN DE YASMINA KHADRA PUBLIÉ AUX ÉDITIONS JULLIARD SCÉNARIO ET DIALOGUES DANIEL SAINT-HAMONT, ALEXANDRE ARCADY ET BLANDINE STINTZY MUSIQUE ARMAND AMAR PHOTO GILLES HENRY DÉCORS TONY EGRY COSTUMES ÉRIC PERRON ASSISTANT PASCAL MEYNIER MONTAGE MARU DE SOUSA SON AMAURY DE NEXON DIDIER LOZAHIC
CASTING PIERRE-JACQUES BÉNICHOU RÉGIE ATTILA EGRY PRODUCTRICE EXÉCUTIVE CATHERINE GRANDJEAN DIRECTRICE DE PRODUCTION ALEXANDRE FILMS NEW LIGHT FILMS STUDIO 37 WILD BUNCH FRANCE 2 CINEMA LES FILMS DU JASMIN BE FILMS URLM EN ASSOCIATION AVEC UFUNDO AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ ET FRANCE TÉLÉVISIONS

AU CINÉMA LE 12 SEPTEMBRE

GAGNEZ DES PLACES DE CINÉMA ET LE ROMAN QUI A INSPIRÉ LE FILM SUR WWW.LIRE.FR

EXPOSITION

SIX SIÈCLES D'ART DU LIVRE

DE L'INCUNABLE AU LIVRE D'ARTISTE

du 13 septembre 2012
au 20 janvier 2013

.mlm.
musée
des lettres et manuscrits

© Marc Walter

222 boulevard Saint-Germain - 75007 Paris
Tél. : 01 42 22 48 48 - www.museedeslettres.fr

Connaissance des arts · La Magazine Littéraire · Le Journal des Arts

MAGAZINE

PALMARÈS

1 / Camilla LÄCKBERG

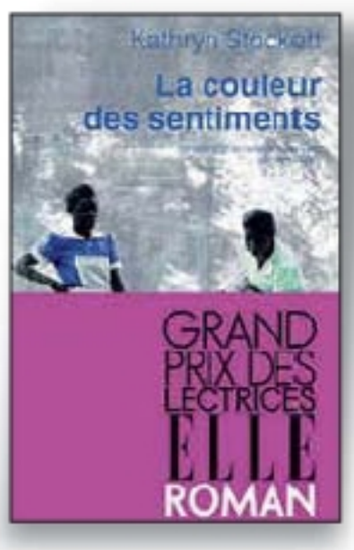
Bénéficiant d'affichage dans les gares et les métros, *La Sirène,* sixième épisode d'une série de thrillers attendu par ses fans (tirage initial de 140 000 exemplaires), s'est vendue à 91 400 exemplaires. La presse féminine s'est faite le relais du livre, le principal personnage étant une enquêtrice : Erica Falck. L'office du tourisme de Suède propose un parcours découverte de Fjällbacka, la ville où se déroule l'intrigue.

10 / Steve TESICH

Un tout petit éditeur a réussi à convaincre libraires et journalistes de la qualité d'un texte : *Karoo*. Le titre a ainsi pu bénéficier dès sa sortie en février d'une mise en avant sur les étals et d'une bonne presse, de *Philosophie magazine* à *Chronicart* en passant par *Rolling Stone*. Le passage à *La Grande Librairie* sur France 5, juste avant l'été, transforme le livre en phénomène. *Karoo* en est depuis à sa dixième réimpression, avec 37 300 exemplaires vendus.

37 / Nathalie LÉGER

Sorti en janvier, ce roman traite de la vie de Barbara Loden, réalisatrice d'un unique film, *Wanda,* en 1970. Des projections de *Wanda* ont eu lieu dans certaines librairies. L'ouvrage a obtenu un succès critique auprès de *Télérama,* du *Journal du Dimanche,* ou encore de *France Culture,* mais c'est l'obtention du prix du livre Inter 2012 qui a fait décoller les ventes : 27 000 exemplaires écoulés à ce jour.



40 / Kathryn STOCKETT

En septembre 2010, la mise en place est timide : 6 000 exemplaires en librairie, et pas de publicité. Le succès est pourtant rapide, avec 90 000 ventes en décembre 2010. Le Grand Prix des lectrices de *Elle* relance la machine en mai 2011 et, quelques mois plus tard, l'adaptation du livre sort dans les salles. Une belle plume, un prix, un film : 605 000 exemplaires vendus de *La Couleur des sentiments* à ce jour.

1 / Jonas JONASSON

C'est le phénomène des ventes en poche. 176 000 exemplaires écoulés depuis mars 2012. La couverture bonhomme et le succès du grand format (Presses de la Cité, 91 000 exemplaires vendus) y sont pour quelque chose. Pocket a misé sur un tirage initial de 75 000 exemplaires. Trop peu. Il a fallu réimprimer 300 000 exemplaires depuis. L'édition poche a également bénéficié d'espaces publicitaires dans la presse.

LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par Tite-Live du 1er au 29 juillet 2012 à partir de 150 points de vente, librairies et grandes surfaces spécialisées. F : Fiction NF : non fiction

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	
F	1	Camilla Läckberg	La Sirène	Actes Sud	11/2
F	2	Grégoire Delacourt	La Liste de mes envies	JC Lattès	3/4
F	3	Jean-Christophe Rufin	Le Grand Cœur	Gallimard	4/3
F	4	Frédéric Lenoir	L'Ame du monde	Nil	14/2
NF	5	Marie-Célie Guillaume	Le Monarque, son fils, son fief	Ed. du Moment	Entrée
F	6	P.D. James	La mort s'invite à Pemberley	Fayard	9/2
F	7	Delphine de Vigan	Rien ne s'oppose à la nuit	JC Lattès	24/9
F	8	Guillaume Musso	7 ans après...	XO	1/2
F	9	Marc Levy	Si c'était à refaire	Robert Laffont	2/3
F	10	Steve Tesich	Karoo	Monsieur Toussaint Louverture	28/2
NF	11	R. Bacqué et A. Chemin	Les Strauss-Kahn	Albin Michel	18/2
NF	12	Françoise Héritier	Le Sel de la vie	Odile Jacob	8/4
NF	13	Roselyne Bachelot	A feu et à sang. Carnets secrets d'une présidentielle de tous les dangers	Flammarion	Entrée
NF	14	Jeanette Winterson	Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?	L'Olivier	40/2
NF	15	Nancy Huston	Reflets dans un œil d'homme	Actes Sud	10/2
F	16	J. Rodrigues dos Santos	La Formule de Dieu	Hervé Chopin	Entrée
F	17	Daniel Pennac	Journal d'un corps	Gallimard	20/4
F	18	Caryl Férey	Mapuche	Gallimard	19/2
F	19	E. Giacometti et J. Ravenne	Le Temple noir	Fleuve Noir	Entrée
F	20	J. Courtney Sullivan	Les Débutantes	Rue Fromentin	Entrée
F	21	Robert Pobi	L'Invisible	Sonatine	Entrée
F	22	Barbara Constantine	Et puis, Paulette...	Calmann-Lévy	35/5
F	23	Mary Higgins Clark	Les Années perdues	Albin Michel	6/2
NF	24	Carlo Cipolla	Les Lois fondamentales de la stupidité humaine	PUF	22/2
F	25	Michael Connelly	Volte-face	Calmann-Lévy	5/2
F	26	William Boyd	L'Attente de l'aube	Seuil	17/2
F	27	Eric-Emmanuel Schmitt	Les Dix Enfants que madame Ming n'a jamais eus	Albin Michel	13/3
F	28	Haruki Murakami	1Q84 (livre III). Octobre-Décembre	Belfond	23/4
F	29	Marc Dugain	Avenue des Géants	Gallimard	15/2
NF	30	Denis Westhoff	Sagan et fils	Stock	37/2
F	31	Helen Simonson	La Dernière Conquête du major Pettigrew	Nil	31/2
F	32	Arnaldur Indridason	La Muraille de lave	Métailié	21/2
F	33	Haruki Murakami	1Q84 (Livre I). Avril-Juin	Belfond	36/9
F	34	Erri De Luca	Et il dit	Gallimard	12/2
NF	35	Lorànt Deutsch	Metronome. L'histoire de France au rythme du métro parisien	Michel Lafon	-/16
NF	36	Pierre Larrouturou	C'est plus grave que ce qu'on vous dit... Mais on peut s'en sortir !	Nova Editions	25/2
F	37	Nathalie Léger	Supplément à la vie de Barbara Loden	P.O.L	Entrée
NF	38	Eric Dupond-Moretti et Stéphane Durand-Souffland	Bête noire. «Condamné à plaider»	Michel Lafon	16/2
F	39	Victoria Hislop	L'Ile des oubliés	Les Escales	Entrée
F	40	Kathryn Stockett	La Couleur des sentiments	Jacqueline Chambon	38/16

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	
F	1	Jonas Jonasson	Le Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire	Pocket	5/3
F	2	Arnaldur Indridason	La Rivière noire	Points	2/2
F	3	Marc Levy	L'Etrange Voyage de monsieur Daldry	Pocket	1/2
F	4	Guillaume Musso	L'Appel de l'ange	Pocket	3/2
F	5	Jack Kerouac	Sur la route. Le rouleau original	Folio	4/2
NF	6	Patti Smith	Just Kids	Folio	Entrée
F	7	Laurent Gounelle	Les dieux voyagent toujours incognito	Pocket	Entrée
F	8	Michael Connelly	Les Neuf Dragons	Points	6/2
F	9	John Irving	Dernière nuit à Twisted River	Points	10/2
F	10	David Nicholls	Un jour	10/18	-/3

27ème grand prix de la
Publicité Presse Magazine

Des outils inspirés

HERMÈS
PARIS

Hermès, artisan contemporain depuis 1837.

Hermès et l'agence Publicis EtNous remportent le 27ème grand prix de la Publicité Presse Magazine.
Media créatif et contemporain, la Presse Magazine offre un espace d'expression privilégié pour Hermès.
www.pressemagazine.com

Le rocher
d'Amin Maalouf

C'est dans une longère située sur les hauteurs de l'île d'Yeu qu'Amin Maalouf réside une partie de l'année. La nature de cette île préservée l'enchante : il y apprécie la lumière, les odeurs, les couleurs et le va-et-vient des vagues. Mais surtout il y trouve le calme nécessaire à son inspiration.

Quand il embarque sur un ferry avec femme et voiture, au port de Fromentine, aussitôt un sourire de contentement parcourt ses lèvres. Sous ses cheveux couleur d'écume, un regard attentif brille en fixant l'océan. « Traverser un bras de mer marque une rupture avec les soucis du continent, explique-t-il. Le rituel de la traversée en bateau a un effet réel. »

Chaque année, Amin Maalouf accomplit ce rituel. Pour se rendre sur l'île d'Yeu et passer trois ou quatre mois – parfois plus – dans sa petite maison de pêcheur. A peine arrivé, il enfonce sur son crâne une casquette de marin. « Il y a un autre détail, qui n'en est pas un : ici, l'air est pur. Il a traversé l'Atlantique. »

Les couleurs utilisées pour les peintures sont celles des bateaux de pêche.

Il y a vingt et un ans, le couple Maalouf est venu sur l'île d'Yeu par hasard, un mois de juillet. L'enfant des montagnes libanaises découvre la lumière de Vendée, les maisons basses et blanches aux volets bleus, les massifs de roses trémières… « Nous avons eu un coup de foudre immédiat », dit-il en chœur avec Andrée, son épouse, avec qui il vient de fêter ses noces de nacre. « Je cherchais un endroit calme pour écrire. Ici, je plonge instan-

tanément dans l'écriture. » Le résultat ne s'est pas fait attendre : la première année, après avoir passé sept mois enfermé dans la modeste longère acquise sur les hauteurs de l'île, Amin Maalouf revient à Paris avec le manuscrit d'un roman inspiré. En 1993, *Le Rocher de Tanios* décroche le Goncourt. « Ce prix, je le dois en quelque sorte à l'île d'Yeu. »

Tout l'enchante dans ce territoire préservé, aux airs de bout du monde. Les sites néolithiques, les menhirs, le « fauteuil naturel », taillé dans le roc, où « on peut s'oublier, pour lire, réfléchir… ». Le Franco-Libanais apprécie le cosmopolitisme des résidants (Espagnols, Belges, Australiens…), s'amuse du nom des ruelles (Gilles de Rais, Bois d'Amour, rue à Clotilde) et de ceux, souvent cocasses, des bateaux de pêche : Parti au bar, Filochard, Math'yeu, Pti Pote… Et cet improbable « Q de Gabrielle ».

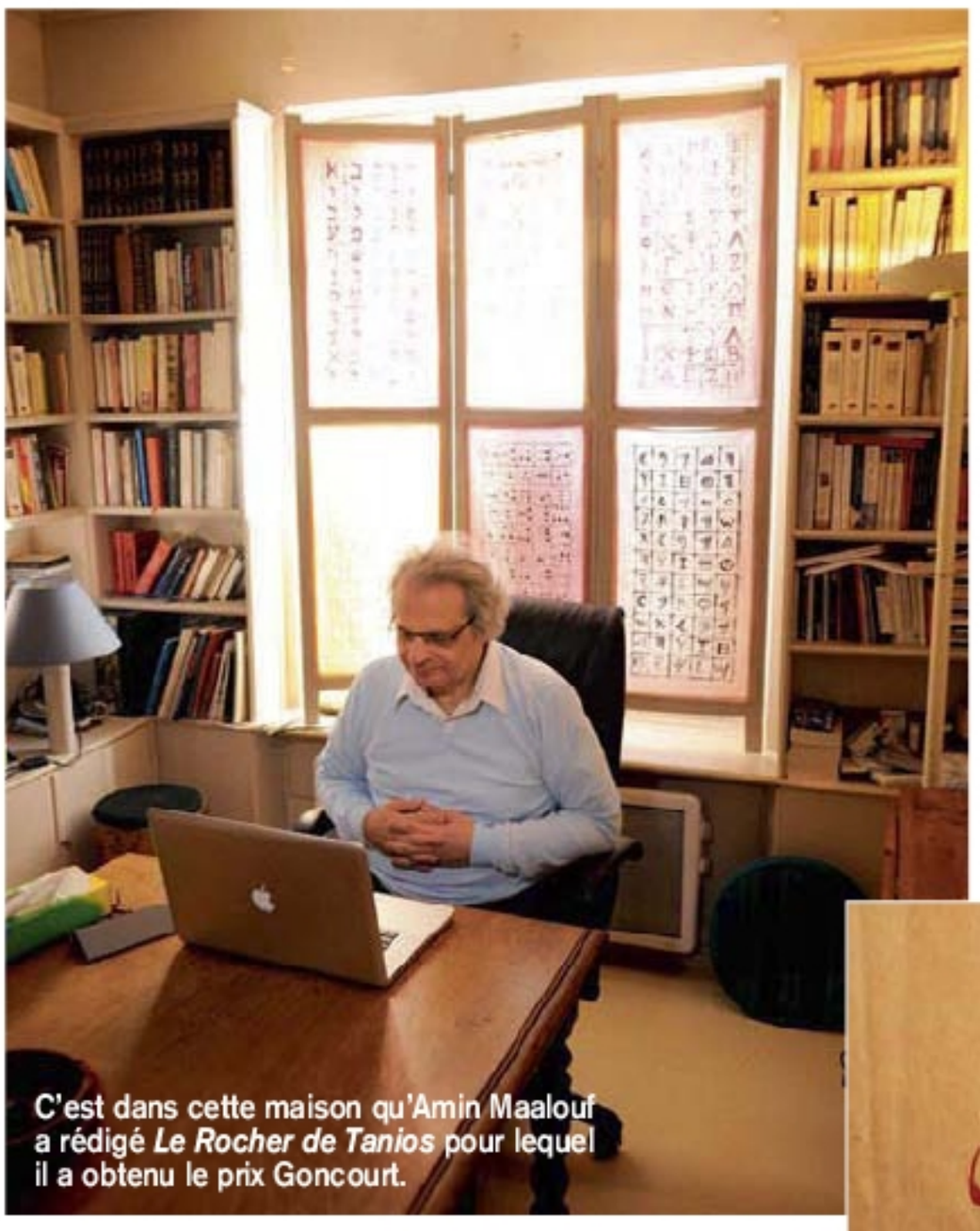
Issu d'une famille de chrétiens d'Orient, l'auteur de *Léon l'Africain* aime, par-dessus tout, la petite chapelle Notre-Dame, à la silhouette méditerranéenne, dont les fondations dateraient du XIe siècle. Cet ancien ermitage convient à son état d'esprit. Il vient souvent s'asseoir sur un rocher, au bout d'un promontoire, pour contempler les vagues et les frêles esquifs du pittoresque mouillage de la Meule.

Pour lui, la plage sert à marcher, pas à s'étendre. Il ne nage pas, ne navigue pas, pêche très peu. Mais apprécie « le voisinage de la mer, les odeurs marines, l'horizon… ». Il vient de préférence au printemps, repart à la fin de l'automne, ses saisons favorites. Quand les estivants sont plus rares. Michel Ragon, d'origine vendéenne, est l'un des rares confrères à lui avoir rendu visite à l'île d'Yeu. A peine a-t-il croisé Geneviève Dormann, qui possède une maison sur l'île, à Saint-Sauveur, ou Raphaëlle Billetdoux, autre célébrité locale.

La route qui mène au refuge d'Amin Maalouf est goudronnée depuis peu. Un repaire d'écrivain se doit d'être sauvage. La maison basse ne se distingue pas des voisines, hormis la couleur des volets (la tradition étant d'utiliser la peinture des bateaux). « Demi-maison », précise le propriétaire, modeste. Le décor est dépouillé, le confort spartiate. La première pièce, au plafond bas, recouverte de boiseries, sert à la fois de bibliothèque et de cabinet de travail. « Quand on ferme la porte, on est dans une petite boîte en bois, on s'installe et on oublie tout. »

L'écrivain s'abrite de la lumière vendéenne grâce à un paravent en toile, sur lequel une amie a peint les plus vieux alphabets : hébreu, arabe, grec, phénicien, cunéiforme et sanskrit. Ce mélange des langues convient parfaitement au chantre de la « civilisation levantine », qu'il définit ainsi : « Un art de vivre ensemble, avec d'autres communautés que la sienne. »

On ne s'étonne pas de trouver, sur les rayonnages de la pièce, des livres écrits en arabe, d'autres en anglais. La bibliothèque, essentiellement composée de livres de travail, renvoie à ses propres ouvrages, la plupart écrits ici : dictionnaires de langue, histoire de l'Islam ou du génocide, biographies d'Attila… « Je lis dans les trois langues, précise le fils de journaliste. J'écris les textes courts en arabe, en anglais pour les conférences et en français les textes plus longs. »



C'est dans cette maison qu'Amin Maalouf a rédigé *Le Rocher de Tanios* pour lequel il a obtenu le prix Goncourt.

Son universalisme a permis à Amin Maalouf de se faire traduire en 53 langues. Belle reconnaissance pour celui qui n'a cessé de plaider, à travers ses écrits, pour la coexistence entre les peuples. En revanche, il refuse le terme de « tolérance », car il induit une notion négative.

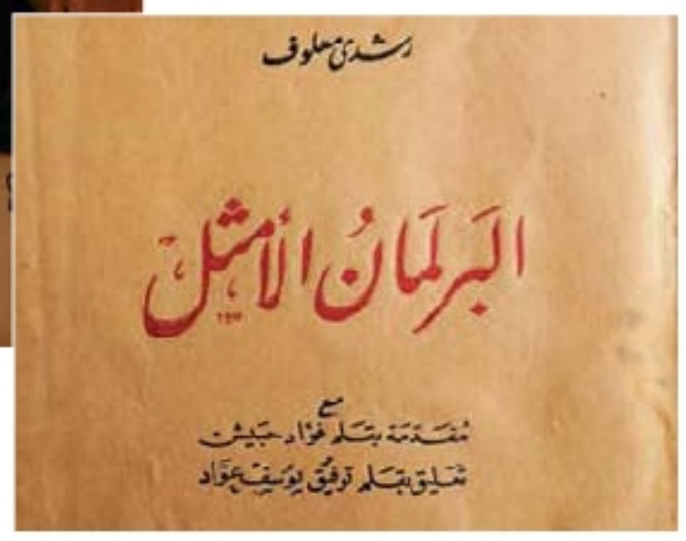
Il se sent proche de Stefan Zweig : « Ses biographies m'ont prouvé, très tôt, qu'un écrivain peut changer une perspective historique. On en retrouve l'écho dans mon livre sur les croisades. » Pour lui, les grandes périodes littéraires correspondent à « un moment où les sociétés se trouvent au bord d'un gouffre. La stabilité, l'ordre ne sont pas propices à la création ».

Parmi les livres auxquels il reste attaché, quatre coffrets renfermant les reproductions des éditions originales d'Apollinaire. « J'ai depuis longtemps une vague envie, qui se réalisera ou pas : écrire un jour sur lui… »

Quand on lui demande quel est son objet fétiche, le sexagénaire fouille dans un placard et en ressort… un lourd transistor. « C'est une radio marine, achetée en 1975 à Beyrouth. Elle me permettait de capter les différentes factions pour connaître les quartiers à éviter… La guerre a commencé en avril, je suis parti en juin 1976. » Pudique, il ne s'étend pas sur la question. Mais son silence en dit long.

Il sort ensuite des fascicules imprimés en arabe, recueils d'articles et de poèmes signés Ruchdi Maalouf, son père. Et un essai politique, dont on lui demande de traduire le titre. « Le parlement idéal ». Nouveau silence, non dénué d'émotion.

« En fait, je passe beaucoup de temps dans mon petit bureau. » Amin Maalouf a composé des livrets d'opéra mais ne peut pas écouter de musique en écrivant. Passeur entre les cultures occidentale et orientale, il apprécie autant Oum Kalthoum que les classiques européens. Tchaïkovski lui rappelle l'univers de *Guerre et Paix*.



Et que fait-il quand il n'écrit pas ? « Il écrit », répond Andrée à sa place, en riant. « Je suis monomaniaque, concède-t-il dans un sourire. Je pense à ce que je vais écrire. Je passe aussi beaucoup de temps à suivre l'actualité, du monde entier. » Même les élections dans le New Hampshire l'intéressent. On le croyait homme du passé mais l'ancien journaliste (il fut rédacteur en chef de *Jeune Afrique*) se passionne pour Internet et possède même une tablette. Il écrit d'ailleurs sur un ordinateur portable.

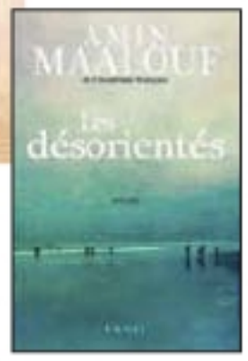
Son nouveau livre, *Les Désorientés*, marque son grand retour au roman (le ●●●

●●● dernier date de 2000). Il l'a écrit en grande partie ici même. L'île magique l'a une fois de plus inspiré. A commencer par le subtil jeu de mots du titre. On pourrait prendre ce roman émouvant, très personnel, pour un récit autobiographique mais l'imagination de l'écrivain a joué à fond : « Seule l'atmosphère – celle de mon adolescence au Liban – est réelle, j'ai transformé tout le reste. » A travers cette histoire d'amis d'enfance séparés par la guerre, qui se retrouvent à l'occasion d'un enterrement, l'exilé revient sur le traumatisme causé par la guerre civile libanaise. L'écrivain parvient toutefois à s'amuser avec ses personnages. Par exemple, quand l'un des membres du cercle des Byzantins annonce sa décision de se suicider et se fait kidnapper le jour même. Ou quand Sémiramis, hôtelière au nom de déesse, demande à l'épouse du narrateur l'autorisation de lui « emprunter » son mari pour une nuit. Un livre très attachant, dont le narrateur, un certain Adam, se promène avec un ordinateur portable caché dans un cartable d'enseignant. La famille de l'auteur compte des enseignants depuis plusieurs générations.

L'Académie française accueillait Amin Maalouf en juin dernier sous la Coupole. Son benjamin, Jean-Christophe Rufin, a décidé d'honorer, outre l'écrivain, un humaniste empreint de sagesse orientale. Celui-ci ne prend pas à la légère le fait d'être le premier Libanais de l'Institut. Il a travaillé plusieurs mois à la préparation de son discours de réception, hommage à Claude Lévi-Strauss, et pris la peine de relire toute l'œuvre du grand ethnologue, par égard à la mémoire de celui dont il occupe désormais le fauteuil.

Longue et basse, la maison est typique de l'île avec ses volets peints. Des ouvrages en langue anglaise ou arabe composent la bibliothèque de cet humaniste d'origine libanaise.

Port-Joinville abrite les embarcations des plaisanciers.



Pour décorer son épée d'académicien, Maalouf a commandé une scène représentant l'enlèvement d'Europe. Il explique ainsi ce choix subtilement mûri : « Europe était une Phénicienne, son frère apporta l'alphabet aux Grecs. » En médaillon, Marianne symbolise son pays adoptif, et un cèdre, sa terre natale. Sur la lame, il a fait graver les prénoms de son épouse, de leurs enfants et un poème de son père. Le Libanais francophile n'a jamais renié ses origines mais il n'aime pas le mot « racines ». Car, au contraire des arbres, pourrissant sur pied, les hommes ont la capacité de marcher. « Naître, c'est venir au monde, pas dans tel ou tel pays », peut-on lire en écho à cette idée dans *Les Désorientés*.

L'immortel n'écarte pas la possibilité de finir ses jours sur cette île étrangère dont le nom, dans la mythologie populaire, s'orthographie parfois « Dieu ». **Tristan Savin**

Photos Franck Courtès pour *Lire*

★★***Les Désorientés*** par **Amin Maalouf,** 520 p., Grasset, 22 €

POCHES

LA CHRONIQUE DE FABRICE GAIGNAULT

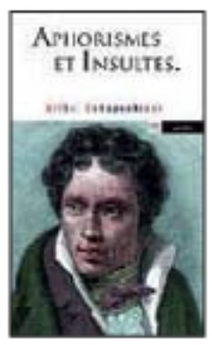
LES MAUX À LA BOUCHE

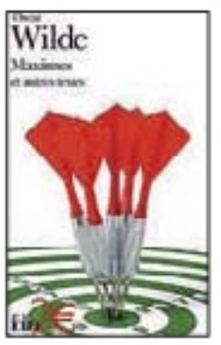
L'insulte grasse et lourde si répandue sur la voie publique, à la télévision et à peu près partout où la civilisation bat en retraite ne doit pas masquer l'existence d'une forme d'injure beaucoup plus attrayante, autrefois très en vogue chez les écrivains. Des faits d'armes impossibles aujourd'hui où la moindre pique spirituelle assassine vaut procès et condamnation pour outrage au politiquement correct.

Dans *L'Art de l'insulte*, instructive anthologie littéraire concoctée par Elsa Delachair, où manque hélas une préface éclairante, défilent les fantômes excitants d'Aragon époque surréaliste, façon cogneur de journalistes (« ces dangereux *[sic]* scolopendres »), de Céline saluant Sartre d'un « petite crotte à mon cul, aux yeux d'embryonnaire, aux mesquines épaules et au petit bidon », de Lautréamont fusillant « les écrivassiers funestes » (George Sand « l'Hermaphrodite-Circoncis », Lamartine « la Cigogne-Larmoyante », Victor Hugo « le Funèbre-Echalas-Vert », etc.). Il n'est vraiment pas certain de trouver désormais des kamikazes capables de régler ainsi leurs comptes à ceux dont la tête et les livres ne leur reviennent pas. Dommage, car ainsi que le résume André Chénier, « un ignoble courroux justifie un ignoble outrage ». A ses risques et périls. Dans le cas de Chénier, nous savons où ses insultes et son esprit critique l'ont mené.

L'un des maîtres indépassables du mot colérique, de la ratiocination bilieuse reste le philosophe allemand Arthur Schopenhauer, excédé par à peu près tout, hormis les animaux et les sages bouddhistes. Ses aphorismes et insultes les plus cinglants – et parfois comiques à force d'outrance – ont été rassemblés par Didier Raymond qui rappelle combien l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* était presque toujours motivé par le ressentiment. « Plus de trente ans d'efforts n'ont pu lui assurer un auditoire universitaire, ni un public de lecteurs. Ses deux tentatives de professorat ont abouti au ridicule : quatre auditeurs en tout... » D'où sa haine envers son contemporain et concurrent Hegel, cet « écrivailleur d'absurdités qui, par un fatras de paroles creuses, a détraqué de fond en comble les cervelles ». A méditer aussi cette saillie du misanthrope germanique sur les critiques littéraires coupables de ne pas faire barrage « au gribouillage sans conscience de notre temps, et au déluge de plus en plus envahissant des livres inutiles et mauvais ». Pour la bonne bouche et puisque cela nous concerne un peu : « Les autres parties du monde ont des singes. L'Europe a des Français. Cela se compense. »

Sachant que tout ce qui est excessif est indifférent, Wilde n'a pas besoin d'un bazooka pour atteindre ses cibles. Son intelligence aérienne vise dans le mille par l'usage de réflexions lapidaires à la fois merveilleusement écrites et coupantes comme des flèches, aux antipodes de la calomnie sommaire. Il y a du bon sens meurtrier chez ce tireur d'élite quand il allume Emile Zola, « bien décidé à prouver que s'il manque de génie, il peut en revanche se montrer ennuyeux ». *L'Assommoir* sait, il est vrai, se montrer assommant.





★★***L'Art de l'insulte,*** une anthologie littéraire réunie par Elsa Delachair, 210 p., 10/18, 7,50 €

★★★***Aphorismes et Insultes*** par **Arthur Schopenhauer,** textes choisis et présentés par Didier Raymond, 142 p., Arléa Poche, 7 €

★★★***Maximes et autres textes*** par **Oscar Wilde,** traduit de l'anglais par Dominique Jean, 116 p., Folio, 2 €

SUR LA TABLE DES NOUVEAUTÉS

Charles T. POWERS

Best-seller aux Etats-Unis lors de sa sortie en 1997, ce livre fait resurgir les démons de l'Histoire.

Rééditer *En mémoire de la forêt* en format poche n'est pas un fait anodin. C'est l'unique roman de l'Américain Charles T. Powers, devenu très vite un best-seller aux Etats-Unis, dès sa sortie en 1997. Ancien journaliste au *Los Angeles Times*, Powers décède en 1996, juste après avoir achevé son manuscrit. Combiné au succès de vente, cet élément n'entre pas pour rien dans la construction de la légende de ce livre, élu dans la foulée meilleur thriller par le *New York Times*.

Ce roman haletant plonge dans l'atmosphère mystérieuse de l'Europe de l'Est post-communiste et fait resurgir le lourd passé de Jadowia, petit bourg polonais, lorsqu'un cadavre est retrouvé, abandonné dans la forêt voisine. L'enquête de Leszek, un ami du disparu, va se heurter à cette petite communauté dont les membres cultivent le secret autour de la période communiste et, plus tôt encore, lors de la Seconde Guerre mondiale, autour de la disparition des Juifs qui vivaient dans la région depuis des siècles. Leszek, jeune paysan, représente cette nouvelle génération de Polonais désireux d'envisager l'avenir sans pour autant oublier les erreurs du passé.

Redécouvrir ce chef-d'œuvre en poche sera l'occasion pour le lecteur d'explorer les dimensions de l'âme humaine, de la mémoire, de la culpabilité au sein d'une communauté où règne la loi du silence sur les faits dramatiques de son histoire, et où un jour ou l'autre, les masques finiront par tomber. **Guillaume Atgé**

NIKOLAUS GRUENWALD/CORBIS

★★***En mémoire de la forêt (In the Memory of the Forest)*** par **Charles T. Powers,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Clément Baude, 544 p., Pocket, 8,40 €

ROMANS FRANÇAIS

Réseau et sentiments

Aurélien BELLANGER

Des premiers terminaux à l'après 2.0., la passionnante odyssée sur près de quarante ans d'un génie des réseaux télématiques. Avec *La Théorie de l'information*, Aurélien Bellanger s'impose haut la main comme la révélation de la rentrée littéraire.

Lionel Jospin l'avait dit, il y a bien des années : « Le Minitel, réseau uniquement national, et limité technologiquement, risque de constituer un frein au développement des applications nouvelles et prometteuses des technologies de l'information. » Depuis quelques semaines, cette petite boîte, avec son clavier et son écran, a rejoint le cimetière des inventions hors d'usage. Adieu, donc, les 36 15. Il fallait bien lui rendre un dernier hommage et, si possible, un écrivain pour s'y coller. Le requiem pour ce fleuron de l'ingénierie française d'antan prend donc la forme d'un (premier) roman, intitulé *La Théorie de l'information*, véritable sensation de la rentrée littéraire 2012. Il est signé Aurélien Bellanger, sympathique garçon de 32 ans, du genre tombeur de ces dames. Un illustre inconnu ? Pas pour les admirateurs de Michel Houellebecq : le jeune écrivain lui avait consacré un essai, paru à la rentrée 2010, *Houellebecq, écrivain romantique*. « Il a bien aimé, je crois, mais nous n'en avons jamais parlé », avoue Bellanger. Ce que ce descendant assumé de l'auteur de *La Carte et le Territoire* apprécie dans les œuvres de son mentor, « c'est avant tout le style. Aussi, avec ses livres le XXe siècle s'achève et un autre commence, avec d'autres problématiques ». Dès les premières lignes de *La Théorie de l'information*, l'influence (revendiquée) du maître se fait évidemment ressentir. Le héros de cette *success story*, comme disent les Anglo-Saxons, aurait même pu jouer les seconds rôles dans *Les Particules élémentaires* : un certain Pascal Ertanger.

Ce Bill Gates bien de chez nous a grandi, dans les années 1970, à Vélizy-Villacoublay, « l'une des capitales de la reconstruction industrielle de l'après-guerre ». Adolescent studieux de la banlieue pavillonnaire, il était du genre à accompagner sa mère au centre commercial, à dévorer *Science et Vie* et la S.F. d'Isaac Asimov, et à adhérer au club électronique du collège. Là-bas, ce geek avant l'heure rencontra son ami et alter ego, Xavier Mycenne. Nous sommes encore sous la présidence de VGE et le secteur informatique, « prometteur en termes de croissance », manque alors d'unité dans ses axes de recherches. Après une période d'expérimentation – notamment à Vélizy –, le Minitel et son bouton « Connexion/Fin » s'imposèrent ainsi dans les foyers. Après ses années de lycée, le petit génie entra en mathématiques supérieures et, en parallèle, fit ses premiers pas dans la vie active, grâce à David Omnenia, magnat du 36 15 TURLU – un intitulé explicite... Pour le très discret Pascal, cette opportunité professionnelle est non seulement un moyen de gagner sa vie et de peaufiner ses connaissances de la télématique, mais aussi de soigner sa timidité et d'affirmer sa virilité.

Une des réussites du roman tient à sa capacité d'allier péripéties romanesques et réalité pragmatique

Les années 1980 ont ainsi permis l'essor d'une nouvelle industrie, qui s'est développée en détournant sa fonction initiale « sérieuse ». « L'utopie mitterrandienne du forum démocratique permanent cédait le pas devant l'utopie libérale d'un marché de célibataires. » Les messageries érotiques dopèrent l'utilisation du nouveau serveur avec, derrière des pseudonymes non équivoques, des lycéennes ou étudiantes en lettres sans le sou. Celles-ci laissèrent leur fauteuil à des « professionnelles », recrutées dans des sex-shops et des peep-shows de la rue Saint-Denis. C'est dans ce contexte « chaud » qu'Ertanger fit la connaissance d'Emilie, strip-teaseuse (et plus si affinités) dont il tomba immédiatement amoureux. A ce moment-là, le Front national connaît ses premières flambées électorales, et quelques noms promis à un bel avenir font leur apparition dans la vie publique : un « jeune et brillant inspecteur des finances » nommé Jean-Marie Messier, un certain Thierry Breton – qui sera plus tard ministre de l'Economie et des Finances –, le patron de Skyrock Pierre Bellanger [N.B. : aucun lien de parenté avec l'auteur de *La Théorie de l'information* !], ou Thierry Ehrmann, « ancien punk luciférien et futur fondateur d'Artprice ». D'autres services connurent leur heure de gloire – voyance, jeux, annuaire inversé... – au moment où

Internet s'impose lentement, mais inexorablement, dans l'Hexagone.

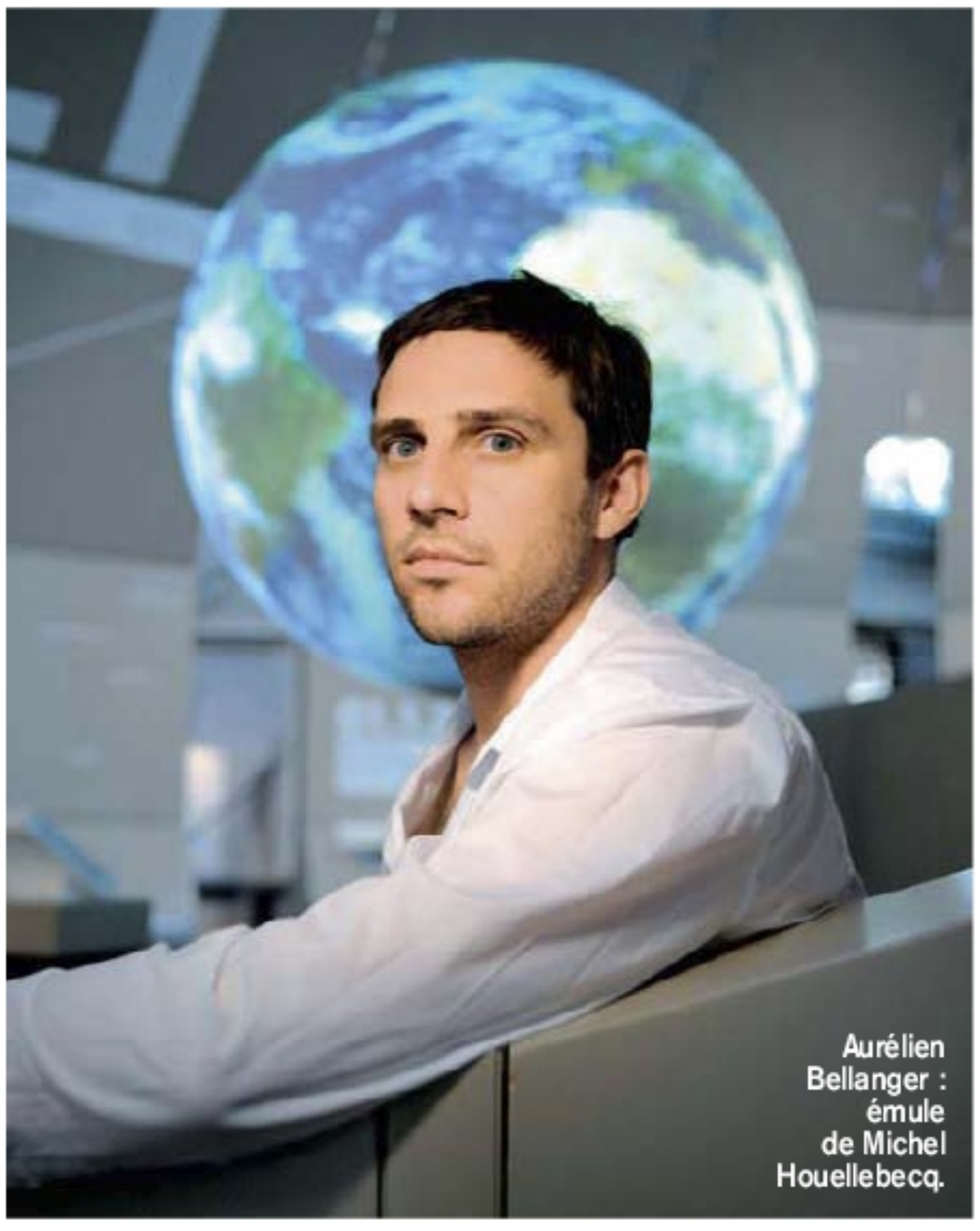
Ayant compris que le futur se tenait dans ce réseau mondialisé, Pascal Ertanger a, une fois de plus, confirmé son esprit visionnaire. D'abord avec la société Ithaque, puis avec Démon, un F.A.I. (Fournisseur d'Accès à Internet) qui va s'apparenter de plus en plus à un média à part entière... Mais où la réussite de ce Steve Jobs à la française va-t-elle s'arrêter ? Et quelles sont ses limites ? Le passé et la folie ne vont-ils pas le rattraper, à un moment ou un autre ?

« La France a des névroses passionnantes », remarque Bellanger (qui prépare un nouveau livre, sur le TGV !), « et son rapport à l'Histoire est l'un de mes sujets de prédilection ». Cette odyssée nationale à l'heure du web 2.0 n'est pas sans rappeler le destin, bien réel, d'un des hommes les plus puissants de France : Xavier Niel, patron de Free – par ailleurs actionnaire du journal *Le Monde*. S'il assume la référence, Aurélien Bellanger insiste sur le fait qu'« il s'agit d'un roman », et qu'« Ertanger n'est pas Niel ». Et lorsqu'on lui demande s'il a peur d'éventuels tracas juridiques de la part de son modèle, l'écrivain s'en tire par une pirouette : « Et si tout était négocié par avance avec lui en amont ? Vous ne trouvez pas que le calendrier de la téléphonie mobile en France recoupe étrangement le calendrier littéraire de l'année 2012 ? »

L'une des réussites de *La Théorie de l'information* tient justement à la réunion d'une reconstitution, incroyablement documentée et utilisant de vrais noms, et d'une pure fiction. Ou les péripéties romanesques et la réalité pragmatique des faits sont mises au même niveau, aplanies, dans une écriture clinique. Sans jamais céder à la tentation de l'approximation, Bellanger réussit à passionner le lecteur sur près de cinq cents pages, autour d'un sujet a priori rébarbatif. Question de construction, de rythme, d'équilibre, de progression narrative – un peu comme dans les feuilletons du XIXe siècle (il avoue d'ailleurs sa passion pour Balzac) ou les meilleures séries TV d'aujourd'hui. « Les bons essais de vulgarisation valent souvent autant que des romans – du point de vue de l'intérêt, mais rarement de celui du style. Je voulais que *La Théorie de l'information* ait aussi une densité esthétique. Mais pas au point de devoir être lu au ralenti. Alors, j'ai tenté une synthèse. » On ne peut plus réussie, surtout quand on sait que Bellanger n'a pas de formation scientifique ! Originaire de Laval, ce passionné de Hegel a débuté un doctorat de philosophie – jamais terminé –, et travailla un temps dans une librairie de la rue Mouffetard. Mais tout a une fin et cet éternel recalé des maisons d'édition profita de sa période de chômage pour se lancer dans la rédaction d'un roman, aux antipodes des bluettes sentimentales d'une centaine de pages qu'il écrivait jusqu'alors. Le manuscrit arriva chez Gallimard, passa l'épreuve du sacro-saint comité de lecture, et on connaît (le début de) la suite...

Mais ce premier roman, dense et époustouflant, vaut aussi pour ses exergues géniaux et tous ces interludes où se fait jour une nouvelle donnée scientifique. Au fond, qu'est-ce que c'est, la théorie de l'information ? « C'est l'invention, par Claude Shannon en 1948, d'une nouvelle valeur physique, qui stipule à peu près que plus un système se comporte de manière surprenante, plus les mesures qu'on pourra mener sur lui offriront d'information », synthétise ce Michel Chevalet de la littérature française. « Une fois cette valeur établie et rendue mesurable, on peut calculer un certain nombre de choses : établir des mesures de redondance pour sécuriser des communications, optimiser un canal pour permettre, comme dans le cas de l'ADSL, de faire transiter des images dans un canal conçu à l'origine pour faire seulement transiter de la voix, etc. Sans la théorie de l'information, ni Internet, ni les téléphones portables, ni la conquête spatiale n'auraient pu exister. Elle a aussi permis de repenser les concepts fondamentaux d'autres théories scientifiques, comme l'écologie, la génétique ou même la physique quantique ou la linguistique. » Quand on vous dit qu'il s'agit d'un livre-monde et universel...

Baptiste Liger



Aurélien Bellanger : émule de Michel Houellebecq.

FRANCK COURTÈS.

EXTRAIT « Entre 1996 et 2000, la France, ancienne grande puissance devenue une puissance moyenne, parvint in extremis à réaliser l'un de ses fantasmes économiques : elle eut sa propre Silicon Valley (comme elle avait eu, avec le quartier d'affaires de La Défense, son petit Manhattan). On baptisa ce miracle économique le Silicon Sentier. [...] L'industrie textile française était en crise depuis plus d'un demi-siècle, mais Paris restait la capitale de la mode. Ainsi, le Sentier avait su plutôt bien négocier sa mutation post-industrielle : si le gros de la confection avait été délocalisé vers des pays à faible coût de main-d'œuvre, les activités à forte valeur ajoutée, comme la conception des prototypes, le montage final des vêtements ou leur commercialisation, s'étaient maintenus. [...] Le Sentier réunissait pourtant, à la fin des années 1990, des conditions particulièrement propices à l'apparition d'une révolution économique et sociale : une jeunesse éduquée et plutôt aisée se cherchait un avenir, dans les espaces laissés vides par les anciens ateliers. Le capital existait, mais rêvait d'aventure, au milieu des ruines de la société industrielle. »

★★★ ***La Théorie de l'information*** par **Aurélien Bellanger,** 490 p., Gallimard, 22,50 €

Génération autosacrifiée

Florian ZELLER

A partir de l'histoire d'un couple, le romancier ausculte de façon pertinente la société contemporaine.

Florian Zeller

Pour avoir commis un premier roman à l'âge de 22 ans et connu le succès avec ses pièces de théâtre, pour avoir de l'entregent, des bonnes manières et une gueule d'ange blond assurément télégénique, Florian Zeller, né en 1979, a été un peu vite porté au pinacle. Et pourtant, *La Fascination du pire*, prix Interallié en 2004, n'a rien de fascinant, alors que *Julien Parme*, son quatrième roman, paru en 2006, marie lourdement Stendhal et Salinger. Depuis, l'enfant prodige avait d'ailleurs déserté la scène romanesque. Bonne nouvelle : Zeller y revient aujourd'hui avec une évidente maturité – parce qu'il a rejoint le célèbre giron Gallimard et que son nouvel éditeur l'a incité à remettre davantage son ouvrage sur le métier ?

La Jouissance raconte l'histoire d'un jeune couple, ensemble depuis deux ans, installé dans un appartement près de Montparnasse. Nicolas, 30 ans, est un jouisseur, passionné de cinéma, fan de Godard et de Rossellini, mais bien en peine de devenir un réalisateur reconnu comme il l'ambitionne. Pauline, 28 ans, est une angoissée, que le fait de travailler dans une grande entreprise de cosmétiques, avec déjà trois personnes sous ses ordres, rassure sur son avenir. Ils s'aiment, vraiment. Pour la vie ? Pas sûr, craint Nicolas, déstabilisé par sa rencontre avec l'hédoniste Sofia, accorte Polonaise hostile à toute forme de fidélité, alors que Pauline veut y croire. Las, la naissance de leur fille, Louise, précipitera la fin du couple. Avec Florian Zeller, l'amour ne dure même plus trois ans, comme le soutenait Frédéric Beigbeder.

La faute à cette « tyrannie de la jouissance » qui écrase une génération n'ayant plus le sens du sacrifice et dont le roman brosse un portrait clairvoyant, assez triste dans le fond. Mais Zeller établit aussi un intéressant parallèle avec la construction européenne que ses artisans, français et allemands notamment, voulaient inscrire dans la pérennité. *La Jouissance* – sous-titré *Un roman européen* – n'est certes pas le chef-d'œuvre du siècle mais c'est un livre porté par une plume sans afféterie, « moderne », et nourri de références avisées, voire passionnantes, à Beethoven comme à Michel Leiris, Jonathan Littell, Sartre, Robert Schuman ou encore Cioran. Livrant des pistes de réflexion pertinentes tant sur l'individualisme que sur les leçons de l'Histoire, voilà en tout cas la photographie bien cadrée d'une société en crise et qui n'est pas près d'en sortir. **Delphine Peras**

★★★ ***La Jouissance*** par **Florian Zeller,** 176 p., Gallimard, 16,90 €

Regarde les hommes tomber

Pascal QUIGNARD

Dans le septième volet de la série *Dernier Royaume*, Pascal Quignard continue d'explorer le mystère du sexe et de la mort, à travers la figure de l'homme tombé de cheval. Magnifique.

Il serait possible de présenter le dernier livre de Pascal Quignard par une devinette : qu'est-ce que saint Paul, Abélard et Agrippa d'Aubigné ont en commun ? N'imaginez pas une réponse aux airs de gag : tous trois se sont mis à écrire à la suite d'une chute de cheval, comme si cette expérience les avait faits revenir « du monde des morts ». Comme dans les six autres volets de la série *Dernier Royaume* (rappelons que le premier tome, *Les Ombres errantes*, reçut le Goncourt 2002), *Les Désarçonnés* explore l'au-delà, dans cette forme si particulière et si fascinante que l'auteur de *Tous les matins du monde* peaufine d'épisode en épisode. Tout fonctionne ainsi par motifs, que l'érudit Quignard agence, décline, analyse, illustre à travers des exemples issus de l'Histoire, de la littérature ou de sa vie. Il y a évidemment, en premier lieu, l'image du cavalier qui tombe de sa monture, comme métaphore de la mort, et on ne compte plus les pages, magnifiques, sur le cheval (l'homme a trouvé avec celui-ci « plus beau que lui-même » !). Mais le bestiaire quignardien compte d'autres espèces – le cerf que l'on chasse, les chiens qui le poursuivent, les loups en meute, sans oublier les abeilles. Parfois, le rapport entre la proie et son prédateur s'avère très relatif, conjoncturel – simple question de fuite, de hasard. Au nom de la faim, de la pulsion de dévoration ou d'une croyance quelconque. « Le marteau du dieu abat les hommes comme le maillet du sacrificateur abat les bêtes au moment du sacrifice […]. Tout divin est carnivore […]. Tout temple est un abattoir. » D'ailleurs, en quoi l'homme se distingue-t-il des autres races ? Il est « le seul animal dont la vie est hantée par l'imagination de la scène sexuelle ». Cette dernière n'a eu de cesse d'obséder l'écrivain : « Toute sa vie on cherche le lieu d'origine, le lieu d'avant le monde, c'est-à-dire le lieu où le moi peut être absent et où le corps s'oublie. » A travers ces digressions intenses et épurées sur la mort, le sexe ou la création, Pascal Quignard n'en oublie pas pour autant d'être ouvertement politique (tous les passages sur la guerre en sont la preuve la plus explicite) et jamais son art du collage n'a été à ce point virtuose et impressionnant. Mais, au fond, s'il est quelque chose qu'il tente de saisir dans ses songes, c'est surtout le temps, insaisissable, « cette étrange instance où le néant appelle le vivant ». Et inversement.

Baptiste Liger

★★★★ ***Les Désarçonnés*** par **Pascal Quignard,** 342 p., Grasset, 20 €

LAURENT HINI

De la dolce vita à l'amour à trois

Simonetta GREGGIO

Avec *L'Homme qui aimait ma femme*, la romancière italienne d'expression française revisite le scénario de *Jules et Jim* dans la France de ces quarante dernières années. Portrait.

On l'avait rencontrée en 2007, pour la sortie de son troisième roman, *Col de l'Ange* (Le Livre de poche), récompensé par *Lire*. Cinq ans plus tard, dans ce café parisien de la rue Monge, non loin de l'appartement bohème qu'elle occupe toujours, le temps n'a pas de prise sur elle : à 51 ans, Simonetta Greggio est toujours aussi lumineuse, rieuse, gracieuse. « On peut tout gagner quand on n'a rien à perdre, c'est ma devise », sourit-elle. Son ami de trente ans, Jean-Marc Rochette, auteur de bande dessinée, le confirmera : « Simonetta est étanche à la dépression : même dans les moments difficiles, elle conserve sa joie de vivre. » Très italienne pour son charme, cette native de Padoue n'en est pas moins parisienne depuis plus de vingt ans, ne roule pas (plus) les « r », et peut s'enorgueillir d'avoir (très bien) écrit en français tous ses romans.

Le dernier, le cinquième, *L'Homme qui aimait ma femme*, son septième livre en comptant ses deux recueils de nouvelles – *Etoiles* (2006) et *L'Odeur du figuier* (2011) –, revisite ouvertement *Jules et Jim*, roman d'Henri-Pierre Roché publié en 1953 et rendu célèbre par le film de François Truffaut en 1962. C'est donc l'histoire de deux hommes qui aiment la même femme. Mais ici ce sont deux frères, Alexandre et Yann, étudiants à Paris, épris de l'adorable Maria, « visage de madone et corps voluptueux ». Yann, le cadet, normalien, l'a draguée en sortant d'un cinéma, en 1965, avant de lui vouer un amour passionné. Alexandre, le jouisseur, l'a convoitée puis ajoutée à ses nombreux trophées féminins. C'est lui, pourtant, que Maria épousera, et qui lui donnera deux fils.

« Je me suis inspirée d'une histoire vraie, insiste Simonetta Greggio. De toute façon, mes romans s'articulent toujours sur la base du triangle amoureux, ce qui est selon moi le propre des couples français, dans la tradition des *Liaisons dangereuses*. » Outre cette partition sentimentale, orchestrée tantôt allegro tantôt grave, surtout à la fin, dramatique, la romancière signe un récit générationnel de la France de ces quarante dernières années, dans une perspective intellectuelle passionnante, d'Althusser à Jankélévitch, en passant par Deleuze et Derrida. Comme en écho à son précédent livre, *Dolce Vita 1959-1979*, paru en 2010, plongée romanesque saisissante dans l'Italie des années de plomb, son premier best-seller avec près de 70 000 exemplaires écoulés.

Une partition sentimentale et un récit générationnel

Simonetta Greggio

MANTOWANI

Un succès qui ne lui a pas monté à la tête. « C'est sa plus belle qualité », confirme Alessandro, 37 ans, le plus jeune de ses quatre frères et son voisin dans le Luberon, où elle loue une petite maison dotée d'un grand jardin, désormais son refuge. « Aujourd'hui, Simonetta est beaucoup plus tranquille, plus sereine, et se consacre davantage à ses romans », renchérit Alessandro. Levée à 5 heures, elle écrit jusqu'à midi. « J'ai besoin de silence, de solitude et d'un litre de café. Après, une autre vie commence. » Jouer au squash, voir des amis, cultiver ses tomates… Pour autant, l'auteur des *Mains nues* (2009) aime à regagner ce Paris « mondain et endogame » qui lui a donné toutes ses chances. Elle y a atterri en 1981, fauchée comme les blés, après avoir jeté sa gourme à Rome puis à Venise. Celle qui avait quitté sa famille à 17 ans pour s'affranchir d'une éducation corsetée, entre un père tyrannique et une scolarité oppressante chez les bonnes sœurs, trouvera à Paname l'occasion de travailler comme journaliste spécialisée dans l'art de vivre – reportages pour le magazine *City*, rédaction de guides sur les hôtels de charme en Italie, etc. Mais cette inconditionnelle de Marguerite Yourcenar, Colette, Françoise Sagan, entre autres, attendra la quarantaine pour sauter le pas de la fiction avec *La Douceur des hommes*, paru en 2005, aussitôt remarqué. « A force de lire, j'ai attrapé les mots, la musique du français, qui est pour moi la langue de la liberté. Mais au début, je ne savais pas ce que voulait dire "un truc", assez intraduisible. De même que je ne comprenais pas que mes copines aient toutes un copain qui s'appelait Jules. » Rires. « Depuis toute petite, j'ai tellement d'histoires à raconter que lorsqu'un éditeur m'a ouvert la porte, je me suis engouffrée aussi sec. Pour moi, être écrivain, ce n'est pas normal, c'est magique. » Et c'est une fée qui le dit… **D.P.**

★★★ ***L'Homme qui aimait ma femme*** par **Simonetta Greggio,** 302 p., Stock, 20 €

Voyage vers la capitale

Marie-Hélène LAFON

Troisième volet de sa trilogie, *Les Pays* disent, avec son départ du village natal et ses années d'apprentissage, le déracinement et l'éloignement géographique et social de l'auteur.

« Fille de paysans », indique la quatrième de couverture des *Pays* pour présenter Marie-Hélène Lafon. L'écrivain n'a jamais eu peur de ces mots — campagne, paysannerie, ruralité. Depuis quinze ans, elle en fait de la fiction, malaxe une langue chaque fois différente, pour arriver à ses fins : des livres tendus et jubilatoires.

Après *Les Derniers Indiens* (en 2008) et *L'Annonce* (en 2009), la romancière a conscience d'achever une trilogie avec *Les Pays*. Trois œuvres relativement courtes – deux cents pages chaque fois – pour évoquer d'abord le huis clos familial, puis la construction d'une vie nouvelle dans le village, avant d'oser aborder le départ. La romancière dira plutôt : « s'arracher » d'un lieu qui s'appelle souvent Santoire, dans le Cantal, village emblématique qu'elle apprit à quitter pour se rendre en ville, y faire sa vie de femme. Marie-Hélène Lafon est un jour « montée à Paris » afin d'étudier les lettres classiques à la Sorbonne. *Les Pays* disent ce parcours, ce voyage, de façon explicitement autobiographique. Mais tous ses livres sont liés par la même interrogation : chercher sa place.

Tous ses livres sont liés par la même interrogation : chercher sa place

En choisissant de mettre en exergue la phrase d'Eugène Delacroix « Nous ne possédons rien ; tout nous traverse », l'auteur nous propose de feuilleter avec elle ces années de passage. Elles commencent à la porte de Gentilly, se poursuivent sur les bancs de la fac et s'achèvent au musée du Louvre avec l'ombre du père, étranger dans la capitale, visiteur engoncé dans sa parka trop épaisse pour la grande ville. Pour décrire les heures en bibliothèque, la chambre de bonne, l'obsession des études, l'absence de distraction, les étés à travailler pour avoir des économies, la distance qui grandit entre ses deux vies, Marie-Hélène Lafon privilégie les phrases longues, l'absence de blancs. « *L'Annonce* était un livre de l'adjectif, dit-elle, *Les Pays* est celui de la subordonnée relative, une structure spécifiquement latine. Je me surveille, j'ai toujours peur de la préciosité, de l'alambic. J'aime l'exercice virtuose mais je m'en méfie. En fait, j'ai ressenti le besoin de ces phrases longues pour parler de ce monde-là. » Le résultat est brillant, élégant et direct car l'auteur tient le lecteur à la juste distance : aucun voyeurisme, pas de nostalgie mais une violence organique qui jaillit à chaque instant, une immense jubilation réciproque. La romancière s'est jetée dans cette écriture vertigineuse pour mieux nous empoigner, secouer et couper le souffle. A la manière d'Annie Ernaux dans *Les Années*, Marie-Hélène Lafon alterne le « on » et le « elle », ni tout à fait nous, ni vraiment la narratrice, pour raconter des histoires communes et brouiller un peu les pistes.

Quand elle parle de son travail d'écrivain, Marie-Hélène Lafon dit qu'elle « va au chantier » pour chercher la bonne tension. A son chevet se tient depuis longtemps *Un cœur simple* de Gustave Flaubert. Un texte bref qu'elle rumine : « Quand j'ai une insomnie, je le récite et je me rendors car sa phrase me berce. » On pourrait dire la même chose de ces *Pays* qui se dégustent comme de longues coulées généreuses où la ponctuation joue au yoyo pour apporter de la dynamique. On sent bien qu'elle se lit à voix haute pour trouver le rythme adéquat. A côté de ce livre éperdu d'amour pour ses origines, sa famille hérissée de clôtures infranchissables, sa vie de Parisienne déchirée, Marie-Hélène Lafon publie un autre texte, « une fantaisie, à la manière du XVIII^e siècle ».

Album est un abécédaire qui réunit ses principaux thèmes d'écriture : de « arbre » à « vaches », de « bottes» à « odeurs », de « chemin » à « maison ». C'est sa boîte à outils, un collage de paroles entendues et conservées. Dans ce livre, il y a du blanc partout, des respirations légères. Il est dédié à Monsieur Léon Brunet, son instituteur. Hier, elle est allée lui porter ce livre en rêvant qu'un jour, à l'école, on en prendrait des extraits pour en faire des dictées, comme chez Colette. Il ne s'agit pas d'orgueil de sa part mais du désir de laisser une trace que les enfants viendront flairer. Ensuite, Marie-Hélène Lafon est rentrée dans son terrier près de sa rivière d'enfance qui a nom Santoire, pour ne pas changer. Elle a aussi donné ses deux nouveaux textes à sa sœur. Son père ne lit jamais ses livres.

Christine Ferniot

Marie-Hélène Lafon

★★★ ***Les Pays*** par **Marie-Hélène Lafon,** 204 p., Buchet-Chastel, 15 € et ★★ ***Album,*** 110 p., Buchet-Chastel, 10 €

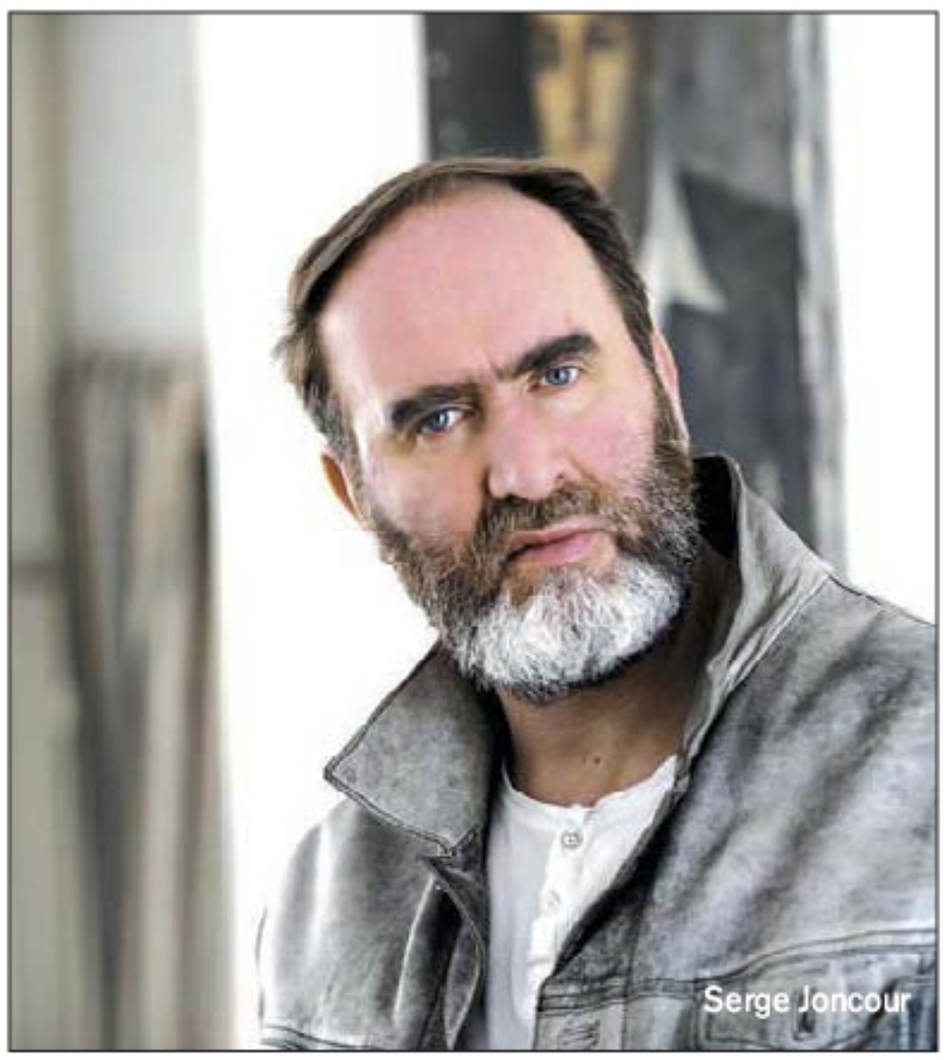
J.L. PAILLE

De quoi Joncour est le nom

Serge JONCOUR

Aussi discret que régulier, il figure doublement dans l'actualité : avec une adaptation cinématographique et un roman, son dixième. Pour lui comme pour nous, l'occasion de faire le point.

De la comédie dramatique au roman de société familial, il a traversé la première décennie du XXIe siècle discrètement, mais solidement. Voilà exactement quatorze ans que Serge Joncour est dans nos librairies, et qu'il s'y fait une place bien plus personnelle qu'il n'y paraît. Quatorze ans et une œuvre constituée d'histoires de familles, de comédies sentimentales basées sur des quiproquos, mais aussi d'un regard humaniste et plein d'empathie. Son premier roman, *Vu* (Le Dilettante, 1998), se déroulait à la campagne. En cette rentrée 2012 paraît son dixième, *L'Amour sans le faire* (Flammarion), et on retourne à la campagne. Aux origines, aussi. D'ailleurs, depuis une date récente, Joncour retourne aux origines. Les siennes.


Serge Joncour

DAVID IGNASZEWSKI/KOBOY

On y suit deux adultes, au moyen de chapitres qui alternent : Franck, qui a quitté sa famille depuis dix ans, et Louise, qui n'a plus ni vrai boulot ni mari. Entre eux : un jeune garçon de cinq ans, Alexandre. Il représente le lien intergénérationnel, mais aussi l'inconnu : c'est le fils d'un fantôme, le frère de Franck, mort peu après son mariage avec Louise. Le garçon vit avec ses grands-parents, et pour l'été sa mère va comme prévu venir le retrouver. Ce qui n'était pas prévu, c'est qu'au même moment, et sans prévenir personne, l'oncle décide de venir renouer avec ses racines. Rustiques, campagnardes, agricoles. Pendant la première partie du roman, nous accompagnons les deux adultes dans cette campagne – le Lot. Dans la seconde partie, nous regardons les personnages s'éviter, s'approcher, se repousser, se regarder sans se parler. A ce stade, on se demande encore ce qui va l'emporter de l'explosion de violence ou de la réconciliation : l'absence de verbalisation empêche toute cicatrisation et toute diplomatie. Dire qu'ici Joncour a pris la voie diplomatique, afin de laisser parler les silences, n'est pas révéler la fin de l'histoire.

Serge Joncour habille la douleur d'une force qui devient pudeur

C'est au contraire montrer que ce qui a changé chez lui n'est ni sa plume, ni sa voix, ni sa focale, ni même ses thèmes majeurs : c'est une palette. Une gamme de gris, un talent de savant doseur. Jusqu'à *L'Idole* (2004), Joncour écrivait de subtiles comédies dramatiques, familiales ou amoureuses, et en tout cas sociales. Son écriture était fraîche, ses histoires légères, son imagination remarquable. Le tout mis en musique chaque fois différemment. Il était musicien – ce qui est la marque d'un écrivain. Depuis *Que la paix soit avec vous* (2006), et même lorsqu'il fait dans la comédie cocasse (*L'Homme qui ne savait pas dire non*, 2009), Joncour plonge encore plus près de la vérité du cœur. Celui de ses personnages comme du lecteur. Ce faisant, celui qui savait si bien écrire un sentiment parvient dorénavant à nous peindre, dans le même élan, l'histoire et le contexte de ce sentiment. Sans perdre leur caractère éventuellement comique et ludique, ses romans récents ont une dimension plus universelle.

Comme il le résume lui-même, le point commun entre la plupart de ses livres est « un personnage qui n'est pas complètement à sa place, qui est sur le fil. Dans *L'Idole,* un mec qui devient célèbre, qui est là et qui ne comprend pas pourquoi. Dans *U.V.*, un type qui débarque dans une maison où il n'a pas sa place. Ici, un homme revient vers son passé, et sa famille dont il s'était lui-même mis à distance. » Cette famille, cette distance, ce fossé entre les générations, ce sont ceux de l'auteur, qui avoue qu'avoir puisé dans sa propre vie lui « a permis d'avoir des éléments de réel ». La différence, c'est que dorénavant Joncour puise plus profondément en lui. Il ne raconte pas sa vie. Mais il raconte un homme qui, comme lui, a plaqué sa famille et n'a pas eu d'enfant. Et comme il n'a jamais été du côté de la souffrance, il habille la douleur d'une force qui devient pudeur, distance, puis mouvement.

Enfin, le décor a trouvé ici une puissance inédite chez l'auteur. C'est ainsi que Serge Joncour, fidèle « *Papou dans la tête* du dimanche » et qui jusqu'ici était un peu l'enfant que Georges Perec et Jules Romains n'ont pas eu ensemble, est allé voir du côté de deux grands Pierre du roman français : Magnan et Pelot (on pense forcément un peu à *L'Eté en pente douce* en lisant *L'Amour sans le faire*). Rien n'a changé chez Joncour, mais tout s'est épaissi, enraciné, approfondi. Incarné. **Hubert Artus**

★★★ ***L'Amour sans le faire,*** par **Serge Joncour,** 320 p, Flammarion, 19 €. ***Superstar,*** film de Xavier Giannoli, librement adapté de ***L'Idole***. Avec Kad Merad, Cécile de France. En salles le 29 août.

Deux frères

Thierry HESSE

Avec une même éducation, Carl et Marcus vont évoluer différemment. Quels hasards, quels choix président à la destinée ?

Thierry Hesse

Ils sont deux frères. Carl et Marcus Vogelgesang, nés dans les années 1960, à trois ans d'écart. Au sein d'une famille alsacienne catholique qui a d'abord habité un appartement du centre-ville de Metz, puis une maison du quartier du Sablon. Avec une mère pieuse, Esther, toujours prête à faire une « B.A., une bonne action », qui appelait son mari, Wilhelm, « Wil ou mon chéri ».

Si on peut penser que Thierry Hesse a choisi une toile de fond moins imposante que celle de *Démon* (L'Olivier 2009, repris en Points), il ne manque pourtant nullement de souffle. L'auteur du *Cimetière américain* (Champ Vallon 2003, repris en J'ai lu) joue sur les époques et la construction pour disséquer le parcours parallèle de ses deux héros.

★★
L'Inconscience par **Thierry Hesse,** 326 p., L'Olivier, 19,50 €

Les voici adultes, ayant pris des chemins différents. A l'approche de la cinquantaine, Carl est un homme tranquille, père de trois enfants, qui exerce la profession d'assureur. Il est pourtant tombé dans un profond coma après une chute de trois étages à travers la fenêtre d'un bureau. Gladys, son épouse, qui enseigne l'anglais à des cadres supérieurs pour le compte de l'école Berlitz, a consulté un neurologue réputé.

Qu'est-il arrivé à Carl qui, pendant un demi-siècle, a marché droit, « droit comme un soldat, si droit que cela paraissait incroyable » ? Marcus, lui, a zigzagué. Etabli à Roubaix, il est, à 52 ans, un chargé de cours en ethnologie, pas insensible aux charmes de certaines de ses étudiantes aux « gros seins ronds ». Un temps en couple avec une fan de la chanteuse Nico, à l'époque où il était éducateur de rue, Marcus a eu une liaison avec quelques-unes d'entre elles. Comme Cindy, la « Natalie Wood de Roubaix », qui avait une « vraie vocation pour la science du mâle et sa jouissance ». Ou Nastassia dont il a rédigé le mémoire de master et qu'il a emmenée à Barcelone.

Les frères Vogelgesang se sont fâchés, perdus de vue puis retrouvés. Ils ont affronté chacun à leur manière la mort de leur père dans un accident de voiture, la vente de la maison dont ils ont hérité… Thierry Hesse parle du monde d'aujourd'hui et de son évolution, de la province, de la fraternité et de l'envie de liberté. Des rencontres qui bouleversent le cours d'une existence et vous révèlent à vous-même. Son questionnement, sa musique et son énergie ne peuvent laisser indifférent.

Alexandre Fillon

De Prague à Paris

Jean-Michel GUENASSIA

Les turbulences du XXe siècle à travers le destin de Kaplan, jeune médecin.

Jean-Michel Guenassia est un romancier naturel, avec de l'ambition et du souffle à revendre. Après être apparu une première fois en 1986 en signant un polar, *Pour cent millions* (Liana Levi), cet ancien avocat a gardé le silence pendant près de vingt ans. Son retour aux affaires fut spectaculaire. Couronné par le Goncourt des lycéens et plébiscité par les lecteurs, *Le Club des incorrigibles optimistes* (Albin Michel 2009, repris en Livre de poche) imposait, il est vrai, la patte d'un conteur hors pair.

On le retrouve au meilleur de sa forme avec l'épatante *Vie rêvée d'Ernesto G.*. Cinq cents pages tenues, poignantes et vibrantes. Né à Prague, Joseph Kaplan a huit ans quand s'arrête la Première Guerre mondiale. Sa mère, qui le faisait danser dans le salon, est emportée trop tôt par une pneumonie. Médecin, son père n'était pas là, parti soigner des patients frappés par une épidémie de grippe. Le héros de Guenassia devient un étudiant en médecine impliqué, ouvert et noceur.

★★ ***La Vie rêvée d'Ernesto G.*** par **Jean-Michel Guenassia,** 536 p., Albin Michel, 22,90 €

Bouleversé à jamais par la voix de Carlos Gardel, il aime danser et séduire, sans s'attarder longtemps entre les bras des femmes. Le voici à Paris, externe dans le service de pathologie infectieuse de l'hôpital Bichat et élève des cours de biologie de l'institut Pasteur. Puis à Alger, où il séjourne sept ans, dont il partira après l'épidémie de peste. Le temps de nouer de solides amitiés, de s'abreuver de vin rosé de Mascara et de vin rouge de Tlemcen, de faire la fête. De croiser Christine, comédienne qui a fait de la figuration dans *Pépé le Moko* et se bat pour les idées pacifistes, et Nelly qui connaît tous les secrets de la ville et lui donne des baisers d'amour.

Maniant une prose fluide et musicale, Jean-Michel Guenassia n'a pas son pareil pour jeter ses personnages dans les eaux bouillonnantes de l'Histoire, leur faire traverser les remous et les conflits. Le romancier parle de la condition humaine, de la liberté et de l'espoir. Des ruptures, des fuites et des départs qui jalonnent une existence. Il s'autorise même à faire surgir dans un sanatorium tchèque un ancien économiste et banquier répondant au nom de Ramón Benítez ou d'Ernesto Guevara. Un Che en piteux état après sa déroute africaine. Avec en toile de fond l'idéal communiste broyé par un système qui a fait tant de prisonniers et tant de victimes, *La Vie rêvée d'Ernesto G.* est une éclatante réussite qui traverse avec panache un XXe siècle mouvementé.

A.F.

PATRICE NORMAND

Lionel Duroy au cœur des ténèbres

Lionel DUROY

En Bosnie, le romancier enquête sur le suicide de la fille d'un général serbe. Il questionne les différents protagonistes de cette guerre et interroge le rapport à la filiation. Portrait.

Depuis plus de trente ans, Lionel Duroy écrit tous les jours, « même le jour de Noël », précise-t-il. Il le revendique : oui, un écrivain se doit d'être obsessionnel, quitte à revenir sans cesse à la même histoire. La sienne, d'obsession, tourne autour de l'expulsion. Il fait partie de ces gens « mus par une intranquillité ». Quelle est sa place ? Où va-t-on se poser ? Ces questions le hantent depuis la nuit où il fut chassé de chez lui, avec toute sa famille, à l'âge de dix ans.

On connaissait l'histoire de ses parents (racontée dans *Priez pour nous*, puis dans *Le Chagrin*) et sa difficulté d'être père, à son tour (*Colères*). De retour de la République serbe de Bosnie, il trace aujourd'hui des portraits de criminels de guerre dans un livre bouleversant, *L'Hiver des hommes*. Le narrateur, Marc, enquête sur le suicide d'Ana Mladic, fille du commandant en chef des armées serbes lors du siège de Sarajevo, surnommé « le boucher de la Bosnie », accusé de génocide par le tribunal pénal international de La Haye. Marc en est convaincu : ce suicide a un sens. Car la fille du général a utilisé l'arme préférée de son père.

Dans le cas de l'écrivain, quel est le lien avec sa propre histoire ? « Quand je travaillais, sur place, à *L'Hiver des hommes*, je voyais des gens déplacés », raconte Lionel Duroy pour expliquer en quoi ce nouveau roman se rattache, finalement, à toute son œuvre. En 1993, l'ancien journaliste avait déjà consacré un récit à l'ex-Yougoslavie, *Il ne m'est rien arrivé* (Mercure de France), dans lequel il évoquait les déplacements de populations en pleine guerre. Dix-huit ans après son premier séjour, il a décidé de retourner en Bosnie pour voir comment les gens vivaient depuis la création du petit Etat, ethniquement pur, enclavé entre les « anciens » ennemis, Croatie et Bosnie-Herzégovine. Une passionnante question lui sert de fil conducteur : comment peut vivre un enfant de bourreau ? Dans ses bagages, des ouvrages consacrés aux enfants des criminels nazis… Malgré la dureté de l'hiver, de la chaleur émane de ce récit romancé – grâce à l'empathie éprouvée par le narrateur. Il écoute, rapporte fidèlement les propos, les histoires personnelles de chacun (souvent horribles), ne juge jamais. « Les Serbes sont comme mon père. Ils sont sympathiques mais se comportent en monstres. On est du camp d'où l'on sort. Si j'avais été serbe, j'aurais été comme eux », analyse Duroy. Pour l'écrivain, une question persiste : peut-on sortir de la fatalité ? « J'ai réfléchi à cela tout cet hiver passé au milieu de ces gens. Que va-t-on faire de sa vie ? Il faut beaucoup d'intelligence et de courage pour déserter… »

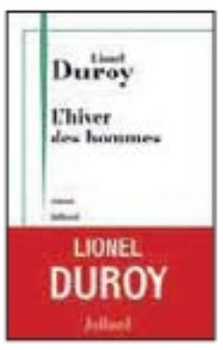
Il écoute, rapporte fidèlement les propos, mais ne juge jamais

Lionel Duroy

HASSOULINE

Au cours de ses entretiens, Marc se souvient d'Hélène, qu'il vient de quitter. Le parallèle, ténu, entre un divorce et une guerre civile prend toute son importance sous sa plume pudique, parfois lyrique : dans les deux cas, il est question de déchirure, de camp à choisir. Il reconnaît « pousser à l'extrême » la problématique qui hante ses livres : peut-on ne rien garder de parents haïs, qu'il s'agisse d'une idéologie ou d'un mode de vie ? Il admet qu'on peut difficilement comparer sa propre enfance avec le drame bosniaque. Tout en s'avouant incapable d'oublier son traumatisme familial : « J'ai toujours eu l'impression d'être en guerre. Mon père a été pourchassé toute sa vie par les huissiers. On était assiégés. Le monde était hostile. »

On réalise mieux pourquoi, à défaut d'être solidaire de leurs crimes, il peut comprendre l'état d'esprit de ces hommes des montagnes qui, poussés par la peur, ont massacré des musulmans pour sauver leurs maisons, leurs familles de la destruction.



Malgré ses airs de récit, *L'Hiver des hommes* est un roman : « Marc est mon double. Je m'autorise à dire ce qui me traverse. Je me suis évadé du récit, avec une plus grande liberté d'écriture. » Duroy cite Thomas Bernhard, Malaparte, Saul Bellow. Il se souvient de ses séances de psychanalyse : « Sur le divan, j'écrivais dans ma tête. » Il a alors cette formidable définition de l'acte d'écrire : « Vous avancez seul dans les ténèbres. »

Aujourd'hui réfugié dans sa maison du Ventoux, l'écrivain continue à fouailler au cœur des ténèbres. En écrivant sans relâche. Pour en tirer des livres sincères, lumineux, émouvants, à l'écriture fluide. A défaut de réparer une existence fracassée, Duroy a construit une œuvre. Réflexion subtile, poignante, sur la condition humaine, *L'Hiver des hommes* est une pierre de plus, granit finement taillé, à l'édifice. Il y est question de peur, de haine, de folie. Chacun pourra y trouver l'écho de ses propres angoisses.

Tristan Savin

★★★ ***L'Hiver des hommes*** par **Lionel Duroy,** 360 p., Julliard, 20 €

L'avis des animaux

Wajdi MOUAWAD

Le meurtre d'une femme à travers le témoignage des bêtes à poil et à plume. Une fascinante expérience de lecture signée du dramaturge Wajdi Mouawad, qui se révèle un talentueux romancier...

L'homme est un animal comme les autres, le représentant d'une espèce à laquelle le langage a attribué une dénomination latine : *Homo sapiens*. Cela lui fait un point commun avec le *Larus argentatus* (goéland argenté), la *Mephitis mephitis* (moufette rayée) ou le *Pandion haliaetus carolinensis* (balbuzard). Cette parenté est au cœur du magnifique deuxième roman de Wajdi Mouawad, *Anima*, dont la saisissante beauté évoque une fameuse scène de *La Nuit du chasseur*, avec les deux enfants sur une barque, observés par d'innombrables bêtes paraissant, à l'écran, bien plus grandes que les innocents bambins. Un frère, une sœur : voilà qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler, *Incendies*, la plus célèbre pièce de ce Libano-Canadien âgé de 44 ans, probablement l'un des plus importants dramaturges contemporains d'expression française (il a d'ailleurs obtenu en 2009 le Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre).

Auteur entre autres des magnifiques *Littoral*, *Assoiffés* ou *Ciels* (publiés chez Babel et Actes Sud Papiers), Wajdi Mouawad a grandi dans une situation paradoxale avec, d'un côté, « une maison où l'on parle en arabe », de l'autre, « l'école où l'on apprend le français ». Issu d'une famille « très conservatrice », Wajdi Mouawad s'est tourné, un peu par hasard, vers l'écriture à l'âge de 14 ans, notamment encouragé par son frère aîné et par un professeur de français « lors des remises des rédactions ». Puis, il eut un choc de lecture : *La Métamorphose* de Kafka – « comme si tout avait été pensé pour me mener vers ce texte ». Un homme qui se transforme irrémédiablement en cafard ? Voilà de quoi s'interroger sur la frontière, non seulement entre l'écriture théâtrale et romanesque, mais surtout entre humanité et animalité…

Au commencement d'*Anima* était un meurtre, atroce, celui de Leonie. Cinq coups de couteau, dont l'un dans le ventre de cette femme enceinte – cette plaie a servi à l'assassin pour violer le cadavre. Quel monstre a pu commettre un tel acte de barbarie ? Le mari, Wahhch Debch, va enquêter et ne pas tarder à trouver l'identité du coupable : un certain Welson Wolf Rooney, Indien Mohawk originaire de la réserve de Ganienkeh et au casier judiciaire chargé… « Un jour j'ai écrit un début. Une scène violente, terriblement désespérée. Dans l'écriture même de ce premier chapitre, je m'étais posé la question du narrateur et la sensation du chat m'est apparue comme une sorte d'excitation évidente. Je me souviens encore parfaitement de m'être posé la question du chapitre suivant et d'avoir eu envie de faire parler les oiseaux. »

Une interrogation sur la frontière entre humanité et animalité

Wajdi Mouawad

En effet, l'intrigue, (presque) banale, compte moins que la forme narrative, surprenante, Mouawad faisant se succéder la voix des témoins animaliers : un chien, un poisson rouge, un boa constrictor, un moineau, un raton laveur, une truite arc-en-ciel, un roitelet argenté, une araignée, etc. « Je me suis imposé une règle très simple », souligne l'auteur. « Aucune action ne pouvait être décrite s'il n'y avait pas un animal, quel qu'il soit. Ensuite, j'ai respecté – sauf peut-être pour les lucioles – une exactitude géographique et saisonnière, le récit se déroulant entre la fin de l'hiver et le milieu du printemps. Après, la première question, au début de chaque chapitre, était : quel allait être l'animal-narrateur du chapitre suivant ? Une fois cela décidé, je commençais un travail de documentation assez poussé pour comprendre surtout le mode de perception et la manière de se nourrir, de se déplacer et de se défendre de cette espèce. »

A chaque race, sa manière de ressentir les choses, de s'exprimer : le poisson rouge « n'use pas de virgules », le moustique n'a au contraire « que des virgules entre des actions très courtes », le singe a accès « à des phrases très longues », etc. Et, miracle, après un temps d'adaptation pour le lecteur, l'anthropomorphisme selon Mouawad fonctionne admirablement. « Dans *Anima*, les animaux utilisent une langue beaucoup plus riche que les humains, comme si, doué de parole, l'humain ne savait plus parler, alors que, muettes, les bêtes retrouvent une richesse d'expression qui est, pour elles, merveilleuse. » Dès lors, les approches se complètent, se répètent ou se contredisent, l'action évolue de manière très subtile, et l'ensemble devient proprement fascinant et bouleversant – notamment dans une troisième partie, un peu différente, et dans l'épilogue, terriblement puissant. Qui nous rappelle que le mot *anima* ne se résume pas seulement à des considérations zoologiques…

Baptiste Liger

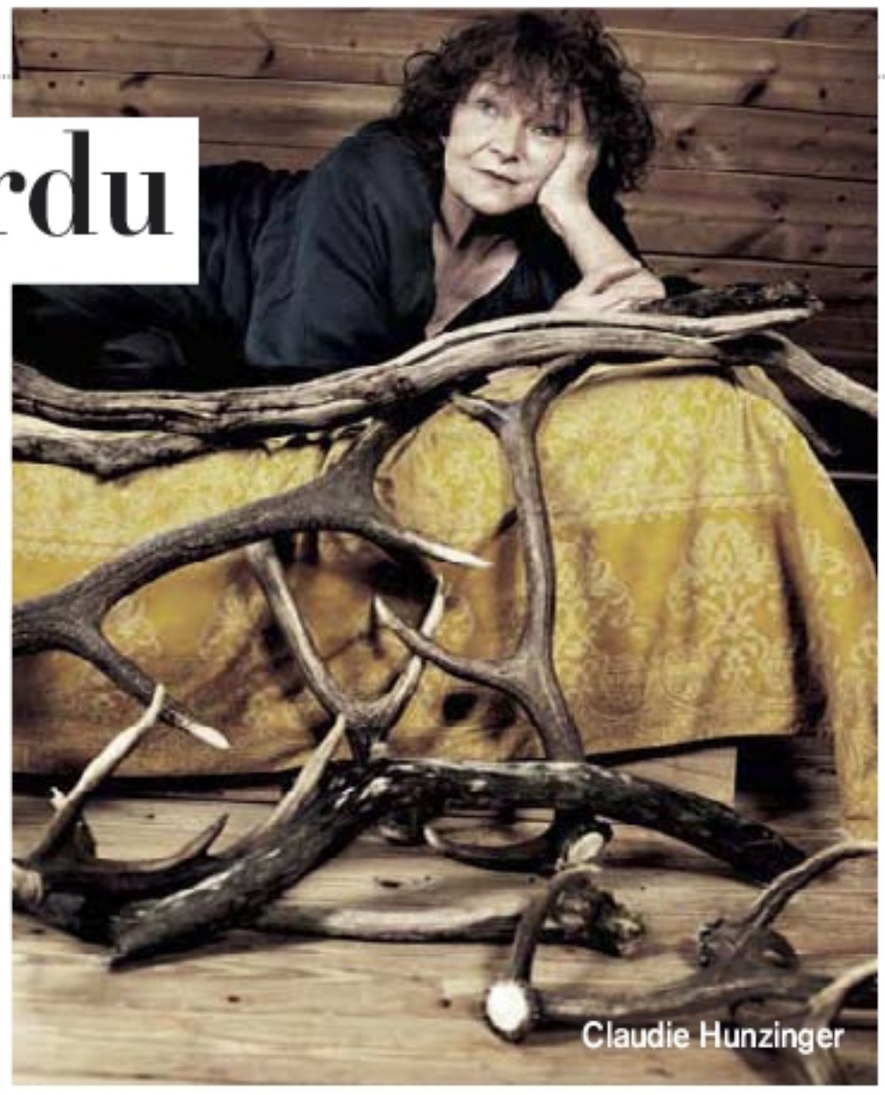
★★★ ***Anima*** par **Wajdi Mouawad,** 320 p., Leméac/Actes Sud, 21,50 €

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Voyage en pays perdu

Claudie HUNZINGER

Victime d'une faillite, un couple de libraires s'isole dans une cabane. Un texte élégiaque sur la nature et les sentiments retrouvés.


Claudie Hunzinger

★★ ***La Survivance*** par **Claudie Hunzinger,** 280 p., Grasset, 18 €. En librairie le 29 août.

Dans le Brézouard, « montagne des merveilles » piquetée de trous et burinée par le vent, La Survivance n'est même plus une maison, à peine une cabane oubliée de tous. On ne la voit pas du chemin, rongée par l'humidité, les bouleaux, les sureaux et les orties qui ont pris toute la place. Au-dessus de Colmar, en Alsace, près de Kaysersberg, les hivers durent longtemps et le froid est intenable quand la neige s'installe pour plusieurs mois. Jenny et Sils, son mari, n'en ont pas vraiment conscience lorsqu'ils décident de s'installer là-bas. Leur librairie n'a pas trouvé une clientèle suffisante et la faillite les laisse exsangues. Seuls les livres leur tiennent encore un peu chaud mais il faut les ranger dans les cartons, en direction de La Survivance.

Voici, tout à la fois, le récit de ce voyage en pays perdu, le journal d'une année nouvelle et une déclaration d'amour à la littérature et à sa toute-puissance. Tels des aventuriers, le couple réapprend les gestes du quotidien, les erreurs à ne plus commettre, les victoires minuscules. Ils arrivent en terrain lourd : la pluie est vite pénétrante, le confort est un vain mot. Entre l'ânesse et la chienne, un coq et deux poules soi-disant pondeuses, ils cherchent un réconfort difficile. Seul le canapé rouge symbolise leur gloire passée, lorsqu'ils accueillaient les lecteurs aujourd'hui absents. Claudie Hunzinger confie ses inquiétudes quand les bruits de la nuit font penser à une tribu d'Indiens autour d'une roulotte. Elle décrit ses rencontres avec les cerfs et les biches qui détruisent son potager. Quand les temps sont trop durs, elle descend vers la civilisation vendre un de ses précieux livres pour acheter du riz et d'autres produits d'urgence. L'isolement extrême rapproche les vieux amants qui avaient pris l'habitude de vivre en parallèle. Les voilà serrés, blottis, amoureux encore et toujours.

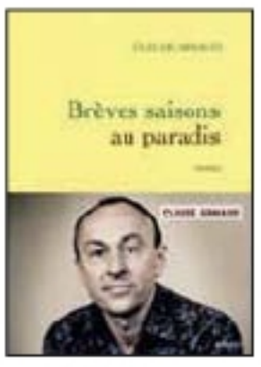
En 2010, Claudie Hunzinger, artiste plasticienne, avait écrit son premier roman, *Elles vivaient d'espoir* (réédité chez J'ai lu). On retrouve dans ce texte incarné son attention poétique à l'égard de la nature, sa passion pour la littérature, son regard détaché sur un monde matérialiste qui ne l'intéresse pas. Elle nous offre une belle leçon de vie mais aussi une sorte de bibliothèque idéale : celle que nous pourrions emporter sur une île déserte ou dans une masure perdue du côté des forêts vosgiennes. Ainsi, nous serions prêts à notre tour pour les intempéries et la solitude glacée. **Christine Ferniot**

Les enfants du paradis

Claude ARNAUD

Le passage de l'utopie des années 1970 à la superficialité des années 1980, à travers le déclin d'un trio amoureux masculin.

Il est parfois possible de résumer la vie d'un homme à la somme des sobriquets qu'il a portés, ou qu'on lui a donnés. Ainsi Claude Arnaud se faisait-il appeler, enfant, Clodion le chevelu puis, à l'adolescence avancée, en pleine période post-soixante-huitarde, Arnulf – souvenez-vous du très beau *Qu'as-tu fait de tes frères ?* Nous sommes à la fin des années 1970 et, désormais, son petit nom, c'est « la Claudia » ou « Mimi ». C'est en tous les cas celui qu'utilise Jacques, l'homme avec lequel il vit. Enfin, plus exactement l'un des hommes, puisque ce fameux critique de cinéma n'a pas quitté son compagnon de longue date, Bernard. Cette relation en trio va permettre à Claude, « fille dans le corps d'un garçon » terminant sa maîtrise sur Balzac, de connaître au plus près l'effusion artistique et intellectuelle du Paris de cette époque, et de faire de nombreuses rencontres, à l'image de Fabrice (ou Robert), ancien apprenti coiffeur devenu acteur chez Rohmer...



★★ ***Brèves saisons au paradis*** par **Claude Arnaud,** 332 p., Grasset, 19 €

Mais les temps changent, aussi sûrement que les passions. Jacques s'amourache d'un jeune Marocain, Aziz, faisant comprendre à « Mimi » qu'il n'est peut-être plus l'objet d'antan. Les idoles font aussi déchanter, à l'image de Louis Althusser – « l'homme qui contribuait à former l'élite de la République travaillait moins au renversement de cette dernière, dans les faits, qu'à surmonter les accès délirants qui lui faisaient passer une partie de l'année à l'asile ». Barthes et Lacan rejoignent l'au-delà, et après le « tout, tout de suite » des années 1970, place au « rien, indéfiniment » des années 1980, avec ses nouveaux dogmes factices, ses « mannequins, [ses] milliardaires-minute et autres marchands de rêve ».

Les règles utopiques de la précédente décennie s'inversent alors – « l'appétit de pouvoir se cache sous le désir rimbaldien de changer la vie, et les slogans recyclés de Mai servent à promouvoir des objets inutiles ». L'épidémie de sida, aussi, viendra assombrir le tableau d'un monde qui se meurt, à petit feu... « Peut-être devrais-je admettre que la vie ne sera plus jamais aussi intense et désirable qu'à mes débuts », constate Claude Arnaud, dans les toutes dernières pages de *Brèves saisons au paradis*. Avec pudeur et délicatesse, ce spécialiste de Chamfort et de Cocteau fait renaître les derniers feux d'une société en pleine mutation, dont les anciens membres flamboyants seraient condamnés à être mis sur la touche. Et à n'être que les brontosaures de l'ère précédente. **B.L.**

JÉRÔME BONNET

Adieu Philippine

Santiago H. AMIGORENA

Délaissé par une jeune femme, le narrateur compose un traité du sentiment amoureux où l'élégance le dispute à l'humour.

C'est un fleuve de mots et d'amour où l'on engage vivement à plonger sans tarder. Un livre de douleur et de souffrance, de larmes et d'encre. Un livre à nul autre pareil, tout en excès, en démesure. Dans la rentrée littéraire, rien ne ressemble au bouillonnement de *La Première Défaite* de Santiago H. Amigorena. L'auteur, né en février 1962 à Buenos Aires et établi à Paris en 1973, n'est pas un inconnu.

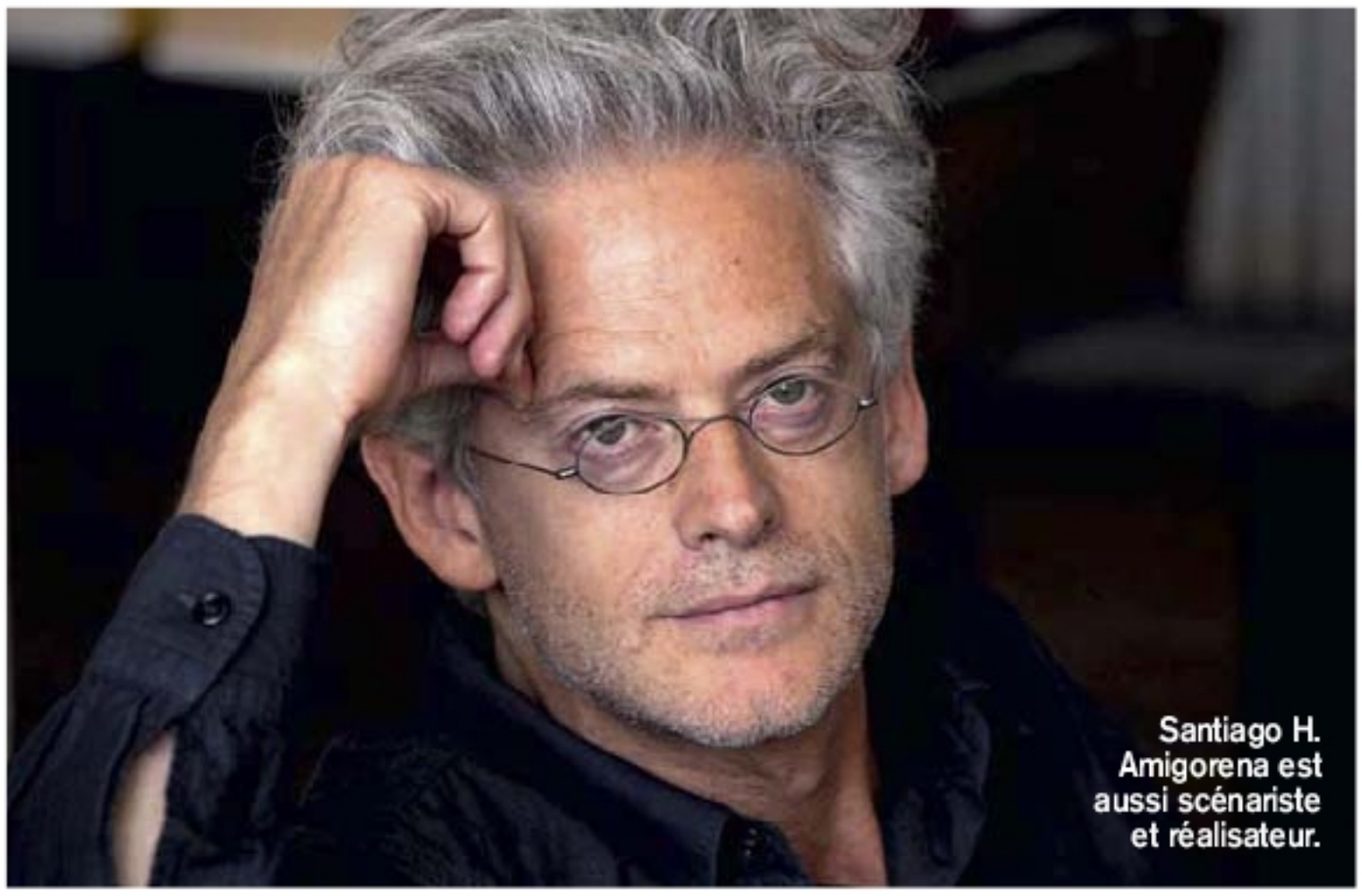
De lui, on sait qu'il est à la fois écrivain, scénariste et réalisateur. Dès les années 1990, son nom est apparu au générique de nombreux films remarqués comme *Le Péril jeune* de Cédric Klapisch, *Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel* de Laurence Ferreira Barbosa ou *Rien à faire* de Marion Vernoux. On lui doit aussi deux longs métrages en tant que réalisateur : *Quelques jours en septembre* en 2006 avec Juliette Binoche et *Another Silence* en 2010 avec Marie-Josée Croze.

Cela fait vingt ans qu'il fomente un projet littéraire autobiographique d'envergure dont il distille çà et là les chapitres. Chez P.O.L, il a en déjà donné cinq parties. D'*Une enfance laconique* (1998) à *1978* (2009). En passant par *Le Premier Amour* (2004), le récit d'une histoire d'amour. Un amour adolescent qui a provoqué ensuite « cinq années de douleurs aiguës autres que dentaires ». On y découvrait les destinées sentimentales d'un certain Santiago H. Amigorena. « L'illustre crapaud graphomane » ou encore « l'auguste têtard du XIIIe arrondissement de Paris ». L'élue de son cœur, Philippine, il l'a rencontrée au lycée Fénelon quand il avait 17 ans. Au début de *La Première Défaite*, la situation est hélas pour lui fort différente.

Ladite Philippine, à la peau d'amande et au goût de mangue, a décidé de la fin de leur amour après une année où il l'a « caressée, embrassée, léchée, mangée, bue, malaxée, tripatouillée – interminablement ». En le quittant, elle a ouvert une déchirure dans son cerveau et dans sa chair. Santiago n'abdique pas pour autant. Pendant quatre ans, quatre années à glisser progressivement du désir d'oublier à celui de se souvenir, il va encore l'aimer sans relâche. Le voici, enfermé dans son studio de quinze mètres carrés de l'île Saint-Louis, qui pleure, écrit, tape sur sa minuscule Underwood Standard Portable Typewriter. Des centaines de pages tombées d'un seul jet, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ou presque, qu'il lui arrive de brûler dans la cheminée.

Il n'a heureusement pas tout jeté, et conservé des poèmes qu'il glisse ici, poèmes dont il s'excuse pour la naïveté. Inscrit à l'Ecole du Louvre, le jeune homme d'alors sort peu de son île, se tient à l'écart du continent, marche longuement la nuit le long des quais, le plus près possible de l'eau. Avec ses amis insulaires, Juan, Gatti, Daniel, Catherine et Claude, il se nourrit presque exclusivement de crêpes. A chaque instant, l'inconsolable pense à Philippine, comédienne débutante. Sa belle qui sent l'eau de rose habite 22 rue du Regard, fréquente Christian Vadim et Patrick Bruel.

Santiago s'aère. Part à Buenos Aires, la ville de son enfance ; à Punta del Este, au bord de l'Océan. A la recherche d'un temps passé, d'une terre perdue. Petit, il a subi deux fois l'exil, quittant l'Argentine à six ans pour l'Uruguay, puis l'Uruguay pour la France à douze ans. On le suit aussi à Ferrare, à Londres, traînant dans le « désert vert » de Hyde Park, ou retrouvant l'été le soleil de Patmos. Quelques créatures féminines croisent son chemin. Comme Jade, mannequin qui prend momentanément possession de sa mezzanine ; la Danoise Marie, dotée d'une « insupportable beauté », dont il fait connaissance à Rome ; la brune Lucie, étudiante à Fénelon. Lecteur frénétique de *La Recherche* de Proust et de l'*Ulysse* de Joyce, celui qui s'est approprié la langue française n'a de cesse de transformer la souffrance « en un enjeu esthétique, ou narcissique ».



Santiago H. Amigorena est aussi scénariste et réalisateur.

Traité du sentiment amoureux, prouesse narrative toute en ampleur et en ressassement, *La Première Défaite* montre un être intense qui écrit pour ne pas se suicider ou succomber à la démence. Amigorena, qui propose même au détour d'une page une réflexion sur le jogging, fait toujours preuve d'humour. Montrer en un clin d'œil qu'il n'est pas dupe, mais toujours sincère. Le lecteur en vient presque à remercier chaudement Philippine pour sa défection. Laquelle a permis la mise en chantier d'une œuvre inouïe et inclassable.

Alexandre Fillon

★★★ ***La Première Défaite*** par **Santiago H. Amigorena,** 634 p., P.O.L, 25 €

H.BAMBERGER

Vague à l'âme

Linda LÊ

La mort d'un homme, commentée par lui-même et trois femmes qui lui étaient proches. Linda Lê, à son meilleur.

Van est mort. Ce n'est pas pour cela qu'il va se taire. Qui plus est maintenant qu'il est condamné à rester éternellement dans un cercueil, au cimetière de Bobigny. « Le souvenir que je laisse est celui d'un partisan des solutions hybrides, se présente-t-il, soucieux de n'exaspérer personne, de ne pas empirer les choses par manque de diplomatie. » Lorsqu'il avait commencé son travail de correcteur, cet esthète d'origine vietnamienne était un véritable « ayatollah du purisme » sur la syntaxe. Mais l'idéalisme a laissé place à la tolérance paresseuse, la simple besogne. Un peu à l'image de sa vie et de ses renoncements. Comment cet homme entre deux âges est-il passé de vie à trépas ?

Son épouse, Lou, l'a renversé avec son Austin au coin du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel. Un excès de vitesse, un verre de trop et c'est le drame. Accident ou meurtre délibéré ? Cette « Bretonne pure souche » couche alors sur le papier sa confession, histoire d'alléger sa culpabilité – et, peut-être, des tracas judiciaires. Il faut dire que cette directrice d'école n'appréciait pas forcément le comportement séducteur de son défunt mari et, surtout, sa liaison maudite avec Ulma, mystérieuse Eurasienne passant son temps chez son psychanalyste, le docteur Sullivan. En guise d'analyse, la fille de Lou et Van, Laure, préfère, elle, gribouiller ses songes dans son journal. Fan de Marilyn Manson, cette adolescente gothique se prend « des bulles en géo », n'en « fiche pas une rame » et traîne avec un certain Tommy. Surtout, sa vision de la politique n'a pas grand rapport avec les idéaux (pseudo)révolutionnaires de son père, sa vision du monde et ses goûts littéraires ou cinéphiliques. Mais la Faucheuse est hélas passée par là...

★★ ***Lame de fond*** par **Linda Lê,** 280 p., Christian Bourgois, 17 €

Après le très beau *A l'enfant que je n'aurai pas* (prix Renaudot de poche 2011), Linda Lê revient à son meilleur avec cette *Lame de fond*, qui explore intelligemment les troubles des liens familiaux, des origines, de la transmission, de la langue et des fossés culturels. Avec intelligence, sensibilité et une petite dose de dérision, l'auteur de la *Lettre morte* a su faire s'entrecroiser les soliloques de ses principaux personnages, en singularisant leurs voix (et leurs vérités, parfois paradoxales) tout en gardant une unité dans son écriture, envoûtante. De quoi nous mettre face à tous nos regrets intimes – « le plus rageant, quand on est mort, c'est de s'apercevoir qu'on ne peut rien rattraper »…

Baptiste Liger

Prova d'orchestra

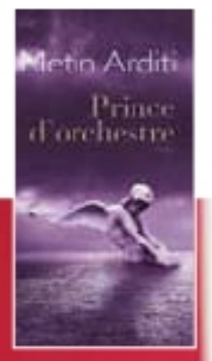
Metin ARDITI

L'ambition, la peur, l'angoisse et le travail acharné d'un musicien, seul face à son public.

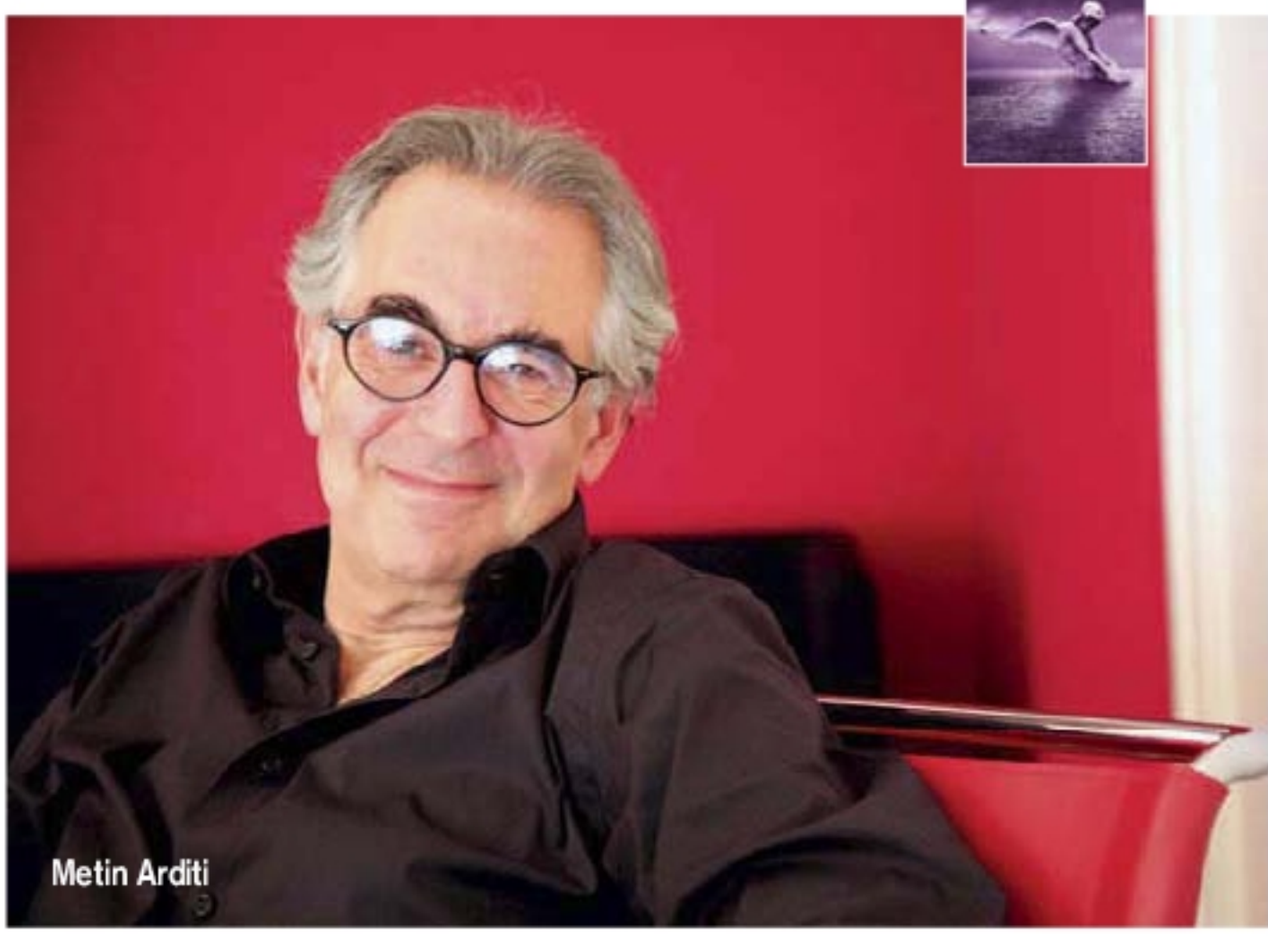
Reprenant l'un de ses thèmes favoris, Metin Arditi s'interroge sur la puissance et la gloire, leurs dépassements et leurs écueils. Dans *Le Turquetto*, le romancier plongeait dans l'histoire de l'art, secouant le XVI^e^ siècle et ses faux-semblants. Avec ce nouveau roman, le voici dans un univers contemporain, entre 1997 et 1998, en compagnie d'un chef d'orchestre au destin exceptionnel. Alexis Kandilis est un homme d'une élégance étudiée, brillant professionnel, séducteur impénitent. Il est arrivé au sommet de sa célébrité, à deux doigts d'obtenir la reconnaissance suprême, tutoyant les grands qui se bousculent pour l'avoir auprès d'eux. Il lui suffit d'une indélicatesse auprès d'un musicien pour que les marches du pouvoir se transforment en sables mouvants. Sa réputation est écornée, l'homme passe du statut d'artiste exigeant à celui de personnalité arrogante. Même les femmes qui l'aiment et l'entourent avec patience ne parviennent plus à l'atteindre. Les blessures de l'enfance reviennent en force et Alexis chavire, passant de l'autre côté du miroir, celui de la solitude mais également de la lucidité.

Metin Arditi vit à Genève où il préside l'Orchestre de la Suisse romande. Il décrit les gestes des musiciens, leurs doutes et leurs peurs avec une acuité passionnante. Tout à coup, le lecteur comprend le regard et les réactions du concertiste, sa manière de jeter un coup d'œil vers les premiers et seconds violons sur sa gauche, de comprendre son angoisse et cet instant infime où il se sent désemparé avant que la vanité n'écarte la peur. Metin Arditi devient la main du maestro, son geste sûr, sa pensée fugitive. Quand Alexis se retrouve petit garçon plongeant dans ses souvenirs de pensionnat, l'auteur effleure les douleurs de l'enfance, murmure la mélancolie, caresse le malheur. *Prince d'orchestre* aurait pu devenir le morceau de bravoure d'un professionnel mais il est une œuvre profonde et rare sur la peur de ne jamais être à la hauteur, sur cette perpétuelle remise en jeu du créateur qui n'est pas sûr de l'instant suivant. Il parle aussi de la solitude effroyable de l'interprète devant un public rêvant de le prendre en faute. Alexis, le héros de Metin Arditi, est un taureau dans l'arène, un animal qui connaît l'odeur du sang et de la violence. Il ne lui reste plus qu'à tuer pour ne pas tomber tout de suite et prendre ainsi le temps de choisir sa mort.

Christine Ferniot



★★ ***Prince d'orchestre*** par **Metin Arditi,** 380 p., Actes Sud, 21,80 €



Metin Arditi

DR

La louve et ses petits

Gérard MORDILLAT

Une fratrie est dispersée dans différents foyers : un roman social contre l'injustice.

Gérard Mordillat nous avait habitués aux grandes fresques sociales, romans-fleuves et vastes combats. Mais après sa trilogie (*Les Vivants et les Morts, Notre part des ténèbres, Rouge dans la brume*), il revient au format court, concentrant son histoire sur un seul personnage, fragile, brisé et opiniâtre. *Ce que savait Jennie* est un hommage au texte de Henry James, *Ce que savait Maisie*. Jennie, comme Maisie, est une fillette apparemment détachée du monde mais capable d'en observer les mouvements à la loupe. Dès son adolescence, elle ne connaît pas le mot « sérénité ». Quand sa mère et son beau-père meurent dans un accident, elle n'a qu'un seul but, préserver la fratrie, devenir la petite mère de ses deux sœurs et de son frère. Mais la justice les rattrape et tous sont dispersés dans des foyers ou familles d'accueil.

Le roman de Gérard Mordillat est une quête impossible dans un monde cerné par des droits et des devoirs. Jennie se heurte à des murs administratifs, à de faux amis, de vrais salauds. Elle n'a plus qu'à devenir un Robin des Bois du XXIe siècle, levant le poing pour mieux frapper ceux qui l'empêchent de passer. Dans un univers parfait, Jennie aurait pu grandir au creux de l'amour familial, mais l'enfant silencieuse se mue en femme déterminée, en héroïne farouche, justicière et bouleversante.

★★ ***Ce que savait Jennie*** par **Gérard Mordillat,** 224 p., Calmann-Lévy, 17,40 €

Condensé de ses obsessions, *Ce que savait Jennie* reprend les thèmes chers à Mordillat : être le porte-parole des classes populaires, décrire une existence où l'on manque cruellement de lendemains qui chantent. Avec lui, les dimanches d'anniversaire virent toujours au cauchemar, les fins de mois reviennent toutes les semaines. Les enfants sont les témoins privilégiés des drames conjugaux et grandissent en sachant que la vie ne fait pas de cadeau. Bien sûr, Gérard Mordillat frôle la caricature car l'excès ne lui fait jamais peur ; il est porté par sa foi en la littérature populaire. Avec le roman, il veut transmettre ses convictions, porter ses coups, dire qu'on doit protéger les faibles. Sinon, ils deviendront comme Jennie : des louves qui n'ont rien à perdre et sont prêtes à mourir pour exaucer une promesse d'enfant en criant « c'est trop injuste » aux flics qui l'entourent, comme s'ils venaient de lui refuser un bonbon.

Christine Ferniot

Printemps arabe, automne Enard

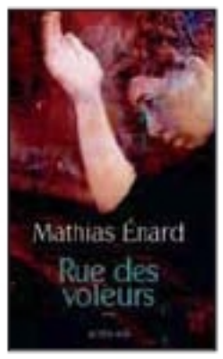
Mathias ENARD

Très attendu sur les événements de cette partie du globe, le nouveau Enard est un pari réussi.

Barcelone est la « ville du Destin et de la Mort », et sa rue des voleurs est tout un monde : « rue des putains, des drogués, des ivrognes, des paumés en tous genres qui passaient leurs journées dans cette citadelle étroite sentant l'urine, la bière rance, le tagine et les samoussas ». Fort logiquement, le monde entier se retrouve dans *Rue des voleurs*. Mathias Enard y était attendu au tournant : Prix du livre Inter pour *Zone* (2008) et Goncourt des lycéens pour *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* (2010), il avait fait le double pari de réunir ses deux mondes de prédilection (le monde arabe et l'Espagne) et d'écrire le roman du Printemps arabe. Gagné : il unit plus encore que ces deux dimensions, et emmène son lecteur bien plus loin.

De prime abord, il s'agit d'une fiction, guidée par le personnage de Lakhdar, jeune Tangérois de vingt ans. Chassé de chez lui pour avoir fricoté avec sa cousine, il ne va pas rester longtemps à la rue : un ami le fait engager comme libraire du Groupe pour la Diffusion de la Pensée coranique, contre une chambre et un salaire. Lorsque, en février 2011, le vent du Printemps arabe gagne le Maroc, la librairie devient un QG. Le modèle, c'est l'Egypte, où le patron de Lakhdar pressent déjà que « les Frères vont emporter le morceau ». Ne supportant plus l'islamisme rampant, notre jeune homme s'en va bientôt travailler sur un ferry reliant Tanger à Algésiras. Plus tard, il deviendra l'employé d'un croque-mort dont l'activité est de rapatrier les corps de clandestins marocains noyés. Avant, enfin, de gagner la Catalogne. Côté histoire, ce livre est un roman qui suit son personnage au quotidien.

Mathias Enard



Mais son parcours épouse celui du réel et de l'actualité la plus chaude : le Printemps arabe, les Indignés, et la crise de la dette en Europe. Si Lakhdar paraît parfois être un personnage trop léger, son cheminement n'en suit pas moins les courbes de la noirceur du monde : comme tous les hommes des zones qu'il traverse, il devra se battre pour sa propre survie – financière ou physique. *Rue des voleurs* est une histoire d'amour, d'aventures et de liberté au sein même des duretés politiques, de la crise et de l'islamisme radical. *Rue des voleurs* est donc aussi une chronique du réel, qu'Enard nourrit de différents registres au sein desquels il va puiser une intense énergie narrative : les textes sacrés, la littérature classique arabe et le polar, dont Lakhdar est hyperfriand. Hanté par l'idée que « les hommes sont des chiens » mais aussi que « l'unité du monde arabe n'existait qu'en Europe », Enard a construit un récit au-delà de la notion même de frontière, et où la fiction vient valider le réel.

Hubert Artus

★★ ***Rue des voleurs*** par **Mathias Enard,** 254 p, Actes Sud, 21,50 €

MELANIA AVANZATO

Fabrice Humbert, moraliste de la **mondialisation**

Fabrice HUMBERT

Une polyphonie de voix venues de Colombie, du Mexique et de France : les personnages sont confrontés au chaos d'un monde sans foi ni loi.

Fabrice Humbert

Voici un garçon agaçant. Charmant, brillant, souriant, propre sur lui. Ecrivain talentueux, ses livres rencontrent le succès. La presse l'encense. Il rafle les récompenses : prix Renaudot du livre de poche, premier prix Orange du livre, prix Jean-Jacques Rousseau, prix RTL-*Lire*... Reconnaissance supplémentaire, ses romans intéressent le cinéma. Dans quelques mois, Elie Chouraqui devrait commencer le tournage de *L'Origine de la violence*, avec Michel Bouquet, Virginie Ledoyen et Nicolas Duvauchelle. Puis les producteurs de *OSS 117* vont s'atteler à *La Fortune de Sila*.

Malgré cela, Fabrice Humbert n'a pas la grosse tête. Il continue à donner des cours de littérature dans un lycée privé des Yvelines, comme si de rien n'était. Aucune faille en apparence. Aucune aspérité. Fabrice Humbert cultive le mystère comme d'autres les orchidées. Il n'aime pas parler de lui. Il ne veut même pas dire son âge (on sait juste qu'il est encore trentenaire). A peine parvient-on à décrocher quelques bribes de souvenirs.

« Le réel est composé de fiction : on s'invente, on se projette, explique-t-il. L'identité est composite, c'est encore plus prononcé pour un écrivain. » Humbert a eu le loisir d'approfondir la question : il a consacré son doctorat en littérature à l'autobiographie. « La plupart des écrivains ont réinventé leur vie. Je n'ai pas réinventé la mienne, c'est pour cela que je ne la raconte jamais. Je la compose, de fragment en fragment. »

Le plus troublant réside dans le décalage entre son image d'ange blond et sa prose, d'un fatalisme plein de noirceur. Ses romans tournent autour d'un même axe : la violence. Déclinée dans un ordre presque chronologique : le nazisme (*L'Origine de la violence*), la mondialisation de la finance (*La Fortune de Sila*) et maintenant les cartels. En moraliste, Humbert s'interroge sur le mal. Son héros préféré ? Jean Valjean. Adolescent, il lisait « absolument de tout » : Jules Verne, Jack London, *Belle du Seigneur* mais aussi les comics de l'écurie Marvel… Il apprécie, dans les histoires de superhéros, la problématique de la double identité. Fils de cadres supérieurs, il a passé ses premières années à Paris, puis dans les Hauts-de-Seine. Une enfance sans histoire, hormis le divorce de ses parents. Il connaît une période de cinéphilie à la fin de l'adolescence : Godard, *Un tramway nommé Désir*... Pas snob, il conserve de la tendresse pour *Rocky*. Son père lui a donné le goût du sport. « J'en fais tout le temps. » Mais, précise-t-il, « la littérature a toujours été ma colonne vertébrale ».

Après la violence générée par l'argent, celle liée au trafic de drogue

Humbert a commencé à écrire « sérieusement » à 20 ans. Dans *Autoportraits en noir et blanc* (Plon, 2001), biographie fictive d'un peintre, il interroge le rapport au père, la représentation, l'identité. « Je me suis inspiré du parcours d'un homme chez qui j'avais été mis en nourrice, un ancien légionnaire. Il était très brutal… » Autre « fragment » autobiographique visible, *L'Origine de la violence* raconte l'histoire de son grand-père déporté. « C'est proche de mon univers familial mais il y a une grosse part de réinvention. » Grand lecteur de journaux, l'enseignant y puise une matière en phase avec le réel. Il rêve d'un stage d'un an, incognito, dans une multinationale. « La vie en entreprise est une expérience qui m'aurait été utile. »

Après la violence générée par l'argent, il s'est intéressé à celle liée au trafic de drogue pour son nouveau roman. *Avant la chute* raconte trois destins parallèles. Sonia et Norma, petites paysannes colombiennes, fuient vers les Etats-Unis depuis l'assassinat de leur père par les paramilitaires. Le sénateur mexicain Urribal travaille pour une commission antidrogue mais ne croit pas à la fin des cartels. Naadir, élève « exceptionnel » de la banlieue parisienne, est persécuté par un frère bestial…

Ce formidable roman polyphonique distille les angoisses de chacun des protagonistes : « Personne, nulle part, n'échappait aux flux et aux reflux du monde, à l'immense pulsation du monstre moderne. » Humbert décortique le « glissement de civilisation » dû à la dérégulation financière, à la déréliction des pays depuis l'effondrement du bloc soviétique. Il décrit un monde sans normes, sans morale, cheminant vers le chaos. Le sénateur, pourtant corrompu, regrette l'époque où l'ordre régnait. Une question le hante : « Le monstre sait-il qu'il est un monstre ? »

Humbert déclare livrer un peu de lui-même dans chacun de ses romans. Faut-il le reconnaître dans le portrait du petit Naadir, élève surdoué, amoureux des livres ? Désemparé devant la cruauté du monde, il s'est pris de passion pour la légende de la cité d'Ys, ensevelie sous les flots. **Tristan Savin**

★★ ***Avant la chute*** par **Fabrice Humbert,** 278 p., Le Passage, 19 €

MARC MAMEAUX

Bon et Claudel : opération livres ouverts

François BON, Philippe CLAUDEL

Les deux écrivains publient une autobiographie originale et fétiche. Décryptage.

François Bon

Philippe Claudel

Quel est le point commun entre un litre à moules, une boîte à toupies, les amoureuses, le cannabis, Joseph Kessel, un pantalon pattes d'eph, ou encore l'odeur du chou ? Réponse : la rentrée de François Bon et de Philippe Claudel.

S'attendait-on à ce que François Bon, dont on sait la réflexion très poussée qu'il mène sur la dématérialisation, et dont témoigne son essai tout récent (*Après le livre*, Seuil), publie une *Autobiographie des objets* ? Non. Quoique. A bien y regarder, Bon est écrivain, poète, mais aussi fétichiste : l'objet est donc un monde qui compte. L'ouvrage est une somme d'« entrées » parfois attendues (transistor, jouets, machines à écrire, etc.), parfois tout à fait sciantes (cartes postales, boîte aux toupies, question, nylon, Tancrède Pépin, Joseph Kessel, etc.). Il dépasse largement toute dimension autobiographique, car ce que veut Bon, c'est dévoiler les univers découverts grâce à ces objets, qui « étaient des mondes : les chaussures avaient leur brosse et leur cirage, la semelle de peau de mouton pour l'hiver, de léger feutre en été ». En quoi les univers ainsi découverts lui ont ouvert un monde suffisamment abstrait pour qu'il les fasse siens : « Au contraire du roman qui fabrique un monde et vous aspire à l'intérieur, d'autres livres accueillent le monde du dehors et l'honorent comme tel. [...] On vient lire ces livres non romans comme on appréhende une ville ou le réel même. Mais est-ce que ce n'est pas en partie ce qu'on cherche ensuite, dans l'écriture même ? »

Philippe Claudel n'avait, lui, pas les mêmes objectifs. Le titre est plus simple, *Parfums*, et le livre se veut plus normé. Par ordre alphabétique, il rassemble soixante-trois courtes vignettes, d'« Acacia » à « Voyage » en passant par « Amoureuses », « Chou », « Douches collectives », « Lait frit », « Terre », etc. Ces odeurs, ces senteurs ramènent l'auteur à des êtres, des végétaux, des objets, tantôt réels tantôt abstraits, qui sont pour lui l'occasion de raconter des souvenirs, des anecdotes. Quand Claudel se demande « quel est donc le parfum de nos petites amoureuses, quand pour la première fois nos lèvres trouvent les leurs, et puis, bêtement, ne savent plus vraiment que faire », c'est pour mieux se rappeler ses premiers baisers… et avouer que Joe Dassin, avec *L'Eté indien*, l'a bien plus aidé « que ne l'ont jamais fait Apollinaire et Hugo réunis ». Lorsqu'il évoque l'odeur du chou, c'est pour se mettre à table : « Enfant, ma honte à sentir le chou n'a d'égal que le plaisir à en manger. Je m'en ferais crever la panse. Oui. Soupe aux choux. Potée. Lapin aux choux... » Son livre est un livre personnel, et s'il ne triche pas, on aurait aimé que Claudel nous en dise un peu plus sur l'origine de l'écrivain.

Un point commun : l'omniprésence de la musique

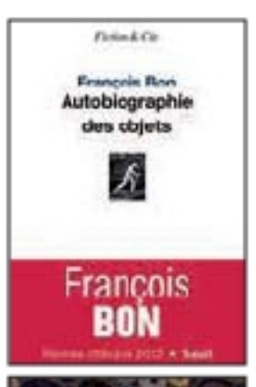
Bon et Claudel montrent un point commun très développé dans leur livre : l'omniprésence de la musique. Chez l'auteur des *Ames grises*, elle doit faire du bruit et être une énergie : on entendra les Ramones, les Sex Pistols, The Clash, Trust. Chez Bon, dont on se rappelle les livres sur Led Zeppelin, les Stones ou Bob Dylan, c'est un rock plus planant : *Ummagumma* des Pink Floyd, le « double blanc » des Beatles ou même… cet instrument si psyché qu'est le mellotron.

L'un partait du concret (François Bon), l'autre de l'abstrait (Philippe Claudel). Toujours est-il qu'ils avaient en fin de compte le même objectif : nommer, verbaliser une part essentielle de leur rapport à l'écriture. Un travail sur l'origine. Chez Claudel, cela passe par un certain raffinement des mots : « mandorle », « éteule », « thrène », « séveux », « fuligineux » viennent refleurir des souvenirs qui demeurent tels. Chez Bon, la langue est énergie, et relie le passé au présent, le François Bon des premiers disques ou du premier Amstrad à l'écrivain qu'il est devenu. « Pas besoin qu'un objet soit nôtre pour déterminer sa place autobiographique, écrit-il, on cherche ce qui vous retient à tel moment du monde : par un mot, une matière, une forme ou un usage précis. » Dans un échange incessant entre abstrait et concret, passé et présent, universel et personnel, il propose une véritable réflexion d'écrivain.

Les deux livres témoignent en tout cas une façon différente de montrer la « petite cuisine » intérieure, ou intime, des écrivains.

Hubert Artus

★★ ***Autobiographie des objets*** par **François Bon,** 254 p, Seuil, 18 €
★★ ***Parfums*** par **Philippe Claudel,** 224 p, Stock, 18,50 €. En librairie sle 12 septembre.



HERMANCE TRIAY/H.THOUROUDE

Prophéties spatiales

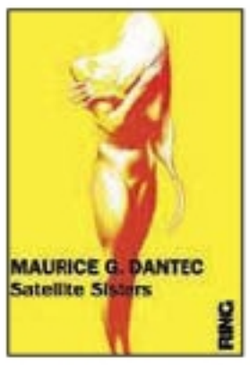
Maurice G. DANTEC

Suite de ses romans cultes, *Satellite Sisters* est une épopée intergalactique décoiffante.

Les fans de *La Sirène rouge* (1993) et de *Babylon Babies* (1999) vont trouver matière à commentaires : Maurice G. Dantec est de retour, avec ses héros, Hugo Cornelius Toorop et les sœurs Ieva et Sara Zorn. *Satellite Sisters* est annoncé comme une suite de ces romans cultes et débute en 2029, avec la mort annoncée et sacrificielle de Toorop, accompagnée d'un long flash-back pour justifier sa plongée volontaire dans les ténèbres. Disons-le franco : les quatre-vingts premières pages ne sont pas un cadeau. Il faut accepter de comprendre une phrase sur deux, une explication sur quatre et de plonger dans un univers sans mode d'emploi. Puis le rideau se déchire et le lecteur abasourdi mais fatigué se retrouve en apesanteur et plutôt fier d'être sorti du gouffre.

Satellite Sisters est une histoire de survie : celle d'une poignée d'hommes – et de femmes – qui vont échapper à l'armée de l'ONU-2.0. Ces humains, survivants et combattants de la première et dernière heure, n'ont plus qu'à fuir vers une autre planète, Mars en l'occurrence, pour créer la cité rouge, libre, comme une nouvelle naissance. Mais avant d'y parvenir, Dantec jette toute sa puissance de feu : le livre et l'armée, Deleuze et la Grande Forêt-Lumière, poésie et rayons X, Richard Branson et Paul Allen, Saint-Exupéry et les androïdes. Au moment où l'on croit entrer dans une fiction presque réaliste sur la condition humaine et le rôle du personnage héroïque, il enfile des paragraphes qui laissent pantois : « Corporéité : structure métastable. Rayonnements formant un organisme, organisme à l'évolution auto-immune, ADN mutagène modifiant son propre métabolisme, génétique hyperactive saturée biophotons à l'unisson avec les 3 degrés Kelvin de la radiation primordiale. Cosmomorphisme… ». Oups… En fait, Maurice G. Dantec est un grand conteur du futur, un écrivain virtuose qui sait doser le pire et le meilleur, les morceaux de bravoure avec batailles galactiques et instants contemplatifs et humanistes. Il crée une nouvelle forme de western SF avec ses naïvetés, ses codes et ses plages d'ennui. Son livre explose, prophétise, s'amuse, se déploie et se lit comme un voyage dans un immense parc d'attractions avec montagnes russes et plantes carnivores. Essoré par cette épopée spatiale, on se demande s'il ne faut pas le relire pour tout remettre à l'endroit. Mais là, il ne faut tout de même pas exagérer, une récréation s'impose.

Christine Ferniot



★★ ***Satellite Sisters*** par **Maurice G. Dantec,** 516 p., Ring, 22 €

Roman épicé

Olivier BOUILLÈRE

L'héroïne a eu une petite carrière artistique, interrompue par un mariage. Mais, à 53 ans, il est temps de retrouver un nouvel espoir.

Il y a d'abord eu le choc causé par la lecture de *Rétro* (P.O.L, 2008). Un premier roman à nul autre pareil, tour à tour sulfureux, séduisant et dérangeant. Licencié en philosophie, architecte, Olivier Bouillère y mélangeait les genres et les influences avec une rare virtuosité. *Le Poivre*, son deuxième livre, est plus réussi encore. En 1993, Lorraine Ageval a 53 ans. Elle est toujours belle et mince, dotée d'une chevelure abondante. L'héroïne de Bouillère a été jeune, célèbre et heureuse. Lorraine a derrière elle quinze ans de carrière et quinze ans de mariage avec Renaud Devilers, un nébuleux homme d'affaires dont elle est séparée.

On en apprend peu à peu plus sur la personnalité de celle qui a grandi rue Mignard avec une mère surveillante dans une institution chic. Une mère qui vit désormais à Cannes et qu'elle vouvoie toujours. Lorraine a d'abord été chanteuse, son premier disque s'intitulait *L'Or et l'Argent*. Puis elle est aussi devenue actrice en 1962 avec *Grand Large*. Avant de triompher dans *La Reine Visage*, *S comme espionne*, ou *La Comtesse en moon-boots*. Au début du roman, Lorraine passe quelques jours de vacances chez de vieilles amies pour tenter d'éloigner sa mélancolie. Les sœurs Brissay, Hélène et Douce, l'accueillent dans leur maison de famille face au Cap-Ferret, maison dont elles sont désormais obligées de louer une partie.

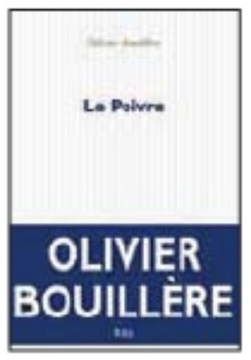
Lorraine peut se contenter d'un verre de vin blanc pour le dîner. Elle n'a guère de contact avec Grégory, son fils trentenaire qu'au fond elle connaît assez mal. Son voile de tristesse se dissipe lorsque Benoît Cazot, un cinéaste exigeant qui compte à son actif un « film miroir » tourné en inversé, la sollicite. Débarque également Iohan. Un maigre jeune homme roux de 17 ans aux yeux verts. Elle l'avait croisé à Paris, le visage en sang, après avoir été frappé par un garçon qui ne voulait pas de lui.

Paris, Lorraine y revient avec Benoît et Iohan. Dans l'appartement de l'avenue Georges-Mandel où est accroché un portrait d'elle peint par Mati Klarwein. Et là *Le Poivre* change de rythme. Mêle des moments harmonieux à des élans sexuels torrides. Ouvre la porte au mystère et au trouble le plus total. L'univers littéraire d'Olivier Bouillère, où l'on entend des échos de Proust et de Visconti, est unique. A la fois poignant, mélancolique, élégant et tordu, son *Poivre* est sans conteste l'épice et le sel de la rentrée.

Alexandre Fillon

Olivier Bouillère

OPALJF /POL



★★ ***Le Poivre*** par **Olivier Bouillère,** 312 p., P.O.L, 18 €

Encyclopédiste et globe-writer

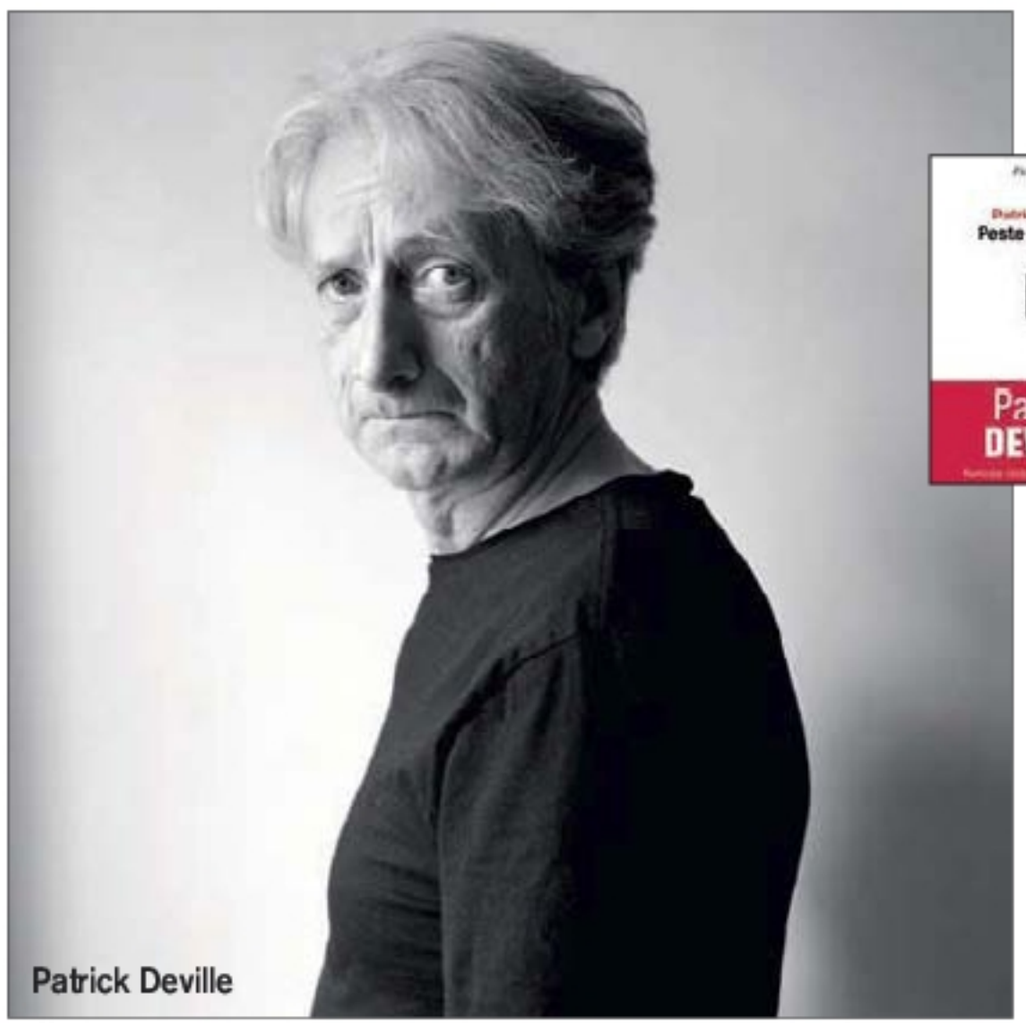
Patrick DEVILLE

Fasciné par les savants et les aventuriers, cet écrivain atypique continue de se jouer de la fiction avec *Peste & Choléra*, hommage à un biologiste méconnu. Portrait.

« J'ai une curiosité encyclopédique », lâche-t-il nonchalamment en dégustant un verre de chablis dans le salon-bar de l'hôtel Lutétia. Le sourire un peu énigmatique, l'air un peu distant, Patrick Deville, 54 ans, se montre plus enclin à évoquer son travail que sa vie. Le lieu s'y prête : c'est précisément au Lutétia, dans une chambre du sixième étage, qu'a séjourné le héros de son nouveau roman, *Peste & Choléra*, un certain Alexandre Yersin (1863-1943), bactériologiste franco-suisse. Ce globe-trotter impénitent, exilé en Extrême-Orient, fut surtout le découvreur du bacille de la peste, *Versinia pestis,* comme seuls le savent les médecins… et Patrick Deville ! A cette curiosité tous azimuts, partagée avec Yersin, il allie un *modus operandi* devenu sa signature : des années de documentation, de dépouillement de correspondances et d'archives – dernièrement celles de l'Institut Pasteur, où il a passé un temps fou. Sans oublier une lecture assidue de la presse. Une somme d'informations que l'auteur d'*Equatoria* transmute en concentré littéraire, revendiquant « le roman d'invention sans fiction » où chaque détail est avéré. D'autant que l'écrivain va le traquer aux quatre coins du monde, voyageur infatigable sur les traces de ces savants, explorateurs, aventuriers au destin fascinant qu'il restitue minutieusement depuis *Pura Vida*, paru en 2004. Moyen-Orient, Asie, Afrique, Amérique latine : Deville s'est rendu partout, se sent chez lui partout, à Saigon comme à Mexico.

On dirait aussi une façon de conjurer éternellement l'immobilité forcée de sa prime enfance, cette malformation de la hanche qui l'a cloué au lit, dans un corset de plâtre, de trois à cinq ans, jusqu'à ce qu'un chirurgien réussisse l'opération de la dernière chance. Drôle d'enfance, « de prince russe », dans l'hôpital psychiatrique de Mindin, à Saint-Brévin-les-Pins (Loire-Atlantique) où il est né, que dirigeait son père : « Un lieu d'enfermement, complètement autarcique, avec tous les corps de métier, un jardin, une buanderie. Mes amis étaient des adultes cinglés… ». L'hôpital dispose aussi d'un théâtre à l'italienne où le père du petit Patrick s'improvise metteur en scène, et fait notamment une adaptation des *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo : « C'est le premier livre que j'aie écrit et fabriqué », s'amuse Deville. Prompt à retranscrire cette version très allégée du chef-d'œuvre, le minot s'appliquera ensuite à rédiger une encyclopédie, la tête déjà pleine de lectures.

Quand on l'envoie finalement à l'école, à l'âge de huit ans, le déracinement est total. Trop précoce, trop brillant. Son goût des lettres l'amène toutefois jusqu'aux bancs de la fac de Nantes et à une maîtrise de littérature comparée sur les formalistes russes. Mais la politique l'intéresse davantage, extrêmement à gauche ; et l'écriture encore plus, à condition de gagner sa vie et de voyager. En 1979, le voilà donc qui largue les amarres, après un stage arabophone, pour le compte des Affaires étrangères : sultanat d'Oman, Nigeria, Algérie… On n'en saura guère plus. « J'aime bien ce mutisme relatif de Patrick, confie son ami Jean Rolin, écrivain-voyageur lui aussi. Il donne l'impression de savoir plus de choses qu'il n'en dit et cultive un certain mystère, une part d'ombre. » On apprendra au moins qu'à Alger le jeune Deville a découvert *L'Ethique* de Spinoza. Le choc : « Je n'y comprenais rien, un mur, j'étais humilié. » Il renoue donc avec les études, de philosophie cette fois, pour « tout savoir » sur le sujet, comme à son habitude. Mais la littérature l'emporte, avec un premier roman, *Cordon-Bleu*, publié en 1987 chez Minuit, puis quatre autres jusqu'en 2000 – « ma phase très expérimentale », admet Deville. Un an plus tard, il devient directeur littéraire de la MEET (Maison des écrivains étrangers et des traducteurs) à Saint-Nazaire, son véritable port d'attache. Ce qui ne l'empêche pas de remettre régulièrement les voiles pour se consacrer à ses « usines à gaz », comme il appelle ces livres si lourds à monter. C'est encore le cas de son nouveau projet autour de la flamboyante Italienne Tina Modotti (1896-1942), actrice, mannequin, puis photographe et militante révolutionnaire au Mexique. Encore une personnalité à la vie exceptionnelle. Encore une occasion de revenir à cette fin du XIXe siècle dont Patrick Deville s'est fait le greffier littéraire incomparable. **Delphine Peras**



Patrick Deville

BERTINI

★★★ ***Peste & Choléra*** par **Patrick Deville,** 224 p., Seuil, 18 €

Etant donné

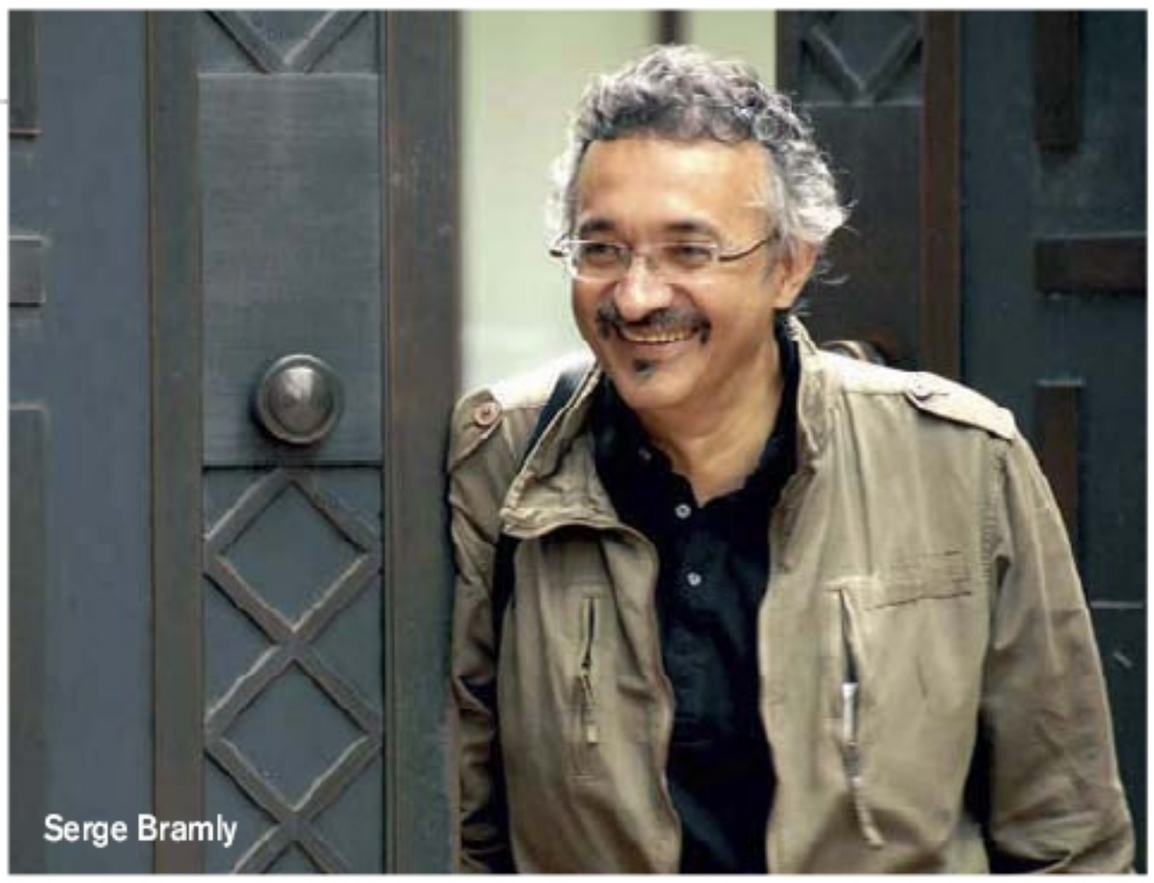
Serge BRAMLY

L'artiste Marcel Duchamp fuit l'Occupation : à partir de ce postulat, Serge Bramly interroge les hasards d'une vie et d'une époque trouble.

Serge Bramly s'est toujours intéressé aux artistes. On lui doit un essai sur Man Ray (Belfond, 1980), un autre sur le photographe Walter Carone (JC Lattès, 1992), sans oublier une imposante biographie de Léonard de Vinci (JC Lattès, 1988, repris en Livre de poche). L'auteur de *Le Premier Principe, le Second Principe* (JC Lattès 2008, repris en Livre de poche, prix Interallié) s'est cette fois penché sur Marcel Duchamp qu'il met en scène dans une fiction parfaitement composée.

Le rideau s'ouvre en 1942. Fuyant l'occupation allemande, Duchamp vient de Marseille et se rend aux Etats-Unis. Un jeudi de mai, il est l'un des 493 passagers du *Maréchal Lyautey* qui accoste à Casablanca. La « ville phare, l'eldorado, la perle du Maghreb ». Il a cinquante-cinq ans, semble à bout, « au physique comme au moral ». L'iconoclaste créateur voyage léger. A Genève, il a acheté deux machines servant à aiguiser les lames à rasoir Gillette. L'une est pour lui, l'autre destinée à son ami l'écrivain Henri-Pierre Roché, réfugié dans la Drôme.

Avec les « transits », Duchamp est transféré au camp d'hébergement de la résidence Beaulieu. Où il n'y a pas de lits, juste des paillasses étendues sur le sol de ciment. Ce féru d'échecs va vite trouver refuge dans un lieu plus convivial. A quelques kilomètres de là, au bord de la mer. Au cercle de l'Eden dont le patron, monsieur Zafrani, est surnommé le « baron de la Cale ». Duchamp, les résistants locaux s'interrogent sur son compte. Travaille-t-il « pour


Serge Bramly

la police, pour les sbires de Berlin installés à l'hôtel Anfa, sur la corniche, peut-être même pour le nouveau haut-commissaire aux questions juives, l'infâme Louis Darquier de Pellepoix » ? Ce séjour à Casablanca reste une énigme dans la vie de Marcel Duchamp. De nos jours, un universitaire chevronné, Tobie Vidal, un Français expatrié dans le Colorado, se rend à Tel-Aviv. Spécialiste de l'art du XX[e] siècle qui prépare un ouvrage définitif sur le peintre qui joua un rôle important dans le mouvement dada et le surréalisme, il vient y rencontrer les derniers témoins de l'époque.

Pour lui, Duchamp « c'est le silence et le vide, le vertige de l'infra-mince, l'absence et le gouffre »… Avec subtilité, Serge Bramly récrée une époque et cherche à assembler les pièces d'un puzzle fascinant. Le résultat donne un roman lumineux sur le hasard des rencontres et les aléas de l'existence.

Alexandre Fillon

★★ ***Orchidée fixe*** par **Serge Bramly,** 284 p., JC Lattès, 18 €

Le cycle de l'extrême

François VALLEJO

Quels sont les mécanismes qui conduisent d'une vie sans histoire au terrorisme ?

François Vallejo a toujours aimé les personnages hors du commun, femmes au physique et comportement étranges (*Madame Angeloso)* ou fausses sœurs siamoises (*Les Sœurs Brelan*). Il n'hésite pas à inviter Rousseau, Diderot et Grimm à sa table (*Le Voyage des grands hommes*) et s'interroge souvent sur la notion de maître et de domestique (*Groom, Ouest*). Quand il analyse la société, il s'appuie sur l'expérience du passé, la force historique. Et le voilà soudain les mains dans le contemporain le plus immédiat avec ce roman qui ressemble d'abord à une enquête journalistique avant de prendre de la distance et de réfléchir à la notion de renaissance ou de « métamorphose ».

Alix apprend brutalement que son demi-frère Alban s'est converti à l'islam, changeant son identité, sa vie, ses amis, sa famille. Il est devenu Abdelkrim Youssef, étudie l'arabe, lit le Coran dans le texte. Il s'est même rendu en Afrique pour suivre un entraînement très particulier dans un groupe extrémiste. Le parcours nous rappelle forcément l'histoire de Mohamed Merah même si la conception du roman est antérieure au fait réel. François Vallejo a conçu son livre comme un puzzle. Il décrit pièce par pièce ce besoin si humain de chercher de nouvelles émotions, toujours plus fortes, pour combler le vide et se sentir encore vivant. Face à une société de consommation forcenée, ses héros cherchent une forme de vertige comme l'explique Alix lorsqu'elle se souvient d'une anecdote datant de leur adolescence. A treize ans, Alban, si sérieux, renfermé, distant, montre soudain un autre visage lorsqu'il découvre l'excitation de la vitesse dans un parc d'attractions. Il n'est pas seulement amusé comme un gamin par la pression qu'il ressent dans la poitrine à la descente brutale du wagon sur les rails, il veut recommencer à l'infini, connaître encore cette expérience radicale qui amplifie sa force. Désormais, Alban cherchera toujours quelque chose d'équivalent : « Une soumission à la force d'abord, mais transformée progressivement en domination de la force. » Entrer dans ce cycle infernal l'amènera donc à tutoyer les extrêmes.

★★
Métamorphoses par **François Vallejo,** 330 p., Viviane Hamy, 21 €

Si François Vallejo frôle parfois la naïveté lorsqu'il expose ses analyses, sa vision d'une société en plein délire consumériste, où l'offre dépasse la demande, est sans indulgence. Ses personnages n'ont aucune solution de rechange possible sinon accélérer et sortir définitivement de la piste, pied au plancher.

Christine Ferniot

LI XIAO

Le fabuleux destin d'Amélie

ALEXANDRE ISARD/PASCO

Amélie NOTHOMB

Depuis la parution d'*Hygiène de l'assassin* en 1992, l'écrivain est devenue une véritable star et une figure incontournable de chaque rentrée littéraire. Retour sur deux décennies de la dame au chapeau et de son art du roman.

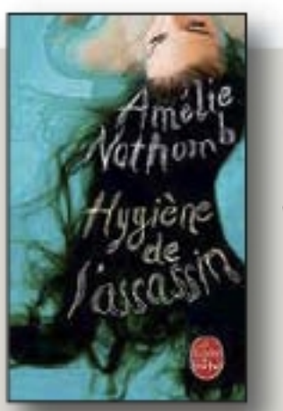
Certains événements ont ceci de particulier qu'ils révèlent leur importance des années plus tard. Ainsi, en 1992, débarquait dans un relatif anonymat un premier roman d'une jeune femme de 25 ans, tiré modestement à 5 000 exemplaires. Une drôle d'histoire, cruelle et acérée, sur un Prix Nobel de littérature aigri et obèse, Prétextat Tach, qui se confie à une journaliste pugnace. Autant dire que le succès n'était pas assuré – euphémisme… – pour cet ouvrage qui, in fine, allait davantage marquer les esprits que le Goncourt et le Renaudot annuels (respectivement *Texaco* de Patrick Chamoiseau et *La Démence du boxeur* de François Weyergans – pourtant deux bons crus) : *Hygiène de l'assassin* d'une certaine Amélie Nothomb.

Vingt ans, déjà. Oui, vingt ans qu'elle fait partie intégrante de chaque rentrée littéraire, en véritable fruit de saison – celui de cette année s'intitule *Barbe bleue* (voir critique ci-contre). Avec, comme pour la production viticole, des ventes record à l'export (elle est traduite en près de 46 langues !), des cuvées millésimées et des crus anecdotiques (voir ci-dessous). Et quelques récompenses – Grand Prix de l'Académie française 1999 pour *Stupeur et tremblements*, prix de Flore 2007 pour *Ni d'Eve, ni d'Adam*… Cette double décennie ne semble guère tracasser ou inspirer la prolifique romancière (combien de manuscrits a-t-elle encore en stock ? Cinquante ? Soixante ? Davantage ?), qui constate simplement : « J'ai l'impression d'être Robinson Crusoé, très bien sur l'île Albin Michel. » La comparaison avec le héros de Daniel Defoe lui sied d'ailleurs assez bien, tant elle semble différente dans le panorama éditorial français, affirmant une personnalité singulière, un univers décalé et un personnage à part entière – dont raffolent les lecteurs et les médias grand public. Même si elle s'en défend : « Ce que vous appelez mon personnage m'a créée. Avant lui, je n'existais pas. Il s'est créé tout seul et je ne me sens jamais sa prisonnière. »

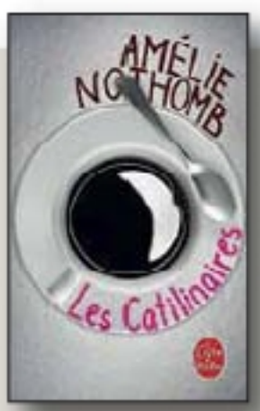
Son humour, son sens de la repartie font mouche sur les plateaux télé

Au fil des années, Amélie Nothomb s'est ainsi constitué, sans forcément le vouloir, une image qui la rend immédiatement reconnaissable (sympathique, aussi), avec son look gothique présentable, à l'image de ses fameux chapeaux de sorcière. La légende Nothomb fonctionne aussi sur son histoire personnelle : celle d'un petit bout de femme, née au Japon et issue d'une grande famille de l'aristocratie belge – fille de diplomate, petite-fille d'un grand homme politique belge et arrière-petite-fille d'un écrivain –, qui va écumer le globe encore enfant. Aussi, son humour irrésistible, son sens de la repartie, son hypermnésie et son léger accent font systématiquement mouche sur les plateaux télé ou radio. Mais la créature médiatique ne serait rien sans ses livres, qui enchantent un large lectorat. Et,

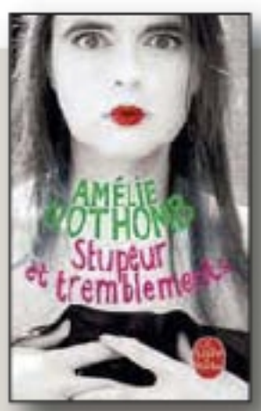
UP



Hygiène de l'assassin (1992)
Premier roman et coup de maître : le duel entre l'odieux Prix Nobel de littérature mourant et la jeune journaliste n'ayant pas froid aux yeux emballe immédiatement le lectorat. La férocité, l'âpreté et le sens du dialogue de la romancière séduisent le monde entier. La légende Nothomb commence...



Les Catilinaires (1995)
Un couple de retraités pensait trouver un peu de paix en s'établissant dans une petite maison, au fond des bois. C'était sans compter sur l'irruption quotidienne d'un « squatteur » nommé Palamède Bernardin. Comment se débarrasser de cet invité mutique ? Méchant et intelligent.



Stupeur et tremblements (1999)
Les admirateurs d'Amélie Nothomb plébiscitent souvent – et à raison – la veine autobiographique de l'auteur. A ce titre, une mention s'impose pour cette évocation, aussi hilarante que terrifiante, des rapports de domination dans le monde du travail au Japon. On adore « Amélie-san » en dame pipi !

même mieux – cas à peu près unique aujourd'hui en France –, de véritables fans, dignes de ceux de Mylène Farmer. « Ce terme me semble péjoratif, rectifie-t-elle. Mais j'ai constaté que des gens se qualifiaient ainsi, vis-à-vis de moi, vers 1996. J'en ai conçu de la perplexité. »

C'est le cas de l'une de ses plus grandes exégètes, Anne Fernandez. « Il y a cinq ans, sur les conseils d'une amie, j'ai lu *Acide sulfurique* et ce fut un choc littéraire ! J'ai donc décidé de lire son œuvre dans l'ordre chronologique, et ai dès le lendemain acheté *Hygiène de l'assassin* et ainsi de suite ! Après avoir tout lu, je voulais la rencontrer pour la remercier et la féliciter pour son œuvre. Le plus simple était de faire comme nombre de ses lecteurs : aller à une séance de dédicaces. » Depuis, la fan entretient – comme tant d'autres – une relation épistolaire avec son auteur fétiche, et se rend à ses célèbres signatures, où les gens peuvent attendre plusieurs heures et où il peut se passer des choses aussi étranges que dans ses romans ! « Le nombre de cadeaux qu'elle reçoit est gigantesque : chocolat, champagne, spécialités locales, roses, dessins, livres, spécialités japonaises, etc., se souvient Anne Fernandez. Une fois, une admiratrice avait même apporté du caviar et de la vodka à déguster sur place pour fêter l'anniversaire de leur rencontre ! » Mais, parfois, la passion pour Amélie Nothomb tourne au mauvais plan. « En 2007, une lectrice m'a attendue à la sortie des éditions Albin Michel, et m'a agrippée pour ne plus me lâcher, rappelle l'auteur. Je me suis débattue comme j'ai pu, puis j'ai sauté dans un taxi qui passait. Cette lectrice m'a harcelée épistolairement pendant des années, me menaçant de sévices sexuels. » Une anecdote effrayante qui aurait pu tout à fait être tirée d'un de ses romans. Ou, qui sait ?, en inspirer un. « Vous savez, l'idée d'un roman s'impose à moi sans que je sache forcément d'où elle vient…. »

D'ailleurs, au vu de sa bibliographie, à quoi ressemble un livre d'Amélie Nothomb ? Y a-t-il un schéma-type* ? Si la division peut évidemment sembler caricaturale, il y a d'un côté une œuvre d'inspiration autobiographique (*Le Sabotage amoureux*, *Stupeur et tremblements*, *Métaphysique des tubes*…) et, de l'autre, un pan plus ouvertement fictionnel (*Les Catilinaires*, *Attentat*, *Acide sulfurique*…). Souvent mis en lien avec de grands classiques de la littérature et basés sur des duels de personnages, ses fables fonctionnent généralement sur des oppositions de départ, qu'elle prend un malin plaisir à malaxer – beauté et laideur, bourreau et victime, jeunesse et vieillesse, obésité et anorexie, etc. –, jusqu'à une pirouette finale (si possible amorale). Le tout dans un format assez bref (on est parfois proche de la nouvelle, grossie avec la mise en page et la police de caractères), une bonne dose d'humour noir et un style sobre – « mon écriture s'est épurée, avec les années » –, qui ose à l'occasion un imparfait du subjonctif, son péché mignon…

Selon son éditeur, Amélie Nothomb – désormais membre du jury Décembre – aurait ainsi vendu, à ce jour, plus de 15 millions d'exemplaires, toutes éditions confondues. Mais la mécanique ne souffrirait-elle pas d'un phénomène d'érosion commerciale ? S'il faut certes le replacer dans un contexte de baisse générale des ventes, les trois derniers romans (*Le Voyage d'hiver*, *Une forme de vie* et, surtout, *Tuer le père*) n'ont pas atteint, selon l'institut Edistat, les 200 000 exemplaires écoulés en grand format. Et la courbe descendante est encore plus flagrante, sur ses dernières parutions en Livre de poche. Mauvaise pente ou simple passade avant un retour en forme ? La romancière, elle, ne ressent « pas beaucoup ce phénomène ». Quant à Anne Fernandez, elle constate que « l'enthousiasme qui précède chacune de ses arrivées est toujours aussi vif. Règne la même fraîcheur que lors des premières séances de dédicaces auxquelles j'ai assisté ». Alors, tant qu'il y aura des fans…

Baptiste Liger

* A ce titre, on recommandera le passionnant essai de Laureline Amanieux, publié en 2005, *Amélie Nothomb, l'éternelle affamée* (Albin Michel).

Barbe fatale

Il y a certaines offres que l'on ne peut pas refuser. Même s'il y a probablement anguille sous roche. C'est ce que s'est dit Saturnine Puissant lorsqu'elle est tombée sur l'annonce suivante, pour une colocation dans un hôtel de maître du VII[e] arrondissement de Paris : « une chambre de 40 m² avec salle de bains, accès libre à une grande cuisine équipée », pour un loyer défiant toute concurrence – 500 € pour être précis. Une misère, au vu des tarifs pratiqués dans la capitale, et une aubaine, pour cette jeune femme de 25 ans qui « effectue un remplacement à l'Ecole du Louvre » et qui en a assez de vivre à Marne-la-Vallée. Parmi les quinze femmes présentes, c'est Saturnine que le maître des lieux, don Elemirio Nibal y Milcar, choisit. Un bien curieux personnage, à vrai dire. Par exemple, lorsqu'on demande à cet admirateur des œuvres complètes de Torquemada son activité, il répond qu'il est espagnol... La jeune Belge aurait d'ailleurs dû se méfier : huit femmes ayant obtenu auparavant cette colocation ont disparu. Il y a aussi cette pièce dans laquelle don Elemirio développe ses photos et dans laquelle il ne faut surtout pas entrer...

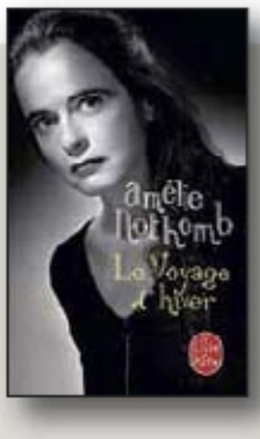
Après plusieurs crus un peu faiblards (comment a-t-elle pu en arriver à *Tuer le père* ?), Amélie Nothomb redresse la barre avec une relecture plutôt maline du conte de Charles Perrault et de l'histoire de ce « grossier Tudor » de Henri VIII ! Cette *Barbe bleue* 2012 ne manque pas d'un certain punch – malgré des facilités –, l'écriture est assez efficace et on aimerait en dire plus sur le dernier tiers, réjouissant, de ce roman autour de la monstruosité (et sa relativité), plus surprenant qu'il n'en a l'air. Et s'il ne s'agit certes pas d'un grand millésime à la *Stupeur et tremblements*, la Morticia Addams de la littérature française a retrouvé l'essentiel de son art de l'alchimie romanesque. Et ce, sans être barbante.

B.L.

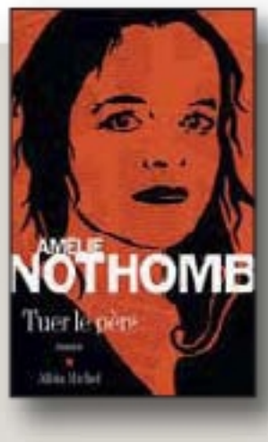
★★ ***Barbe bleue*** par **Amélie Nothomb,** 170 p., Albin Michel, 16,50 €

DOWN

Cosmétique de l'ennemi (2001)
A l'image du titre, la romancière retente la recette d'*Hygiène de l'assassin*, avec cette variation sur *L'Inconnu du Nord-Express* de Hitchcock, dans un aéroport. Hélas, malgré les mauvais sentiments jouissifs, la mécanique diabolique tourne ici un peu à vide – et en rond –, sur un format pourtant très court...



Le Voyage d'hiver (2009)
Quand un agent d'EDF, amoureux déçu, choisit de détourner un avion et de le faire s'écraser sur Paris... La provocation et l'humour noir ne suffisent pas à faire décoller cette histoire. Dans *Winterreise*, Elfriede Jelinek a également rendu hommage au célèbre lied de Schubert. Avec plus d'inspiration...



Tuer le père (2011)
Les tours de magie comme métaphore de la littérature ? Pourquoi pas. Mais les relations maître-élève entre le bizut Joe et le maître illusionniste Norman peinent à passionner. Rien ne va dans ce roman, dont l'écriture semble bien plus faible qu'à l'accoutumée. Une blague posthume de Garcimore ?

Rien ne va plus

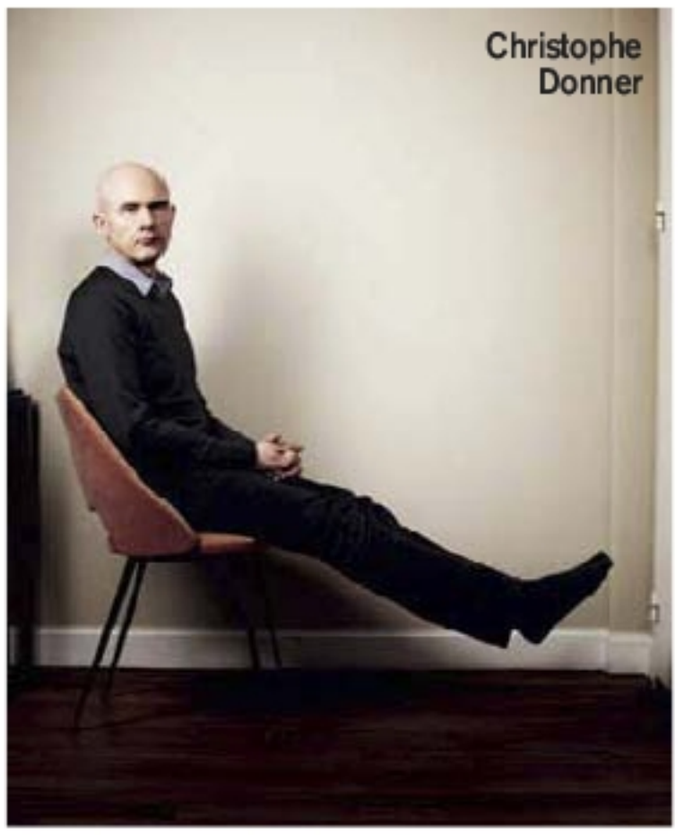
Alexis SALATKO, Christophe DONNER

Des parties de golf truquées et la création du PMU : sous une forme ou une autre, le jeu a inspiré Alexis Salatko et Christophe Donner.

Débuter la lecture d'un roman s'apparente parfois à une loterie. On mise sur un livre à partir de paramètres sérieux ou d'un coup de cœur irrationnel ; l'issue de l'histoire, on ne la connaît pas. Alors, sortira-t-on enrichi de l'expérience ? Ou dépité ? Allez savoir, la vie est un jeu, aussi, à bien des égards. Nul doute qu'Alexis Salatko et Christophe Donner pourraient partager ce constat, eux qui ont mis le pari au cœur de leur dernier roman. Avec plus ou moins de réussite – comme au jeu, donc…

Dans *Le Parieur* d'Alexis Salatko, tout commence comme dans un film de Frank Capra : un soir de 24 décembre, cet éternel perdant d'Axel Ribolowski a choisi de se laisser mourir, dans le froid du bois de Boulogne. C'est alors que surgit un ange, ou presque, sous les traits d'une veuve, Marie-Angélique, qui l'emmène à l'hôpital, avant de l'héberger chez elle. Comment le malheureux en est-il arrivé à vouloir en finir avec la vie ? Ce « *has been* » raconte alors à la femme à la Smart chocolat quelques épisodes de sa vie, aux airs de polar : les hauts et (surtout) les bas de sa carrière littéraire, sa rencontre déterminante avec le grand cinéaste Andrzej Kozlowski (il n'est guère difficile de reconnaître l'ombre de Roman Polanski, avec lequel l'auteur collabora), ou le destin tragique de son joueur professionnel de père – « une sorte de mercenaire, un sans feu ni lieu qui écumait en roulotte les golfs du Grand Ouest, où il vivait de paris clandestins », retrouvé mort sur un green de Perros-Guirec. Axel hérita des ennuis (des clubs, aussi) de son père et devra chausser des « pompes cloutées » lors de nombreuses parties de golf truquées… Son atout ? « Ma force résidait dans ma faiblesse apparente. Qui aurait misé sur un type qui semblait avoir perdu toute estime de soi ? » Après le remarquable *Horowitz et mon père*, Alexis Salatko signe un étonnant roman d'inspiration autobiographique, placé sous l'égide du *Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* de Selma Lagerlöf. Mais si le sujet du *Parieur* est original et nous vaut quelques belles scènes (notamment dès qu'il est question de ce metteur en scène machiavélique), le récit, pataud dans son rythme, patine en raison d'un excès de trames, qui peinent à se marier.

Au cœur des deux romans, une partie autobiographique



On préférera de très loin visiter les hippodromes en compagnie de Christophe Donner et de son brillant *A quoi jouent les hommes*. Au départ, comme une chausse-trape, ce grand spécialiste des sports équestres joue la carte de l'autobiographie, et se souvient de la passion de son grand-père pour les courses, qui « est mort sans avoir réussi à toucher un seul quarté. Pas même dans le désordre ». Le virus aura contaminé le petit-fils, que l'addiction va mener à devenir un temps joueur professionnel, à avoir un train de vie luxueux et, de manière indirecte, à opter pour la voie de l'écriture. Ainsi, lors d'un voyage à Mexico, il entendra parler d'un certain Joseph Oller (1839-1921). Fils d'immigrés espagnols travaillant dans le commerce du tissu, ce Catalan se fit un nom, non pas en reprenant l'entreprise familiale mais en inventant l'ancêtre du PMU, détrônant les pratiques des bookmakers alors en vogue au milieu du XIX^{e} siècle. Si l'auteur retrace la vie et l'ascension parfois tumultueuses de ce génial entrepreneur de spectacles (il fut aussi l'instigateur du Moulin-Rouge et de l'Olympia), *A quoi jouent les hommes* ne saurait se réduire à cette seule veine biographique et à une simple affaire de canassons.

« Ce qui se joue sur les hippodromes, ce n'est pas seulement la supériorité d'un cheval sur un autre. Chaque course est l'occasion de mettre en scène un conflit. La société française est farcie de ces bagarres entre la noblesse d'Empire et celle de l'Ancien Régime, entre l'aristocratie et la bourgeoisie, entre la banque et le commerce. » En effet, à travers les péripéties d'Oller traitées de manière feuilletonesque, Donner s'interroge – non sans provocation – sur les paradoxes de la morale (privée ou publique), la place du jeu dans nos vies et les motivations de ceux qui le pratiquent. « Ce qu'ils aiment avant tout, c'est réfléchir, et réfléchir longtemps avant de se précipiter dans le désastre. […] Ils achètent du rêve, dix minutes de rêve pour trois minutes de désolation. » Aussi, le roman se focalise dans sa seconde moitié sur les relations entre le Catalan et son rival, Albert Chauvin, donnant un nouveau souffle et de nouvelles orientations à ces quelque cinq cents pages étourdissantes, qui méditent sur notre civilisation du loisir et du divertissement. Du pain et des jeux ?

Baptiste Liger

★ ***Le Parieur*** par **Alexis Salatko,** 264 p., Fayard, 19 €
★★ ***A quoi jouent les hommes*** par **Christophe Donner,** 510 p., Grasset, 22 €

A.DI CROLLALANZA/JÉRÔME BONNET

Alexandre & Dryptéis

Laurent GAUDÉ

Dans un style épique, Laurent Gaudé s'attache aux dernières heures du conquérant et livre une réflexion sur le pouvoir.

La guerre, le combat, le pouvoir sont les thèmes récurrents voire obsédants des romans, nouvelles et œuvres théâtrales de Laurent Gaudé. Depuis *La Mort du roi Tsongor* (Goncourt des lycéens et prix des libraires en 2002), suivi du *Soleil des Scorta* (prix Goncourt 2004), jusqu'à *Ouragan* (réédité en Babel cet automne), il ne lâche jamais prise. Il sait que les grands hommes sont pétris de forces contradictoires et que le poids de l'Histoire les poursuit inlassablement. Et le voici face à Alexandre le Grand, l'insatiable conquérant. L'extirper de l'Histoire pour en faire un homme de chair et de sang est un pari dément, peut-être même un sacrilège. Mais Laurent Gaudé n'a peur de rien, attrapant le héros mythique pour en faire un être possédé par une vision, une poupée fragile qui se laisse chahuter. Il apparaît vivant ou plutôt survivant dans les premières pages de *Pour seul cortège*. Un spasme et il recommence à boire et à danser en sachant que la fin se prépare. Porté par ses hommes, il veut encore repartir à la conquête du monde. « Marchez jusqu'à ma mort s'il le faut, il voudrait leur parler, les supplier. Marchez. Il les sent, il n'y a rien de plus beau à cet instant pour lui que l'effort de ses compagnons […] il voudrait expirer ici, au milieu de leur souffle, sans jamais cesser d'avancer. »

Les paragraphes alternent, très courts, à la troisième personne, comme un chant à deux voix : Alexandre pris par l'ivresse et la peur attend Dryptéis, fille des siècles. Elle a trouvé un lieu protecteur avec son enfant mais elle sait qu'elle devra obéir à Alexandre et partir le retrouver. Elle a perdu son père, son trône, ses palais, même Héphaistion son époux, n'a pas survécu. Mais tandis qu'Alexandre danse une dernière fois, Dryptéis comprend déjà qu'elle doit se préparer à partir et à laisser le dernier être vivant qui compte pour elle, ce petit garçon né en cachette et qui ne connaîtra donc pas sa mère.

Telle une fable, un rituel, ces deux voix disent la fin d'un monde entièrement lié à la conquête. Laurent Gaudé plonge dans l'épopée, fait surgir les cris des victimes sur la route, les hurlements des pleureuses quand

Laurent Gaudé

Alexandre meurt. Il veut offrir au lecteur le souffle de l'Histoire sans se préoccuper de dire la vérité. Alexandre est son fantôme protégé par une troupe qui a tout des cavaliers de l'Apocalypse. Dans une dernière scène, légendaire, ces soldats du Gandhara sont devenus capables de tuer les ennemis par centaines pour que le dernier souffle d'Alexandre soit enfin exhalé et qu'il entre dans la légende.

Christine Ferniot

★★ ***Pour seul cortège*** par **Laurent Gaudé,** 182 p., Actes Sud, 18 €

Addi Bâ **résistant**

Tierno MONÉNEMBO

Le récit de la vie d'un soldat d'origine guinéenne pendant la Seconde Guerre mondiale.

En 1940, « la France avait cessé d'être une République pour devenir une petite chose quelconque et clandestine ». Le pays est vaincu, humilié, annexé, et chacun de constater combien « c'est un drôle de moment que la guerre » ! En effet, on croise jusque dans les campagnes les plus reculées « des nègres résistants, des Français traîtres à la patrie, des Allemands amoureux de Berlioz, de Baudelaire et du beaujolais, des gendarmes du côté des proscrits ». Celle qui nous présente tout cela s'appelle Germaine Tergoresse. C'est une Vosgienne âgée de seize ans à l'époque, et qui, un demi-siècle plus tard, nous raconte dans un français mâtiné de patois une histoire édifiante. Un matin, un certain Hubert Valdenaire et son fils Etienne, partis cueillir des champignons tombent nez à nez, et totalement par hasard, sur un « pauvre nègre » endormi au pied d'un arbre. Conduit au village, on apprendra qu'il se nomme Addi Bâ, qu'il est Guinéen, qu'il a été adopté en France à l'âge de treize ans, et qu'il fut un valeureux soldat, affecté dans le 12e régiment des tirailleurs sénégalais. Capturé après la bataille de la Meuse, il réussit à s'évader pour arriver jusqu'ici. C'est un homme blessé dans son âme qui attire l'attention en raison surtout de « ses longs silences dont aucune brûlure ne pouvait le sortir ». D'un courage extrême, Addi Bâ créera deux ans plus tard un des premiers maquis de la région vosgienne. Surnommé par les Allemands « le terroriste noir », sorte de Jean Moulin version africaine, ce combattant secret et charmeur sera trahi et livré à l'occupant qui l'exécutera le 3 décembre 1943. Il y a du Amadou Hampâté Bâ dans la manière dont Tierno Monénembo mêle langue écrite et expression orale dans ce roman qui a pour figure principale un personnage ayant véritablement existé et dont la France, parce qu'il faisait partie de ces anonymes tirailleurs sénégalais, ne saluera l'héroïsme que très tardivement.

★★ ***Le Terroriste noir*** par **Tierno Monénembo,** 226 p., Seuil, 17 €

A la fois récit politique, enquête policière, essai sociologique sur les comportements des citoyens vosgiens durant l'Occupation, avec des pages assez burlesques sur la haine ancestrale qui sépare les deux familles, *Le Terroriste noir* s'abstient de tout manichéisme et pose davantage de questions sur les notions de violence et d'engagement qu'il n'apporte de réponses sommaires. Citant en exergue Léopold Sédar Senghor, l'auteur, Prix Renaudot 2008, signe un texte en forme d'hommage aux oubliés de l'Histoire, à la fois drôle, émouvant et poétique.

Jean-Rémi Barland

MARC MELKI

Pas de larmes sur les palais détruits

Jérôme FERRARI

Comment, d'échecs en désillusions, croire en un avenir meilleur ?

Jérôme Ferrari publie son cinquième roman.

Qu'il s'agisse de la succession des récits dont le rapprochement se justifie peu à peu ou de l'écriture dense, au développement parfois aussi asphyxiant que le grand braquet qu'affectionnait le champion cycliste Gilles Anquetil, la lecture du cinquième roman de Jérôme Ferrari exige une vive attention. Autant le propos du précédent, *Où j'ai laissé mon âme*, centré sur deux officiers français, proches et désunis, et un chef de l'armée de libération algérienne, sautait aux yeux, autant la dramaturgie de ce nouveau roman est lente à se dégager. Lecteurs pressés, faites crédit à l'auteur : vous serez payés de retour ! Il ne faut se laisser dérouter ni par le titre, *Le Sermon sur la chute de Rome,* allusion aux homélies que prononça saint Augustin en 410, ni par le théâtre de l'action : au cœur de la Corse, un bar de village menacé de faillite jusqu'au jour où Mathieu et Libero, deux jeunes insulaires convaincus de l'inanité de leurs diplômes de philosophie, ont choisi de fuir Paris pour en prendre la gérance.

C'est l'histoire d'un retournement que campe Jérôme Ferrari. Pourquoi Libero, dont les aïeux avaient quitté leur Sardaigne natale, a-t-il renoncé au prestige qu'il fut le premier à obtenir avec ce diplôme sanctionnant ses études supérieures, lui qui, étudiant saint Augustin, avait cru à « l'éternité des choses éternelles » ? Même volte-face chez Mathieu dont le grand-père, rongé par le regret de n'avoir pu combattre en héros pendant la Seconde Guerre mondiale, fut administrateur colonial – à un poste de seconde zone, toutefois. Comment son petit-fils, féru de Leibniz, peut-il ne plus rien désirer que le triomphe commercial d'un bar, au point de le tenir pour son « meilleur des mondes possibles », et quitte à user de moyens triviaux, filles faciles et arme à feu, pour s'assurer, hiver comme été, la fidélité et le respect de la clientèle ? C'est moins la décrépitude du petit commerce que celle des âmes que, en épilogue à la chute de l'empire français et au fil des drames et frustrations de trois générations, peint Jérôme Ferrari. Sur fond de ce désenchantement dont souffre le jeune Libero. Diplôme en poche, il se découvre en « homme qui vient juste de faire fortune, après des efforts inouïs, dans une monnaie qui n'a plus cours ». Chute de l'empire de la culture ! Mais, ainsi que s'interroge insensiblement Jérôme Ferrari, est-on seulement capable de sacrifier savoir, bien et confort plutôt que perdre la charité et, avec elle, la pureté de son âme, comme il arrive à celui qui ne vénère d'autre dieu que sa vanité ?

Philippe Delaroche

★★ ***Le Sermon sur la chute de Rome*** par **Jérôme Ferrari,** 208 p., Actes Sud, 19€

Un père très à cheval

Christine ANGOT

Le nouvel Angot va au-delà de tout ce qu'elle a déjà pu faire. Dérangeant. Fort.

Parce qu'il est impossible de dire à voix haute tel ou tel événement décisif d'une vie et les sensations et sentiments associés qui, même altérés au fil du temps, ne cesseront jamais de l'hypothéquer, Christine Angot a averti publiquement qu'elle ne voyait d'autre moyen d'en parler que par écrit à condition que ce soit l'écriture, et non pas le ou les protagonistes de l'événement, qui en dispose souverainement. Mais changer le déchet en œuvre, n'est-ce pas l'entreprise de tout écrivain ? Rien ne l'exaspère davantage que d'entendre traiter ses ouvrages comme autant de « témoignages » en dépit, et c'est l'un des traits paradoxaux de sa posture, d'un matériau amplement autobiographique, lequel, malgré les dénis, finit par se rappeler à tous, y compris à l'auteur.

C'est encore le cas de son nouveau livre. *Une semaine de vacances* ne fait pas simplement écho à *L'Inceste*, paru en 1999, celui de ses ouvrages qui a rencontré à ce jour le plus grand succès, il en est une reprise, mais écrit à la façon d'une restitution minutieuse et conçu d'une manière si différente que, loin de s'en rapprocher, il paraît lui faire pièce. Exit le « je », place à la troisième personne. Outre qu'il mouche le quidam qui qualifierait le propos de « témoignage », le mode impersonnel a l'avantage de pousser à leur maximum l'objectivité, la précision chirurgicale et l'absolu détachement dont Christine Angot a pris le parti. Soit, quelque part en Isère pendant les vacances de la Toussaint, en novembre 1975, le huis clos entre un adulte, germaniste et priapique, et une jeune fille éblouie par sa maîtrise des langues et du sexe. C'est seulement à la page 43 après une acrobatique fellation engagée dans les W-C, poursuivie jusque dans la chambre, pimentée par des collations à déguster sur le membre turgescent, que le lecteur est avisé que cet homme-là est le père de la jeune fille.

★★ ***Une semaine de vacances*** par **Christine Angot,** 128 p., Flammarion, 14€. En librairie le 5 septembre.

Dès lors, le malaise perçu dès les premières pages va crescendo. Qu'importe les descriptions, un 69 dans le 38, une cravate de notaire, une sodomie ponctuée de larmes, la veulerie du sous-père et la docilité de la jeune fille, tous deux, s'exerçant au sexe sans spontanéité ni volupté, font froid dans le dos. Si c'était l'effet recherché, l'objectif est atteint. Mais Christine Angot peut bien tirer de nouvelles variations du même motif (l'incommunicabilité) et du même épisode (l'inceste), il y a des limites au ressassement. Pas d'inceste, pas de chocolat.

Ph.D.

DR

De la cité de la musique à **la cité terrestre**

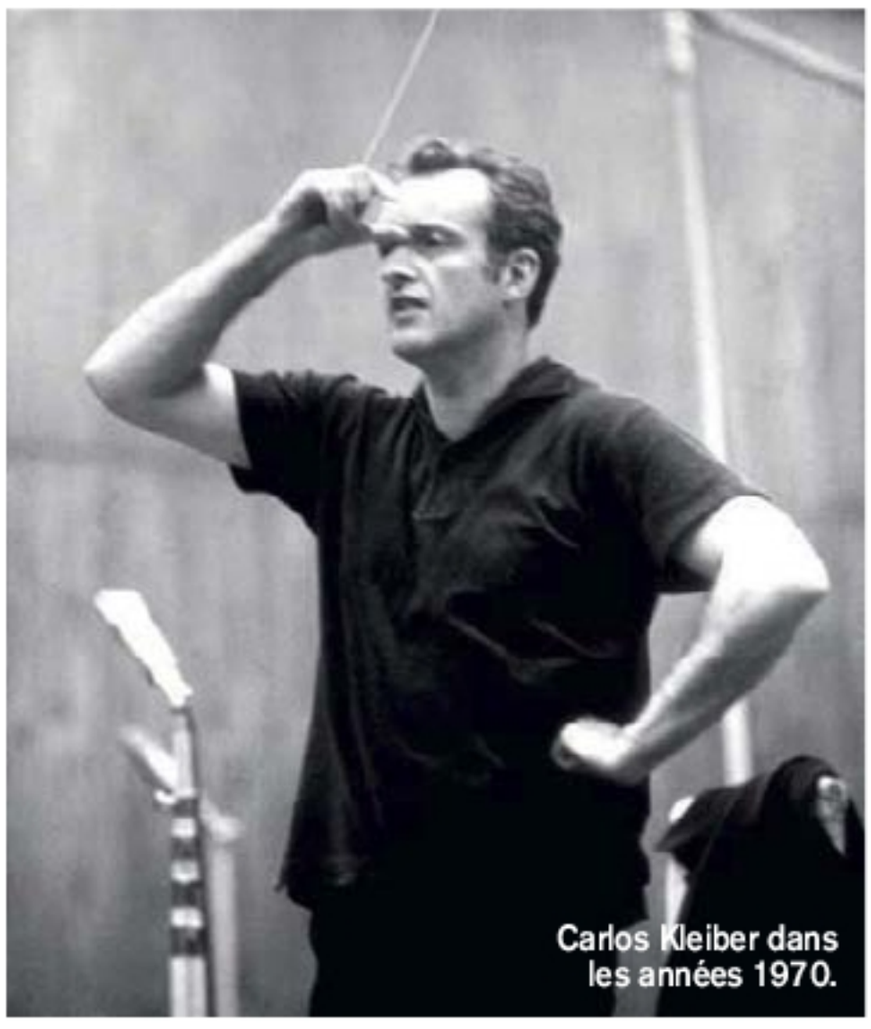
Bruno LE MAIRE

L'homme politique livre une réflexion éblouissante sur la beauté et le pouvoir.

Nos élus se précipiteront-ils sur le dernier livre de Bruno Le Maire ? La question se pose, tant ce livre est à l'opposé de celui que nombre d'entre eux s'étaient empressés de lire fin 2007. *Des hommes d'Etat* – c'était son titre – relatait les deux ans que l'auteur venait de passer à Matignon comme conseiller puis directeur de cabinet du Premier ministre. Introduisant le lecteur dans les coulisses du pouvoir, l'ouvrage lui faisait découvrir le fonctionnement de l'Etat à son sommet, l'articulation des ambitions personnelles et de l'intérêt général, l'insoluble contradiction entre la violence des affrontements et la nécessaire solidarité gouvernementale. Cette partie d'échecs, où un Premier ministre et un ministre de l'Intérieur poussaient leurs pièces dans le but de contrecarrer les initiatives de l'autre, y était présentée avec une finesse psychologique saisissante à laquelle concourait la restitution des lieux et des situations, des tenues vestimentaires et des attitudes, des échanges et des silences. On songeait à Proust. A Saint-Simon aussi, même si la dent y était moins dure. Page après page, le récit donnait raison à Raymond Aron : la démocratie est bien « la guerre de tous contre tous avec des moyens pacifiques ».

Le livre qui paraît aujourd'hui est un roman. Il s'agit en fait, comme le laisse entendre le sous-titre, *Une répétition avec Carlos Kleiber*, d'un hommage à cet immense chef d'orchestre autrichien disparu en 2004 à l'âge de 74 ans. Carlos Kleiber ! A beaucoup d'entre nous, ce nom ne dira pas grand-chose, et pourtant il fut le plus grand. L'ayant vu (car il faut le voir) et entendu, on se laisserait presque aller à plagier Madame de Sévigné : « C'est la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus rare, la plus éclatante, la plus brillante, la plus digne d'envie. » Pour vous en persuader, procurez-vous le DVD de la *Quatrième* et de la *Septième Symphonie* de Beethoven par le Concertgebouw d'Amsterdam. Prenez aussi celui des répétitions du *Freischütz* de Weber et de *La Chauve-Souris* de Strauss. Vous découvrirez un chef de génie dont l'incroyable esthétique des mouvements est à elle seule un commentaire de l'œuvre interprétée.

Un hommage à cet immense chef d'orchestre disparu en 2004



Carlos Kleiber dans les années 1970.

FARABOLA/LEEMAGE

Musique absolue – c'est en cela qu'il s'agit d'un roman, non d'une biographie – raconte la visite que fit un journaliste français à un ancien violoniste de l'orchestre de Stuttgart, retiré à Rome et qui fut un proche de Kleiber. Le procédé permet à l'auteur de donner libre cours à son enthousiasme et à sa fascination, mieux que s'il parlait en son nom propre : « Vous me rebattez les oreilles avec les autres chefs. […] Oui, je veux bien, ils ont un petit talent, ils savent faire. Mais lui seul avait du génie. Vous saisissez la différence ? » Ce livre est certes un hommage à un « chef hors du commun », mais également une méditation sur l'interminable combat que se livrent l'extrême beauté de la musique et la médiocrité des hommes, l'exigence infinie d'absolu et le misérable confort de la routine.

Ce livre a encore une autre dimension. Le refermant, on ne peut s'empêcher en effet de songer au film *Prova d'orchestra* (« répétition d'orchestre ») qu'un Fellini inquiet tourna en 1978, l'année de l'assassinat par les Brigades rouges de l'ancien chef du gouvernement italien, Aldo Moro. Faisant de la direction d'orchestre une allégorie de l'exercice du pouvoir, le roman et le film nous en présentent l'idéal et sa caricature comme ses deux figures contraires. Chez Fellini, le chef tente de remettre de l'ordre à coups de vociférations dans un orchestre de musiciens-salariés devenus ingouvernables tant ils ont perdu de vue la communauté à laquelle ils appartiennent. Chez Bruno Le Maire, le chef s'adresse à la meilleure part de chacun avec exigence, élégance et imagination, permettant ainsi à l'orchestre de donner vie à un absolu qui le dépasse. Le premier, vulgaire et brutal, n'est qu'autoritaire. Le second, habité et respectueux, fait autorité.

Aussi ce livre est-il, à sa façon, un rare plaidoyer pour la noblesse en politique.

Jérôme Serri

★★***Musique absolue. Une répétition avec Carlos Kleiber*** par **Bruno Le Maire,** 104 p., Gallimard, 11, 90 €

Salomé, la petite fille sur la photo

Colombe SCHNECK

L'écrivain part sur les traces d'une partie de sa famille, disparue à Auschwitz. Mais le livre divise la rédaction.

★★★/★ *La Réparation* par **Colombe Schneck,** 218 p., Grasset, 17 €

JÉRÔME BONNET

POUR

De Salomé Bernstein, gazée à Auschwitz en 1943, il ne reste qu'une photo en noir et blanc. Elle était la fille de Raya, la sœur de Ginda, la grand-mère maternelle de Colombe Schneck. A partir de ce cliché, la journaliste et romancière a un jour ressenti le besoin de plonger dans sa généalogie, d'en explorer les secrets.

Voici sous sa plume que revit d'abord Ginda qui parlait cinq langues couramment, jouait encore à cache-cache à 92 ans. Originaire de Lituanie, elle était venue faire ses études en France en 1924. Elle allait y épouser un médecin d'origine russe, Simkha Apatchevesky, y avoir deux enfants. Une fille, Hélène, la mère de Colombe Schneck, et un garçon, Pierre, son oncle, qui allait devenir l'écrivain Pierre Pachet et publier notamment *Autobiographie de mon père* (Le Livre de poche).

Hélène fumait des Gitanes sans filtre et lisait des romans de Philip Roth et d'Isaac Bashevis Singer. Elle était très belle avec ses pommettes hautes, son teint doré, ses yeux verts parsemés d'or. Pour elle, qui avait été cachée dans une institution religieuse pendant la guerre, « être juif, c'est avoir peur ». Voici encore Raya, qui a survécu à la Shoah contrairement à Salomé. Après la Seconde Guerre mondiale, elle a su trouver la force de continuer à vivre, d'aimer à nouveau, de se reconstruire...

Colombe Schneck a enquêté sur le ghetto de Kovno, sur le sort tragique des Juifs d'Europe de l'Est, elle s'est rendue en Israël et aux Etats-Unis pour rencontrer les derniers témoins. Tout au long d'un roman-vrai grave et beau, on suit le cheminement et les interrogations de l'auteur de *Val de Grâce* (Stock 2008, repris en J'ai lu). Une femme qui porte des « sandales en chevreau mordoré », se complaît dans « des histoires d'amour impossibles », raffole des « bains dans la Méditerranée ». Une femme qui, par hasard, a appelé sa fille Salomé. Une femme qui s'interroge, cherche à comprendre. Une femme qui, avec *La Réparation*, vient d'écrire son plus beau livre. **Alexandre Fillon**

CONTRE

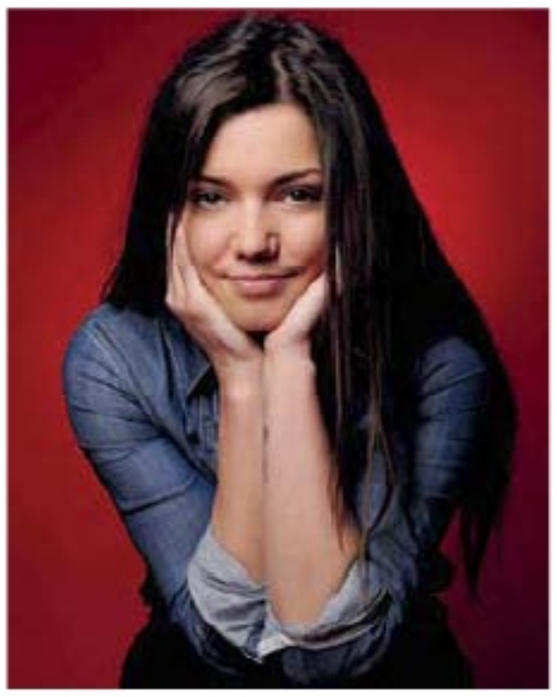
Les entreprises les plus louables ne donnent pas forcément les grands livres. Ainsi, si l'on peut saluer la volonté de Colombe Schneck de restituer, non sans une certaine pudeur, tout un pan de l'histoire de sa famille, quelque chose ne fonctionne pas, dans *La Réparation*. L'auteur s'en rend bien compte lorsqu'elle s'exclame, au tout début du livre : « Je me disais c'est trop facile, tu portes des sandales en chevreau mordoré, tu te complais dans des histoires d'amour impossibles, tu aimes les bains dans la Méditerranée et tu crois qu'une fille comme toi peut écrire sur la Shoah ? » Cette autocritique, pleine de lucidité et de modestie, pourrait désamorcer tous les reproches ; or, c'est pourtant le sentiment qui domine la lecture de ces quelque deux cents pages. Surtout lorsqu'on se souvient, mettons, des *Disparus* de Daniel Mendelsohn... Il y avait pourtant matière à un texte d'une grande force : le lien entre les générations à travers le prénom Salomé (celui de la fille de Colombe Schneck et d'une cousine de sa mère déportée), une agression par des « hommes barbus » armés de couteaux, le parallèle avec l'*Autobiographie de mon père* de son oncle Pierre Pachet. Il y a aussi ce coup de fil sidérant de la « Commission d'indemnisation des victimes de spoliations intervenues du fait des législations antisémites en vigueur pendant l'Occupation », lui apprenant qu'elle avait droit à « 1 500 € de réparation » – d'où le titre de ce « roman-vrai ». Mais tous ces éléments, potentiellement passionnants, s'entrecroisent assez mal avec l'évocation, trop factuelle et trop sage dans l'écriture, des destins des aïeux de la romancière. C'était justement dans la confrontation du passé (dont une scène cruciale, bouleversante, dont on ne dévoilera rien) et du présent que le sujet se tenait, à travers les flous et les impasses de l'investigation. Or si l'on apprend beaucoup de choses sur la déportation en Lituanie et sur le ghetto de Kovno, Colombe Schneck (qui avait montré un réel talent d'écrivain dans *Val de Grâce* et *Une femme célèbre*) semble un peu engluée dans son projet, si respectable soit-il, qui semble la dépasser. **Baptiste Liger**

> LES CONTOURNABLES

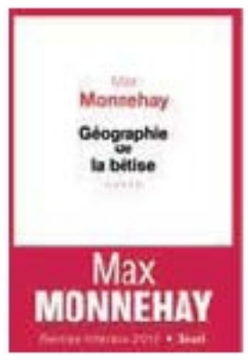
Trop bête pour toi

Max MONNEHAY

Une bande d'idiots décident de se regrouper dans un village.



Certains titres laissent augurer du pire : il en va ainsi de *Géographie de la bêtise* de Max Monnehay. Remarquée avec *Corpus Christine* (prix du premier roman 2006), la jeune romancière aurait pu nous amuser avec son idée, au fond pas si bête, de « village des idiots » comme miroir de la société et parabole religieuse. Mais son Tour de France de la différence tourne rapidement court. Malgré quelques idées assez drôles (et, hélas, pas mal de répliques foireuses), la narration éclatée entre « antileçons », « leçons de géographie » et « médecine pour les nuls » patine, et l'intrigue ne décolle jamais. Loin du « style acéré » vanté par l'éditeur, on déplore surtout une logorrhée pataude, oscillant entre un argot pseudo-audiardien et une écriture calibrée pour les gazettes people. A cette *Géographie de la bêtise* ratée, on préférera *Comme une bête* de Joy Sorman. **Baptiste Liger**



☆***Géographie de la bêtise*** par **Max Monnehay,** 228 p., Seuil, 17 €

Aller plus "Oh..."

Philippe DJIAN

Des péripéties auxquelles est confrontée une productrice, tiraillée entre ses proches.

★***"Oh..."*** par **Philippe Djian,** 238 p., Gallimard, 18,50 €

Son roman est-il programmé à la rentrée pour que Philippe Djian reçoive, enfin, un grand prix littéraire à l'automne, histoire de saluer l'ensemble de son œuvre ? Après tout, ça ne serait que justice. Hélas, *"Oh... "* ne compte pas parmi les hauts de la bibliographie de l'auteur de *37°2 le matin*. Il est en effet difficile de se passionner pour le quotidien de Michèle, productrice victime d'un viol tiraillée entre son ex-compagnon trop attaché à elle, son amant ennuyeux, sa fidèle collègue, sa mère Irène, son fils fauché qui vient d'être papa (enfin, presque), le beau Patrick, d'autres encore. Si le récit témoigne d'une certaine fluidité et si les personnages sont plutôt bien croqués, Djian semble toutefois un peu trop en mode automatique et nous gratifie de quelques rebondissements aberrants. On attend mieux de la part de ce grand amoureux des séries TV que quelques épisodes de *Plus belle, la vie* réunis en un roman. **B.L.**

H.TRIAY-LE SEUIL/F.MANTOVAN-STOCK

DSK désespéré

Stéphane ZAGDANSKI

Réflexion plus que déjantée sur l'état du monde à travers l'affaire Strauss-Kahn/Diallo.

Imaginez un instant feu Jean Amadou qui se serait plongé dans les œuvres complètes de Philip Roth et Don DeLillo et vous aurez une idée de *Chaos brûlant* de Stéphane Zagdanski. L'auteur sulfureux du contestable mais jouissif *Pauvre de Gaulle !* n'a en effet pas trouvé mieux que de s'emparer de l'affaire DSK-Nafissatou Diallo comme prétexte à un roman au spectre beaucoup plus large sur la folie, la judéité et l'état du monde, doublé d'une méditation sur la fiction. Hélas, n'est pas Régis Jauffret qui veut (voir l'excellent *Claustria*) et les tribulations de « Sac d'Os » et de ses amis du Manhattan Psychiatric Center ennuient rapidement, plus encore que les jeux typographiques gratuits. Sans doute l'auteur, qu'on a connu styliste inspiré, rêvait-il avec cet opportuniste *Chaos brûlant* d'un nouveau *Bûcher des vanités* ; il n'a guère livré au final qu'un modeste feu de paille... **B.L.**

☆***Chaos brûlant*** par **Stéphane Zagdanski,** 412 p., Seuil, 20 €

Trop rohmérien

Jean-Marc PARISIS

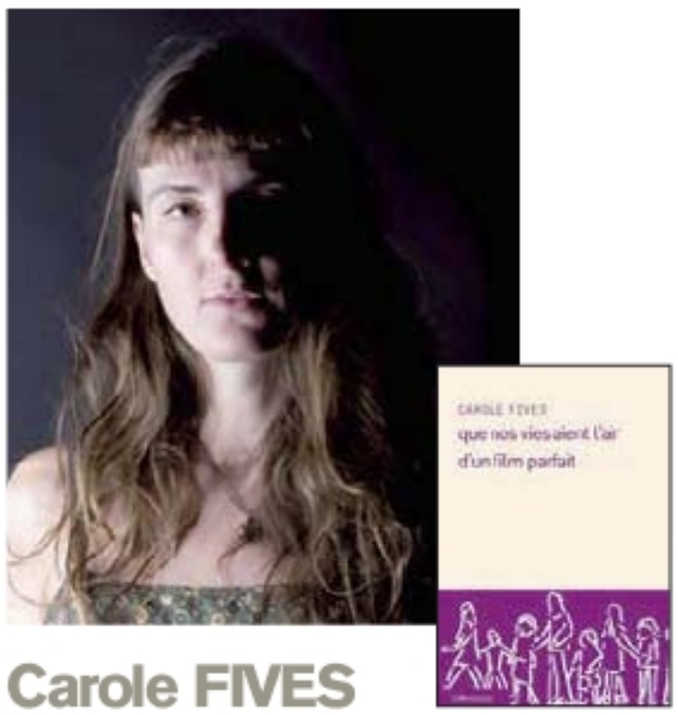
En deuil de son épouse, un écrivain se sent basculer dans un théâtre d'ombres.

« La fiction a tous les droits à condition de les exercer », note le personnage de *La Recherche*. Cet exercice, Jean-Marc Parisis l'exerça puissamment dans des romans aussi sociaux que pamphlétaires, comme *La Mélancolie des fast-foods*, *Physique* et surtout *Renvoi d'ascenseur*. Depuis le superbe *Avant, pendant, après*, il verse dans le roman d'amour et de nostalgie, tant envers les femmes qu'envers les années 1980. Mais cette *Recherche de la couleur* déçoit autant que *Les Aimants* (2009), dans lequel on sentait cependant une urgence, un élan, non retrouvés ici. Ce récit d'un écrivain passant du deuil de son épouse à la possibilité d'un nouvel amour est plus rohmérien que d'habitude, chez un Parisis qui excelle à trouver le détail qui froisse dans le pli du sentiment. Mais voilà, bien que toujours acérés, l'œil comme la main semblent avoir perdu ce qu'on aimait chez l'auteur : la rage. Parisis en devient comme son personnage qui porte un nom ridicule (François Novel) : un romancier qui veut désormais écrire un film. On sent pourtant que la question du réel obsède celui qui reste une plume rare, capable de plonger un regard social dans le roman sentimental. Une déception qui force à relire les précédents (disponibles en poche). **Hubert Artus**

★***La Recherche de la couleur*** par **Jean-Marc Parisis,** 190 p., Stock, 18 €

La rentrée des jeunes romanciers

Ce sont leurs premières œuvres et la rédaction de *Lire* les a particulièrement remarquées. Voici quatre jeunes auteurs qui, avec des sujets très divers (divorce, histoire familiale, guerre...), ont su faire la différence par leur style, leur originalité et l'acuité de leur vision. A découvrir.



Carole FIVES

★★***Que nos vies aient l'air d'un film parfait*** par **Carole Fives,** 126 p, Le Passage, 14 €

C'est le genre de premier roman toujours attendu au tournant. *Que nos vies aient l'air d'un film parfait* n'est, en effet, pas le premier livre de Carole Fives, découverte en 2010 avec un recueil de nouvelles fort maîtrisé, *Quand nous serons heureux* (Le Passage). Et un auteur passé par le format court, ça se reconnaît, notamment à son phrasé vif, efficace, et cette propension à vite planter le décor. Des caractéristiques qui s'imposent d'emblée : en un week-end de Pâques, ce ne sont pas des œufs que vont découvrir une fille et son petit frère, mais les débuts d'une nouvelle vie. En ce dimanche où le père est venu rejoindre sa famille partie deux jours avant lui, il va annoncer sa décision : demander le divorce. « T'as huit ans et t'as droit à tes œufs en chocolat. T'as huit ans et bientôt tu vas entendre la nouvelle qui va te coincer les mots dans la gorge pour longtemps », écrit la petite fille, dont ce « t » narratif sera la marque. Une fois la séparation annoncée par le père, les quatre personnes concernées réagissent et s'expriment dans ce court livre. Tour à tour, les deux parents divorcés et les deux enfants délaissés prennent la parole dans de courts chapitres qui disent la suite de l'histoire… et les interprétations respectives. Chacun nous donne ainsi de ses nouvelles : le père obligé de louer un minuscule studio, la mère assommée par les comprimés dans une maison de repos avant de découvrir une communauté baba cool, et les deux enfants qui, confiés au père, font corps ensemble. Une cellule rassurante, qu'une demande inattendue va briser… tout comme le cœur des deux enfants. C'est à ce moment, au milieu du livre, que la jeune fillette devient grande sœur. Prenant son rôle à bras-le-corps, elle devient la voix principale du livre, dictée à la main invisible d'une Carole Fives devenue scribe. On se rappelle au passage que ses nouvelles étaient aussi des monologues intérieurs.

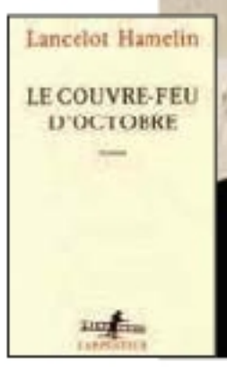
D'un divorce banal, l'auteur fait une force, car elle donne à voir le divorce par des enfants qui, en fiction, ont rarement eu voix au chapitre pour dire comment le vivre : chaque fois qu'un des deux enfants prend la parole, on sait qu'il livre une scène clé, qui recèlera bientôt un secret. Le roman pose bien sûr la question de *comment* un enfant a le plus besoin soit du père, soit de la mère. C'est le *comment* qui fait œuvre de distance littéraire ici, d'autant que Carole Fives a eu l'idée de situer les faits au milieu des années 1980, « première grande vague de divorces ». Son roman gagne en mystère au fur et à mesure qu'il se compose, devenant une double réflexion sur les relations frère-sœur : celle des sentiments, et celle du pouvoir des mots. **Hubert Artus**

Julia DECK

★★***Viviane Elisabeth Fauville*** par **Julia Deck,** 160 p., Minuit, 13,50 €

Les éditions de Minuit publient peu de premiers romans, et toujours à bon escient. On se souvient ces dernières années des débuts d'Anne Godard avec *L'Inconsolable*, de ceux de Bertrand de la Peine avec *Les Hémisphères de Magdebourg*. La dernière recrue en date de la maison de la rue Bernard-Palissy se nomme Julia Deck. Un jour de novembre, la narratrice de son brillant coup d'essai se trouve dans un appartement rempli de cartons où elle vient d'emménager. La voici assise sur un rocking-chair, puis en train de préparer une omelette. En compagnie d'un bébé de douze semaines de sexe féminin, son premier enfant. Viviane Elisabeth Fauville, épouse Hermant, 42 ans, s'est séparée il y a peu de son mari, ingénieur des Ponts et Chaussées qui avait besoin d'air. Un homme qui l'a « si mal aimée », qu'elle a « tellement désiré » et qui l'a « tellement déçue ».

MAT CASH-LE PASSAGE/HBAMBERGER-MINUIT



Lancelot HAMELIN

★★ ***Le Couvre-Feu d'octobre*** par **Lancelot Hamelin,** 390 p., Gallimard/L'Arpenteur, 21,50 €

Viviane Elisabeth Fauville dit « vous », parfois « je » et aussi « tu ». Elle est responsable de la communication des Bétons Biron dont les locaux occupent un immeuble de huit étages près des Champs-Elysées. Depuis trois ans, elle consulte un psy le mercredi à dix heures et le vendredi à midi. Le docteur Jacques Sergent affirme que « les symptômes ne sont que les symptômes », qu'il faut « remonter à la source ». Le petit homme, à l'entendre, ne voit en elle qu'une « bourgeoise, une pâle carriériste, une névrosée de base qu'on domestique à coups de pilules blanches ou bleues ».

Le thérapeute, elle vient de mettre un terme à sa carrière en le tuant à l'aide d'un couteau, « de marque Henckels Zwilling, gamme Twin Profection, modèle Santoku », qu'elle avait eu en cadeau de mariage. De quoi l'amener à répondre aux questions de l'inspecteur Philippot et du commissaire Bertrand. Mais plus que celui de la coupable, la dame semble avoir envie de tenir le rôle de l'enquêtrice... Née en 1974 à Paris, Julia Deck impressionne d'entrée de jeu avec le portrait d'une femme multiple, complexe, qui perd pied et cherche à se raccrocher à la réalité. Une Viviane Elisabeth Fauville capable de mentir, de se faire passer pour une infirmière, ou d'en venir aux mains. Il faut la suivre dans les rues de Paris, à travers un roman littéraire, cinématographique et entêtant qui réserve bien des surprises et promet un bel avenir à son auteur. **Alexandre Fillon**

On pourrait s'étonner que le beau premier roman de Lancelot Hamelin soit placé sous l'égide des contes d'Edgar Allan Poe. Pourtant, le narrateur du *Couvre-Feu d'octobre* s'en explique : « J'ai trouvé dans ces récits une description exacte de l'inquiétude que la vie m'inspire. [...] Edgar Poe est comme un lointain frère de Marx. Tout socialisme naît d'une trouille infinie, et croit y échapper par la justice sociale [...]. Marx édifie son œuvre en voulant tourner le dos à la trouille. Poe y fait face : il ouvre les yeux sur le corbeau qui frappe à la vitre. » Quel est le rapport direct avec la guerre d'Algérie ? L'effroi passera ici de bien des manières, dépassant la simple raison idéologique.

En décembre 1960, Octavio vient sonner à la porte de son frère et de son épouse, Judith. Le couple vient d'avoir un fils, prénommé Franck. Mais ces retrouvailles ont un goût amer et quelque chose semble brisé entre les deux garçons. Il faut dire que le cadet a toujours aimé celle qui est devenue la femme de son aîné. Ce n'est pas la seule fracture dans cette fratrie originaire d'Oran. En 1955, le benjamin a quitté son pays natal pour faire des études d'histoire en France. Là-bas, il va croiser le chemin de Denis, étudiant en paléontologie, qui va introduire son nouvel ami dans le milieu des militants communistes. Deux ans plus tard, le frère d'Octavio, gardien de la paix, va à son tour rejoindre la capitale, et plus précisément le commissariat de la Goutte-d'Or. Le conflit de l'autre côté de la Méditerranée ne tardera pas à creuser le fossé entre le policier, engagé du côté de l'OAS, et le jeune intellectuel embrassant la cause du FLN...

Après Laurent Mauvignier (*Des hommes*), Jérôme Ferrari (*Où j'ai laissé mon âme*) ou Alexis Jenni (*L'Art français de la guerre*), Lancelot Hamelin s'empare de ce morceau d'histoire, en se plaçant du côté de l'Hexagone. Habilement éclaté dans le temps, *Le Couvre-Feu d'octobre* tire sa force moins de son style, sobre, que de son refus du manichéisme, de sa documentation précise, et de son désir de confronter tous les points de vue, les identités (nationale, culturelle, religieuse, sociologique...) et les pans du conflit. L'auteur n'en oublie pas de raconter une histoire d'amour et de trahison, ne résumant jamais ses personnages à une simple fonction illustrative, jusqu'à une fin particulièrement poignante. Et loin des enjeux attendus. **Baptiste Liger**

Lucile BORDES

★★ ***Je suis la marquise de Carabas*** par **Lucile Bordes,** 140 p., Liana Levi, 14,50 €

HÉLIE-GALLIMARD/MATSAS-LIANA LEVI

L'exercice du premier roman impose souvent le règlement de comptes familial avec plongée dans le passé et grand nettoyage de printemps. Si Lucile Bordes parle de ses ancêtres dans ce livre pétaradant, elle balaye tous les poncifs en racontant une histoire fantaisiste, virtuose et poétique. Lucile Bordes est la dernière héritière du Grand Théâtre Pitou, une dynastie de marionnettistes forains. La jeune femme ne sait rien de tout cela lorsqu'elle interroge son grand-père, vieil instituteur fatigué, sur son passé. Elle le fait un peu pour occuper le temps, donner l'impression de s'intéresser à cet homme qui attend la mort avec un certain détachement. Elle comprend vite qu'elle ouvre la malle aux trésors, remplie de costumes magnifiques et de pantins de bois dont le héros s'appelle Crasmagne.

L'histoire remonte alors à 1850, quand Auguste Pitou abandonne l'épicerie paternelle pour suivre le théâtre de M. Chok et sa jolie nièce Joséphine. Tous les trois vont traverser France, jouer *La Tour de Nesle, Le Mariage de Fanchon* ou *L'Enfant prodigue* avec un succès grandissant. Auguste et Joséphine se marient, leurs enfants n'ont d'autre choix que de grandir dans les roulottes et augmenter la troupe. A la troisième génération Pitou, le jeune Emile est le plus doué : véritable génie de la mise en scène, roi des trucages qui font frémir un public ébahi. Les « machinations » du jeune inventeur attirent les foules.

Parallèlement à ces aventures fantaisistes, Lucile Bordes traverse aussi les guerres : celle de 1880 qui laisse Emile seul avec pour tout bagage la marionnette Crasmagne, qui fait rire et frémir. De défaites en victoires, le théâtre Pitou retrouve ses couleurs, ses admirateurs et, à la veille de 1914, fête sa prospérité retrouvée pour mieux plonger quelques mois plus tard. Des premières marionnettes à l'avènement du cinéma, *Je suis la marquise de Carabas* est une déclaration d'amour à des générations de saltimbanques qui, avec trois bouts de ficelle et des doigts de fée, savaient transformer la vie des gens, leur faire oublier la misère des terrils, les horreurs des tranchées. Lucile Bordes brosse le portrait de ses aïeux en évitant toute pesanteur de construction, digne petite-fille de ces rêveurs magnifiques, heureuse propriétaire d'un théâtre ambulant dont on peut admirer – en vrai – les décors et pantins au musée Gadagne de Lyon. **Christine Ferniot**

HISTOIRE

Les protestants français

Patrick CABANEL

Une somme qui présente cette minorité religieuse dans son histoire démographique, sociologique, politique et culturelle et montre son évolution et son intégration dans la société.

Le protestantisme est une composante, à part entière, de l'histoire de France. Pour n'avoir représenté, au plus haut de leur importance numérique, en 1560, que 10 % de la population, les protestants français ont joué un rôle signalé dans des moments décisifs de notre histoire. Minorité obstinée, tirant de cet état de puissantes ressources morales, elle a, durant cinq siècles, subi les violences, provoqué les haines, nourri les fantasmes, mais elle a aussi subjugué les esprits, gagné des batailles et conquis des pouvoirs.

Nous ne disposions plus, depuis un demi-siècle, d'une histoire « totale » des protestants en France. Patrick Cabanel, fort de son intimité avec le sujet et « des importants renouvellements scientifiques suscités par un quart de siècle de commémoration (de 1985 à 2009, de la Révocation à Calvin) », nous en offre une version majestueuse.

Il s'agit bien, nous prévient l'auteur, d'une histoire des protestants, c'est-à-dire, d'une histoire démographique, politique, sociologique, culturelle, et non d'une histoire du protestantisme, c'est-à-dire une histoire théologique. Encore fallait-il nous éclairer sur ce point. Patrick Cabanel s'y emploie qui retrace les origines de la Réforme, ses prémices luthériennes et, bien sûr, l'empreinte calviniste qui sera la marque du protestantisme français. Dans le même registre, il expose avec soin les conflits de doctrine qui ne cesseront d'agiter des Eglises protestantes, moins naturellement rassembleuses que théologiquement batailleuses. Il donne à comprendre le clivage qui, au XIXe siècle, oppose un protestantisme « libéral » à un protestantisme « orthodoxe » et, pour la période contemporaine, il fait un sort aux diverses manifestations d'un renouveau évangélique qui rompt, à beaucoup d'égards, avec la tradition historique de l'Eglise réformée de France.

Massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572.

La IIIe République marquera l'apaisement

Les années qui courent de 1561 à 1570, où sont tentés des édits de pacification, restent essentiellement des années d'affrontement et de violence. Même si Patrick Cabanel n'omet pas de faire état des violences protestantes, il reste que, dans le rapport de forces, le gros des victimes est protestant et la Saint-Barthélemy, après examen des « révisions » contemporaines, l'acmé de leur martyre. Le siècle qui suit, celui de l'édit de Nantes, pourrait apparaître comme le moment de l'apaisement s'il ne s'était payé d'une condition de minorité aux droits chichement comptés et, surtout, s'il ne s'était conclu par la Révocation. La saignée démographique qui s'en suivit laissera le protestantisme français à l'état de buttes-témoins.

Il faut donc attendre la Révolution et, surtout, la IIIe République, pour que les protestants puissent croire pouvoir, enfin, être « heureux comme Dieu en France ». La part qu'ils vont prendre à la dispensation des idées libérales, à la promotion de la liberté de pensée, et, plus largement de l'esprit de tolérance, est décisive. Leur contribution au développement de l'Instruction publique, en général, est bien connue. Mais, sait-on qu'on doit à des personnalités protestantes la création des écoles normales supérieures de jeunes filles et l'invention de l'école maternelle ? Avec cela, une bourgeoisie industrieuse et une surreprésentation dans la classe politique et chez les élites intellectuelles qui autorisera Charles Maurras à forger sa célèbre vilenie sur les « quatre Etats confédérés, métèques, juifs, francs-maçons et protestants ».

Cette configuration d'une minorité influente, identifiable géographiquement, socialement et politiquement – en terre protestante, on vote à gauche –, n'est plus, aujourd'hui, aussi aisément repérable. Surtout, l'ensemble « protestant » connaît, dans la dernière période, des transformations profondes. La bonne fortune des renouveaux évangéliques de toute espèce grossit spectaculairement les rangs de ceux qui, dans les enquêtes d'opinion, se déclarent « protestants ». Ils seraient entre 3 et 4 % de la population française. Mais si l'on s'en tient au protestantisme réformé historique de la tradition française, on ne recense que… 0,5 %. Autant dire, avec l'auteur, que si « l'aventure des protestants, en France, n'a jamais été aussi vivante, riche et diversifiée, l'histoire des huguenots, elle, est pratiquement terminée ».

Marc Riglet

★★★ ***Histoire des protestants en France, XVIe-XXIe siècle*** par **Patrick Cabanel,** 1 392 p., Fayard, 39 €

JOSSE/LEEMAGE

Juifs et citoyens

Pierre BIRNBAUM

Cette étude montre les processus d'assimilation en France et aux Etats-Unis.

Pierre Birnbaum nous a déjà donné quelques livres majeurs sur le destin des Juifs dans l'ère moderne. Il s'est notamment intéressé au modèle français d'assimilation et à son principe de citoyenneté, tel que formulé en 1789 par le comte de Clermont-Tonnerre : « Tout refuser aux Juifs comme nation, tout leur accorder comme individus. » Il en a ausculté l'effectivité tout au long du XIXe siècle, montrant l'ascension au sein des élites républicaines d'une bourgeoisie juive, qu'il désigne comme les « Juifs d'Etat », distingués au seul principe de « leurs vertus et de leurs talents ». Il a pris la mesure des réactions antisémites de la société française à ces processus d'intégration des Juifs. Il s'est interrogé, enfin, sur ce qu'il n'est pas loin de considérer comme un effet pervers de ce modèle d'assimilation : le Juif assimilé n'est-il pas voué à la déjudéisation ?

Avec son dernier ouvrage, Pierre Birnbaum élargit le champ. Il nous conduit aux Etats-Unis où le processus d'émancipation des Juifs s'engage dès la déclaration d'indépendance. L'affirmation constitutionnelle de la liberté religieuse et le refus explicite de l'Etat de reconnaître aucune Eglise sont, évidemment, pour les Juifs américains, une bonne nouvelle. En cette fin du XVIIIe siècle, ce nouveau monde n'est pas loin de leur apparaître comme la Terre promise. Pourtant, dans les faits, la société américaine blanche et protestante développera, jusque tard dans le XXe siècle, un solide racisme auquel les Juifs n'échapperont pas. C'est dans les années 1930 qu'apparaissent les grandes figures des Juifs assimilés. Juristes, professeurs ayant surmonté les discriminations antisémites des grandes universités de la côte Est, ils accèdent aux plus hautes fonctions de l'Etat fédéral et, consécration ultime, à la Cour suprême. Avec le New Deal de Roosevelt, ils exercent une influence telle que leurs adversaires conservateurs et antisémites iront jusqu'à parler du « Jew Deal ». C'est en cette période que la société américaine se laïcise le plus profondément allant jusqu'à approcher le modèle français de la religion contenue dans la seule sphère privée. Aujourd'hui, toutefois, ce modèle est mis à mal sous les pressions conjuguées des religieux de toutes confessions, y compris juive. Le mur de séparation entre la religion et la sphère publique, si laborieusement édifié, est à nouveau ébranlé. Un beau livre d'histoire, tout actuel. **M.R.**

★★ ***Les Deux Maisons. Essai sur la citoyenneté des Juifs (en France et aux Etats-Unis)*** par **Pierre Birnbaum,** 418 p., Gallimard/NRF Essais, 25 €. En librairie le 6 septembre.

Conflit d'intérêts

Alessandro BARBERO

La bataille de Lépante a bouleversé les empires et installé durablement un nouvel ordre.

C'est très simple, la bataille de Lépante. En 1571, dans le détroit de Corinthe, une armada chrétienne écrabouille la flotte ottomane. La Sublime Porte y perd son hégémonie méditerranéenne tandis que Cervantès y gagne d'être manchot. C'est très simple, mais c'est complètement faux. Alessandro Barbero, dans un de ces virtuoses récits de bataille dont il a le secret, nous en convainc magistralement. Réglons d'abord le cas de Cervantès. Il n'en est pas question une seconde dans cette *Bataille des trois empires*. Non qu'il n'y ait pas participé, mais combattant parmi cinquante mille, il ne se distingue pas spécialement dans la mêlée. Pour le reste, c'est-à-dire, le principal, voici le récit d'une bataille, et surtout de sa préparation, qui nous conduit à réviser l'idée qu'ordinairement on s'en fait.

Alessandro Barbero nous invite, d'abord, à prendre la mesure des protagonistes. En intitulant son ouvrage *La Bataille des trois empires*, il désigne l'Empire ottoman, l'Espagne de Philippe II et la République de Venise. L'Espagne et Venise sont, en effet, les principales puissances adverses de Sélim II, le fils de Soliman le Magnifique. L'Espagne règle ses comptes avec ses morisques et dispute aux Turcs la maîtrise des ports de l'Afrique du Nord. De son côté, Venise redoute que Sélim II s'en prenne à ses possessions en Dalmatie et au Levant. A ces trois-là, il convient d'ajouter le pape, qui donne le ton de la croisade, et Gènes, qui met notamment le savoir-faire d'Andrea Doria au service de la flotte espagnole. On remarquera l'absence du royaume de France qui, dans cette affaire, est tout bonnement du côté du Turc.

Les hostilités sont ouvertes par les Turcs qui s'emparent de Chypre, possession vénitienne. D'abord, en prenant Nicosie puis, plus laborieusement, Famagouste. Pour réagir, pendant près d'un an, la coalition navale chrétienne va difficilement se constituer. L'Espagne hésite à s'engager, Venise ne peut affronter seule l'ennemi, le pape n'aligne qu'un nombre symbolique de galères. Au terme de ce long prélude à la constitution de la coalition, où la chrétienté a moins à voir que les conflits d'intérêts entre puissances, la bataille s'engage. Les Turcs sont écrasés pour une raison simple : ils ont trois fois moins de navires, d'armes et d'hommes. Est-ce alors la fin de l'hégémonie ottomane sur la Méditerranée ? Rien de tel. Un an plus tard, les Turcs ont reconstitué leur flotte, ils se sont durablement implantés en Afrique du Nord et ils gardent Chypre. Pour une victoire de la chrétienté, on repassera. Et pour les Turcs, c'est ce qui s'appelle perdre une bataille et gagner la guerre ! **M.R.**

La bataille navale de Lépante, en 1571, où s'affrontent Venise, l'Espagne et l'Empire ottoman.

AISA/LEEMAGE

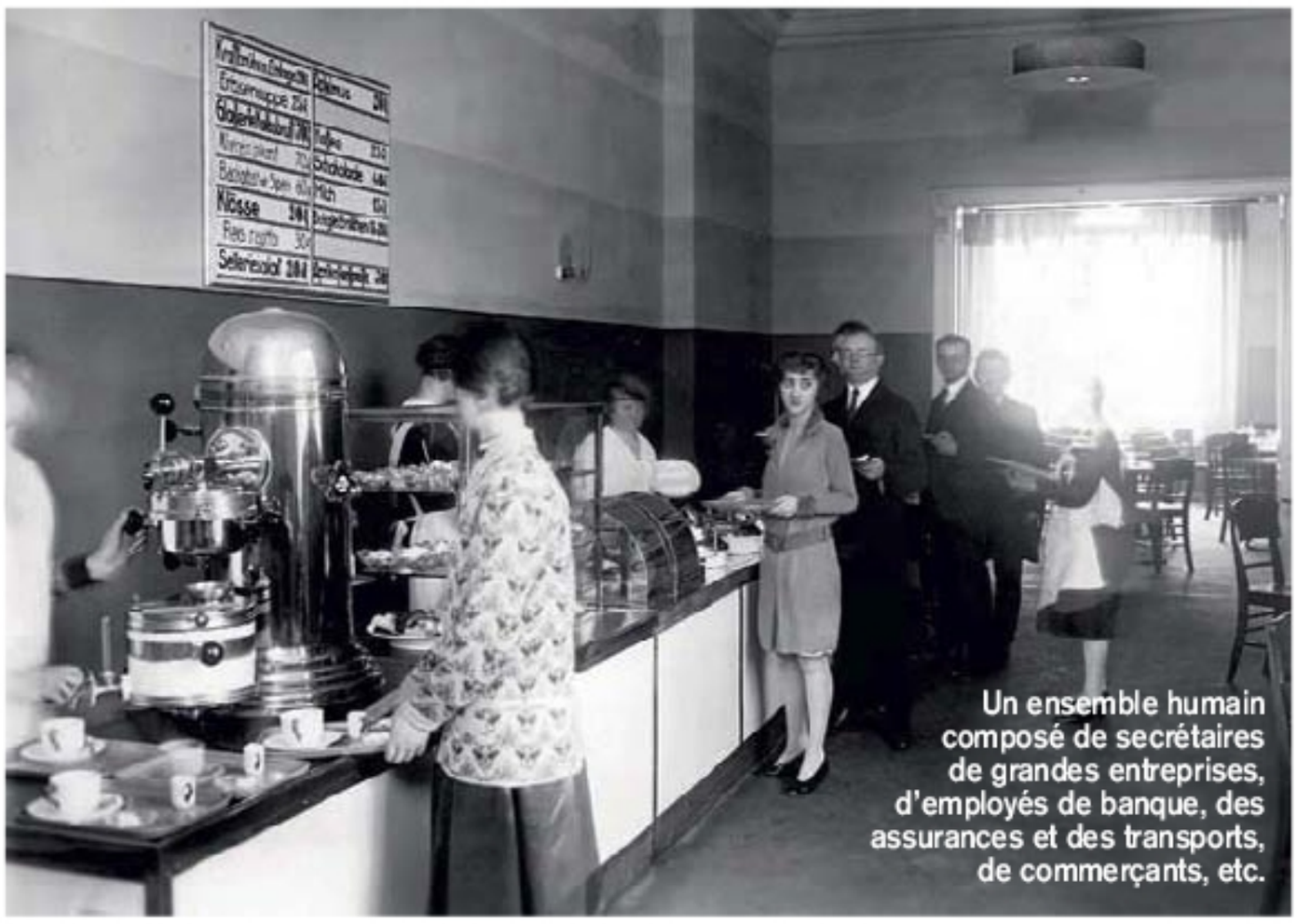
★★ ***La Bataille des trois empires. Lépante, 1571*** par **Alessandro Barbero,** traduit de l'italien par Patricia Farazzi et Michel Valensi, 700 p., Flammarion/Au fil de l'histoire, 29 €

ESSAI

Une classe sociale mutante

Siegfried KRACAUER

Publiée en 1929, cette étude menée par un journaliste sur le terrain montre la réalité sociologique des employés allemands dans un Berlin prénazi.



Un ensemble humain composé de secrétaires de grandes entreprises, d'employés de banque, des assurances et des transports, de commerçants, etc.

Allemagne 1929. Deux villes que tout oppose : Munich et Berlin. La cité bavaroise est terre d'enracinement, de ténébreuse germanité, le terroir inquiétant du « Blut und Boden »[1]. Tout un programme, celui précisément du nazisme qui commence à prospérer dangereusement. Et Berlin, la Babylone sur la Spree. Capitale d'asphalte et de bitume, cosmopolite en diable, ville des arts et de la littérature, des blondes oxygénées, des garçonnes et des homosexuels sans complexes. « Ce n'est qu'à Berlin, où les attaches aux origines et à la terre sont si refoulées que les sorties de week-end ont pu devenir tellement à la mode, que la vie des employés se laisse appréhender dans sa réalité », écrit Siegfried Kracauer (1889-1966). C'est à Berlin, ville par excellence des employés, qu'en 1929 le journaliste va s'intéresser. Architecte de formation et rédacteur au service culturel de la *Frankfurter Zeitung*, il enquête et rédige douze articles qui seront réunis en un volume publié en 1930.

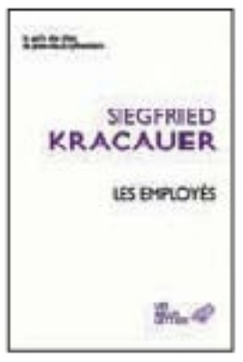
Sociologiquement, les employés se classent entre les prolétaires de la banlieue rouge, les fonctionnaires dévoués à l'Etat et la bourgeoisie. C'est la nouvelle « classe moyenne » : secrétaires de grandes entreprises, employés de banque, des assurances et des transports, commerçants, etc. Le journaliste, plutôt réticent à utiliser les outils de la sociologie marxiste, préfère le montage des petites choses : conversations, observations sur le vif, mosaïque d'images ; autant de précieux prélèvements sur la réalité sociale. Le critique de cinéma préfère la focale aux vues panoramiques. « Un chiffonnier dans l'aube blafarde, ramassant, avec son bâton des lambeaux de discours et des bribes de paroles, qu'il jette dans sa charrette », dira de lui son ami Walter Benjamin. Voilà pour la méthode.

A Berlin, on ne jure que par le management à l'américaine. Sélection des candidats, tests de recrutement, psychologie « scientifique » garantie par la graphologie. Déjà, cette affolante obsession du look. « Ce qui compte, comprenez-vous, c'est plutôt un teint moralement rose », déclare un chef du personnel à Kracauer. Un visage prévenant l'emporte sur une compétence avérée. A la quarantaine, hommes *et* femmes se ruent vers les instituts de beauté, se font teindre les cheveux, ne dédaignent pas le bistouri et font du sport pour être minces. Dans l'entreprise, des cartes perforées de la grande banque aux bataillons de dactylographes qui tapent au rythme du gramophone, la rationalisation dresse une armée d'employés dociles. Mais le paradoxe est que l'employé, quoique matériellement plus proche du prolétaire, a des rêves de petit-bourgeois. Chez lui n'opère qu'un tropisme : l'éclat. Tout ce qui brille et distingue : les semelles de crêpe, les fausses dents blanches, la lumière du grand magasin qui fait oublier le quotidien ordinaire.

Les employés vont s'étourdir dans les « casernes de plaisir », ces grands cafés branchés qui ont éclipsé le bistrot populaire. C'est dans ces métaphoriques « asiles pour sans-abri » que Kracauer traque le trompe-l'œil. Au mur, une fresque invite à l'évasion : l'Arizona et les Grands Lacs, un coucher de soleil bavarois typique ou une scène de harem oriental. La midinette et le petit monsieur resplendissent, ils se sont mis sur leur trente et un et pensent aux vastes horizons tout en faisant du surplace. « Mais dès que le garçon a éteint les feux, c'est la journée de huit heures qui se rallume », note Kracauer. Berlin, c'est la culture de masse, l'employé se presse au cinéma et fait du sport. Dans « Les petites vendeuses vont au cinéma[2] », les jeunes femmes sont hypnotisées par des univers sociaux à jamais interdits et des héroïnes en manteau de vison. « Le défilement des images, c'est la fuite devant la révolution et devant la mort », écrit le journaliste. Le week-end, on se presse au bon air. Randonnées, sports nautiques, gymnastique. Pas une moyenne entreprise qui ne propulse son club d'aviron arborant le logo de la maison.

Mais au-delà de cette anodine communauté dépolitisée où s'abolit toute hiérarchie sociale perce, dans la discrétion, la communauté raciale du nazisme. Enfant terrible du marxisme, Kracauer fait entrevoir la catastrophe à venir. **Alain Rubens**

1. Littéralement, « Sang et Sol », idéologie nationaliste appelée à de funestes développements.
2. Titre d'un article, paru en 1927, dans la *Frankfurter Zeitung*.



★★★ ***Les Employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)*** par **Siegfried Kracauer,** suivi des commentaires de Walter Benjamin, Ernst Bloch et Theodor W. Adorno, traduit de l'allemand par Claude Orsini, nouvelle édition revue et augmentée, 170 p., Les Belles Lettres, 13 €

RUE DES ARCHIVES

LONG COURS

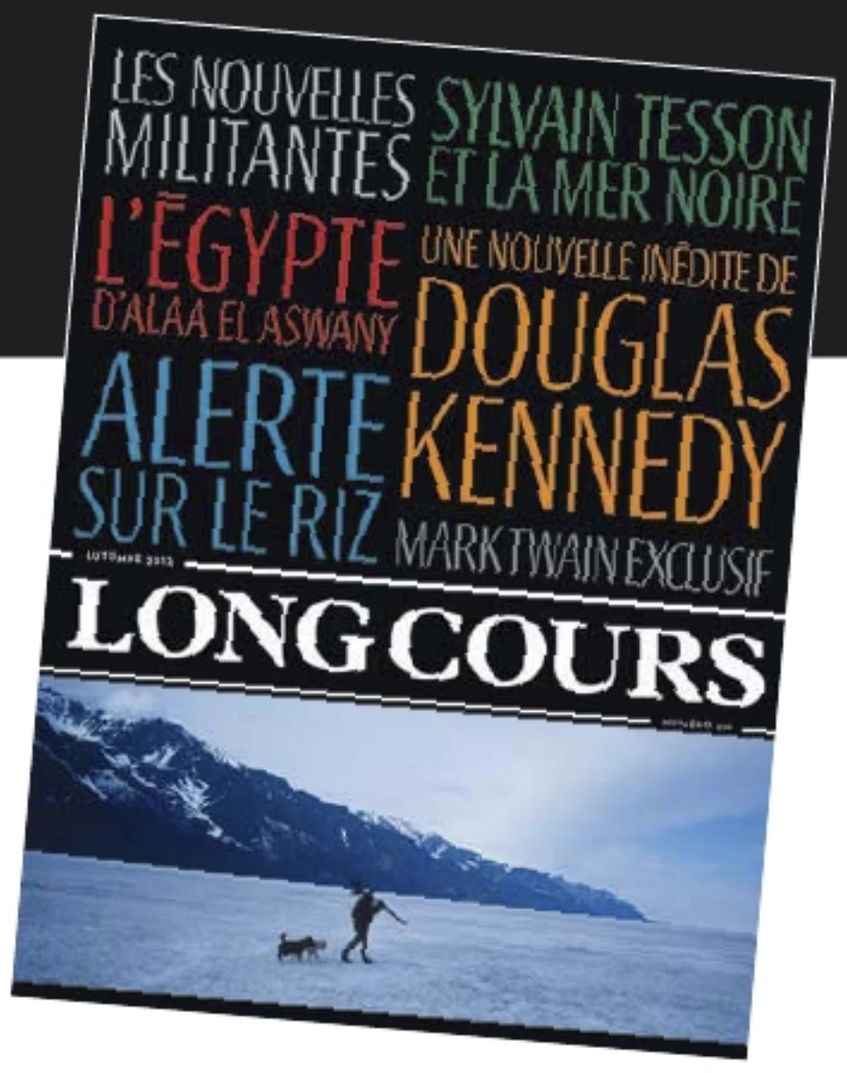
REVUE TRIMESTRIELLE 196 PAGES

EMBARQUEZ

POUR UN VOYAGE AU LONG COURS

D'hier à aujourd'hui, l'insatiable curiosité et l'esprit d'aventure ouvrent les espaces et explorent de nouveaux territoires. *Long Cours* donne la parole à ceux qui, écrivains, photographes, reporters, arpentent la planète à la recherche d'horizons inédits. Elle ouvre ses pages à ceux qui, chercheurs ou penseurs, réinventent le monde. Loin de la frénésie ambiante, ils prennent le temps de raconter.

Pour en savoir plus : www.revue-longcours.fr
Pour commander la revue : www.coteperso.com



AG14274

LE 16 AOÛT EN LIBRAIRIE

15 EUROS

ESSAIS

Crépuscule et création

Edward W. SAID

Le regretté intellectuel palestinien montre comment les artistes captent l'angoisse des temps futurs, troubles et incertains.

Edward W. Said est l'auteur d'un maître livre : *L'Orientalisme* (Seuil, 1980). Son sous-titre, *L'Orient créé par l'Occident*, en dit plus que son titre. Il y démontre, en anticipant largement sur la vogue et la vague des études postcoloniales, que l'Orient arabe, à partir de l'expédition de Bonaparte en Egypte, est une création intellectuelle et politique du colonisateur. Comme catégorie de l'histoire universelle, cette notion d'Orient mérite donc d'être critiquée et, comme mirage des peuples arabes, elle exige d'être dissipée. Edward W. Said fut, par ailleurs, un brillant universitaire et publiciste américain, un intellectuel cosmopolite et polyglotte, un pianiste amateur de première force, un exilé palestinien inconsolé. Sa hauteur de vue, son intransigeance morale et sa probité intellectuelle énervaient autant le FBI que les sionistes bornés et les classes dirigeantes arabes corrompues. Il était issu d'une riche famille chrétienne de Jérusalem expulsée en 1948. Il n'avait pas cru un instant aux promesses des accords d'Oslo. En cela, il ne se trompait pas. Il ne voyait pas d'autre alternative à la guerre de cent ans que la solution d'un Etat israélo-palestinien binational. C'était moins sûrement visionnaire. Il est mort, trop tôt, en 2003.

Si sa notoriété doit beaucoup à son engagement dans le siècle, sa qualité d'intellectuel s'est déployée dans des domaines où les bruits et la fureur du monde se réfléchissent mais sont comme tamisés. Car son monde était celui des grandes œuvres. Celles des écrivains, des musiciens, des historiens et des philosophes. Edward W. Said enseignait la littérature comparée à l'université de Columbia. En 1995, il y proposa une série de conférences sur ce qu'il appela, en empruntant la formule à Theodor Adorno, le « style tardif ». Il y examinait les caractéristiques des grandes œuvres composées, en quelque sorte, en fin de course. Pas nécessairement les dernières. *Le Guépard*, par exemple, ne saurait être ni première œuvre, ni dernière, puisque c'est le seul livre qu'écrivit Lampedusa. L'œuvre est, toutefois, comme le film qu'en tire Visconti, empreinte de ce qu'il désigne comme le style tardif. A ces conférences, des éditeurs ont ajouté des textes inscrits dans la même réflexion et c'est ainsi que, posthumément, en anglais en 2006 et, aujourd'hui, en français, nous découvrons ce livre qui est une merveille d'intelligence, de culture et de sensibilité.

Il est plus que temps, maintenant, de préciser ce que Said entend par « style tardif ». La notion vient à rebours de l'idée spontanée que l'on se fait d'une œuvre. Il est tentant, en effet, de concevoir qu'une œuvre littéraire, ou musicale, ou cinématographique – pour s'en tenir aux arts que Said explore – se déploie dans l'approfondissement de ses ambitions et que, à son terme, son auteur, apaisé, s'exprime en la forme de l'œuvre accomplie. Or il n'en est rien. Le « style tardif », loin d'être la marque de l'apaisement, est le signe de l'inquiétude, de la recherche obstinée, de l'interrogation toujours recommencée. Les derniers opéras de Strauss, le dernier acte de *Cosi fan tutte*, la deuxième interprétation par Glenn Gould des *Variations Goldberg* et, surtout, les derniers quatuors à cordes de Beethoven, montrent assez l'angoisse des créateurs. Le monde qu'ils représentent n'est pas réconcilié. Les dissonances qu'ils osent ne sont pas les tours de force d'un savoir-faire maîtrisé mais bien le désir d'une création toujours insatisfaite et, par là, toujours vivante.

Le Guépard de Luchino Visconti : la fin d'un monde.

Le style tardif est le signe de l'inquiétude

Les dernières œuvres ne sont pas le passé récapitulé, elles sont la tension angoissée vers un futur inaccessible. Si ces pages d'Edward W. Said sont si étincelantes et si bouleversantes, c'est sans doute qu'elles ont été écrites au crépuscule de sa vie et, qu'à ce titre, elles relèvent elles-mêmes de ce « style tardif » si finement relevé, si intelligemment compris. Un des premiers textes d'Edward Said était consacré aux « *beginnings* », aux « commencements ». Il se demandait : quand cela a-t-il commencé ? Question qui, en histoire, par exemple, est aussi vertigineuse que celle que la philosophie offre à notre inquiétude : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? L'élégance et le brio intellectuels d'Edward Said sont tout entiers dans cette symétrie. Il ouvre son œuvre par une interrogation sur les commencements. Il la clôt en méditant sur les fins.

Marc Riglet

★★★ ***Du style tardif*** par **Edward W. Said,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michelle-Viviane Tran Van Khai, 310 p., Actes Sud, 23 €

ARENBERG

Devenir soi

Renata SALECL

Un regard sur notre société où les possibilités sont infinies. Mais jusqu'à quel point ?

Le 2 juillet dernier, la présidente de l'Argentine, Cristina Kirchner, a promulgué la loi sur l'identité du genre qui permet à toute personne qui le désire de modifier le sexe et le prénom sous lesquels elle a été déclarée à la naissance. L'embarras du choix atteint là son paroxysme. Le self-service du genre ; la gestion délestée de soi, on le voit à cet ubuesque exemple, ne connaît plus la limite critique. Va-t-on bientôt changer de sexe comme de chemise ? Doit-on nécessairement vivre sa naissance comme un insupportable boulet existentiel ? Assurément, ce qui fait l'aura singulière de notre société, c'est ce très gênant embarras du choix.

Longtemps, à l'unisson d'une solide tradition philosophique existentielle (Kierkegaard, Heidegger ou Sartre), l'angoisse marquait la liberté de choix, un choix aux imprévisibles conséquences et une responsabilité à laquelle je ne pouvais me dérober. L'homme, c'était ainsi qu'il fut longtemps pensé, n'était pas confronté à un choix, il *était* choix. Dans son remarquable essai, Renata Salecl, philosophe et criminologue, dénonce le nouveau culte du choix, l'horizon indépassable de nos vies contemporaines. D'abord, cette injonction à être soi, à « sculpter » sa vie. Et la planète entière de vibrer au nouvel impératif catégorique : « *Do it yourself !* » Voilà qui conduit inévitablement à recouper la plus plate logique consumériste à la recherche de l'impossible bonheur. A la vérité, le seul choix est imposé et c'est celui de devenir notre propre petite entreprise, d'apprendre à se « gérer » au mieux avec un confortable retour sur investissement.

★★ ***La Tyrannie du choix*** par **Renata Salecl,** préface de Michel Schneider, traduit de l'anglais par Sylvie Taussig, 214 p., Albin Michel, 19 €

Partout, cette maximisation de soi : look, conduites au travail et en amour, etc. On cherche le choix toujours plus rationnel, un calcul qui rapporte. Sans cela comment expliquer l'explosion sidérante de ces livres de « confort personnel », visant la maîtrise de soi, voire l'éradication des sentiments « négatifs », comme s'il n'y avait pas, par exemple, de sainte colère. Bientôt, on ne pourra plus mettre un pas devant l'autre sans un coach assurant, au prix fort, un parcours de vie sécurisé. Enfin, quoi de plus frappant que l'internaute dragueur étourdi par un choix illimité ? Hameçonner une proie, savoir se vendre sans s'engager, chercher le (ou la) partenaire idéal(e) sans rien risquer, croit-on ; voilà la nouvelle carte du Tendre. Mais au premier rendez-vous, rien ne colle. La psychanalyse, souligne Renata Salecl, y revient sans cesse : le Désir, c'est toujours angoissant. Pas d'assurance en matière d'amour. « Renoncez à l'étouffante maîtrise, et laissez-vous aller à désirer », pourrait dire un psychanalyste. **Alain Rubens**

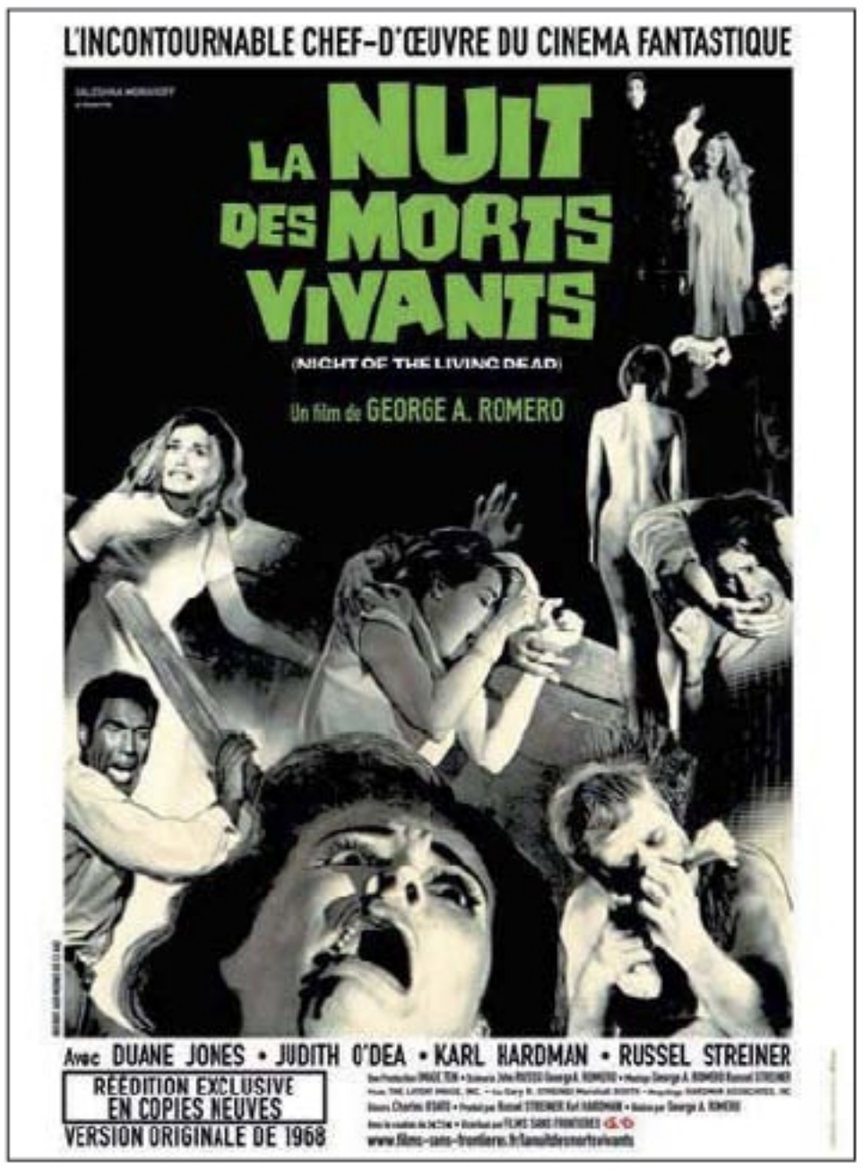
Zombie fatal

Maxime COULOMBE

Le mort-vivant, figure grotesque et transgressive du cinéma, exposé dans un essai brillant.

Pour le commun des mortels, le zombie originel est la créature engendrée par le cinéaste George A. Romero qui lui donne vie dans son film *La Nuit des morts-vivants* (1968), le premier d'une célèbre trilogie. De nos jours, à New York, le week-end, des hordes de faux zombies maquillés déambulent dans les grandes artères pour la plus grande joie des badauds. Cette image, par son insistante permanence, valait bien le petit essai alerte et bien écrit que lui a consacré Maxime Coulombe, jeune sociologue de l'art canadien. Le zombie, trop mal enterré pour être mort, présente mal. Négligé, hirsute et sale, il erre sans but, la démarche lourde et lente, jusqu'au moment où, avisant un humain réel, il le dévore et le transforme en zombie. Par contagion, la boucle est bouclée. Mais trop simple pour être vrai. En effet, le zombie nous ressemble un peu, sur le mode de l'« inquiétante étrangeté », une trouvaille freudienne chère à l'auteur. Le zombie et l'homme ne sont pas identiques mais…

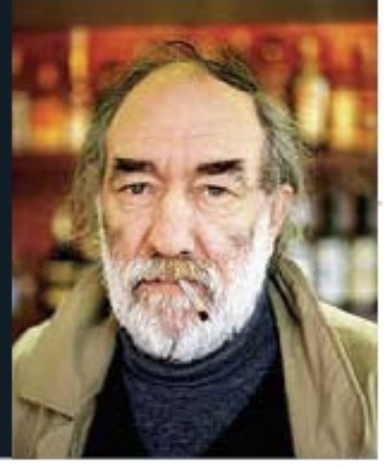
Nous sommes curieux de savoir ce qu'il a en tête. Le zombie vit dans un monde intérieur à deux dimensions. Mal réveillé, il est lent à la détente mais, à l'action, il file droit vers sa proie pour reprendre goût à la vie. Dans l'attente, l'automatisme cérébral le contraint à répéter les gestes de son ancien métier. Balayeur, il continuera à frotter son parquet. Clochard, il tiendra, par bribes, les propos d'avant la chute. C'est un avatar d'homme mais sans affects, un traumatisé qui a fait le vide dans son cerveau. Très révélateur de notre époque excitée, le zombie a l'électroencéphalogramme plat comme l'homme moderne qui se ferme à trop d'agitation. Mais le zombie reste, bien sûr, ce monstre infecté, putréfié, sanguinolent ; ce cloaque refoulé par le couvercle de la Culture et des codes. Le zombie donne à voir l'immonde : le sexe, la maladie et la mort mais sur le mode de la rigolade. « Le zombie est *grotesque* », précise Maxime Coulombe. Authentique figure de carnaval, il autorise, le temps d'une séance au cinéma, toute transgression. **A.R.**



★★ ***Petite Philosophie du zombie. Ou comment penser par l'horreur*** par **Maxime Coulombe,** 128 p., PUF, 13 €

COLLECTION CHRISTOPHE L.

la CHRONIQUE DE JEAN-CLAUDE PIROTTE



Journal d'un poète

stardust

Aux quelques noms de parfaits traducteurs que j'évoquais dans ma chronique précédente, il convient d'ajouter ceux de Gilles Ortlieb et de Jacques Ancet.

Grâce à Jacques Ancet nous pouvons enfin entendre la « voix obscure et solitaire » d'un poète espagnol méconnu chez nous, né en 1923 à Cordoue et qui se nomme — retenez bien ce nom — Manuel Álvarez Ortega. Álvarez Ortega, lui aussi, est un grand traducteur, notamment des poètes belges, et c'est un éditeur de Belgique, juste retour des choses, qui publie la traduction d'Ancet. Entre le noir et la lumière, et aussi dans le cœur de la lumière noire, les poèmes d'Álvarez Ortega évoquent « l'âme fidèle à son obscur naufrage » et déroulent une sidérante suite d'illuminations auxquelles ne nuit pas le souvenir de Rimbaud :

Elle parle dans l'obscurité. Sur la nuit le halo de la lune.
Un pressentiment d'autre lieu. Heure obsidienne.

Elle n'est plus. Et, cependant, son ombre sur la vitre s'éclaircit.

Elle aurait pu naître ce jour-là : reste, comme signe de son apparence, une plume, un fil,

La mer obscure de sa chevelure répandue sur le lit.

Or, Jacques Ancet a plusieurs cordes à son arc. Remarquable traducteur, il est aussi prosateur, et poète mystérieux et sobre :

Perdre la main, perdre la tête, oublier.
Entrer dans l'amnésie de ce qui revient
sans revenir, un terrain vague, des voix
pour se perdre un peu plus, trois moutons,
la vie, son clin d'œil qu'on ne voit pas.
Qu'est-ce qu'on trouve dans ce qu'on perd ?

Gilles Ortlieb, lui aussi poète, prosateur et traducteur impeccable, nous révèle des écrivains grecs dont nous nous demandons comment nous avons pu nous en passer. Voici des proses et des « poèmes de la folie » de Mikhaïl Mitsakis qui, « écrivain prolifique, semble s'être ingénié à compliquer la tâche de la postérité en disséminant » ses écrits, un peu, note le traducteur, comme Robert Walser auquel il fait en effet penser. Quant aux poèmes composés à l'asile où Mitsakis termine sa vie, s'ils sont d'un fou, certes aucun poète sain d'esprit ne les aurait reniés.

Je te dédie ma première dent,
Qui tombe de ma bouche de fer…
Mon rire deviendra moins strident ?
Sous mon courroux plus ne tremblera l'enfer ?…
N'importe !…
Garde-la bien, ma chère !…
Et si celles des dragons jonchèrent
La terre en vain, les miennes, si elles tombent
Par hasard, toutes, sur ton sein que bombe
Ta chair fraîche, sur ton cou joli,
Fais-les se pendre, souvenir poli…

Ces poèmes évoquent pour moi certains surréalistes belges comme Chavée ou les frères Picqueray, qui ne devaient rien à Breton mais tout à leur sens de l'absurde, du rire jaune et du trapézisme formel.

Ce rire jaune, nous l'entendons et le voyons aussi dans toute l'œuvre – prose ou poésie – de Patrice Delbourg, lui qui aime citer le cher Alphonse Allais : « La mort est un manque de savoir-vivre. » En dépit de l'épigraphe, Delbourg évoque en un long thrène l'agonie et la mort du père. Mais le tragique et la tristesse du quotidien sont tempérés par des traits d'un humour qui, au fond, n'est pas si noir. Le père, écrit le fils, n'avait « rien à voir avec le laboureur de la fable », et c'est bien ainsi.

chaque jour mitonne sa ration de banal
du juste rien au cordeau
du pas grand-chose à la louche
sous les écrous du regard
une poussière si fine posée sur le paillasson
dans l'ourlet des allées et venues quotidiennes
trahit l'abandon des sollicitudes proches
désormais superflues
à toute question
nada

J'aurais aimé consacrer aussi quelques lignes à Laurent Albarracin, ce poète du Nord qui, lui comme quelques autres (Ivar Ch'Vavar pour n'en citer qu'un), n'oublie pas les contemporains de Scutenaire. Qu'il me suffise, faute d'espace, de citer ce quatrain. Ce n'est pas un mauvais point final.

L'habit de la chaise
drossé sur la chaise
épuisé, famélique, élimé
fait la chaise

★★★ ***Genèse*** suivi de ***Domaine de l'ombre*** par **Manuel Álvarez Ortega,** présenté et traduit de l'espagnol par Jacques Ancet, 160 p., Le Taillis Pré, 18€
★★★ ***Comme si de rien,*** 106 p., L'Amourier, 13€ et ★★★ ***Les Travaux de l'infime*** par **Jacques Ancet,** avec Alexandre Hollan, 310 p., Erès, 18 €
★★★★ ***Un chercheur d'or*** par **Mikhaïl Mitsakis,** traduit du grec par Gilles Ortlieb, 142 p., Finitude, 15 €
★★★ ***Longtemps j'ai cru mon père immortel*** par **Patrice Delbourg,** 180 p., Le Castor Astral, 15€
★★★ ***Le Secret secret*** par **Laurent Albarracin,** 140 p., Flammarion, 15€

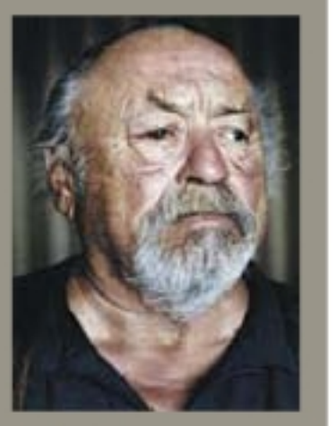
LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Ce mois-ci, *Lire* vous propose donc un numéro spécial entièrement consacré à la rentrée française. Le mois prochain, nous vous offrirons un numéro intégralement dédié à la rentrée étrangère. Pour patienter – et rester informé des parutions les plus attendues de cet automne –, nous vous proposons les extraits de quelques-uns des meilleurs romans de cette rentrée étrangère : Jim Harrison, Avraham B. Yehoshua, Melinda Nadj Abonji, Julie Otsuka, Sebastian Barry.

KUNIYUKI SUGIURA/AMANAIMAGES/CORBIS

AVANT-PREMIÈRE



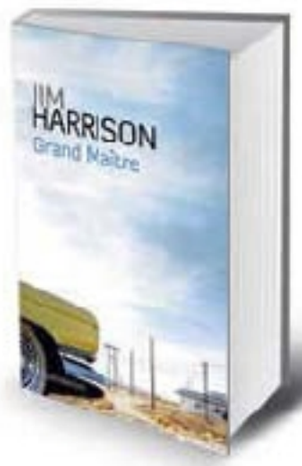
BIOGRAPHIE

Ce grand romancier américain, né en 1937 dans le Michigan, également joumaliste, scénariste, poète, a publié plus de vingt-cinq livres dont les célèbres *Dalva, La Route du retour, De Marquette à Veracruz...* Sans oublier *Légendes d'automne,* son fameux recueil de nouvelles, le premier, paru en 1979, adapté au cinéma en 1994 avec Brad Pitt dans le rôle principal. Traduit dans vingt-cinq langues, membre de l'Académie américaine des arts et lettres, James Harrison, de son vrai prénom, partage son temps entre le Montana, le Michigan et le Nouveau-Mexique.

Grand Maître

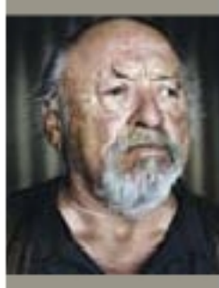
Jim HARRISON

LE LIVRE Voici l'inspecteur Sunderson, un mètre quatre-vingt-deux, frisant les 65 ans, luthérien, sur le point de prendre sa retraite après de bons, longs et loyaux services dans la police du Michigan. Mais quatre jours avant la quille, ce lecteur compulsif d'essais historiques s'est mis en tête d'enquêter sur un certain Dwight, alias le « Grand Maître », gourou d'une secte hédoniste soupçonné d'avoir eu des relations sexuelles avec une adolescente et accusé de détournement d'argent. Sunderson se fait aider, officieusement, par sa jeune voisine, Mona, seize ans, « hacker gothique », qui retrouve la trace du sinistre Dwight sur Internet. Et Sunderson de s'engager dans une traque erratique, dangereuse, jusqu'aux confins du Nebraska, bataillant lui-même avec ses propres démons et le souvenir douloureux de son divorce. Difficile de ne pas s'attacher à ce « vieux schnoque bavard », porté sur l'alcool autant que sur les femmes, « nettoyeur des saletés de la société », lucide et désabusé. S'il n'aime pas Hemingway et trouve « illisible » le célèbre roman de Nabokov, *Lolita,* il est tout sauf un « dur à cuire », passionné de pêche à la truite et très attaché à ce Grand Nord américain. Ce n'est pas pour rien que Jim Harrison a sous-titré cette nouvelle fiction « faux roman policier », car l'intrigue y compte moins que l'atmosphère et les personnages, assez frappadingues, ainsi que les réflexions incisives sur la religion, le crime, le sexe, l'argent, et les Etats-Unis, bien sûr. Un roman foisonnant, assaisonné de côtes de bœuf bien grasses, auquel Jim Harrison imprime plus que jamais sa verve et sa paillardise. **D.P.**



Grand Maître (The Great Leader)
par **Jim Harrison,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Matthieussent, 350 p., 21 €
Copyright Flammarion.
En librairie le 5 septembre.
A paraître simultanément, *Une de jour, jour en moins.* Poèmes choisis et inédits, 1965-2010, Flammarion.

J.L. BERTINI



L'inspecteur Sunderson marchait à reculons sur la plage en jetant parfois un regard derrière lui pour s'assurer de ne pas trébucher sur un bout de bois. Le vent du nord-ouest soufflait sans doute à plus de cinquante nœuds, et le sable lui piquait le visage et lui brûlait les yeux. Il gelait à pierre fendre. Vers l'embouchure de la rivière, là où le puissant courant percutait de plein fouet les eaux du lac Supérieur, les vagues étaient énormes et chaotiques. Dans le vacarme assourdissant du vent et des vagues, Sunderson se rappela combien il détestait le lac Supérieur, sauf quand il en voyait des images séduisantes sur un calendrier. Il était né et avait grandi dans la bourgade portuaire de Munising ; deux parents à lui, des pêcheurs professionnels, avaient trouvé la mort sur ce lac au cours des années cinquante, plongeant toute la famille dans le désespoir et la tourmente. Le drame le plus terrible de l'histoire locale était le décès de deux cent quatre-vingts personnes en mer, entre Marquette et Sault Ste. Marie. Comment trouver un tueur sympathique ? Durant sa longue carrière bientôt terminée dans la police du Michigan il n'avait jamais rencontré un seul tueur sympathique. Son ex-femme, qui avait aimé jusqu'aux manifestations les plus crues de la nature, jugeait répréhensibles les sentiments de Sunderson envers le lac Supérieur, mais jamais une tante éplorée ne l'avait serrée très fort dans ses bras à un enterrement. Sa mère, dotée de deux fils et de deux filles, avait à peine eu la place d'accueillir Bobby, le frère infirme de Sunderson, après qu'il eut perdu un pied sur une voie de chemin de fer de l'usine de pâte à papier locale.

Quand il fit demi-tour pour suivre l'étroit sentier longeant la rivière, il repéra un morceau de bois récemment calciné, dont la fibre humide et noire s'effrita entre ses doigts. Dans sa hâte de traverser la forêt jusqu'à l'embouchure de la rivière et d'y découvrir peut-être les restes du bûcher flottant, il avait omis de passer les berges au peigne fin, ce qu'il fit maintenant avec un certain plaisir, heureux d'être abrité d'un vent dont le rugissement descendait de la cime des aulnes touffus et des arbres rabougris. Il était sur la piste d'un chef de secte aux noms multiples, soupçonné de pédophilie mais échappant à toute inculpation possible, car ni la mère ni la fillette âgée de douze ans n'acceptaient de lui parler. Sunderson n'avait aucune envie de voir sa retraite gâchée par une absurde paperasserie. D'habitude, ce genre de délinquant était un oncle ou un cousin discret, parfois un voisin. Mais un chef de secte… Ça le dépassait.

Six cents mètres plus loin, il trouva une casquette de baseball des Phoenix Suns coincée dans un barrage de branches, et la récupéra. Il réussit à se mouiller jusqu'à l'entrejambe, puis il fut pris de frissons incontrôlables et il lui sembla avoir les tempes serrées dans un étau. Il y avait une tache de sang sous la visière de la casquette, mais il n'en conclut rien. Curieusement, le matin de la fête organisée pour sa retraite, cinq jours plus tard, le labo de la police devait déterminer que ce sang venait d'un raton laveur. L'homme qu'il traquait et appelait Dwight, d'après l'un de ses sept pseudonymes connus, était tellement retors que Sunderson n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'il s'agissait de sang d'éléphant. La casquette de base-ball des Phoenix Suns collait bien au profil du suspect, car Dwight possédait deux diplômes, sans doute des faux, de cette misérable usine à licenciés qu'était l'université de Phoenix. L'homme qui avait porté plainte pour abus sexuels, le père, avait quitté la secte pour déménager dans le sud du pays et s'installer dans l'immense ville industrielle de Flint, et il demeurait introuvable. Le chef de la secte avait manifestement mis en scène son propre suicide afin d'éviter toute recherche.

Pour calmer ses frissons, Sunderson mangea son dernier sandwich aux haricots et aux oignons grillés, et but une bonne rasade de sa flasque de schnaps. Boire en service était bien sûr une faute professionnelle grave, mais d'après lui, il n'y avait pas un seul autre flic à cinquante kilomètres à la ronde. Fatigué et glacé jusqu'aux os, il atteignit la maison longue, habilement bâtie en rondins. Ces vauriens de la secte auraient pu gagner pas mal d'argent, pensa-t-il, en construisant des bungalows d'été. Si cette maison n'avait pas fait trente mètres de long, ç'aurait été un endroit agréable à vivre, niché dans une vallée de feuillus à côté d'un torrent qui se jetait dans la rivière. Avant d'enregistrer les témoignages de dix-sept personnes qu'il considérait toutes comme peu fiables, il s'était dit que ce torrent aurait été idéal pour une bonne partie de pêche à la truite, à condition que les disciples abandonnent leur logement après le départ de leur chef, le Grand Maître. Selon leur expression, et non la sienne. Tous ces témoins semblaient souffrir d'une gueule de bois carabinée, après une veillée consacrée à leur chef, où ils avaient sans doute abusé de leurs infects vins de baies sauvages, que lui-même avait goûtés lors d'une précédente visite. Le pire était le vin de mûres, le meilleur le vin de sureau. Il se demanda distraitement ce qu'ils allaient faire des trente stères de bûches débitées et entassées pour l'hiver, une fois qu'ils auraient abandonné leur foyer.

Les couples chargeaient des 4 × 4 décrépits : deux Broncos et un Suburban au pare-chocs avant presque entièrement rongé par la rouille. Les femmes, aux yeux rougis de larmes, étaient pourtant assez séduisantes – du moins selon les critères de la Péninsule Nord, lesquels étaient plutôt souples –, une constante chez les membres de la secte de Dwight. Sunderson aimait bien taquiner le Grand Maître à ce sujet, même si ses piques faisaient sursauter les adjudants ou les gardes du corps qui entouraient en permanence G.M., comme l'appelaient ses subalternes. G.M. alias Dwight appréciait ces taquineries et faisait remarquer qu'à l'université de Marquette on distiguait les étudiantes originaires de la Péninsule Nord de celles qui venaient du sud de l'Etat, car les filles du cru étaient beaucoup plus potelées. G.M. avait aussi

éclaté de rire lorsque Sunderson avait craché par terre son vin de mûres en pensant que cette saleté avait le même goût que le sirop pour la toux Robitussin.

« Non mais quels crétins accepteraient de boire une saloperie pareille ? avait demandé Sunderson.

— Mes ouailles », répondit G.M. avant d'ajouter que, selon tous les herboristes, les mûres augmentaient l'énergie sexuelle.

En route vers son véhicule garé près du bâtiment des bains, Sunderson adressa des signes de tête à plusieurs traînards en appréhendant les dix kilomètres de chemin de terre bringuebalant qui le séparaient des gravillons de la route du comté. Il fallait toujours envisager un certain taux de petite criminalité dans la Péninsule Nord pour cette simple raison qu'à moins d'une affaire grave aucun flic ne désirait s'y aventurer, surtout par mauvais temps. On s'amusait souvent à envoyer un bleu à quatre-vingts kilomètres du poste de police en plein hiver pour mettre fin à une rixe de bar, et quand le malheureux atteignait enfin le bar en question, la rixe était d'habitude oubliée, à moins qu'on ait utilisé des armes, une exception dans le bon vieux temps, mais un délit plus fréquent ces dernières années.

Après avoir parcouru quelques kilomètres sur le chemin cahotant, bu deux bonnes rasades de schnaps et mis le chauffage à fond, il eut enfin bien chaud. Cette chaleur le fit somnoler et il dut se garer à l'écart de la route pour faire une petite sieste, laquelle se révéla si longue qu'à son réveil il faisait un froid de canard dans la voiture, le monde était obscur et un fin grésil tapotait le pare-brise. Il eut un bref frisson de panique, mais il était seulement six heures du soir, même si à cette latitude septentrionale il aurait aussi bien pu être minuit. L'un de ses beaux-frères, qui dirigeait une chaîne de terrains de caravaning en Arizona, lui avait proposé la direction d'un de ces campings après sa retraite imminente, mais cette idée lui donnait la nausée. Il avait néanmoins promis d'en visiter un au cours des vacances de Thanksgiving quand il irait voir sa mère, âgée de quatre-vingt-sept ans, qui vivait dans un endroit nommé Green Valley, en Arizona. Sunderson ne savait quasiment pas se servir d'un ordinateur, mais Roxie, la secrétaire qu'il partageait avec d'autres policiers du bureau, avait cherché Green Valley sur Internet, et de fait cet endroit n'était guère verdoyant, surtout les montagnes beiges de déchets miniers situées à l'ouest de la résidence pour retraités.

Il quitta la grand-route près de Marquette et acheta pour son dîner un chausson à la viande fourré aux patates et aux carottes, qu'il finit par manger dans sa voiture, garé devant sa maison plongée dans l'obscurité, convaincu que le micro-ondes aurait bousillé la pâte croustillante. Jadis très bien élevé, il était devenu négligent au cours des trois années qui avaient suivi son divorce. Maintenant il était si absorbé par ses pensées qu'il se mordit le doigt en mangeant la dernière bouchée de son chausson. Il ne savait pas avec certitude si G.M. était un criminel, au sens où il y aurait eu des preuves indiscutables contre lui. C'était son premier cas vraiment intéressant depuis des années. Tout avait commencé quand un homme était venu dans son jet privé de Bloomfield Hills jusqu'à Marquette pour montrer à Sunderson une feuille de papier prouvant un retrait de trente mille dollars sur le compte en banque de sa fille. Cette petite était la « reine » de l'enclave de G.M. Célibataire et blanche, elle avait vingt-cinq ans.

Sunderson ne s'intéressait nullement aux romans policiers, ces livres pour enfants qui égrenaient les recettes du chaos, mais il n'était guère évident de prouver qu'un délit quelconque eût été commis. Peu de citoyens comprenaient la trivialité du boulot d'un inspecteur dans cette région reculée et non urbaine – en ville, même si l'on faisait parfois appel à Sunderson pour résoudre une affaire délicate, la police s'occupait seule de ses propres délits affligeants. En tant qu'historien amateur, Sunderson avait un faible pour l'expression délicieuse d'Hannah Arendt, « la banalité du mal ».

Sunderson s'assit brièvement à son bureau pour prendre quelques notes, mais, après un généreux whisky, il se sentit vaguement léthargique. D'habitude il rédigeait ses notes avant de boire un verre, quand il aimait croire que son esprit carburait au maximum et que les détails d'une affaire lui mettaient les neurones en ébullition. Le rapport quotidien adressé à son supérieur hiérarchique relevait de la simple routine, mais il s'agissait d'ordinaire d'une liste de suppositions non prouvées jusqu'au jour où l'on touchait le jackpot.

1. Encore remarqué que tous les couples de la secte ont des filles âgées de onze, douze, treize ans ou plus. A propos de la rumeur d'abus sexuels, Dwight met-il sur pied son élevage personnel ?

2. Tous les membres de la secte restent bouche cousue, mais ils sont intarissables sur les niveaux de développement spirituel qu'ils souhaitent atteindre.

3. Il faut que je trouve une femme de ménage pour nettoyer cette putain de maison de la cave au grenier.

4. J'ai peu de chances de résoudre cette affaire avant ma retraite, une sur mille, mais la curiosité me tient par les couilles. Historiquement, l'Amérique a toujours été bourrée de sectes, pourquoi ?

Ce devait être l'une des nuits les plus horribles de son existence. Après un autre généreux whisky, il se mit la tête sous une grande couverture ajourée tricotée par son ex-femme et choisit un DVD commandé par Roxie, qui s'occupait de son abonnement à Netflix. Une jeune et ravissante Italienne faisait du vélo en jupe, et cette jupe se soulevait derrière elle pour exhiber un splendide derrière moulé dans une culotte blanche coincée comme il fallait dans la raie des fesses. Ce spectacle fascinait tous les hommes qu'elle croisait, y compris un prêtre. Le prê-

tre détourna l'attention de Sunderson, car au mois d'août précédent on avait tenté d'inculper un ecclésiastique dont les lèvres seraient entrées en contact avec le pénis d'un garçon durant une baignade organisée par l'église ; mais quand Sunderson interrogea le garçon en présence de ses parents, ce dernier n'était absolument pas sûr que c'était le prêtre, car il y avait des dizaines d'autres nageurs et le garçon reconnut que ce contact sexuel s'était produit sous l'eau. Le père du gamin, frustré de voir s'envoler un procès juteux, avait quitté la pièce en claquant la porte. Assureur de son métier, c'était aussi un escroc notoire. Sunderson ne révéla bien sûr pas aux parents qu'une autre plainte avait été déposée contre ce prêtre, mais les verdicts assortis du paiement de millions de dollars le hérissaient, convaincu qu'il était que dix mille voire vingt mille dollars devraient largement compenser une pipe maladroite. Comme le gamin pesait quatre-vingt-cinq kilos et était solidement bâti, Sunderson ne put s'empêcher de soupçonner que le plaignant était sans doute aussi coupable.

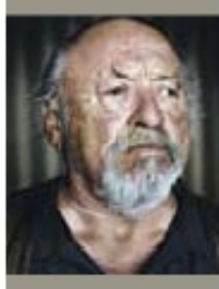
Le spectacle du prêtre égrillard du film et l'emploi évident d'une machine à vent pour soulever la jupe de la mignonne eurent raison de l'érection naissante de Sunderson, qui s'endormit et se réveilla en criant à trois heures du matin, à cause du vent du nord qui faisait claquer les fenêtres de la maison, et d'une branche d'arbre qui craquait. Il avait perdu toute sa lucidité de la veille et son esprit d'analyse si utile durant sa marche le long de la rivière après sa rencontre avec les témoins, et il était maintenant en proie à un déluge merdique d'images oniriques du camp de G.M.

Les dix-sept témoins avaient en général admis que le bûcher flottant se trouvait quelque part entre cinquante et cent mètres en aval de la rivière lorsque les flammes étaient apparues et qu'ils avaient soudain entendu un coup de feu. Sunderson avait admiré suffisamment de feux de joie dans sa vie pour savoir qu'on ne voyait jamais grand-chose au-delà de leur lueur éblouissante, mais dans son rêve le camp tout entier était éclairé à la manière de ces discothèques vrombissantes où il détestait entrer pour arrêter un délinquant. Chaque génération était dupée jusqu'à l'ennui par sa propre musique. La mise en scène de la mort du gourou était désormais une évidence.

Sa panique en se réveillant des rêves torrides de la nuit s'expliquait surtout parce qu'il était coincé dans un angle du grand canapé en cuir, la couverture ajourée nouée autour de la tête, l'étouffant presque. Pour cet homme extraordinairement ordinaire, la confusion qu'il ressentit alors était aussi blasphématoire que s'il avait tout à coup perdu les deux bras en conduisant sa voiture. Les adeptes féminines de la secte dansaient nues au son des tam-tams, mais elles étaient effrayantes plutôt qu'aguichantes, et puis que faisait Roxie parmi elles ? Sunderson et Roxie se retrouvaient trois fois par mois chez lui pour faire l'amour, mais elle se garait à deux rues de là et la nuit elle faisait mine de promener son chow-chow dans la ruelle afin de protéger le secret de leur liaison, car elle était mariée. Un disciple de la secte faisait aussi rôtir Walter, le chien de Sunderson, sur un barbecue, bien que l'animal fût mort depuis plusieurs années. Il s'attendait vraiment à ce que la retraite lui éclaircît les idées, mais plus cette échéance approchait plus il était évident que cette lucidité nouvelle s'éloignait.

Il sortit en sous-vêtements sur la véranda pour que le froid le revigore et lui remette les idées en place. Ce processus prit moins d'une minute et il constata avec plaisir qu'une grosse branche de chêne venait de tomber sur la Chevrolet Tahoe flambant neuve du crétin qui habitait de l'autre côté de la rue, un trader malhonnête qui faisait d'ordinaire profil bas. De retour à l'intérieur, il se prépara une assiette de saucisses italiennes et d'œufs sur le plat. Il reprit son film en se gavant de radis noirs en saumure maison, convaincu que l'indigestion constituait une réalité préférable à sa vie onirique. La jeune Italienne, maintenant allongée nue sur son lit, lâcha un « aïe ! » sonore en s'arrachant un poil pubien, après quoi elle commença à se masturber. C'était électrisant, malgré ses remontées acides presque immédiates. La saucisse italienne et le radis noir faisaient mauvais ménage. C'était le moment idéal pour un comprimé de Gas-X et un délicieux verre de whisky canadien. Il mit de côté le restant du film pour l'heure précédant la prochaine visite nocturne de la discrète Roxie. Tous deux étant d'origine scandinave, ils privilégiaient l'adultère bien ordonné et régulièrement programmé tous les dix jours. Il s'installait alors sur la véranda de derrière et elle arrivait à pied dans la ruelle quand il faisait mauvais, ou sur son scooter des neiges rose en hiver. Elle appartenait à un club féminin de scooter des neiges appelé les Snow Queens et elle se mit en colère lorsqu'il lui déclara que ce nom illustrait parfaitement le manque d'imagination de la plupart des habitants de la région de Marquette. Il méprisait les scooters des neiges, qu'il surnommait « les fusées du périnée ». Et puis il n'avait aucun goût pour l'une des positions érotiques préférées de sa maîtresse, où elle était assise nue sur son sèche-linge réglé sur « coton résistant temp. élevée » afin d'en sentir les vibrations chaudes. Lui qui mesurait un mètre quatre-vingt-deux devait alors grimper sur un tabouret bas pour que leurs deux corps entrent bien en contact, et au moment de l'orgasme il redoutait chaque fois de basculer en arrière. Ensuite, elle se pelotonnait sur le canapé dans le peignoir en éponge de Sunderson, fumait un certain nombre de Kools, descendait une Bud Light, et ils regardaient ensemble les infos de onze heures. A l'inverse, lors d'un voyage en Italie avec sa femme, il s'était senti absurdement et délicieusement stimulé par les formes féminines drapées des tableaux de la Renaissance. La sexualité comportait un nombre presque infini de strates, mais celles du bas étaient vraiment pathétiques.

Jim HARRISON



AVANT-PREMIÈRE

Rétrospective

Avraham B. YEHOSHUA

BIOGRAPHIE

Avraham « Boolie » Yehoshua est né en 1936 dans une famille séfarade de Jérusalem, où il a étudié la littérature avant d'entamer une carrière d'instituteur. Ce militant actif en faveur du processus de paix israélo-palestinien, qui enseignera à l'université de Haïfa, a commencé à publier à l'âge de 20 ans pendant son service militaire dans Tsahal – des nouvelles, des pièces de théâtre – mais attendra la quarantaine pour faire paraître son premier roman, *L'Amant* (1979). D'autres suivront, nombreux, dont *La Mariée libérée* (2002), ainsi que des essais.

LE LIVRE

A 70 ans, Yaïr Mozes est un cinéaste israélien consacré. Convié à une rétrospective de son œuvre à Saint-Jacques-de-Compostelle, il s'y rend en compagnie de Ruth, la soixantaine, sa muse, son actrice fétiche, toujours très belle, mais également la cause de sa brouille définitive avec son scénariste Saül Trigano – ex-compagnon de Ruth. Assez imbu de sa personne, Mozes tombe des nues en constatant la part faite à ses premiers films, des réalisations de jeunesse assez maladroites, dont le génial Trigano fut en réalité le maître d'œuvre. Qui plus est, dans la chambre de son hôtel espagnol, Mozes tombe sur un tableau troublant : une Charité romaine datant du Moyen Age, représentant une jeune femme donnant le sein à un vieillard grabataire et décharné. Or c'était précisément une scène imaginée par Trigano dans un projet de film pour Mozes, avec Ruth dans le rôle féminin, et que le metteur en scène a décidé de censurer, d'où sa fâcherie profonde avec son scénariste. Cette coïncidence va profondément affecter Mozes, d'autant que la manifestation le ramène à ce qu'il voulait oublier. Cette rétrospective va finalement être, aussi, celle de sa vie, quitte à le faire vaciller et l'inciter à se confesser à un prêtre catholique – le comble pour un Juif. « Peut-on corriger le passé ? Impossible, mais on peut tenter d'apaiser la colère ancienne. » Et quand Mozes veut reprendre contact avec Trigano, qu'il n'a pas vu depuis trente ans, ce dernier accepte de le pardonner à une condition, très particulière... Profond, érudit, sensible, A. B. Yehoshua signe là un grand roman sur l'expiation et la rédemption, thèmes chrétiens s'il en est.

D.P.

Rétrospective ('Hessed Sefaradi) par **Avraham B. Yehoshua,** traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche, 480 p., 22 €. Copyright Grasset/ Calmann Lévy. En librairie le 29 août.

J. BONNET

Au moment de pénétrer, vers minuit, sur l'immense et austère esplanade dépouillée de tout ornement, de statue ou de fontaine hormis de lourdes chaînes métalliques ceinturant ses bordures, le metteur en scène a l'impression que l'angoisse de sa compagne est enfin retombée, tandis que le regard de l'actrice rayonne de gratitude à l'égard de celui qui l'a emmenée avec lui. Du perron de l'ancien hospice hébergeant jadis les pèlerins et transformé depuis en *parador*, deux grooms à la chevelure d'argent se précipitent vers eux pour prendre leurs bagages. Sans se laisser dissuader par l'heure tardive ni par la fatigue évidente de ses invités, leur hôte les presse d'admirer la célèbre cathédrale : à cette heure, juchés sur le fronton entre ses clochers jaunâtres, des souverains et des saints se dressent en leur honneur. Leur guide improvisé énumère les saints patrons et les bâtisseurs du sanctuaire dans un anglais fruste mais fluide et s'extasie devant l'étendue de la place où des fidèles affluent chaque jour : nul doute qu'il s'acharne à prouver à ses invités que la sainteté du lieu où ils viennent de poser le pied ne le cède en rien à celle de leur pays d'origine.

Enchanté par la splendeur de la cathédrale et par la majesté de l'hôtel qui les attend tout à côté, le metteur en scène Yaïr Mozes se félicite de n'avoir pas décliné la requête de son ambassade et, malgré le poids des ans, d'avoir atterri dans ce pays lointain afin d'assister à une rétrospective de ses films. Mais, comme souvent au cours des dernières années, la tristesse le submerge à la pensée de son directeur de la photographie, qui épaulerait déjà sa caméra et, au cœur de cette pureté hivernale, tenterait de fixer sur la pellicule, sinon la cathédrale elle-même immortalisée un nombre incalculable de fois, du moins l'éclat de la lune dont la pâleur se reflète sur les chaînes de la place, voire l'ombre des marches massives menant à la ville ancienne. Et le metteur en scène songe que, s'il s'emportait, comme jadis, contre le gaspillage d'une précieuse pellicule, son directeur de la photographie sourirait sans un mot et arguerait que des prises de vue inopinées, sans aucun rapport avec l'intrigue ou les personnages, offraient, plus d'une fois, la possibilité d'enrichir sur la table de montage des enchaînés banals entre des scènes et d'insuffler à un film éminemment réaliste cette dimension mystique et symbolique si prisée de son ex-scénariste.

Eût-il été encore en vie que Tolédano, le directeur de la photographie, ne se serait pas tenu coi sous le flot intarissable des explications de leur hôte auquel il convenait décidément d'imposer des limites, mais il se serait écarté et, de manière à la fois furtive et ostensible, aurait gavé sa caméra affamée du profil, ou de la silhouette, voire de la seule ombre de Ruth, elle dont l'amour qu'il lui vouait avait causé la mort de Tolédano.

C'est peut-être à cause d'elle que, des années après son décès, Mozes se souvient autant de lui, car l'actrice, objet de l'amour malheureux du directeur de la photographie, est devenue, depuis, la compagne de voyage attitrée de Mozes ou, plus précisément, une « figure » qu'il a prise sous son aile. A cette heure, la voilà sous sa protection, vêtue d'un manteau à poils râpé, un peu courbée, presque recroquevillée mais, malgré les traces laissées par les ans, elle demeure attirante, alors que son attention bienveillante, qui paraît sincère même quand elle ne l'est pas, encourage le déluge verbal nocturne qu'il convient d'endiguer, une fois pour toutes.

L'invité agrippe le bras de son hôte dont il a oublié le nom à force d'épuisement : « Oui, cher monsieur... votre cathédrale est digne d'éloges, et j'espère que, demain, elle n'aura pas songé à déserter son esplanade, de sorte qu'au cours des trois jours de notre séjour nous aurons du temps à profusion pour nous en émerveiller. » Individu râblé de type celtique, chauve à la face lunaire, le directeur des archives cinématographiques sourit, tout en répétant son nom sur un ton modeste et non moins ferme : Juan de Viola. Mais il met en garde Mozes contre l'illusion d'une « profusion de temps ». Le programme de la rétrospective, qui n'a pas encore été communiqué aux invités, est surchargé ; deux films au moins seront projetés chaque jour, sans compter les repas et les débats. Car la curiosité à l'égard du cinéma de l'Etat juif est aiguisée non seulement aux archives mais encore à l'institut ; d'ores et déjà, les questions de professeurs et d'étudiants déjà familiers de l'œuvre de l'Israélien s'accumulent, et nul doute que s'y ajouteront celles de simples amateurs.

A l'occasion de certaines rétrospectives, deux chambres sont réservées pour le metteur en scène et l'actrice car leurs biographies respectives sur Internet laissent la teneur réelle de leurs relations dans un flou énigmatique. En revanche, certains organisateurs ne prévoient délibérément qu'une seule chambre d'hôtel, soit en se fondant sur la rumeur, soit par simple souci d'économie. Chaque fois qu'on leur propose deux chambres, le réalisateur et l'actrice les acceptent puis les utilisent selon leur humeur, mais ils s'y résignent de bon gré quand on leur en attribue une seule.

Dans cet hôtel historique où chaque recoin témoigne du souci esthétique de transmuer un lointain passé médical en luxe confortable, les invités ont reçu une vaste chambre sous les combles où de grosses poutres forment la charpente à la savante architecture. Les meubles anciens sont briqués à l'encaustique cuivrée ; les rideaux de velours sont festonnés avec une passementerie soyeuse assortie au tapis moelleux. Dans les armoires murales ouvragées, les attendent de larges étagères et une pléthore de cintres en bois capitonnés de tissu. Certes, il n'y

a pas deux lits jumeaux, mais le lit double, sur lequel sont étendus des couvre-lits ornés de broderies rustiques, affiche des dimensions généreuses. Couverte de carreaux étincelants et équipée d'une robinetterie moderne et perfectionnée, la salle de bains est vaste, avec une baignoire géante reposant sur des pieds en céramique ; on l'a sans doute conservée comme un vestige médiéval car, à en juger par son style et ses proportions, il semble qu'en des temps reculés on y lavait deux pèlerins à la fois. Déjà, le regard inquisiteur de Ruth – qui a grandi dans une bourgade du sud d'Israël et qui aspire désormais à séjourner dans des endroits conjurant sa détresse d'alors – confirme cette magnificence et, sans plus tarder, impatiente de plonger dans un sommeil insouciant, elle se défait de ses vêtements et se love sous l'énorme édredon.

Mozes – individu de taille moyenne qui, au cours des dernières années, a laissé enfler un bedon rondelet, incongru dans sa famille, mais compensé par un bouc d'allure artiste – se montre satisfait par la chambre et le lit double, bien que le programme surchargé de la rétrospective le préoccupe un peu. Malgré l'heure tardive, il ne se hâte pas de rejoindre sa compagne endormie mais se déchausse et vaque en silence afin de ne pas la déranger. Cela fait déjà longtemps qu'il se conduit avec une tendresse particulière à son égard, d'autant qu'elle ignore encore qu'elle ne jouera pas dans son prochain film. Bien que minuit ait sonné depuis un bon moment, il ne se fie pas à sa fatigue et avale une gélule à même de calmer son anxiété. Voulant baisser un peu la température de la chambre, il ne réussit pas à dénicher la commande et il entrebâille donc la fenêtre pour que la fraîcheur hivernale aère la chambre. Surpris, il s'aperçoit que l'antique cathédrale ne règne pas seulement au-dessus de l'énorme esplanade mais que, sous son chevet, une autre place, assez large, a été aménagée au centre de laquelle, sur un socle élevé, s'élance un ange de pierre brandissant une épée sous le nez de l'invité.

Ravi, Mozes savoure l'air vif avant de refermer la fenêtre et de la calfeutrer avec le rideau de velours opaque pour éviter que la lumière matinale ne le réveille trop tôt, puis, avec des gestes précautionneux, sans effleurer le corps assoupi, il se glisse sous l'énorme édredon. Au vu de ses derniers examens sanguins, le médecin traitant de Ruth lui en a prescrit de nouveaux qu'elle a repoussés de jour en jour, malgré l'insistance de Mozes. Cependant, ce dernier pense qu'elle ferait mieux de consulter à leur retour d'Espagne. Ces résultats devraient-ils révéler un problème réel qu'il aurait assez de temps pour le traiter mais, entre-temps, il convient de profiter du répit qu'offre cette escapade pour calmer cette inquiétude. La sienne d'ailleurs plutôt que celle de Ruth.

Grâce à l'interrupteur sur le flanc du lit, il efface enfin les flaques de lumière car seule l'obscurité totale parvient à chasser les effets dévastateurs de son imagination sur son sommeil. Sauf que, sur le mur attenant au lit, proche du plafond, un point lumineux récalcitrant persiste. Il éclaire un tableau dans un cadre doré ou, du moins, attire l'attention sur lui, et, tandis que Mozes hésite à se lever et à se battre contre un éclairage aussi faible, le poids de la fatigue qui s'est emparée de lui l'emporte, et il se pelotonne en position fœtale non sans distinguer dans la pénombre, d'un regard furtif, deux figures mythologiques : un homme chauve au torse dénudé, assis ou agenouillé aux pieds d'une jeune fille à la poitrine découverte. Il ôte alors ses lunettes, retire son appareil auditif, puis s'assoupit.

Ruth avait été la première à remarquer la baisse de son ouïe, après avoir noté que, pendant ses apparitions publiques, le metteur en scène haussait la voix plus que de raison et répondait parfois de travers. Certes, des amateurs polis pouvaient se satisfaire de réponses hasardeuses par complaisance pour ses films, mais les nouvelles générations posaient des questions exigeantes et pointues et se montraient impitoyables quand le réalisateur livrait une réponse incongrue. Parfois, un individu de bonne volonté se dressait au milieu du public pour reformuler la question tout en y répondant, mais un tel secours, fût-il apporté avec bienveillance, ne rehaussait pas le prestige du conférencier.

Voilà pourquoi Mozes s'était résigné à recourir à un appareil auditif qui, si discret fût-il, ne pouvait échapper à un œil exercé et révélait du coup son âge avancé. Enfoncés dans les oreilles, les deux écouteurs laissaient échapper une brève mélodie, comme pour lui annoncer « Nous sommes à ton service » et accentuaient ainsi le vacarme environnant. Parfois, ils sifflaient ou bourdonnaient, soit qu'un autre appareil auditif planté dans une oreille étrangère leur émît un signal de connivence, soit que quelque radar militaire camouflé tentât de les identifier. Lorsqu'une pile rendait l'âme, elle annonçait son agonie par une sonnerie prolongée, têtue, impossible à ignorer, et, ainsi, pendant une conversation amicale ou en pleine conférence, devait-il retirer son appareil pour en changer les batteries.

Mais, somme toute, cet appareil avait été bénéfique à Mozes. Ses instructions à ses acteurs ou à son équipe de tournage devenaient plus claires, et, en public, il paraissait à la fois concentré et décontracté. Fait étrange, ces minuscules auxiliaires lui apprirent que la surdité n'était pas seulement une donnée physiologique mais aussi psychologique. Lorsqu'il oubliait de les introduire dans ses conduits auditifs, il se montrait cependant capable de saisir des inflexions fines, presque inaudibles, dans les propos d'autrui. De même, sa prostate, qui avait gonflé au cours des dernières années, lui avait-elle enseigné une leçon similaire : lui et elle pouvaient s'ignorer l'un l'autre pendant de longues heures, même après avoir beaucoup bu, mais, parfois, pour une raison in-

connue, à cause de l'exaltation suscitée par une idée nouvelle, d'une émotion complexe, voire d'un ascenseur trop lent et trop exigu, la prostate alertait son propriétaire. Alors, si les toilettes étaient éloignées ou introuvables, il n'avait pas d'autre choix que de se précipiter dans un recoin dissimulé, derrière une voiture stationnée, ou des poubelles, ou encore des bonbonnes de gaz dans la cour d'un immeuble choisi au hasard. Un jour, désemparé, il s'était faufilé dans un jardin privé dont le propriétaire aux aguets l'avait houspillé. Mozes s'était défendu avec un sourire : « Et si je n'avais été qu'un chien des rues, tu l'aurais humilié comme ça, lui aussi ?

— Mais tu n'es pas un chien, avait rétorqué, méprisant, le bonhomme et, malgré tous tes efforts, tu ne pourrais pas en être un. » Mozes s'était reboutonné et avait déguerpi sans un mot, bien qu'il eût pu lui raconter que, au début de sa carrière de metteur en scène, il avait tourné avec son scénariste, Saül Trigano, un court-métrage surréaliste de trente minutes dans lequel un mari soupçonnant sa femme d'infidélité s'était déguisé en chien pour la filer. A leur grand étonnement, ils avaient réussi à en tirer un film qui ne fût pas une simple pochade. Le scénario élaboré et les prises de vue léchées, illustrées par une bande sonore en harmonie, avaient tiré des expressions humaines crédibles du chien incarnant le mari jaloux. Ce chien traverse encore la mémoire de Mozes : un bâtard imposant à la robe jaune, poilue, mélancolique, ressemblant plus à une hyène qu'à un chien, avec de grandes oreilles tombantes, sans doute le rejeton d'une antique grand-mère épagneul. Le chien était si obéissant aux directives du metteur en scène qu'il semblait que son âme canine eût assimilé la folie du mari jaloux. Après la fin du tournage, le chien s'était attaché aux basques du metteur en scène ; compagnon déroutant, fidèle, l'air perpétuellement affligé, comme si Mozes avait réussi à lui insuffler une âme humaine – puis, un beau jour, son cerbère avait traversé la rue de manière inconsidérée et s'était fait écraser.

L'obscurité est certes totale, mais les aiguilles de la montre, elles, ne le trompent pas : sept heures et demie et non cinq heures du matin. Morphée avait vaincu sa conscience et son anxiété et même si, pendant la nuit, un rêve étrange avait surnagé, cela ne l'avait pas préoccupé outre mesure. Yaïr se glisse discrètement hors du lit, s'efforce de ne pas provoquer de remue-ménage et, se fiant à sa seule mémoire, gagne à tâtons la salle de bains. Aussitôt, sa compagne, encore endormie mais déjà consciente, annexe d'instinct les zones libérées du territoire évacué.

D'une lucarne de la salle de bains, il peut apercevoir des passants déambuler le long de la muraille de la cathédrale. Au premier jour de la rétrospective, avant le début des hostilités, il convient de prendre encore un peu de repos. Des rais de lumière s'infiltrent jusqu'au lit et dorent les pieds de l'actrice dépassant de l'édredon qui a un peu glissé. Mozes les recouvre, puis se concentre sur la reproduction accrochée au mur. Son regard rapide de cette nuit était superficiel et trompeur. Le peintre avait sans doute voulu illustrer une mystérieuse scène mythologique – non le désir d'un vieillard pour une jeune femme mais celui d'un homme famélique et désespéré. Le vieil homme musculeux est bien évidemment un captif car ses mains sont liées dans le dos et ses pieds nus et sales viennent, semble-t-il, d'être détachés des fers posés à côté de lui. Ses geôliers l'ont à ce point affamé qu'il est attiré par la poitrine charitable de la jeune femme nourricière qui guide, avec précaution, sa tête pelée jusqu'à son sein ivoirin.

Mozes cherche le nom du peintre et ne trouve que ces mots écrits en caractères italiques : *CARITAS ROMANA*. « Charité romaine ». Tel l'éclair, une question surgit : Trigano connaissait-il cette scène étrange et osée, accrochée par hasard dans cet hôtel de Galice, en Espagne ? Se peut-il que, dans les premières lueurs du matin, Mozes découvre ainsi, avec une simplicité déconcertante, à Saint-Jacques-de-Compostelle, la source cachée, l'étincelle qui avait embrasé l'imagination de son scénariste, jeune homme doué, quasi-génie doublé d'un fieffé têtu, ignorant le compromis, et qui, à cause d'une scène annulée dans le film que Mozes avait mis en scène, avait rompu ses relations non seulement avec le réalisateur mais encore avec son amie et compagne ? Depuis, cette dernière dépend de Mozes, non qu'il s'y sente obligé mais comme une préoccupation constante. Ce tableau mythologique avait-il inspiré à Trigano cette scène démente, destinée à bouleverser le public à la fin de leur dernier film commun ?

Avraham B. YEHOSHUA

AVANT-PREMIÈRE

Pigeon, vole

Melinda NADJ ABONJI

BIOGRAPHIE

Melinda Nadj Abonji est née en 1968 en Voïvodine, (aujourd'hui Serbie). Elle a d'abord été élevée en Hongrie par sa grand-mère avant de rejoindre, à l'âge de quatre ans et demi, ses parents à Küsnacht, en Suisse. Après des études de musique à l'université de Zurich, cette violoniste réputée participe régulièrement à des performances pour la compagnie zurichoise MasterPlanet. *Pigeon, vole,* son deuxième roman, a obtenu en 2010 le très convoité prix du Livre allemand, doté de 25 000 euros.

LE LIVRE La famille Kocsis, issue d'une minorité hongroise de Voïvodine (ex-Yougoslavie), s'est installée en Suisse, sur les rives du lac de Zurich, et représente un modèle d'intégration réussie : en janvier 1993, elle obtient la gérance du restaurant *Mondial*, un établissement bien situé, convoité par des candidats autrement plus « locaux ». Les parents et leurs deux filles, Ildikó et Nomi, trinquent à cette réussite. C'est la première, l'aînée, surnommée Ildi, qui raconte leur histoire, celle d'une émigration plus ou moins bien vécue, ponctuée d'allers-retours réguliers (en Chevrolet puis en Mercedes !) entre leur pays d'accueil et leur terre natale, où ils retrouvent Mamika, la grand-mère paternelle, et une ribambelle d'oncles et de cousins. S'ils n'ont jamais fait en Suisse l'objet de réelles brimades, les Kocsis s'y sentent toujours des étrangers, des « Yougos », quand bien même ils ne jurent que par le travail et mettent un point d'honneur à ne pas se faire remarquer. Pour rien au monde le père, Miklós, anticommuniste farouche, que la mort de Tito en 1980 a réjoui, ne reviendrait dans « ce désert yougoslave » avec « ces abrutis de titistes ». Mais lorsque la guerre éclate dans les Balkans, au début des années 1990, elle rouvre de vieilles blessures... D'inspiration autobiographique, ce premier roman à paraître en français restitue avec sensibilité le tiraillement des exilés et la difficulté à trouver son équilibre entre deux pays, deux cultures, deux langues. Dans un style très oral, marqué par cette dualité, la narratrice tient la chronique enlevée de réunions familiales hautes en couleur et en saveurs, de discussions politiques houleuses, mais aussi de ses premiers émois amoureux et de son émancipation. **D.P.**

Pigeon, vole (Tauben fliegen auf) par **Melinda Nadj Abonji,** traduit de l'allemand (Suisse) par Françoise Toraille, 238 p., 20 €
Copyright Métailié.

P.MATSAS

L'ÉTÉ DE TITO

Quand enfin nous arrivons dans notre voiture américaine, une Chevrolet marron foncé, chocolat pour ainsi dire, le soleil impitoyable embrase la petite ville, il a presque entièrement dévoré les ombres des maisons, des arbres, c'est à l'heure de midi que donc nous arrivons, nous tendons le cou pour essayer de voir si tout est encore là, si tout est resté comme l'été dernier et comme toutes les années précédentes.

Nous approchons, suivant comme en glissant l'allée de peupliers majestueux qui annonce la petite ville, et je n'ai jamais dit à personne que ces peupliers me mettent en transe, me lient en un éclair à Matteo (le vertige qui me saisit quand nous tournoyons sans fin, Matteo et moi, dans la plus belle clairière près du village, enlacés, son front touche le mien, puis la langue de Matteo, étrangement froide, ses poils noirs, caressant sa peau comme s'ils étaient subjugués par sa beauté rayonnante).

En longeant les peupliers, quand leur scintillement me fait perdre la raison, quand notre nef couleur chocolat glisse sans bruit d'un arbre à l'autre, l'air de la plaine dans les intervalles, visible maintenant, je le vois cet air désormais immobile sous le soleil impitoyable, mon père, s'adressant à la climatisation, affirme que tout est exactement comme la dernière fois, il dit doucement rien n'a changé, rien du tout.

Je me demande si mon père voudrait qu'une brigade de jardiniers élague au moins les branches – au foisonnement sauvage, opposer la civilisation ! – ou qu'à l'aide de machines appropriées ils abattent une fois pour toutes ces peupliers qui annoncent la ville ! (Nous serions alors assis sur l'une de ces souches, dominant du regard cette plaine repue de la chaleur de midi, et mon père, qui se sentirait même obligé de grimper sur l'une de ces souches, tournerait sur lui-même et proclamerait avec l'amertume de celui qui a longtemps attendu pour enfin avoir raison, mieux vaut tard que jamais ! Enfin, ces maudits arbres couverts de poussière ont disparu.)

Personne ne sait ce que représentent pour moi ces arbres, l'air entre eux, que l'on peut nettement voir, nulle part ailleurs les arbres ne semblent tant promettre, je n'ai qu'un désir, cette fois encore, m'arrêter, m'adosser à l'un de ces troncs, lever les yeux, succomber au charme frémissant des feuilles, et cette fois encore, je ne demande pas à mon père de s'arrêter, parce qu'à la question « pourquoi » je ne saurais que répondre, parce qu'il faudrait alors raconter beaucoup de choses, et sûrement me faudrait-il parler de Matteo, expliquer pourquoi je veux qu'on s'arrête en cet endroit même, alors qu'on touche au but.

Notre voiture, comme sous l'effet d'une force secrète qui la libérerait des inégalités de la chaussée, poursuit donc sur sa lancée, et avant d'arriver pour de bon nous devons franchir une dernière étape du « rien n'a changé », la civilisation subit un nouveau revers, ou plutôt doit marquer une pause, et nous autres, les enfants, écrasons nos joues sur la vitre gauche étonnamment fraîche, considérons, incrédules, des gens qui vivent sur une montagne d'immondices, rien n'a changé, dit mon père, des cahutes en tôle ondulée, des bouts de caoutchouc, des enfants dépenaillés jouant au milieu des carcasses de voitures et des ordures ménagères comme s'il n'y avait rien de plus normal, c'est quoi, ces débris, voilà ce que je voudrais demander alors que la nuit descend, que tous les objets épars dans un désordre extrême prennent vie. Et l'espace d'un instant infime, j'oublie les peupliers, Matteo, le scintillement, la Chevrolet, la nuit de la plaine obscure m'entoure de toute sa force destructrice, je ne les entends pas, les chants des Tziganes, si souvent évoqués, tant admirés, je ne vois que les ombres avides dans l'obscurité, aucun réverbère ne les chasse.

Mon père lorgne par la vitre, il hoche la tête, toussote, sa toux sèche, il roule si lentement, on croirait qu'il va dans quelques instants arrêter complètement notre voiture, regardez donc tout ça, dit-il en tapant de l'index contre la vitre de la portière (je me souviens d'un feu dont la fumée s'évanouit) et moi, recueillant les visages figés sous la crasse, les regards acérés, les haillons, les guenilles, la lumière qui tremble au-dessus de ces montagnes d'immondices, regard qui s'agrandit comme pour comprendre tout cela, ces images de gens qui n'ont pas de matelas, encore moins de lits, et qui pour cette raison peut-être s'enterrent la nuit dans le sol, dans cette plaine d'un noir profond, qui maintenant, en été, rayonne de la splendeur des tournesols et s'abandonne, l'hiver venu, au point qu'on la prend en pitié, la terre, rien que la terre, qu'écrase alors un ciel pesant une tonne, qui, quand il la laisse en paix, devient mer, sans un souffle de vent.

Je ne l'ai jamais dit à personne, mais j'aime cette plaine quand elle se réduit à un simple trait, étendue désolée, elle n'offre rien ; solitude complète dans cette plaine dont on ne peut rien espérer, sur laquelle on peut tout au plus s'étendre, bras écartés, c'est la seule protection qu'elle accorde.

Si j'avais dit que j'aimais Matteo (un Sicilien qui avait débarqué dans notre classe juste avant les grandes vacances, *ciao, sono Matteo de Rosa !*, et que tout le monde avait tout de suite aimé, sauf le prof), il est probable que la plupart des gens m'auraient comprise, mais comment dit-on qu'on aime une plaine, les peupliers dans la poussière, indifférents, fiers, et l'air tout alentour ? L'été, quand la plaine a grandi d'un étage, champs de tournesols, de maïs, de blé où que l'on tourne les regards, on raconte qu'il arrive régulièrement que des gens disparaissent dans ces champs qui s'étendent à perte de vue, si on n'y prend garde, la plaine nous empoigne, nous dévore, c'est ce qui se raconte, mais je n'y crois pas, je crois que la plaine est une mer, qu'elle a ses propres lois.

Les pauvres types, dit ma mère comme devant la télé, mais au lieu de changer de chaîne, nous passons notre chemin, nous poursuivons notre route dans notre boîte réfrigérée qui a coûté une fortune et nous rend si imposants qu'on dirait que la route est à nous, mon père met la radio pour que la musique transforme cette trivialité en un rythme de danse et guérisse en un clin d'œil le pied bot du réel : *Viens ici, ne t'en va pas au loin, viens ici, mon petit cœur, donne-moi un baiser…*

Nous traversons les rails avec un bruit qu'on remarque à peine, nous dépassons le panneau rouillé et planté de travers qui porte sans doute depuis des lustres le nom de la petite ville, on est arrivés, dit Nomi, ma sœur, elle montre du doigt le cimetière où l'injustice est de toute évidence la règle, des tombes dont personne ne se soucie, envahies par les mauvaises herbes, simples croix de bois, on distingue à peine les années, caractères presque indéchiffrables, on est arrivés, dit Nomi, et dans ses yeux se lit la peur de l'inévitable visite au cimetière dans les prochains jours, se tenir debout, désemparées, devant des tombes, avoir honte des larmes de nos parents, vouloir pleurer soi-même, imaginer là-dessous dans son cercueil notre grand-père paternel, notre grand-mère maternelle, que nous n'avons pas connus, Nomi et moi, des grands-oncles, des grands-tantes, nos mains, qui ne savent jamais quoi faire dans de tels moments, le temps qui n'est jamais celui qui conviendrait, si on pleurait, on saurait au moins quoi faire de ces mains ; des glaïeuls et des roses à peine écloses devant des tombes recouvertes d'une dalle, les morts dont les noms sont gravés dans la pierre, lisibles pour leur postérité, ces dalles que je n'aime pas parce qu'elles écrasent la terre de la plaine, empêchent les âmes qui reposent dessous de prendre leur envol.

Notre famille, maternelle et paternelle, gisant sous des dalles, au pire, cela manque de fleurs, les roses jaunes et roses, les glaïeuls, mais ces tombes recouvertes de dalles ne sont jamais à l'abandon même si personne ne vient dessus, pas même à la Toussaint, pas même à la Toussaint commente ma mère quand une quelconque cousine lui téléphone pour lui dire d'une voix oppressée qu'en dehors d'elle, personne n'est allé au cimetière allumer une petite bougie pour les morts, au moins, les tombes ne sont jamais à l'abandon, dit alors ma mère, et cette phrase renferme toute la tristesse d'une vie qui n'a même pas le temps de s'occuper des morts parce qu'ils sont trop loin pour qu'on aille déposer des fleurs sur leur tombe au moins une fois par an, pour la Toussaint.

La mort s'annonce rarement, aussi ne sommes-nous presque jamais présents quand quelqu'un meurt dans notre famille de Voïvodine, et quand tante Manci ou oncle Móric nous appellent, car ils sont les seuls à avoir le téléphone, pour nous dire que la journée apporte hélas de mauvaises nouvelles, un silence étrange s'installe dans notre séjour, il y aurait sans doute à dire sur cette mort si nous étions là où vit toute notre famille, au moins nous écouterions ce qui se dit du défunt, et nous serions sans doute émus quand Mamika, dont la voix pénètre chacun jusqu'au tréfonds de l'âme, chanterait mais nous ne sommes pas là, en ce lieu où l'adieu se déroule trois jours durant avant que la dépouille mortelle, comme on dit, soit confiée à la terre, et parce que nous n'avons que le téléphone, une voix lointaine qui atteste qu'il s'est produit quelque chose d'irrévocable, en ce jour de mauvaise nouvelle, nous nous déplaçons comme des ombres, évitant même de nous frôler du regard, et je me souviens de mon père jetant à la poubelle d'un geste violent les chrysanthèmes jaunes que maman avait posés sur la table du séjour, en ce jour d'octobre 1979 où nous apprenons la mort de sa grand-tante bien-aimée. Pas de fleurs mortuaires, dit notre père, la télécommande à la main, sa nuque rouge, et Nomi et moi, qui depuis nommons les chrysanthèmes les fleurs défendues, parce que nous n'avons plus le droit d'en mettre sur la table, et quand par la suite nous allons au cimetière, dans notre pays, et fleurissons les tombes de nos proches, ce ne sont en tout cas jamais des chrysanthèmes, même en automne, je me dis alors que nous sommes venus trop tard, nous sommes une deuxième fois seuls avec notre deuil.

A ce moment-là nous ne pressentions pas que quelques années plus tard, ces monuments funéraires seraient renversés, ces dalles de granit brisées à coups de pic, les fleurs décapitées, parce que quand c'est la guerre, tuer les vivants ne suffit pas, et si nous l'avions pressenti, nous nous serions sans doute tenus tête baissée devant la tombe de nos défunts, priant que notre mélopée sourde ait la densité d'un rempart magique pour que les morts ne soient pas dérangés dans ce que l'on appelle leur repos éternel, mais nous aurions tout aussi bien pu prier pour que les vers de terre, les vers blancs, les collemboles, les mille-pattes et coléoptères de toutes sortes ne se mettent pas soudain, surpris par le brutal changement d'éclairage, à grouiller et ramper en tous sens, avant de se réfugier enfin, après avoir été ainsi dérangés, dans l'obscurité protectrice.

Notre Chevrolet flambant neuve prend à gauche, s'engage dans la *Hajduk Stankova,* elle dessine une courbe élégante avant que mon père ne soit obligé de freiner parce que la rue n'est pas goudronnée, boue séchée recouverte d'une mince couche de poussière qui transforme notre Chevrolet en une monstrueuse masse poussiéreuse, ici aussi, la civilisation est contrainte de s'arrêter.

Nous sommes arrivés, dis-je, notre voiture est devant le portail d'entrée, muraille de planches séchées et tordues, peut-être deux mètres de haut sur trois de large, qui offre aux regards curieux mainte fente prometteuse,

mon père coupe le contact, nous clignons de l'œil vers la petite maison blanche derrière ce portail, qu'éclaire d'une lumière crue le soleil, la maison de Mamika, la mère de mon père, l'exemple même pour moi d'une maison renfermant les secrets primitifs, les secrets les plus profonds, nous restons assises un long moment avant que notre père ouvre le portail, que notre Chevrolet pénètre lentement dans la cour intérieure, et qu'un petit coup de klaxon effarouche poules et canards.

C'est Dieu qui vous a conduits jusqu'ici, notre Mamika, sans un sourire, sans une larme, elle prononce cette phrase de sa voix douce, nous caresse la joue, à l'une puis à l'autre, caresse aussi la joue de mon père, son enfant, c'est la bonté de Dieu, qui nous conduit dans son séjour qui est aussi sa chambre à coucher, c'est sa grâce, elle nous offre du Traubisoda*, du tonic, de l'Apa Cola et entre les deux un petit schnaps, le pape Jean-Paul II, sous la forme d'une petite photo en couleur, nous sourit comme toujours, et moi, inspectant avec une attention inquiète la pièce, cherchant du regard la crédence, le tableau sur lequel on lit des formules de bénédiction de la maison, les tapis en lirette, j'espère que tout est resté comme avant parce que, quand je retourne sur les lieux de ma petite enfance, je ne redoute rien tant que le changement : retrouver toujours les mêmes objets, cela me protège contre la peur de me sentir étrangère dans ce monde, d'être exclue de la vie de Mamika, je dois regagner aussi vite que possible la cour intérieure pour poursuivre mon examen inquiet : tout est à sa place ? Les deux silos grillagés où l'on stocke le maïs et où les souris insolentes folâtrent, le puits tout bleu qui a toujours été pour moi un être vivant (un nain ? un animal indéfinissable ?), les roses et les giroflées mauves qu'adore ma mère et dont le parfum nocturne fait tourner la tête, les pavés sur lesquels en été l'urine s'évapore, qu'éclabousse le sang des poulets dont Mamika tranche d'une main preste le cou, ces pavés où l'instant d'avant ils picoraient les grains de maïs. Tout est à sa place ? C'est la question que je me pose en moi-même, et je me demande aussi pourquoi en ces premiers instants de l'arrivée cette inquiétude particulière m'étreint, je me dis aussi que je ne suis pas seule avec ce sentiment désagréable, qu'il étreint Nomi tout autant que moi, mais elle s'en sort autrement, je ne l'ai compris que beaucoup plus tard.

Après avoir inspecté la cour intérieure, le poulailler, les cabinets au fond du jardin, le fumier, le jardin et bien entendu le grenier – qui livre les secrets les plus beaux –, je dois dégringoler à nouveau l'échelle vermoulue en veillant à n'écraser aucune de ces éclatantes fleurettes de midi qui poussent dans les interstices des pavés, je dois retourner aussi vite que je le peux vers le portail, abaisser la poignée et sortir la tête pour voir si elle est encore là, la folle aux cheveux hirsutes, aux yeux qui croient tout et oublient tout, qui interrogent avant la bouche, as-tu quelque chose pour moi, une petite douceur ?, pour mon cœur, une petite sucrerie ? Il faut que je voie si Juli est toujours là, elle qui a gardé une tête d'enfant, comme on dit, alors qu'elle a depuis longtemps de la poitrine et des poils frisés sous les bras, Juli, adossée à quelques jets de pierre contre le mur d'une maison ou assise sur un pliant, sans demander plus au jour que de le contempler, Juli, tu es là ? La folle, qui nous fait peur, à nous les enfants, dont nous nous moquons sans arrêt, Juli que nous aimons parce qu'elle nous croit toujours et qui raconte des choses au parfum de l'ailleurs (hé, Nomi et Ildikó, dit Juli, vous avez une sœur, oui oui oui, je le sais, elle est merveilleusement belle, oui oui oui, et Juli glousse, je le sais, regardez donc par ici, et Juli nous montre les grosses fleurs orange de sa robe, voilà mes yeux, oui oui…).

Du Traubi ! Nomi et moi nous écrions en chœur, nos mains lavées, installées à la table de Mamika sur laquelle les bouteilles nous attendent sur un plateau en plastique, du Traubi ! C'est le nom de cette boisson magique de notre pays, mince flacon vert sans étiquette sur lequel resplendissent les lettres blanches, Mamika qui a acheté toute une réserve de limonade Traubi, c'est rien que pour vous ! dit-elle, et bien sûr, nous sommes, Nomi et moi, des gosses de l'Ouest pourries gâtées et nous moquons des gens de l'Est qui s'échinent à imiter le Coca-Cola sans réussir à concocter autre chose qu'une espèce de breuvage d'un vilain marron appelé Apa Cola (Apa Cola, quel nom débile !), mais le Traubi, nous aimons, nous l'aimons tant que nous aurions envie d'en rapporter quelques bouteilles à la maison, en Suisse, pour montrer à nos copines que chez nous, dans notre pays, il y a quelque chose qui est vraiment incroyablement bon – jusqu'à présent nous ne l'avons pas encore fait.

*Limonade à base de raisin, production d'origine autrichienne mais fabriquée aussi en Hongrie à la fin des années 1950. (Note de la traductrice.)

Melinda NADJ ABONJI

AVANT-PREMIÈRE

Certaines n'avaient jamais vu la mer

Julie OTSUKA

BIOGRAPHIE

Née en 1962 en Californie, où elle passé toute son enfance, Julie Otsuka, petite-fille d'immigrés japonais, a étudié les beaux-arts à l'Université de Yale et entamé une carrière de peintre. La trentaine venue, elle a décidé de se consacrer pleinement à l'écriture et publié en 2002 un premier roman très remarqué, *Quand l'empereur était un dieu,* paru deux ans plus tard en France : un livre inspiré par l'histoire de son grand-père, suspecté de trahison après l'attaque de Pearl Harbor en 1941 et interné dans un camp de l'Utah pendant trois ans. Julie Otsuka vit actuellement à New York.

LE LIVRE C'est un petit livre poignant, singulier : il raconte, à la première personne du pluriel – un « nous » qui vaut de nombreuses voix –, l'expérience de jeunes Japonaises envoyées à San Francisco, au début du XXe siècle, dans l'espoir d'une vie meilleure. Très jeunes – certaines sont mineures –, elles s'apprêtent à rejoindre un futur époux, japonais lui aussi, émigré de longue date, qu'elles n'ont pas choisi mais seulement vu en photo – des portraits qui « dataient de vingt ans. » Elles viennent avec leur kimono, leur savoir-faire de cuisinière, de couturière, leur bon sens de paysanne, leur quant-à-soi pour les plus privilégiées ; elles viennent avec leur croyance (généralement bouddhiste), leur innocence, leur endurance, ce qui leur sera bien utile. Car au terme d'une traversée éprouvante de l'océan Pacifique, reléguées dans les cales du bateau et traitées comme du bétail, le contact avec celui pour qui elles ont tout abandonné rimera avec désillusions et douleur. Riche idée de la part de Julie Otsuka d'avoir opté pour ce mode narratif pluriel et incantatoire : il dit avec force, mais sans pathos, la souffrance de ces jeunes femmes livrées brutalement à un quotidien qui les broie, d'une nuit de noces relevant souvent du viol à l'obligation de « trimer aux champs ». Prolétaires ou non, toutes seront soumises aux mêmes brimades, au même mépris, au même désenchantement. « Nous comprenions que jamais nous n'aurions dû partir de chez nous. » Cet exil tournera d'autant plus au cauchemar que le spectre de la guerre leur promet le pire. Non seulement la romancière met en lumière un épisode historique méconnu, mais elle le fait avec une virtuosité époustouflante. **D.P.**

Certaines n'avaient jamais vu la mer (The Buddha in the Attic)
par **Julie Otsuka,**
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Carine Chichereau,
142 p., 15 €
Copyright Phébus

BIENVENUE, MESDEMOISELLES JAPONAISES !

Sur le bateau nous étions presque toutes vierges. Nous avions de longs cheveux noirs, de larges pieds plats et nous n'étions pas très grandes. Certaines d'entre nous n'avaient mangé toute leur vie durant que du gruau de riz et leurs jambes étaient arquées, certaines n'avaient que quatorze ans et c'étaient encore des petites filles. Certaines venaient de la ville et portaient d'élégants vêtements, mais la plupart d'entre nous venaient de la campagne, et nous portions pour le voyage le même vieux kimono que nous avions toujours porté – hérité de nos sœurs, passé, rapiécé, et bien des fois reteint. Certaines descendaient des montagnes et n'avaient jamais vu la mer, sauf en image, certaines étaient filles de pêcheur et elles avaient toujours vécu sur le rivage. Parfois l'océan nous avait pris un frère, un père, ou un fiancé, parfois une personne que nous aimions s'était jetée à l'eau par un triste matin pour nager vers le large, et il était temps pour nous, à présent, de partir à notre tour.

Sur le bateau, la première chose que nous avons faite – avant de décider qui nous aimerions et qui nous n'aimerions pas, avant de nous dire les unes aux autres de quelle île nous venions et pourquoi nous la quittions, avant même de prendre la peine de faire les présentations –, c'est comparer les portraits de nos fiancés. C'étaient de beaux jeunes gens aux yeux sombres, à la chevelure touffue, à la peau lisse et sans défaut. Au menton affirmé. Au nez haut et droit. A la posture impeccable. Ils ressemblaient à nos frères, à nos pères restés là-bas, mais en mieux habillés, avec leurs redingotes grises et leurs élégants costumes trois-pièces à l'occidentale. Certains d'entre eux étaient photographiés sur le trottoir, devant une maison en bois au toit pointu, à la pelouse impeccable, enclose derrière une barrière de piquets blancs, d'autres dans l'allée du garage, appuyés contre une Ford T. Certains avaient posé dans un studio sur une chaise au dossier haut, les mains croisées avec soin, regard braqué sur l'objectif, comme s'ils étaient prêts à conquérir le monde. Tous avaient promis de nous attendre à San Francisco, à notre arrivée au port.

Sur le bateau, nous nous interrogions souvent : nous plairaient-ils ? Les aimerions-nous ? Les reconnaîtrions-nous d'après leur portrait quand nous les verrions sur le quai ?

Sur le bateau nous dormions en bas, à l'entrepont, espace noir et crasseux. Nos lits consistaient en d'étroites couchettes de métal empilées les unes sur les autres, aux rudes matelas trop fins, jaunis par les taches d'autres voyages, d'autres vies. Nos oreillers étaient garnis de paille séchée. Entre les couchettes, des miettes de nourriture jonchaient le sol, humide et glissant. Il y avait un hublot et, le soir, lorsqu'il était fermé, l'obscurité s'emplissait de murmures. *Est-ce que ça va faire mal ?* Les corps se tournaient et se retournaient sous les couvertures. La mer s'élevait, s'abaissait. L'atmosphère humide était suffocante. La nuit nous rêvions de nos maris. De nouvelles sandales de bois, d'infinis rouleaux de soie indigo, de vivre dans une maison avec une cheminée. Nous rêvions que nous étions grandes et belles. Que nous étions de retour dans les rizières que nous voulions si désespérément fuir. Ces rêves de rizières étaient toujours des cauchemars. Nous rêvions aussi de nos sœurs, plus âgées, plus jolies, que nos pères avaient vendues comme geishas pour nourrir le reste de la famille, et nous nous réveillions en suffoquant. *Pendant un instant, j'ai cru que j'étais à sa place.*

Les premiers jours sur le bateau nous étions malades, notre estomac ne gardait rien, et nous étions sans cesse obligées de courir jusqu'au bastingage. Certaines d'entre nous étaient prises de vertiges, au point de ne plus pouvoir se lever, et demeuraient sur leur couchette dans une morne torpeur, incapables de se souvenir de leur nom sans parler de celui de leur futur mari. *Rappelle-moi encore une fois, je suis Mrs Qui, déjà ?* Certaines se tenaient le ventre et priaient à haute voix Kannon, la déesse de la miséricorde – *Où es-tu ?* – tandis que d'autres préféraient verdir en silence. Souvent au beau milieu de la nuit nous étions réveillées par le mouvement violent de la houle, et l'espace d'un instant nous ne savions plus où nous étions, pourquoi nos lits ne cessaient de bouger, ni pourquoi nos cœurs cognaient si fort d'effroi.

Tremblement de terre, voilà la première pensée qui nous venait. Alors nous cherchions notre mère car nous avions de tout temps dormi entre ses bras. Dormait-elle en ce moment ? Rêvait-elle ? Songeait-elle à nous nuit et jour ? Marchait-elle toujours trois pas derrière notre père dans la rue, les bras chargés de paquets, alors que lui ne portait rien du tout ? Nous enviait-elle en secret d'être partie ? *Est-ce que je ne t'ai pas tout donné ?* Pensait-elle à aérer nos vieux kimonos ? A donner à manger au chat ? Nous avait-elle bien appris tout ce dont nous avions besoin ? *Tiens ton bol à deux mains, ne reste pas au soleil, ne parle jamais plus qu'il ne faut.*

Sur le bateau nous étions dans l'ensemble des jeunes filles accomplies, persuadées que nous ferions de bonnes épouses. Nous savions coudre et cuisiner. Servir le thé, disposer des fleurs et rester assises sans bouger sur nos grands pieds pendant des heures en ne disant absolument rien d'important. *Une jeune fille doit se fondre dans le décor : elle doit être là sans qu'on la remarque.* Nous savions

nous comporter lors des enterrements, écrire de courts poèmes mélancoliques sur l'arrivée de l'automne comptant exactement dix-sept syllabes. Nous savions désherber, couper du petit bois, tirer l'eau du puits, et l'une d'entre nous – la fille du meunier – était capable de parcourir les trois kilomètres jusqu'à la ville en portant sur son dos un sac de trente-cinq kilos de riz sans jamais transpirer. *Tout est dans la façon dont on respire.* Nous avions pour la plupart de bonnes manières et nous étions d'une extrême politesse, sauf quand nous explosions de colère et nous mettions à jurer comme des marins. Pour la plupart nous parlions comme des dames, d'une voix haut perchée en feignant d'en savoir bien moins qu'en réalité, et chaque fois que nous passions sur le pont nous prenions garde d'avancer à petits pas, en rentrant les orteils comme il convient. Car combien de fois notre mère nous avait-elle répété : *Marche comme si tu étais en ville, pas à la ferme !*

Sur le bateau chaque nuit nous nous pressions dans le lit les unes des autres et passions des heures à discuter du continent inconnu où nous nous rendions. Les gens là-bas, disait-on, ne se nourrissaient que de viande et leur corps était couvert de poils (nous étions bouddhistes pour la plupart donc nous ne mangions pas de viande et nous n'avions de poil qu'aux endroits appropriés). Les arbres étaient énormes. Les plaines, immenses. Les femmes, bruyantes et grandes – une bonne tête de plus, avions-nous appris, que les plus grands de nos hommes. Leur langue était dix fois plus compliquée que la nôtre et les coutumes incroyablement étranges. Les livres se lisaient de la fin vers le début et on utilisait du savon au bain. On se mouchait dans des morceaux de tissu crasseux que l'on repliait ensuite pour les ranger dans une poche, afin de les utiliser encore et encore. Le contraire du blanc n'était pas le rouge mais le noir. Qu'allions-nous devenir, nous demandions-nous, dans un pays aussi différent ? Nous nous voyions – peuple de petite taille, armé de ses seuls livres – débarquer au pays des géants. Se moquerait-on de nous ? Nous cracherait-on dessus ? Nous prendrait-on seulement au sérieux ? Toutefois, même les plus réticentes admettaient qu'il valait mieux épouser un inconnu en Amérique que de vieillir auprès d'un fermier du village. Car en Amérique les filles ne travaillaient pas aux champs, il y avait plein de riz et de bois de chauffage pour tout le monde. Et partout où l'on allait, les hommes tenaient la porte aux femmes et soulevaient leur chapeau en disant : « Les dames d'abord » et « Après vous ».

Sur le bateau certaines d'entre nous venaient de Kyoto, elles étaient blanches et délicates car elles avaient passé leur vie dans des pièces sombres, au fond des maisons. Certaines venaient de Nara, elles priaient leurs ancêtres trois fois par jour et juraient entendre encore sonner les cloches du temple. Certaines étaient filles de paysans de la région de Yamaguchi, elles avaient les épaules larges, les poignets épais et ne s'étaient jamais couchées au-delà de neuf heures du soir. Certaines étaient issues d'un petit village de montagne de Yamanashi et avaient découvert le chemin de fer il y a peu. Certaines venaient de Tokyo, elles avaient tout vu, parlaient un japonais très beau et ne se mêlaient guère aux autres. Beaucoup étaient de Kagoshima et baragouinaient un rude patois du Sud, que celles de Tokyo feignaient de ne pas comprendre. D'autres étaient d'Hokkaido, au climat froid et enneigé, et pendant des années elles rêveraient de ces paysages blancs. Celles qui venaient d'Hiroshima, où la bombe exploserait, avaient de la chance d'être sur ce bateau, bien qu'à l'époque nul n'en sache rien. La plus jeune d'entre nous avait douze ans et n'avait pas encore ses règles. *Mes parents m'ont mariée pour avoir l'argent de la dot.* La plus âgée, trente-sept ans, était de Niigata et avait passé sa vie à s'occuper de son père, un invalide dont la mort récente la rendait à la fois heureuse et triste. *Je savais que je ne pourrais me marier que s'il mourait.* L'une des nôtres venait de Kumamoto, où il n'y avait plus d'hommes valides – ils étaient tous partis l'année précédente chercher du travail en Mandchourie –, et s'estimait heureuse d'avoir trouvé un mari, quel qu'il soit. *J'ai regardé son portrait et j'ai dit à la marieuse : « Ça fera l'affaire. »* Une autre était issue d'un village dans la région de Fukushima où l'on tissait la soie, son premier mari était mort de la grippe, le deuxième l'avait quittée pour une femme plus jeune et plus jolie qui habitait sur l'autre versant de la colline et, à présent, elle partait pour l'Amérique afin d'épouser le troisième. *Il est en bonne santé, il ne boit pas, il ne joue pas, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir.* L'une d'entre nous avait été danseuse à Nagoya, elle était très élégante, avait une peau d'un blanc translucide et savait tout sur les hommes, aussi était-ce vers elle que chaque soir nous nous tournions pour lui poser nos questions. Combien de temps cela va-t-il durer ? Avec la lumière allumée ou dans le noir ? Les jambes en l'air ou posées ? Les yeux ouverts ou fermés ? Et si je ne peux pas respirer ? Et si j'ai soif ? Et s'il est trop lourd ? Trop gros ? Et s'il ne veut pas de moi ? « En vérité, les hommes sont très simples », répondait-elle. Puis elle se mettait à nous expliquer.

Sur le bateau parfois nous restions éveillées pendant des heures dans l'obscurité sombre et humide de la cale, remplies de désirs et de peurs, nous demandant comment nous tiendrions encore trois semaines.

Sur le bateau nous avions emporté dans nos malles tout ce dont nous aurions besoin dans notre nouvelle vie : un kimono de soie blanche pour notre nuit de noces, d'autres en coton coloré pour tous les jours, de plus discrets pour quand nous serions vieilles, et puis des pinceaux à calligraphie, d'épais bâtons d'encre noire,

de fines feuilles de papier de riz afin d'écrire de longues lettres à notre famille, un minuscule bouddha de cuivre, une statuette d'ivoire représentant le dieu renard, la poupée avec laquelle nous dormions depuis que nous avions cinq ans, des sachets de sucre roux pour nous acheter des passe-droits, des couvertures éclatantes, des éventails de papier, des livres comportant des phrases en anglais, de petits sacs de soie imprimée de fleurs, des galets noirs polis par la rivière qui coulait derrière notre maison, une mèche de cheveux d'un garçon que nous avions un jour touché, aimé, à qui nous avions promis d'écrire, tout en sachant que nous ne le ferions jamais, le miroir d'argent donné par notre mère, dont les dernières paroles résonnaient encore à notre oreille. *Tu verras : les femmes sont faibles, mais les mères sont fortes.*

Sur le bateau nous nous plaignions de tout. Des puces. De l'insomnie. Des punaises de lit. Du monotone ronron perpétuel du moteur qui nous poursuivait jusque dans nos rêves. Nous nous plaignions de la puanteur des latrines – énormes trous béants s'ouvrant sur la mer – et de notre propre odeur qui lentement mûrissait et devenait jour après jour de plus en plus fétide. Nous nous plaignions de la condescendance de Kazuko, de Chiyo qui se raclait sans cesse la gorge, de Fusayo qui fredonnait toujours *La Chanson du cueilleur de thé,* ce qui peu à peu nous rendait folles. Nous nous plaignions de nos épingles à cheveux qui disparaissaient – qui parmi nous était la voleuse ? – et du fait que les filles voyageant en première classe ne nous avaient jamais saluées depuis le pont supérieur, du haut de leur parasol de soie violette, malgré le nombre de fois où elles nous avaient croisées. *Mais pour qui se prennent-elles, celles-là ?* Nous nous plaignions de la chaleur. Nous nous plaignions du froid. Des couvertures de laine qui grattaient. De nos propres jérémiades. Au fond, pourtant, nous étions très heureuses pour la plupart d'entre nous, car bientôt, nous serions en Amérique avec nos futurs maris, qui nous avaient écrit bien des fois au cours des mois précédents. *J'ai acheté une belle maison. Vous pourrez planter des tulipes dans le jardin. Des jonquilles. Ce que vous voudrez. Je possède une ferme. Je dirige un hôtel. Je suis président d'une grosse banque. J'ai quitté le Japon il y a des années pour fonder ma propre entreprise et je peux largement subvenir à vos besoins. Je mesure un mètre soixante-dix-neuf, je n'ai ni la lèpre ni de maladie des poumons, et il n'y a pas de fous dans ma famille. Je suis originaire d'Okayama. De Hyogo. Miyagi. Shizuoka. J'ai grandi dans le village voisin du vôtre et je vous ai vue il y a des années dans une foire. Je vous enverrai l'argent pour payer votre passage dès que possible.*

Sur le bateau nous conservions la photographie de notre époux dans un minuscule médaillon ovale suspendu à notre cou au bout d'une longue chaîne. Nous la gardions dans une bourse de soie, une vieille boîte à thé, un coffret de laque rouge, dans la grosse enveloppe marron qui nous l'avait apportée d'Amérique. Nous la transportions dans les manches de notre kimono et souvent nous la touchions à travers le tissu pour nous assurer qu'elle était bien là. Nous l'emportions serrée entre les pages de *Bienvenue, mesdemoiselles japonaises !,* du *Guide pour se rendre en Amérique,* de *Dix façons de faire plaisir à un homme,* d'un vieux volume usagé de sutras bouddhistes, et l'une des nôtres, qui était chrétienne, mangeait de la viande et priait un dieu différent aux longs cheveux, l'avait rangée entre les pages de la bible du roi Jacques. Et quand nous lui demandions lequel elle préférait – l'homme de la photo ou le Seigneur Jésus lui-même –, elle nous adressait un sourire mystérieux et répondait : « Lui, bien sûr. »

Sur le bateau plusieurs d'entre nous emportaient des secrets qu'elles se juraient de ne jamais révéler à leur mari. Peut-être qu'en réalité nous avions résolu d'aller en Amérique pour retrouver un père qui avait abandonné sa famille très longtemps auparavant. *Il est parti travailler dans les mines de charbon du Wyoming et nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles.* Ou peut-être laissions-nous une fille, engendrée par un homme dont nous nous rappelions avec peine le visage – un conteur itinérant qui avait passé une semaine dans notre village, un prêtre bouddhiste errant qui s'était arrêté un soir tard chez nous, sur la route du mont Fuji. Nous avions beau savoir que nos parents s'occuperaient bien d'elle – *Si tu restes ici, au village, nous avaient-ils prévenues, tu ne trouveras jamais de mari* –, nous nous sentions coupables d'avoir choisi de privilégier notre vie aux dépens de la sienne et, durant le voyage, pendant bien des nuits nous avons pleuré en pensant à elle, jusqu'au matin où nous nous sommes réveillées en décrétant : « Ça suffit », et nous nous sommes mises à penser à autre chose. Au kimono que nous porterions le jour de notre arrivée. A notre coiffure. A ce que nous dirions quand nous le verrions. Parce qu'à présent nous étions sur le bateau, le passé était derrière nous et il n'y avait pas de retour possible.

Sur le bateau nous ne pouvions savoir que nous rêverions d'elle toutes les nuits jusqu'au jour de notre mort, que dans nos songes elle aurait toujours trois ans et demeurerait telle que nous l'avions vue en la quittant : une minuscule silhouette vêtue d'un kimono rouge sombre, accroupie au bord d'une flaque, totalement captivée par la vue d'une abeille morte flottant à la surface.

Julie OTSUKA

AVANT-PREMIÈRE

BIOGRAPHIE

Ecrivain, poète et dramaturge, né à Dublin en 1955, ce petit-fils d'un major de l'armée britannique, par son père, et d'un nationaliste irlandais, par sa mère, est considéré comme un artisan majeur du renouveau de la littérature irlandaise. S'inspirant depuis ses débuts de sa propre histoire familiale, complexe et douloureuse, Sebastian Barry s'est fait connaître en France avec *Les Tribulations d'Enéas McNulty,* en 1999, où il est déjà question d'un destin irlandais à travers le XXe siècle. La consécration viendra avec *Le Testament caché* (2009), sur l'enfermement des Irlandaises hors mariage.

Du côté de Canaan

Sebastian BARRY

LE LIVRE A 89 ans, ravagée par le suicide de son petit-fils, Bill, jeune soldat de 19 ans, peu après son retour de la guerre du Golfe, Lilly a décidé de mettre fin à ses jours. Mais avant d'en finir avec la vie, cette Irlandaise catholique s'emploie à écrire la sienne, commencée à Dublin avec le XXe siècle sous le signe du malheur – sa mère est morte en couches – qui s'invitera incessamment tout au long de son existence, à commencer par la perte de son frère aîné Willie dans les tranchées picardes en 1918. Amoureuse d'un ami de ce dernier, un certain Tadg Bere, que les indépendantistes de l'IRA ont condamné à mort, elle s'enfuit avec lui pour le Nouveau Monde, « tel un somptueux Canaan ». Las, le sort s'acharne : Tadg est assassiné à Chicago, et si Lilly refait sa vie à Cleveland avec le beau Joe Kinderman, elle sera abandonnée par ce mari au passé mystérieux, enceinte de lui à 43 ans. Au moins, ses talents de cuisinière lui attireront les bonnes grâces d'une riche Américaine qui l'accepte avec son fils, Ed, et la gardera à son service pendant près d'un demi-siècle. Mais le futur père de Bill a lui aussi le goût des armes et ne sortira pas indemne de l'« enfer effroyable » du Vietnam... « Comme on disait en Irlande, le diable n'aime que les bonnes choses », philosophe l'infortunée Lilly Dunne Bere Kinderman, en égrenant ses souvenirs, sans s'apitoyer sur son sort, adouci par de belles rencontres. A celle qui n'est autre que la sœur d'*Annie Dunne* (2005) et du Willie d'*Un long long chemin* (2006), Sebastian Barry prête sa plume somptueuse, très tenue. Au gré d'un récit saisissant, il poursuit magnifiquement cette saga qui explore les traumatismes d'une famille et de son pays. **D.P.**

Du côté de Canaan (On Canaan's Side)
par **Sebastian Barry,** traduit de l'anglais (Irlande) par Florence Lévy-Paolini, 276 p., 19,50 €
Copyright Joëlle Losfeld.
En librairie le 30 août.

HÉLIE/GALLIMARD

Premier jour sans Bill

Bill n'est plus.

Quel bruit fait le cœur d'une femme de quatre-vingt-neuf ans quand il se brise ? Sans doute guère plus qu'un silence, certainement à peine plus qu'un petit bruit ténu.

A quatre ans je possédais une poupée de porcelaine que j'avais reçue par une étrange transition. La sœur de ma mère, qui vivait là-bas à Wicklow, l'avait conservée depuis son enfance, et me la donna comme une sorte de souvenir de ma mère. A quatre ans, une telle poupée peut être précieuse pour d'autres raisons, en particulier pour sa beauté. Je vois encore son visage peint, serein et oriental, et la robe de soie bleue qu'elle portait. A mon grand étonnement, ce cadeau rendait mon père soucieux. Il le dérangeait d'une manière que je ne pouvais pas comprendre. Il disait que c'était trop pour une petite fille, même s'il vouait une véritable adoration à cette même petite fille.

Un dimanche, environ un an après qu'on me l'avait donnée, j'insistai pour l'emmener à la messe, malgré les protestations et les longues explications de mon père, qui était religieux au sens où il voulait croire en une vie après la mort. Il misait de tout son cœur là-dessus. D'une certaine manière il estimait qu'une poupée n'était pas une fidèle convenable.

Je l'emmenai obstinément à la pro-cathédrale dans Marlborough Street et, peut-être en raison de la forte atmosphère de sérieux, elle me tomba accidentellement des bras. Jusqu'à ce jour je ne suis pas certaine, pas complètement, de ne pas l'avoir laissée m'échapper, animée par une impulsion étrange. Si je l'ai fait, je l'ai immédiatement regretté. Le sol de la cathédrale était dallé et dur. Sa belle robe ne put la sauver ; son visage parfait heurta la pierre et s'écrasa plus encore qu'une coquille d'œuf. J'en eus le cœur brisé par la même occasion, de sorte que le bruit de son anéantissement devint dans ma mémoire enfantine le bruit de mon cœur qui se brise. Et bien que ce fût le fruit de l'imagination d'une petite fille, je me demande aujourd'hui si ce n'est pas le même bruit que fait un cœur de quatre-vingt-neuf ans, réduit en miettes par le chagrin : le petit bruit ténu d'une coquille écrasée.

L'impression qu'il procure ressemble à un paysage englouti par une crue dans l'obscurité complète, où tout, foyer et étable, hommes et animaux, est terrifié et se sent menacé. On dirait que quelqu'un, une grande agence, une sorte de CIA des cieux, connaît bien le petit mécanisme dont je suis faite, la façon dont il est enveloppé et réglé, et possède le livret ou le manuel pour le démonter, ce à quoi elle s'emploie, rouage après rouage, fil après fil, sans la moindre intention de l'assembler de nouveau et totalement indifférente au fait que toutes mes pièces sont éparpillées et perdues. Je suis tellement pétrifiée par le chagrin que je ne trouve nulle part le réconfort. Je porte sous mon crâne une sorte de sphère en fusion à la place de mon cerveau, où je brûle dans l'horreur et la détresse.

Dieu me pardonne. Dieu me vienne en aide. Je dois me calmer. Je le dois. Mon Dieu, je Vous en prie, aidez-moi. Me voyez-Vous ? Je suis assise là, devant la table en formica rouge de ma cuisine. La cuisine brille. J'ai fait du thé. J'ai ébouillanté la théière, malgré mon égarement. Une cuillère pour moi et une cuillère pour le pot. Je l'ai laissé infuser, comme toujours, j'ai attendu, comme toujours, tandis que la lumière jaune de la fenêtre donnant sur la mer paraissait aussi solide qu'un vieux bouclier de bronze. Vêtue de ma robe grise de lin épais, celle que j'ai regretté d'avoir achetée au moment où je l'ai payée dans Main Street il y a des années et que je regrette encore, bien qu'elle soit chaude par ce temps agité. Je vais boire le thé. Je vais boire le thé.

Bill n'est plus.

La légende familiale voulait que ma mère soit morte en me mettant au monde. Mon père disait que j'avais jailli comme un faisan d'un taillis, bruyamment. Son propre père était régisseur du domaine de Humewood à Wicklow, et il savait donc à quoi ressemblait un faisan jaillissant d'un taillis. Ma mère mourut à l'instant où la lumière des bougies devint inutile, aux premières lueurs de l'aube. Cela se passa dans le village de Dalkey, non loin de la mer.

Durant de nombreuses années cet événement demeura pour moi une histoire. Lorsque je fus moi-même enceinte de mon enfant, il prit soudain tout son sens, comme s'il s'agissait du temps présent. Je sentais ma mère à côté de moi dans la petite salle de travail de Cleveland tandis que je m'efforçais de le faire sortir. Je n'avais jamais pensé réellement à ma mère jusqu'à ce jour et pourtant, en ces moments, je crois qu'aucun être humain ne fut jamais aussi proche d'un autre. Lorsque le bébé fut enfin déposé sur mon sein, tandis que je haletais comme un animal et qu'une joie sans égale montait en moi, j'ai pleuré sur elle, et la valeur et le poids de ces larmes furent pour moi plus qu'un royaume.

A quatre ans j'entrai au catéchisme, au jardin d'enfants dans l'enceinte du château. Quand la première question – *Qui a créé le monde ?* — fut posée, je sus au fond de moi-même que la maîtresse, Mme O'Toole, se trompait en donnant comme réponse *Dieu.* Debout devant nous, elle lut la question et la réponse de sa voix de roitelet. Et j'aurais pu être tentée de la croire parce qu'elle m'impressionnait quand j'avais quatre ans, avec sa jupe aussi grise qu'un phoque du zoo de Dublin, et parce qu'elle avait été très gentille avec moi quand j'étais arrivée et qu'elle m'avait donné une pomme. Mais le monde, comme à mon avis elle aurait dû le savoir, avait été créé par mon

père, James Patrick Dunne, qui devait devenir par la suite, mais ne l'était pas encore tout à fait à l'époque, chef de la Police municipale de Dublin.

La légende voulait que mon père ait mené l'assaut contre les hommes de Larkin dans Sackville Street. Quand Larkin traversa le pont O'Connell avec une fausse barbe et de fausses moustaches, gravit l'escalier de l'Imperial Hotel, emprunta les couloirs de marbre, sortit sur le balcon et commença à adresser un discours aux centaines d'ouvriers assemblés au-dessous, ce qui avait été interdit par décret, mon père et les autres officiers donnèrent l'ordre d'avancer, matraque en main, aux agents en attente.

La première fois que, enfant, j'entendis cette histoire, le soir même où cela se produisit, je compris de travers et crus que mon père avait accompli une action héroïque. J'ajoutai en imagination un cheval blanc qu'il chevauchait, son épée de cérémonie au clair. Je le voyais se précipiter comme dans une véritable charge de cavalerie. J'étais ébahie par son comportement chevaleresque et son courage.

Je compris des années plus tard seulement qu'il avait avancé à pied et que trois ouvriers avaient été tués.

Vieilles histoires. Et qui n'ont pas grand-chose à voir avec le chagrin présent sinon qu'elles me donnent mes repères. Je vais respirer à fond et commencer vraiment.

A mon retour de l'enterrement je vis que mon ami M. Dillinger était venu pendant mon absence et avait déposé des fleurs dans l'entrée, mais ne m'avait pas attendue. C'étaient des fleurs très coûteuses et il avait placé un petit mot contre le bouquet, sur lequel il avait écrit : « Pour ma chère amie madame Bere, en ce moment de grande épreuve. » J'en ai été très touchée. Je suis certaine que si M. Nolan était encore de ce monde il serait aussi passé discrètement. Mais il n'aurait pas été le bienvenu. Si je ne savais pas ce que je sais maintenant, si la mort de M. Nolan ne s'était pas produite de cette manière, j'aurais peut-être continué à le considérer comme mon meilleur ami. C'est si étrange que sa mort et celle de mon petit-fils Bill aient eu lieu presque en même temps. Jamais deux sans trois, c'est certainement vrai. La troisième mort sera la mienne. J'ai quatre-vingt-neuf ans et je vais mettre fin à mes jours très bientôt. Comment puis-je vivre sans Bill ?

Je ne peux pas faire une chose aussi terrible sans explication. Mais à qui expliquer ? A M. Dillinger ? A Mme Wolohan ? A moi-même ? Je ne peux pas partir sans faire un effort pour justifier mon désespoir. Je ne suis généralement pas sujette au désespoir et j'espère en avoir montré assez peu durant toutes les années où j'étais vivante et respirais. Ce n'était pas du tout mon style. Je ne vais donc pas le nourrir longtemps. Je le sens, si profondément que je crains qu'il perturbe mon pancréas, cet étrange organe bleu qui a tué M. Nolan, mais je n'ai pas l'intention de le sentir encore longtemps. Aussi longtemps qu'il faudra pour parler dans les brumes du passé, dans l'éther bleu de l'avenir, voilà le temps qu'il durera, je l'espère et je prie. Puis je trouverai une méthode paisible pour en finir.

Je n'ai pas été imperméable à tous les merveilleux spectacles de ce monde qui m'ont été offerts, qu'il s'agisse de ce coin de Dublin quand j'étais enfant, de cette petite cour du château banale qui m'apparaissait comme un paradis poussiéreux, ou ces derniers temps de ces brouillards semblables à des créatures aux longs membres qui avancent comme une armée contre les Hamptons sans qu'on puisse dire s'ils attaquent ou sont vaincus, s'ils s'approchent ou s'éloignent pour rentrer chez eux.

J'espère et je prie pour que M. Nolan descende le long chemin qui mène en enfer, entouré par les champs en feu, le soleil d'une teinte inquiétante, déchiquetée, les perspectives transformées et inconnues de lui – pas les grands champs de tabac et les collines riantes et boisées de chez lui finalement, car il est né et il a grandi au Tennessee, malgré son nom irlandais, et, comme tous les fils mourants, il a dû imaginer qu'il s'en reviendrait naturellement chez lui une fois mort. Et bien que je l'aie véritablement aimé de son vivant et que nous ayons été amis pendant de très nombreuses années, ce ne serait que justice si le diable le prenait à présent par la main et l'entraînait à travers les prairies enfumées.

Je commence à soupçonner, et cela me cause beaucoup de peine, que le diable possède un plus grand sens de la justice que l'autre individu.

« Seuls les incroyants peuvent être vraiment croyants, seuls les perdants peuvent vraiment gagner », me dit un jour mon petit-fils Bill, des étincelles dans les yeux comme d'habitude, avant de partir pour la guerre du désert. A dix-neuf ans il était déjà divorcé et déjà convaincu d'avoir raté sa vie. Ou sa Vie, avec un V majuscule, comme il disait. La guerre lui ôta sa dernière étincelle. Il revint du désert brûlant comme un homme qui a vu l'un des miracles du diable. A peine quelques semaines plus tard, il sortit avec ses amis et but peut-être un peu trop, comme il aimait le faire. Le lendemain une femme de service le trouva dans les toilettes de son ancien lycée. Il y était monté sur une impulsion connue de lui seul. Il s'était tué un samedi soir parce que, j'en suis sûre, seul le concierge le trouverait le dimanche et non pas la grande marée des enfants le lundi. Il s'était pendu par sa cravate au crochet de la porte.

Pourquoi suis-je en vie alors qu'il est mort ? Pourquoi la Mort l'a-t-elle emporté ?

Rien d'autre au monde ne m'aurait poussée à écrire. Je déteste écrire, je déteste les stylos, le papier et tout ce bric-à-brac. Je crois m'en être assez bien passée. Oh,

je me mens à moi-même. J'ai eu *peur* d'écrire, étant tout juste capable d'écrire mon nom jusqu'à huit ans. Les religieuses de North Great George's Street n'étaient pas tendres là-dessus. Les livres m'ont parfois sauvée, cependant, c'est la vérité : mes bons Samaritains. Les livres de cuisine quand j'apprenais mon métier, oh, il y a longtemps, même si ces dernières années il m'arrive encore de me replonger dans mon *White House Cook Book* tout abîmé, pour sûr, afin de me rappeler un détail qui m'échappe. Il n'existe pas de bonne cuisinière qui n'ait trouvé des erreurs, même dans son livre de cuisine préféré, et ne les ait notées en marge, comme peut-être dans un vieux livre de la bibliothèque perdue d'Alexandrie. Il m'arrive de lire le journal de bout en bout le dimanche, si je suis dans un certain état d'esprit. De le dévorer comme une flamme grandissante. J'aime aussi assez lire la Bible mais plus rarement. La Bible est comme une musique particulière dont on ne saisit pas toujours la mélodie. Mon petit-fils Bill aimait aussi la Bible, il s'attachait à décortiquer le livre de l'Apocalypse. Il disait que c'était comme ça, le désert, le Koweït, brûlant, brûlant, comme l'étang de feu. *Quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.*

J'aime les histoires que d'autres gens racontent, celles qui sortent de leur bouche, ou de leur *clapet* comme on disait en Irlande. Les histoires légères, improvisées, drôles. Pas les récits dramatiques de l'histoire.

Et j'ai eu assez d'histoire pour toute une vie, dans ma propre vie, sans parler de celle de ma patronne, Mme Wolohan.

C'est un nom irlandais, naturellement, mais comme il n'existe pas de W en irlandais, je suppose que cette lettre a été ajoutée en Amérique, il y a de nombreuses années, par une autre génération. Parce que j'ai remarqué une chose à propos des mots en Amérique, c'est qu'ils ne se tiennent pas tranquilles. Tout comme les gens. Seuls les oiseaux semblent rester les mêmes en Amérique, des oiseaux dont l'aspect et les couleurs m'ont tant intriguée quand je suis arrivée. Par ici, en ce moment, on trouve le bruant maritime, le râle gris, le quiscale bronzé, le pluvier siffleur et les treize espèces de fauvettes qui honorent ces rivages. J'ai moi-même un peu voyagé, tout bien considéré. La ville où j'ai débarqué était New Haven, il y a de cela des milliers de lunes, pourrait-on dire. Avec mon cher Tadg. Oh, ça c'était une histoire vraiment folle. J'essaierai de l'écrire demain. J'ai froid, malgré la chaleur agréable de ce début d'été. J'ai froid parce que je ne trouve pas mon cœur.

Deuxième jour sans Bill

Non content d'avoir déposé les fleurs hier, M. Dillinger est revenu aujourd'hui. Les fleurs en question je les avais disposées sans art dans un vieux pot à lait, mais malgré tout elles brillaient de tout leur éclat sur la table de la cuisine. Il a touché les pétales bleus d'un air distrait, comme s'il ne se souvenait pas vraiment qu'ils avaient un rapport avec lui.

M. Dillinger a du tact, je suis certaine qu'il sait quand sa présence n'est pas désirée. Le problème avec lui sera toujours qu'on ne peut s'empêcher d'être content de le voir. Il fait partie de ces rares hommes qui arborent le visage d'un empereur, taillé à la serpe et noble, selon l'idée que je m'en fais sans être vraiment sûre de ce que cela veut dire. Il possède la beauté qui va avec sa réputation, celle d'être un excellent écrivain. Il est l'un des meilleurs amis de Mme Wolohan.

Bien qu'il approche des soixante-dix ans, son attitude ne laisse pas deviner son âge. Il est très grand et mince, de sorte qu'on ne peut pas dire qu'il s'assoit dans un de mes fauteuils du salon, conçus pour des mortels de moindre taille, mais plutôt qu'il s'y appuie quelque peu, comme une échelle qu'on aurait posée là. La nature de sa pensée est telle qu'il a toujours la tête dans les nuages et qu'il parle de ce qui compte le plus là-haut, de ce qui est le plus important et le plus urgent pour lui sur le moment, et il s'égare rarement en menus propos, ce qu'il partage avec Mme Wolohan. Elle n'en a guère eu besoin avec moi. Nous nous entendions à la perfection, à l'époque où j'étais vraiment à son service. Je cuisinais les mêmes plats pour elle, et le repas du mercredi midi était à peu de chose près identique tous les mercredis, sauf quand je subissais la pression des saisons et que quelques aliments se faisaient rares. Mes jours à Cleveland avaient été bien employés, et ma chère amie de là-bas, Cassie Blake, qui me montra la première huître de ma vie ainsi que bien d'autres mystères, laissa son empreinte sur moi pour toujours, de sorte que je peux dire que je n'étais pas mauvaise cuisinière. Ce qui valait mieux. Mme Wolohan attachait peut-être beaucoup d'importance au fait que j'étais irlandaise quand elle m'a engagée, ou héritée de sa mère, mais cela n'aurait certainement pas suffi à me faire obtenir la place.

M. Dillinger ne tient pas de menus propos, mais il a de la conversation. « Je pense que je devrais vous emmener avec moi la prochaine fois que j'irai dans le Dakota du Nord », a-t-il dit, comme s'il s'agissait de la dernière d'une longue suite de pensées, aussi longue et mystérieuse que les grands trains de marchandises qui serpentent à travers l'Amérique. « Quand j'étais moi-même très triste, quand ma femme est décédée, j'y ai trouvé une grande consolation, parmi les Sioux. »

Je n'ai bien sûr pas pensé un seul instant qu'il en avait l'intention, de m'emmener avec lui. Son étrange enjouement m'a toutefois procuré un réconfort particulier.

Sebastian BARRY

La Fête des mots à la Comé

A l'occasion de la Fête des mots, le 27 juin, les acteurs du Théâtre-Français ont dévoilé aux jeunes l'art d'incarner les mots. Un événement placé sous le signe de l'humour.

Des éclats de rire ont résonné dans le Théâtre éphémère de la Comédie-Française le 27 juin. A l'occasion de la Fête des mots, les maîtres de cérémonie, Muriel Mayette, administratrice générale du lieu, et Christophe Barbier, directeur de la rédaction de L'Express, ont célébré la langue française dans une atmosphère conviviale. Lors de la remise des prix, les acteurs ont présenté non les œuvres de Molière, mais celles d'un de ses illustres contemporains. Les fables de Jean de La Fontaine. Un à un, Thierry Hancisse, Cécile Brune et Christian Blanc se sont donné le relais pour incarner les animaux anthropomorphiques du célèbre poète. Muriel Mayette a fait hurler de rire les classes assises dans les gradins avec son imitation de Janot Lapin, personnage du *Chat, la belette et le petit lapin*. De même, Christian Blanc a chantonné *Le Zizi perpétuel*, écrit par René de Obaldia. « Mon petit frère a un zizi, mais moi, Zaza, je n'en ai pas », l'entendait-on fredonner sous les esclaffements du public. L'humour fut bel et bien le maître-mot de la journée. A chaque photo de groupe, les enfants ont scandé une phrase loufoque pour feindre le sourire. « Ouistiti sexe » a eu plus de succès que le désuet « cheese ». « Souvent, quand on arrive à "sexe", quelque chose s'éclaire sur la photo », confie Muriel Mayette à la jeune génération. Une journée aussi amusante qu'instructive, où les enfants ont pu percer quelques secrets de la Comédie-Française. ● Laure Beaudonnet

CLASSES LAURÉATES :
CE2 de l'école Edouard-Herriot du Havre (76) ; CM1 de l'école du Centre d'Etupes (25) ; CM2 de l'école Paul-Lesage du Pouliguen (44) ; 6e du collège Anne-Frank de La Verpillière (38) ; 5e du collège Boris-Vian de Talant (21) ; 4e du collège Antoine de Saint-Exupéry de Douvrin (62) ; 3e du collège Marie-Rivier de Sorgues (84).

>1. Les classes lauréates réunies sur la scène du Théâtre éphémère de la Comédie-Française.

>2. Christophe Barbier, directeur de la rédaction de L'Express, **Roger Belot,** président-directeur général de la Maif, et **Muriel Mayette,** administratrice de la Comédie-Française.

>3. Les CM2 de l'école Paul-Lesage du Pouliguen (44).

RETROUVEZ LA VIDÉO DE L'ÉVÉNEMENT SUR ➔ **CAMIONDESMOTS.FR**

AG14069

7e édition

die-Française

© MURIEL DOVIC 1

© OLIVIER MORITZ 2

© OLIVIER MORITZ 3

LIRE: L'EXPRESS 3 MAIF ASSUREUR MILITANT

Le Camion des mots

www.camiondesmots.com

ROGER BELOT, président-directeur général de la Maif

«La Comédie-Française est le symbole de la langue dans toute sa diversité. La Maif entretient un lien très étroit avec la culture car elle lutte en permanence pour l'égalité devant l'éducation. Le Camion des mots est l'un des moyens d'y arriver. »

CHRISTOPHE BARBIER, directeur de la rédaction de L'EXPRESS

« La Comédie-Française est le garage naturel du Camion des mots, car c'est le paradis des mots vivants. Je suis heureux que la langue rentre chez elle, dans la maison de Molière, car le français s'appelle aussi "la langue de Molière". »

FRANÇOIS BUSNEL, directeur de la rédaction du magazine *Lire*

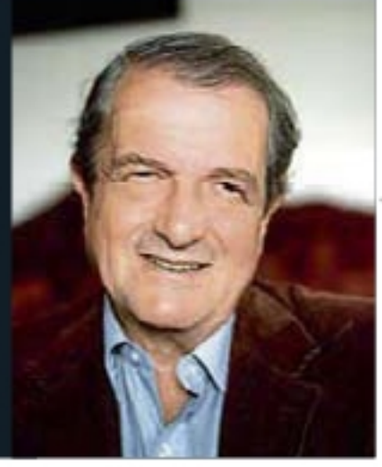
« Lire, à quoi ça sert ? Lire, ça sert d'abord à rire, à transformer avec humour une situation désespérante ou désespérée. Ensuite, ça sert à séduire. Certes, on peut très bien vivre sans lecture, mais beaucoup moins bien ! »

XAVIER NORTH, délégué général à la langue française et aux langues de France

«A chacune de ses mises en scène, la Comédie-Française offre un festival de la langue. Avec le Camion des mots, elle porte un beau message sur la place que peut jouer la langue française dans la construction d'une identité. »

IRÈNE FRAIN, auteur et membre du comité de soutien de l'association Lire et faire lire

« Nous avons besoin de sens. Un monde indéchiffrable génère de la violence et, si nous voulons vivre en harmonie, vivre avec les autres, il nous faut aller vers les livres. »



La politique en volume

HOMO ECONOMICUS VS HOMO POLITICUS

Il y a des titres qui sont trompeurs. Edouard Balladur, qui publie un livre tous les ans avec une ponctualité de seigneur, intitule son cru 2012 : *La liberté a-t-elle un avenir ?* Dès les premières lignes, on comprend qu'il s'agit du libéralisme : l'amalgame ou la confusion entre les deux mots est une de ces malices que se permet un homme politique. Ancien Premier ministre, candidat malheureux à l'élection présidentielle de 1995, l'auteur est un *homo politicus* de l'espèce la plus raffinée. A le lire, on entend sa petite voix aigrelette, celle qu'il avait au soir de son échec historique pour réprimander un auditoire indiscipliné : « Je vous demande de vous arrêter ! »

En dépit du titre, l'ouvrage ne trompe pas son monde. C'est un hommage ardent au libéralisme dont Edouard Balladur affirme avoir été, comme ministre de l'Economie en 1986 puis comme chef d'un gouvernement de cohabitation en 1993, le seul champion en France depuis une trentaine d'années. Il écrit : « Le libéral est modeste, il n'ambitionne pas d'imaginer un homme nouveau, le libéral respecte l'homme tel qu'il est. » S'agit-il là d'un autoportrait ?

En bon politique, Edouard Balladur profite de cette occasion pour plaider sa cause avec des regrets teintés d'amertume et d'acrimonie. « De 1986 à 1988, dit-il, j'ai mené une politique économique de renouveau libéral reconnue comme telle dans le monde et dont les effets furent heureux. Il n'empêche, elle fut jugée responsable de l'échec de la droite à l'élection présidentielle qui suivit. Il n'en fut plus question que pour la dénigrer. » On remarque au passage que l'auteur ne cite jamais le nom de Jacques Chirac, qui était son Premier ministre en 1986, et devait avoir quelque responsabilité dans ce « renouveau ». Si le libéral est modeste, ce qui reste à prouver, il est solidement rancunier. Mais l'auteur ne se contente pas de cet éloge de soi-même. « Il faut, dit-il, faire [le choix] de la confiance, laquelle ne peut résulter que de la réduction des déficits […]. C'est celui que j'ai fait à deux reprises, en 1986 et 1993 : quant au montant des déficits publics, le réduire de près d'un quart était, en un laps de temps si court, d'autant plus remarquable qu'aucune augmentation des impôts n'avait été décidée. » A plusieurs reprises, Edouard Balladur revient sur les critiques « des deux côtés » et les procès d'intention dont sa « remarquable » politique a été victime.

Mais la grande épine qu'il garde au cœur, c'est l'élection présidentielle de 1995, cet échec dont il donne, après dix-sept ans de regrets remâchés, sa propre version : « J'ai posé la question : fallait-il que la France s'ouvrît plus largement au monde, diminuât ses dépenses et prélèvements publics ? Fallait-il au contraire, sous prétexte de garantir la justice sociale, risquer de s'évader de la monnaie européenne en récusant toute discipline ? […] Cette deuxième voie fut celle que le peuple choisit, celle de la facilité, pas celle de la réforme courageuse. Il en fut rapidement déçu. Nous portons encore le poids des conséquences de ce grand débat engagé en 1995 et mal tranché. »

En guise de mot de la fin, Edouard Balladur paraphrase à sa manière *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa : « Tout recommence, tout se termine avant de naître à nouveau, jusqu'à la fin. » A l'image des raffarinades, voilà une balladurade dont notre auteur a dû se pourlécher.

Après l'*homo politicus* grand style, voici l'*homo economicus,* titre du livre de l'économiste Daniel Cohen. On notera que, pour ses confrères américains, l'*homo economicus* est le modèle du libéralisme. « A l'origine, écrit notre auteur, une fiction inventée par les économistes. Leur modèle : Robinson Crusoé […]. En toutes circonstances, [il] cherche à maximiser son bien-être, à la manière d'une firme qui maximise son profit. » Le pape du libéralisme, l'Américain Milton Friedman, disait déjà que la responsabilité sociale de l'entreprise est de faire du profit. Mais pour Daniel Cohen, l'*homo economicus,* c'est simplement l'homme des temps modernes, d'après la Renaissance, celui pour qui la récompense financière a chassé la récompense morale.

A partir de ce titre, également un peu trompeur, Daniel Cohen traite de tous les problèmes tant économiques que politiques d'aujourd'hui. Il se demande si le déclin du monde occidental est à l'ordre du jour. Les Américains, explique-t-il, sont obsédés et angoissés par l'analogie du présent avec la chute de l'Empire romain. « Les Romains, écrit-il, pensaient que Rome était le centre du monde. Aujourd'hui, 90 % des Américains et les 2/3 de leurs sénateurs n'ont pas de passeport pour se rendre à l'étranger. »

Le capitalisme ayant converti l'Asie, l'*homo economicus* s'y est « gaillardement » invité. La Chine y est venue après quarante ans de révolution culturelle maoïste. Et maintenant ? « Les Chinois, écrit Daniel Cohen, empruntent déjà les traits les plus caricaturaux du monde contemporain : la spéculation immobilière, la consommation automobile, et le tourisme de masse. » Pour l'Europe, l'auteur est moins optimiste, avec cet euro qui s'est « transformé en une nouvelle prison dorée obligeant les pays européens au même type d'austérité que celle qui fut conduite dans les années trente », notamment en Allemagne.

Tous les ans paraît *L'Année politique* retraçant l'image exacte de la politique intérieure, étrangère, économique et sociale du pays. Plus qu'un livre, c'est une institution aussi ancienne que la IIIe République : depuis 1874, elle ne s'est interrompue que sous l'Occupation. Le maître d'œuvre de cet ouvrage, Marc Deby, note que 2011 restera l'année du mouvement des Indignés, colère mondialisée multiforme qui, dit-il, « connaîtra sans doute d'autres avatars ». L'*homo politicus* enragé ne manquera pas cette édition : pour ne rien oublier.

★★ ***La liberté a-t-elle un avenir ?*** par **Edouard Balladur,** 152 p., Fayard, 16 €

★★ ***Homo economicus*** par **Daniel Cohen,** 142 p., Albin Michel, 17,90 €

★★ ***L'Année politique 2011,*** 438 p., Evénements et Tendances, 132 €

ARNO

FUTURE VINTAGE

Nouvel album

À écouter et à télécharger
en haute définition 24 bits
sur Qobuz.com
dès le 17 septembre 2012

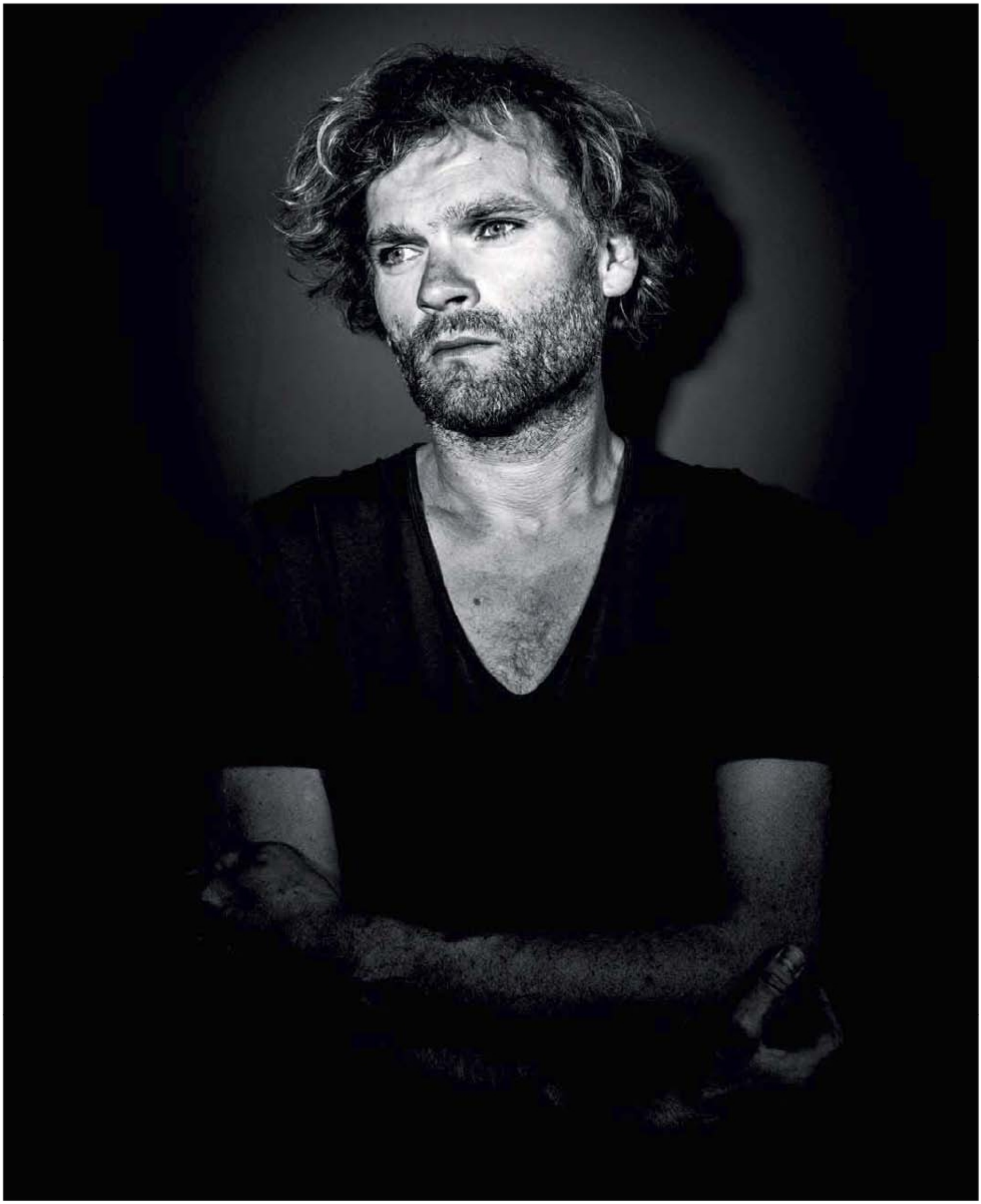
qobuz
qobuz.com

QUALITÉ STUDIO MASTERS GARANTIE

naïve

Photo : © Jean-Baptiste Millot, pour Qobuz

ROCK&FOLK TROIS PARIS PREMIERE france inter



OLIVIER ADAM
SAINT-MALO, LE 25 JUILLET 2012

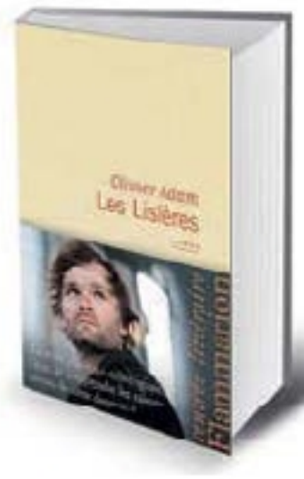
L'ENTRETIEN

DE FRANÇOIS BUSNEL

OLIVIER ADAM

« La fiction est une arme »

LE LIVRE Depuis treize ans, Olivier Adam s'est imposé comme l'un des rares romanciers français capables de sonder à la fois l'intimité de ses personnages et la machine sociale à l'intérieur de laquelle ils évoluent – et qui, souvent, les broient. Ses héros sont des pères à bout de souffle, des enfants abandonnés, des couples qui se séparent, des hommes et des femmes qui vivent en funambules... Avec *Les Lisières*, il signe son roman le plus abouti. Le plus ambitieux, aussi. Le résultat est une fresque hypnotisante, dans laquelle Olivier Adam mêle l'histoire personnelle d'un homme expulsé de sa propre vie à l'histoire des classes moyennes aujourd'hui en France. Le narrateur, Paul Steiner, est écrivain. Depuis l'âge de dix ans, depuis qu'il a tenté de mettre fin à ses jours aux bords d'un précipice, il a tout verrouillé en lui. Jusqu'à ce que Sarah le sauve de ses démons. Sarah et les enfants, Clément et Manon. Mais voilà, Sarah l'a quitté. Définitivement. Le temps d'une semaine, Paul retourne dans la cité pavillonnaire de son enfance, en banlieue parisienne, voir sa mère, hospitalisée. Vingt ans qu'il n'a pas mis les pieds à V., cette lisière qu'il a fuie de toutes ses forces. La route du retour sera celle des mises au point. ●●●



★★★ ***Les Lisières*** par **Olivier Adam**, 464 p., 21 € Flammarion.

L'ENTRETIEN

●●● ***Au début de ce roman,* Les Lisières*, Paul Steiner avoue n'être pas dupe des mensonges qu'il se raconte à lui-même et qu'il sert abondamment aux autres. Il évoque « toutes ces conneries [...] que je répétais à longueur d'interviews » : êtes-vous prêt, contrairement à l'écrivain que vous mettez en scène, à nous épargner « toutes ces conneries » ?***

Olivier Adam. Bon, d'accord. Mais ce que j'appelle « ces conneries » que Paul Steiner sort aux journalistes lors des interviews, c'est quelque chose qui n'est pas toujours conscient. Ce sont des choses que je peux dire moi-même en interview pour me protéger, parce qu'il faut toujours parler de soi, de son identité et que j'ai un vrai problème avec ça. Avec mon identité. Qui je suis, ce que je fais : je n'en sais rien, au fond. La dernière fois que j'ai publié un roman, il y a deux ans, j'étais un type qui pesait 110 kilos, et aujourd'hui je les ai totalement perdus. A l'adolescence, j'ai complètement arrêté de me nourrir. Puis, du jour au lendemain, j'ai décidé que je ne m'habillerai plus qu'en noir. Et ainsi de suite... On se ment beaucoup à soi-même. On se cherche des masques. Moi, aujourd'hui, je cherche une cohérence à tout cela. Et c'est le sujet de ce roman : chercher une cohérence dans un parcours qui est une succession de ruptures.

Quelle est l'origine de ce roman,* Les Lisières*, qui rassemble à la fois toutes vos identités et toutes vos obsessions d'écrivain ?

› Les 40 ans qui approchent, sûrement... J'ai eu besoin de tout poser. De tout mettre à plat. D'essayer de voir quelle était la ligne directrice. J'ai passé ma vie à fuir. La banlieue. Puis Paris. Puis la Bretagne. Je suis parti parce qu'il fallait que je me planque, parce qu'il fallait que j'établisse de la distance avec plein de choses, avec moi-même. J'ai eu besoin de comprendre pourquoi je partais.

Vous parlez de l'identité mais à vous lire on a le sentiment que l'identité, au singulier, n'existe pas et que chacun d'entre nous possède en réalité des identités, plurielles, successives...

› Oui, les identités peuvent être multiples à l'intérieur d'une même personne. J'ai grandi dans les zones que je décris dans mes livres. Ces zones indéfinies que l'on appelle la banlieue parisienne et qui ne m'ont fourni aucune attache. Je ne me sens absolument pas attaché à l'endroit d'où je viens. Cela ne vaut que pour moi : je sais qu'il y a beaucoup de gens qui restent dans ces lieux et s'étonnent même que je les trouve à ce point en incapacité de me donner des racines. Mais pour moi, en effet, ce qui prédomine aujourd'hui encore est ce sentiment d'être noyé dans la masse. La banlieue est une lisière. Et puis il y a une autre lisière qui est la classe sociale. Mes parents viennent d'un milieu très populaire. L'ascenseur social a fait que, globalement, nous nous sommes retrouvés dans les petites classes moyennes, dans un pavillon en banlieue parisienne. Puis j'ai fait des études qui m'ont conduit à côtoyer d'autres gens, à Paris, qui venaient plutôt, eux, des banlieues chics de Neuilly ou bien du VI^e^ arrondissement. Puis le milieu littéraire parisien. Ces changements de classe sociale m'interrogent sur moi-même. A quel endroit est-ce que j'appartiens ? Ce roman se fait l'écho de cette interrogation.

> « Chercher *une cohérence dans un parcours qui est une succession de ruptures* »

Aujourd'hui, où est votre place dans le monde ?

› Je n'ai toujours pas la réponse. Je ne sais pas où est ma place. Quand je rentre dans la ville de banlieue où j'ai grandi, je vois bien que je n'en suis plus. D'ailleurs, j'ai toujours été le premier à ne pas vouloir y rester trop longtemps. Et, en même temps, je suis aussi le premier à revendiquer ma fidélité à cet endroit, à ce milieu, en consacrant tous mes livres à des gens qui sont issus de cet horizon.

Pourquoi ces gens-là sont-ils les héros de tous vos livres ?

› D'abord parce que je pense qu'on ne peut parler que de ce qu'on connaît. Le paysage mental de notre adolescence nous marque beaucoup plus que ce qu'on veut bien en dire. Ensuite, il y a une raison théorique et politique.

Laquelle ?

› Il y a un problème dans ce pays. La majeure partie est composée de classes populaires, de classes moyennes, de gens qui vivent dans les zones périurbaines, dans les banlieues, ce que j'appelle les lisières. Ils vivent à l'écart des centres : des grands centres-villes bourgeois mais aussi des grands centres de décision politiques ou médiatiques. Personne ne les représente politiquement – même si on a pu voir certains, comme Mélenchon, se targuer de le faire, ça n'a pas marché : soit ces gens n'entendent pas son discours, soit ils n'y croient pas – et ils ne se reconnaissent pas non plus dans la présentation que l'on fait d'eux dans les médias. Pas plus que dans celle que l'on donne d'eux dans la littérature ou le cinéma, qui les regardent en surplomb, de manière condescendante, dans une forme de rejet. Cette façon de faire s'explique d'ailleurs très simplement : la plupart des écrivains ne viennent pas de ces endroits-là, donc ils ne les connaissent pas. Quant aux rares écrivains qui en sont issus, ils se sont construits dans le rejet de cette vie qu'ils considèrent comme banale, médiocre, conventionnelle, et qui les pousse à une ironie assez forte. Ce n'est pas un reproche mais un constat. Moi, je suis dans une position différente. Pas très éloignée, en réalité, de celle que revendique Annie Ernaux. De ce point de vue, je me sens non seulement en admiration pour elle mais aussi en filiation. Je ressens ces sentiments paradoxaux qui oscillent entre la fidélité à son milieu d'origine et le fait de s'en être soi-même extrait, de l'avoir voulu à toute force, mais de ne pas non plus se sentir à sa place dans un autre milieu qui, pourtant, vous accueille à bras ouverts.

Qu'est-ce qui explique, selon vous, ces sentiments paradoxaux ?

› Les vieux complexes que l'on traîne derrière soi, sans doute. Inconscients. Une paranoïa, aussi. Consciente. Mais que l'on ne peut pas toujours combattre. Et puis un vrai conflit de classes, que je continue à vivre, plus fortement que d'autres. Et, surtout, cette volonté de ne s'interroger sur son propre parcours qu'à condition que cela puisse avoir une résonance collective, c'est-à-dire que l'on puisse tenter d'en interroger la portée générale. Je ne fais pas de l'autobiographie mais tout trouve racine dans ce que j'ai pu observer au cours de ma vie.

Pouvez-vous préciser cette différence ?

› Mon inspiration vient de ce que j'observe, de ce que j'ai vécu, de ce que je ressens, de ce paysage mental qui est le mien depuis l'adolescence. Je n'ai pas d'autre terre à creuser pour faire pousser mes livres. Mais ces livres n'ont rien de personnel. Je tente, en tout cas, de faire en sorte qu'ils n'aient rien de personnel. Ce que j'ai vécu ne m'intéresse que dans la mesure où le *je* peut dire *nous*. Par exemple, décrire les relations intimes que l'on peut nouer avec ses parents ou ses frères et sœurs ne m'intéresse absolument pas pour mettre sur le tapis mes relations intimes avec mon père ou mes frères, non, cela m'intéresse parce qu'il me semble

Olivier ADAM

que la manière dont je mets en scène mes personnages dans un roman interrogera le lecteur sur ce qu'il est devenu pour ses propres parents et ce que ses parents sont devenus pour lui. *Les Lisières* obéit à cette logique : que devient-on pour le monde dont on est issu quand on le quitte ? Même si je suis sur le terrain des enjeux intimes, je cherche un intime qui soit collectif. Ainsi le portrait des pères que je dresse dans mes romans n'est pas à l'encontre – ou en faveur – d'un père en particulier. C'est le portrait d'une certaine génération de pères, issue d'un certain milieu social. Il me semble que ce portrait peut résonner pour beaucoup de lecteurs. Ainsi le père de mon alter ego, dans *Les Lisières*, n'est pas mon père à moi. C'est un père qui représente une génération et un endroit social où parler, s'épancher, s'étendre, montrer qui on est, sortir du rôle de taiseux et se définir par les sentiments, tout cela est impossible. Ça ne se fait pas. Ce sont les pères issus des milieux ouvriers, des milieux paysans, des classes moyennes ou populaires. Evidemment, il y a des exceptions. Mais c'est quand même un trait commun. C'est ce trait qui m'intéresse.

Les lisières ne sont pas seulement géographiques, ce sont aussi les lisières de notre propre vie...

› Quand j'ai quitté la banlieue pour Paris, j'ai eu le sentiment d'avoir enfin trouvé ma place. Et puis ce sentiment n'a pas duré. J'ai dû fuir Paris parce que j'y étouffais. J'ai donc quitté Paris pour la Bretagne, autre périphérie, plus agréable, celle des bords de mer. Mais ça aurait pu être l'extrême lointain. Le Japon, par exemple. En réalité on ne fait que passer d'une lisière à l'autre.

Le Japon, qui est déjà présent dans* Le Cœur régulier *et que l'on retrouve à la fin des* Lisières *comme une promesse de lieu où l'on vivrait mieux...

› Oui, mais c'est peut-être une fuite. A force de fuir de lieu en lieu, de lisière en lisière, est-ce qu'on ne finit pas par vivre aux lisières de sa propre existence ?

Bonne question. Quelle est votre réponse ?

› Je ne sais pas. C'est pour cela que j'écris des romans.

D'un autre côté, et* Les Lisières *le montre, ces périphéries sont devenues le centre...

› Ces banlieues sont devenues, en effet, à la fois la masse et la marge, le centre et la périphérie. C'est là que j'ai grandi, c'est ce qui m'a fondé. Peut-être qu'à force de me le raconter, j'en suis devenu moi-même l'otage... C'est pour cela que je cherche la cohérence d'un être, d'un parcours, d'une géographie intime, d'un paysage mental, d'un paysage social.

Pourquoi fuyez-vous sans cesse, d'une périphérie à l'autre, d'une lisière à l'autre ?

› J'ai toujours été ainsi. Toute mon enfance, toute mon adolescence, j'ai eu le sentiment de ne pas être vraiment là. D'ailleurs tout le monde m'oubliait. Je ne compte pas le nombre de fois où j'ai soi-disant disparu pour laisser partir le groupe que j'accompagnais et le regarder s'éloigner pour voir si quelqu'un s'apercevait de mon absence et vérifier que... non, on ne s'apercevait pas que je n'étais plus là. Oui, j'ai longtemps fait le coup du « s'il vous plaît, montrez-moi que je suis là et que j'existe ». Ça, c'est quelque chose que je n'ai jamais perdu. Dans la vie sociale et affective, c'est une souffrance et un handicap car ça vous empêche d'être présent aux autres et à votre propre vie. Vous êtes en permanence dans la position de l'observateur, du capteur, de celui qui décortique, qui analyse. Mais cette place, c'est celle de l'écrivain. Je l'ai compris beaucoup plus tard. Cette nature, qui m'a fait souffrir longtemps et dont je ne savais pas quoi faire, est devenue une force lorsque j'ai commencé à écrire. Ça m'a donné une place mais aussi un rôle. Le jour où j'ai compris, où j'ai vu que c'était précisément cela qui pouvait faire des livres, j'ai cessé de m'interroger sur ça. Ce n'est pas forcément facile à vivre. Aujourd'hui je vis en Bretagne, dans un lieu où j'ai le sentiment de m'être retrouvé mais qui est très éloigné de l'endroit où se passe la vie littéraire, de l'endroit où vivent mes amis. J'ai une capacité étrange à m'éloigner volontairement des gens qui me font du bien et que j'aime quand même.

Le fait de vivre en Bretagne a-t-il une incidence sur votre écriture ?

› Contrairement à une idée répandue, il faut être très solide et très en forme pour écrire des livres qui se tiennent. Je n'aurais pas pu écrire ce livre si je n'avais pas été bien dans ma peau. Aujourd'hui, si on me met sur un vélo je peux rouler des heures. Ce n'était pas le cas il y a quelques mois... Je n'aurais jamais écrit *Les Lisières* si j'étais resté dans l'état où j'étais lorsqu'est sorti *Le Cœur régulier*.

« A force de fuir de lieu en lieu, de lisière en lisière, est-ce qu'on ne finit pas par vivre aux lisières de sa propre existence ? »

FRANCK COURTÈS

C'est vous qui avez décidé de perdre du poids pour écrire ce livre ?

› Non. Je n'ai pas eu le choix. Raisons médicales. Mais je pense que rien n'est un hasard. La poule et l'œuf... Qu'est-ce qui entraîne l'autre ? Je ne sais pas. Toujours est-il que si je n'avais pas été en forme, je n'aurais pas pu écrire ce livre. C'est peut-être un peu grandiloquent mais je suis très sérieux : si je ne m'étais pas enfui de Paris il y a quelques années, si je n'étais pas parti me « soigner » à l'eau de mer et aux falaises, que j'ignorais être mes vraies drogues, je ne serais sans doute pas là aujourd'hui. Vraiment. *Des vents contraires* est le roman dans lequel j'ai voulu exprimer ce sentiment. Avec, d'ailleurs, la peur que ça ne l'épuise.

C'est-à-dire ?

› Je sais que d'avoir trop mis des mots sur le rapport absolument cosmique que j'avais trouvé dans certains endroits a légèrement biaisé ce rapport aux choses. Il est devenu une construction. Mais j'agis toujours ainsi quand j'écris. L'idée du sacrifice est très présente. Pour *Les Lisières*, c'est la même chose. Je savais, en écrivant ce livre, que tout mettre sur la table n'était pas forcément bon pour moi, que ça pouvait saper les choses qui dans ma vie personnelle étaient les mieux assises. Retourner sur les traces de ce qu'on appelle « la Maladie » alors qu'on a l'impression d'en être sorti n'est pas forcément la meilleure idée qui soit... ●●●

L'ENTRETIEN

« Aujourd'hui, je vis en Bretagne, où j'ai le sentiment de m'être retrouvé, mais c'est un lieu très éloigné de la vie littéraire et de mes amis. »

●●● ***Votre double, Paul Steiner, est d'ailleurs rattrapé par cette « Maladie » qu'il n'a cessé de fuir...***

› C'est vrai. Je passe ma vie à écrire les livres où survient ce que je redoute. Paul est un écrivain né dans les lisières, qui a fui la banlieue et sa classe sociale pour Paris, puis qui a fui Paris et la classe sociale nouvelle qu'il découvrait pour la Bretagne, et qui rentre chez lui après vingt ans sans avoir donné la moindre nouvelle. Il pense avoir trouvé sa place mais, quand le roman débute, il ne l'a plus, sa place. Il se gare devant chez lui et ce n'est plus chez lui. Il regarde sa femme, ses enfants, sa maison. Il pensait avoir construit quelque chose de solide, avoir mis une distance suffisante avec la Maladie pour la semer pendant un bon bout de temps et le voilà expulsé de cet endroit. Sa femme le quitte. Et, forcément, la Maladie le rattrape.

Et ça, c'est ce qui pourrait se passer si vous vous laissiez aller ?

› C'est ce que je redoute par-dessus tout.

En écrivant sur les choses que vous redoutez, parvenez-vous à faire en sorte qu'elles n'adviennent pas – en tout cas, pas de votre propre fait ? Y a-t-il un pouvoir magique de l'écriture ?

› Il y a deux écoles. L'école superstitieuse – je n'écris surtout pas sur les choses dont j'ai peur – et l'école non superstitieuse, dont je suis – j'écris sur tout ce dont j'ai peur, y compris les trucs les plus horribles, pour que, précisément, ça n'advienne pas. Entre *Le Cœur régulier* et *Les Lisières*, j'ai écrit *Kyoto Limited Express*, un livre avec des photos et qui est passé inaperçu mais dans lequel j'écris que j'ai pu perdre ma fille. Moi-même je me trouve insupportable d'avoir écrit ça. Je me dis : « Mais comment ai-je pu écrire ça ? » Et, en même temps, j'ai besoin d'expulser cette peur.

D'où vient ce besoin ?

› J'ai une conscience suraiguë de l'incroyable fragilité des choses. Elle me réveille toutes les nuits et tous les matins. Personne ne mesure à quel point avoir des relations avec les autres, tenir debout, etc., est de l'ordre du sauvetage permanent.

Aujourd'hui encore ?

› Oui.

Ecrire permet-il de se sentir plus à l'aise ?

› C'est le seul moyen que j'ai trouvé de « dealer » avec tout cela, avec les peurs qui me rongent, les questions qui me torturent, mes incapacités. La première fois que je me suis lancé dans l'écriture, j'ai eu cette révélation : je peux enfin toucher le monde, je peux enfin être au monde vraiment. Même si mes romans racontent souvent à quel point la vie est un maelström dans lequel on patauge, à quel point on est dans le cambouis en permanence, à quel point on se débrouille tous comme on peut, tout s'éclaire enfin. Mon incapacité à être au monde a produit des livres qui me permettent de me tenir debout. Je pense que si je n'avais pas les bouquins... Mais il n'y a pas que cela, non, il n'y a pas que cela : il y a la cellule familiale, ma compagne et mes deux enfants. C'est ça, ce qui me tient.

Olivier ADAM

Dans* Les Lisières*, vous insistez beaucoup sur l'image que vous avez donnée de vous : ce portrait d'un type rattrapé par ses névroses et par l'alcool, pourchassé par la Maladie, à la fois folie et dépression... Certains pourraient y voir de la complaisance, non ?

› Eh bien moi, j'ai plutôt eu l'impression d'échapper à cette complaisance en me construisant un avatar qui assume autant mes mauvais que mes bons côtés. L'autre Paul, celui des *Vents contraires*, même s'il picolait pas mal, se montrait un peu trop sous un jour toujours favorable, je le reconnais. Ses actes étaient empreints d'une espèce de rectitude. Ça, c'était plus proche de la complaisance que l'attitude du Paul des *Lisières*. J'assume que ce Paul Steiner ne soit pas toujours aimable, qu'il se contredise, qu'on ait parfois envie de le rassurer et de lui foutre des tartes. Et je sais que je fais aussi cet effet-là dans la vie. Je suis comme ça, oui. Il y a une différence entre la sincérité et la vérité : ce livre est une fiction et la fiction est une arme. Me concernant, l'injonction du pacte autobiographique pur et dur n'est pas le passeport le plus certain vers des livres forts et vrais. Dans mon cas personnel, les mensonges en disent autant sur moi – et peut-être même plus – que la vérité. Je ne crois pas que l'autobiographie puisse donner des livres plus forts que la fiction par sa seule grâce. Beaucoup de livres purement autobiographiques me paraissent infiniment moins vrais que des livres purement autofictionnels. Il faut s'appuyer sur le rapport autobiographique mais ne pas s'y enfermer. *A la recherche du voile noir* de Rick Moody, *Histoire d'une vie* d'Aharon Appelfeld ou *Le Chagrin* de Lionel Duroy sont des exemples extraordinaires de cette différence entre sincérité et vérité, de ce rapport à la fiction. Ou tous les derniers livres d'Emmanuel Carrère. Je ne suis pas certain que ces auteurs nous racontent la vérité et d'ailleurs je m'en fous ! Mais il y a chez eux un effet de nudité, une manière d'abolir la distance romanesque qui produit un effet incomparable.

> **« Je suis de l'école** *non superstitieuse : j'écris sur tout ce dont j'ai peur, y compris les trucs les plus horribles* »

La vérité vous intéresse-t-elle ?

› Non. La véracité, les faits, ce n'est pas mon langage. Ma manière passe, instinctivement, par la fiction. C'est sans doute lié à ma culture. Les doubles, c'est une longue tradition littéraire dont je me suis abondamment nourri : les doubles de Philip Roth, le Bandini de John Fante, le Frank Bascombe de Richard Ford, le double de Bukowski, et même les doubles des écrivains très américanisés – ils détesteraient que je dise cela – comme Philippe Djian ou Jean-Paul Dubois. Tous ces écrivains m'ont formé. Tout comme Patrick Modiano. Je tente de faire la même chose que lui. Avec *Un pedigree*, on s'est aperçu qu'au fond ses personnages étaient infiniment plus issus de sa propre vie qu'on pouvait le penser et que, en même temps, ils étaient plus encore nourris de fictions, bâtards, mélangés, noyés, camouflés. Pour qu'un livre fonctionne, pour qu'un livre marche, il faut qu'il soit sur ses deux jambes : autobiographie et fiction. On ne doit se priver d'aucune arme. Un livre qui n'est pas fondé sur l'expérience, sur le vécu, sur le ressenti, me semble d'emblée vain et déconnecté. Et un livre qui se prive de l'aventure fictionnelle, de la manière dont on peut étendre le propos, l'universaliser, le collectiviser, le politiser en le tordant, en exagérant certaines choses et en taisant d'autres choses, un tel livre me semble tout aussi vain et déconnecté. Pour se passer de la fiction et se donner cette contrainte de la vérité absolue, il faut vraiment avoir des choses à raconter, des choses qui possèdent une charge qui dépasse tout. C'est extrêmement rare.

Belle définition de la littérature. Mais que ne comprennent pas toujours les proches. Comment gérez-vous cette attitude que peuvent avoir parfois les proches ou la famille, qui ne comprennent pas toujours ce que vous venez de développer ?

› Il faudrait écrire sans aucun égard pour personne. Je crois que c'est Annie Ernaux qui a dit cela – et je ne l'en remercie pas, même si cette phrase est extraordinaire. Voilà. Il faudrait pouvoir creuser à loisir, sans se soucier de rien, dans sa propre matière, qui est la seule matière dont on dispose. C'est la seule condition pour aller au bout d'un livre. J'ai pris ce risque en écrivant *Les Lisières*. Je suis ce type qui est prêt à faire – peut-être – de la peine. Un écrivain. Mais l'écrivain ne se pose pas le problème ainsi : ce n'est pas le problème, faire de la peine. Ça, c'est un problème moral. Or pour moi les choses sont très claires : je décris des personnages qui empruntent un certain nombre d'aspects à des gens que je connais, qui me sont ou m'ont été proches, et, en même temps, je mélange avec des tas d'autres choses, je grossis des traits, je les tords, pour aller vers quelque chose de plus ample et de plus collectif. Je sais bien que je pourrais toujours expliquer à telle personne que ce personnage est une fiction, qu'elle ne peut pas se reconnaître en lui et que ça ne décrit absolument pas les relations que j'ai avec elle : si cette personne reconnaît ses moustaches, son pantalon ou le petit napperon qu'il y a sur son bureau, eh bien ce n'est plus possible... Pour les gens qui sont, éventuellement, la matière première d'un personnage de roman, c'est impossible à démêler. Même s'ils sont transformés. Ajoutez à cela que je viens d'une famille où on ne parle pas. Où on ne se plaint pas. Déjà, rien que d'écrire des livres sur les difficultés de vivre, sur les sentiments, ça ne se fait pas. C'est pleurnicher. C'est geindre. On a autre chose à faire. On doit travailler, être sérieux, ne pas se faire remarquer, ne pas faire de vagues. Je ne connais aucun écrivain pour qui ça se passe vraiment bien avec la famille, même quand l'écrivain ne va pas sur des terrains aussi inflammables que ceux sur lesquels je m'aventure. Mais je pense que, dans une famille, avoir un écrivain qui puise autant dans le réel, c'est une malédiction. Si un jour ma fille devient écrivain, si un jour elle écrit des bouquins et qu'elle me met en scène, même en me transformant, même en changeant telle ou telle chose de mon caractère, je le prendrais mal. Je le sais. Avoir un enfant qui écrit des livres, c'est une malédiction.

Que répondez-vous à ceux qui tiennent le discours d'Eric, page 178 : « Tu sais, moi, le monde, j'ai pas besoin de lire les romans, de regarder des films pour savoir à quoi il ressemble. Moi, le monde, j'ai les deux pieds dedans. [...] La douleur, je ne me contente pas de la décrire, moi, je me la prends. » ?

› Je me souviens que Pierre Bourdieu avait fait une intervention, un jour, au Val Fourré, où il avait osé cette provocation absolu- ●●●

L'ENTRETIEN

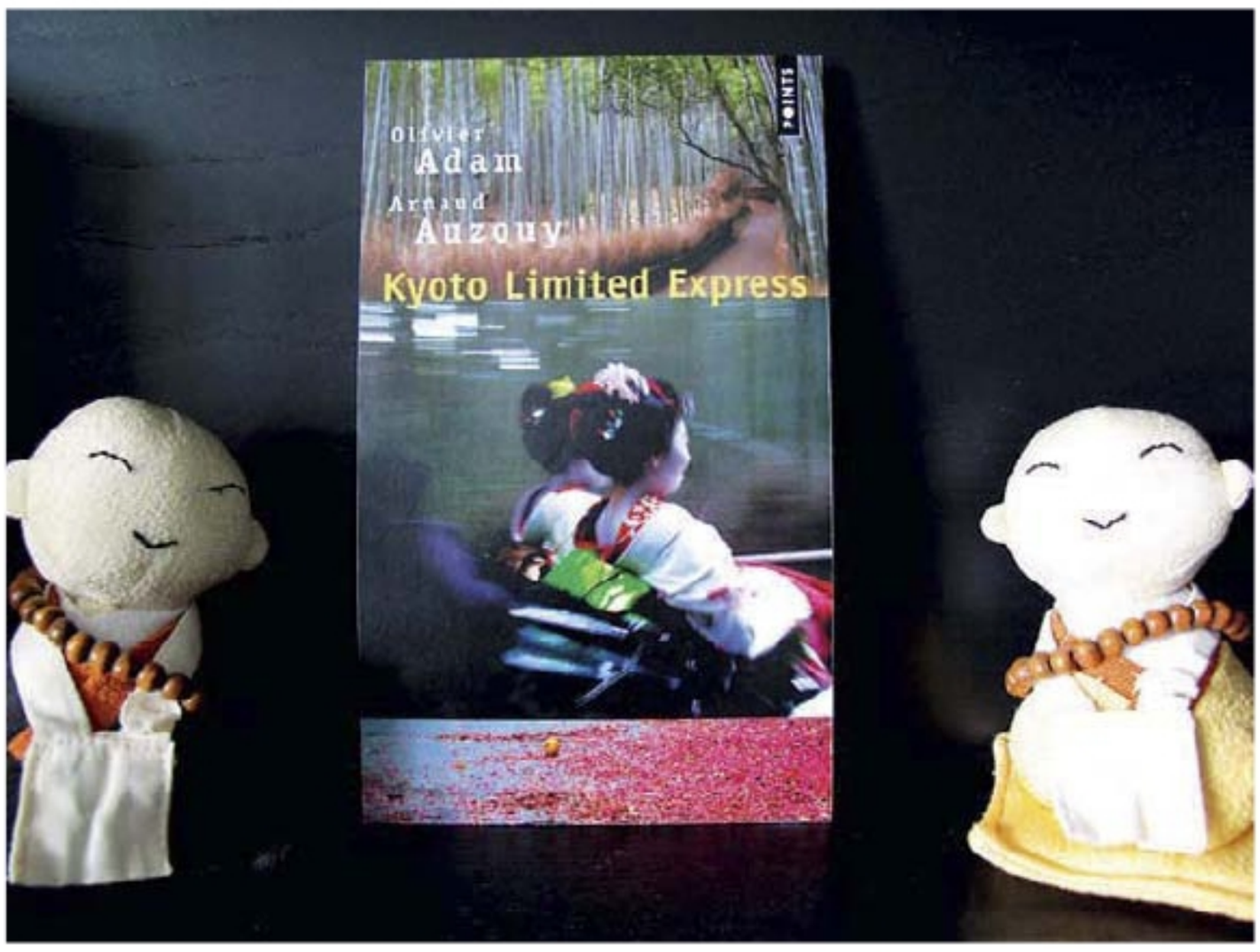
Olivier Adam, chez lui, à Saint-Malo.

●●● ment démente qui consiste à expliquer à ceux qu'il venait voir qu'il connaissait mieux qu'eux les raisons de leur colère et de leur désarroi. La salle l'avait copieusement sifflé. Dans une certaine mesure, le rôle des écrivains est assez comparable à cela. Le sociologue travaille avec des études chiffrées alors que l'écrivain, lui, travaille avec un truc qui s'appelle l'intuition. Je crois que ça reste mystérieux, pour les écrivains eux-mêmes, mais je suis souvent sidéré par ce que m'apprennent parfois les écrivains sur moi-même, sur le monde qui m'entoure, sur la puissance dévolue au roman par la seule grâce de le personnaliser, de mettre en jeu à travers des personnages des destins individuels qui nous concernent tous. Le roman a la possibilité de s'abreuver à de multiples sources. Pour mon premier roman, *Je vais bien, ne t'en fais pas*, j'ai reçu deux lettres de refus d'éditeurs qui disaient la même chose mais dans le sens inverse : il y avait dans mon roman un versant intime et un versant sociologique bourdieusien. Le premier éditeur me refusait à cause du versant intime, qu'il jugeait trop pleurnichard, mais trouvait très intéressant le versant sociologique ; le second me refusait parce qu'il trouvait très prenant le versant intime mais me disait que mon dogmatisme bourdieusien n'avait aucune place dans un roman... On m'a sommé de choisir. Je n'ai pas choisi. Je n'ai jamais choisi. Je fais les deux. Et treize ans après je publie *Les Lisières*, qui est aussi une espèce de profession de foi : je ne choisirai pas. Le psychologique et le social m'intéressent autant, je veux réunir les deux parce que je suis absolument persuadé que notre vérité à chacun est autant marquée par du social que par de l'intime ou du psychologique. Ce sentiment d'imposture que je ressens, de ne pas être à ma place, est lié à un parcours social, à un mélange de honte, de fierté et de complexes qui sont purement sociaux. L'humeur des gens peut être affectée, au jour le jour, autant par leur relation avec leur compagne que par la dureté du monde du travail. La sphère collective et la sphère personnelle interagissent en permanence. La littérature doit prendre en compte les deux. Un roman, c'est fait pour mieux voir, non ? Alors pourquoi se crever un œil ? Pourquoi choisir le psychologique contre le social ou l'inverse ? Mais non, en France, parler du social ou du sociologique tout en creusant l'intime, ça ne plaît pas, ce n'est pas assez glamour...

Qui dit cela ?

› Certains critiques.

Olivier ADAM



Décidément, vous êtes parano...

› Oui. Mais reconnaissez que la littérature française, c'est surtout l'esprit, l'élégance, l'ironie, la distance, l'élévation. Mais l'élévation, en termes de point de vue, pose un problème : quand on regarde les choses de haut, de très haut, on tombe dans la froideur, le dédain. Et oui, ce dont je parle dans mes romans, le boulot, les petits HLM, le supermarché et le Buffalo Grill le dimanche, c'est pas glam'. Et si, en plus, vous en parlez sans vous mettre au-dessus, sans regarder ça depuis une hauteur, alors vous-même vous n'êtes pas glam'.

Pourtant, c'est ce que font Russell Banks ou Richard Ford, qui sont largement plébiscités...

› A juste titre, car ce sont des grands écrivains. Quand j'ai commencé *Les Lisières*, je m'étais mis un Post-it avec écrit dessus : « Richard Ford ». Comme une sorte de repère.

Parlons travail, justement. Comment écrivez-vous ?

› A l'ordinateur, uniquement. Je ne prends jamais de notes. Jamais. Je peux passer des mois sans écrire et, quand je n'écris pas, je n'écris pas une ligne. Ce sont des périodes de jachère. Elles peuvent durer neuf ou dix mois. Puis le livre vient me chercher. Je n'écris que quand le livre est là.

A quel moment savez-vous que le livre est là ?

› Quand la voix me parle. Pendant ces mois où je ne fais rien, il se passe quelque chose d'assez mystérieux qui est que tout semble peu à peu se mettre en place : les événements de ma vie, les événements politiques, tout cela converge vers un thème et un enjeu esthétique. Mes livres sont souvent les corrections des précédents.

Dans quel sens ?

› *Les Lisières* est une correction du *Cœur régulier*, dans lequel il y avait trop de poésie. Trop de cache-sexe, de la phrase et de la sensation, pour masquer ou s'arranger avec le contenu. *D'autres vies que la mienne*, d'Emmanuel Carrère, a été un électrochoc. Je me suis dit : « Allez, dis ce que tu as à dire, arrête de tourner autour. » L'allusion. Il faut arrêter l'allusion. C'est pour cela que *Les Lisières* est très différent, stylistiquement, des autres romans. Quand j'écrivais ces livres, je croyais à la vitesse, à l'absence de toute psychologie pour être totalement comportementaliste. J'ai voulu revenir à la sensation d'écriture elle-même, de brûlure, d'effervescence, de danger. C'était déjà présent dans *Poids léger* ou *Passer l'hiver*. Etre moins aimable. Dans l'inconfort. En écrivant *A l'abri de rien*, je pensais au cinéma des frères Dardenne ou de Ken Loach, à la musique de PJ Harvey. En écrivant *Le Cœur régulier*, je pensais à la voix profonde de Leonard Cohen, dernière période. Le nu total. C'est toujours pareil : j'ai l'impression d'avoir réussi mon coup et six mois plus tard je me dis que j'ai été trop rapide ou trop lent, trop à droite ou trop à gauche, bref qu'il faut corriger.

A part* Je vais bien, ne t'en fais pas, *tous vos romans sont écrits à la première personne du singulier. Pourquoi ?

› Oui, c'est vrai. Question de musique. L'emploi du *je* me permet d'être le sismographe des états intérieurs du personnage. Et puis, il y a l'aventure que représente le fait de ne pas être un observateur qui regarde les autres, un *il*, mais de s'engager dans la vie, vivre d'autres vies que la sienne. C'est aussi, pour moi, une façon d'être à la bonne hauteur, de ne pas me mettre au-dessus. J'ai besoin de faire corps avec mon personnage. Du coup, je ne me situe ni en dessous ni au-dessus mais à la bonne hauteur. Je regarde le monde de front. Cette position éthique est l'un des grands enseignements de Raymond Carver : le type qui parle de la serveuse ou du chauffeur de taxi, de leurs emmerdes quotidiennes, mais qui est au bar avec eux et n'est pas plus avancé qu'eux. C'est ça, être fraternel et pas compassionnel.

Comment fait-on pour être fraternel sans être compassionnel ?

› C'est assez compliqué, car j'ai une nature très compassionnelle. Voir des gens souffrir autour de moi me met dans un état second. Je ne le supporte pas. Et j'ai une tendance à imaginer que même les gens qui présentent la meilleure façade en ont, en réalité, pris plein la gueule. En littérature, je lutte contre ce penchant. Dans un livre, je cherche la justesse que je n'ai pas dans la vie. Il faut donc retravailler. C'est une discipline. C'est là qu'avoir un éditeur ou une éditrice en qui on a une confiance absolue est très utile.

Dans sa vie, faut-il vraiment être cohérent ?

› En exergue d'*A l'Ouest* j'avais mis cette phrase de Jean Eustache : « Et puis si quelque chose vous ennuie, vous êtes libre de partir. A mon avis on a oublié deux choses dans la Déclaration des droits de l'homme : le droit de se contredire et le droit de s'en aller. » Là encore, je ne changerai pas d'avis.

Propos recueillis par F.B.

Photos : Frédéric Stucin/Pasco pour *Lire*

FRANCK COURTÈS

Bio-bibliographie

Né en 1974, Olivier Adam a grandi en région parisienne et vit actuellement en Bretagne. Son premier roman, *Je vais bien, ne t'en fais pas* a été adapté pour le cinéma par Philippe Lioret (pour qui il a également signé le scénario de *Welcome*), tout comme *Poids léger* (adapté par Jean-Pierre Améris) et *Des vents contraires* (adapté par Jalil Lespert). *Passer l'hiver* a reçu le Goncourt de la nouvelle en 2004, *A l'abri de rien,* le prix France Télévisions 2007, et *Des vents contraires,* le prix RTL-*Lire* 2009.

Les écrivains DU BAC

Herman MELVILLE

Avant d'être reconnu comme l'un des pères de la littérature américaine à l'égal d'un Mark Twain ou d'un Nathaniel Hawthorne, le créateur de Moby Dick traversa une période d'oubli quasi total. Ce n'est qu'à l'occasion du centenaire de sa naissance que l'on commença à mesurer l'importance de son œuvre.

Giono ne s'y est pas trompé. La baleine blanche poursuivie obstinément par le capitaine Achab en un duel qui prend, à mesure que le roman avance, des allures de lutte cosmique est un des rares mythes modernes qui trouverait sa place parmi les anciens mythes. Mais si la légende de Moby Dick est bien connue, moins nombreux sont ceux qui ont lu *in extenso* le chef-d'œuvre de Herman Melville. Qui n'a pas eu la tentation de survoler les nombreux chapitres que *Moby Dick* consacre à la cétologie, à l'histoire et à la technique de la pêche à la baleine et de son industrie ? Il est vrai que ces développements ralentissent l'intrigue et que l'on n'a pas toujours perçu ni leur caractère parodique, ni leur fonction de critique des obsessions taxinomiques du savoir scientifique. Reste que la vie d'aventure et d'écriture de l'auteur de *Moby Dick* (1851), mais aussi de *Bartleby The Scrivener* (1853) ou de *Billy Budd* (publié posthumément en 1924), éclaire une œuvre dont on n'a eu cesse de mesurer davantage l'importance.

COSTA/LEEMAGE

BIOGRAPHIE

1er août 1819 : Naissance à New York
28 janvier 1832 : mort d'Alan Melvill.
26 décembre 1840 : Melville signe son engagement sur l'*Acushnet*.
Février 1846 : parution de *Taïpi (Typee)*.
6 août 1847 : épouse Elizabeth Shaw.
Novembre 1850 à juillet 1851 : rédaction de *Moby Dick* qui paraît en octobre en trois volumes.
Novembre 1853 : publication de *Bartleby* dans le *Putnam's Magazine*.
5 décembre 1866 : Melville est nommé inspecteur des douanes du port de New York.
11 septembre 1867 : mort de son fils aîné Malcolm.
28 septembre 1891 : affaibli par une attaque d'érysipèle, Melville meurt d'une crise cardiaque à New York.
1924 : parution de *Billy Budd*.

> « Comment aurais-je pu être ? »

Herman Melville n'était peut-être pas destiné à une existence d'aventurier dans les mers du Sud, ni à une carrière d'écrivain. Troisième des huit enfants de la famille Melvill, ainsi qu'on l'écrivait à l'époque, il naquit à New York le 1er août 1819. C'était une famille de bon renom : le grand-père, le major Thomas Melvill (1751-1832), avait été une des figures de la Révolution américaine, ayant pris part notamment à la fameuse Boston Tea Party. Du côté maternel, l'autre grand-père, le général Peter Gansevoort (1749-1812), descendait d'une illustre famille de colons bataves et avait été un héros de la guerre d'Indépendance. Comme d'autres écrivains de génie, Herman était « en retard pour ce qui est de la parole et d'un entendement assez lent[1] ». C'était en tout cas le jugement de son père, Alan Melvill, homme de mauvaises affaires, qui fut moins heureux que son père et son beau-père. L'entreprise de commerce qu'il avait créée périclita et, criblé de dettes quand il mourut d'une fièvre infectieuse en 1832, il laissa sa famille dans la gêne et dans le souvenir de l'opulence perdue. Cette mort ébranla profondément Herman : « J'avais treize ans lorsque père est mort. Je ne vivrai rien d'aussi pénible, sauf la mort de Malcolm [Accident ou suicide ? Le fils aîné de Melville avait été retrouvé mort dans sa chambre, le 11 sep-

tembre 1867, NDLR]. Père mort, comment aurais-je pu être ? Jusqu'à vingt-cinq ans, je me suis perçu comme un être irresponsable[2]. » Dans *Pierre ou les Ambiguïtés*, roman sophistiqué aux nombreuses notations autobiographiques, comme dans la vie de Herman, les échecs et la mort prématurée des pères pèsent lourdement sur la destinée des fils. Employé dans une banque, puis dans l'entreprise de fourrures et de feutres de son frère, le jeune adolescent, peut-être aussi parce qu'il avait été un bon élève, finit par donner des cours comme instituteur, activité qui le sortait d'autant moins de son impécuniosité qu'il ne parvenait pas toujours à se les faire payer.

> L'appel du large

Melville sentait ce monde étriqué « se refermer sur lui. Il ne savait pas répondre au problème majeur de la civilisation, à savoir comment assurer sa subsistance sans perdre tout ce qui donne à la vie sa joie et son sens[3] ». Aussi se décida-t-il à entreprendre, à moins de dix-huit ans, un premier voyage en Europe, destination Liverpool. Herman n'était plus assez riche pour être un bourgeois et encore trop marqué par ses origines pour se faire marin. De retour aux Etats-Unis, sans perspectives, il s'embarquait à nouveau en janvier 1841, sur l'*Acushnet,* un *whaler* en route vers les Marquises. Fuyant le traitement inhumain et les conditions de vie intolérables à bord de l'*Acushnet*, Melville déserta avec un ami, Richard Tobias Greene, et se cacha chez les Taïpis, dont il fut quelque temps prisonnier. Il appréciait cette société sans argent, sans usuriers, sans avoués, « [sans] vieilles dames hargneuses, [sans] farouches belles-mères, [sans] vieilles filles rancies, [sans] vierges languissantes, [sans] vieux garçons aigris[4] ». Melville comprit aux Marquises que « la civilisation n'accapare pas toutes les vertus de l'humanité » et « [qu'elle] n'en a même pas la meilleure part[5] ». Eduqué à la dure vie maritime, il était devenu un homme : « C'est à bord d'un baleinier que j'ai fait mes Sorbonne, mon Yale College et mon Harvard[6]. »

Rentré à Boston en octobre 1844, après un autre périple, le « vagabond des mers » voulut devenir écrivain et raconta les péripéties de ses aventures de déserteur américain au milieu de peuples anthropophages dans *Typee* (*Taïpi* en français). Ce premier récit, publié en février 1846, connut un succès immédiat, en Angleterre surtout. Il poursuivit dans cette veine du récit documentaire avec *Omou* (1847) ou *Redburn* (1849), sorte de roman d'apprentissage de la vie de mer et de l'enfer de la ville industrielle. Melville appréciait d'autant plus ce commencement de notoriété qu'il avait fondé une famille en épousant, en août 1847, Elizabeth Shaw, la fille d'un juge new-yorkais.

> « Le livre poignardé »

Avec *Mardi et le voyage qui y mena*, publié le 7 avril 1849 (avant *Redburn*), Melville tenta de rompre avec le style *travel narrative*. Si, dans la préface, il qualifiait *Mardi* de « pur roman d'aventures polynésiennes », il avait écrit un ouvrage littérairement plus audacieux, mêlant au récit à la première personne des réflexions philosophiques en résonance avec l'actualité politique de son temps ou de longues descriptions de la vie des indigènes polynésiens. Malgré ses indéniables qualités *Mardi* ne reçut pas un accueil favorable – « ce livre a été attaqué à coups de poignard » commenta Melville[7]. Plus encore que dans ses premiers romans, Melville y souligne les méfaits de la civilisation des Lumières sur les sociétés qu'elle prétendait « civiliser » en les colonisant. « Ceux qui étudient l'histoire sont frappés d'horreur au récit des massacres de jadis, mais aujourd'hui encore, en cet instant même, on envoie des hommes à l'abattoir. Si le temps pouvait se renverser et l'avenir changer de place avec le passé, le passé nous maudirait, nous et notre avenir, aussi fort que nous maudissons les époques disparues[8]. »

Mardi commence là où *Taïpi* et *Omoo* finissent : par la désertion du personnage principal et Narrateur, qui, marin sur l'*Artcurion,* estimait qu'en renonçant à poursuivre d'introuvables cachalots et en ayant mis le cap au nord vers le Japon à la poursuite de baleines plus dociles, son capitaine avait rompu le contrat qui l'unissait à lui. Un tel comportement était fréquent à l'époque. Le personnage principal profite de ce que le navire croise près d'un groupe d'îles polynésiennes, l'archipel de Mardi, pour fuir l'*Artcurion* et accoster sur une des îles de cet archipel imaginaire. Il a entraîné dans sa fuite un marin expérimenté, Jarl, un homme qu'il n'a pas choisi au hasard, s'il est vrai « [qu']en mer tout homme apparaît tel qu'il est. Pas de meilleure école qu'un bateau pour étudier la nature humaine » et que « vain [y] est tout effort pour feindre des qualités qui ne sont pas les vôtres[9] ». Dans leur fuite, ils croisent une pirogue indigène dont les rameurs, les fils du pilote qui la commande, se dirigent vers une destination secrète, où une jeune femme blonde, Yillah, doit être offerte en sacrifice humain. Peu à peu, l'on

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres :

On trouve les œuvres de Herman Melville dans diverses collections de poche, principalement chez Gallimard et Garnier-Flammarion. On ne saurait trop recommander la lecture des contes et des nouvelles. Ainsi ***Bartleby*** existe en version bilingue en Folio et, avec une postface de Gilles Deleuze, en GF.

On dispose de cinq traductions en français de ***Moby Dick*** : traduction de Jean Giono, Lucien Jacques et Joan Smith, Gallimard, 1941 ; Folio, 1996. Traduction d'Henriette Guex-Rolle, GF. Traduction et préface d'Armel Guerne, Le Sagittaire, 1954 ; traduction reprise aux Editions Phébus, 2005. Traduction de Georges Saint-Marnier, Editions Walter Beckers, Kapellen-Anvers, 1967, en 2 volumes. Traduction de Philippe Jaworski, La Pléiade, Gallimard, 2006.

Œuvres de Herman Melville (vol. I à IV), édition dirigée Philippe Jaworski, La Pléiade, Gallimard, 1997. Indispensable pour toute étude de l'ensemble de l' œuvre.

Poèmes de guerre, traduction de Pierre Leyris, édition bilingue, Gallimard/Du monde entier, 1981, Gallimard/Poésie, 1991 ; ***Poèmes divers : 1876-1891,*** traduction et préface de Pierre Leyris, Gallimard/Du monde entier, 1991. Correspondance : ***D'où viens-tu Hawthorne ?,*** traduction de Pierre Leyris, Gallimard/Du monde entier, 1986.

Biographies :

Lewis Mumford, ***Herman Melville***, Sulliver, édition en français en 2012. Traduction remarquable d'un ouvrage paru en 1929 et qui contribua au « ***revival*** » de Melville au XX^e siècle. Cette biographie situe l'itinéraire intellectuel de Melville dans l'histoire du développement de la culture américaine.

Jean Giono, ***Pour saluer Melville***, Gallimard, 1941, réédition en 1986.

Victor-Lévy Beaulieu, ***Monsieur Melville. Lecture-fiction,*** Flammarion, 1945, réédition Boréal/Compact, 2011.

Jean-Jacques Mayoux, ***Melville par lui-même***, Seuil, 1958 (nombreuses rééditions).

Elizabeh Hardwick, ***Herman Melville***, traduction de Genevieve Bigant-Boddaert, FIDES, 2003.

Etudes :

Edgar E. Dryden, ***Melville's Thematics of Form : the Great Art of Telling the Truth***, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1968.

Europe, n°744/avril 1991.

Philippe Jaworski, ***Melville, le Désert et l'Empire,*** Presses de l'E.N.S., 1986.

Marc Richir, ***Melville : les assises du monde***, Hachette, 1996.

Alain Suberchicot, ***Moby Dick. Désigner l'absence,*** Honoré Champion, 2008. Remarquable étude du chef-d'œuvre de Melville.

Olivier Rey, ***Le Testament de Melville. Penser le bien et le mal avec*** Billy Budd, 2012. Remarquable étude sur la pensée à l'œuvre dans la dernière nouvelle de Melville.

Adaptations cinématographiques :

Moby Dick a été adapté par John Huston, scénario de Ray Bradbury (1956) ; ***Bartleby*** par Maurice Ronet (1976), puis par Jonathan Parker (2001) ; ***Billy Budd*** par Peter Ustinov (1962) ; ***Pierre ou les Ambiguïtés*** par Léos Carax sous le titre ***Pola X*** (1999). Enfin, rappelons que Jean-Pierre Melville (de son vrai nom Grumbach) a choisi son pseudonyme en hommage à l'écrivain américain.

Les écrivains DU BAC

quitte le registre du récit d'aventures pour la fable initiatique et allégorique, la vierge blonde dont le Narrateur est tombé amoureux y symbolisant l'inaccessible pureté. *Mardi* s'avère être le récit d'une impossible conquête.

> Le pelvis du monde

Après *Redburn* et *La Vareuse blanche* (*White-Jacket*), de facture plus conventionnelle, Melville n'avait pas renoncé à s'imposer comme un véritable homme de lettres, encouragé en cette ambition par la rencontre de Nathaniel Hawthorne, le frère en écriture qui contribua à affermir la perception que Melville avait de sa tâche d'écrivain. Ce dernier lui dédia *Moby Dick*, publié le 18 octobre 1851. Le titre faisait peut-être référence à Mocha Dick, un cétacé blanc comme neige qui avait défrayé la chronique en causant la perte de trente hommes, cinq baleinières et quatorze canots, malgré les dix-neuf harpons reçus ! Melville a-t-il lu ce fait divers en 1839 dans un article du *Knickerbocker* ? En tout cas l'histoire courait depuis longtemps dans tout le Pacifique. La relecture attentive de la Bible, du livre de Job en particulier, était aussi à l'origine de l'intuition séminale de ce livre hors norme : aller hameçonner le Léviathan ! Moby Dick est ainsi élevé, dans le chapitre intitulé « cétologie », au rang de « côtes et de pelvis même du monde » : « Qui suis-je pour essayer de passer un anneau au nez de Léviathan ? […] Mais j'ai traversé les bibliothèques à la nage, et vogué par les mers, j'ai eu affaire aux baleines avec ces mains de chair[10]. » Pour qu'on comprenne bien qu'il ne s'agissait pas seulement d'un reportage sur les baleiniers en quête du précieux spermaceti, Melville fit précéder son récit d'un florilège de citations allant de la Genèse à Darwin et aux chansons de marins en passant par Plutarque et Rabelais, censées souligner l'inépuisable variété du thème cétacé et avoir été compilées par l'adjoint-de-l'adjoint du bibliothécaire.

Au début du roman, le Narrateur, un certain Ismaël, seul survivant de cette fable métaphysique qui coûta la vie à tout l'équipage du *Pequod*, paraît s'être engagé pour quitter une civilisation de l'ennui et pénétrer dans les mers interdites. Peu à peu, on découvre à travers son regard une formidable galerie de personnages : Queequeg, le cannibale sauvage avec lequel il partage sa chambre au début du roman, dont le harpon et la denture acérée sont moins inquiétants cependant qu'on pourrait craindre : ne vaut-il pas mieux « dormir avec un cannibale sobre qu'avec un chrétien ivre » ? Puis, il y a le vieux Mapple dont le prêche sur Jonas impressionne Ismaël et Queequeg, puis tout l'équipage du *Pequod*, matelots, cuistots, harponneurs, les trois seconds aux caractères si différents –Starbuck, Stubb et Flask – et enfin, en point d'orgue, le taciturne capitaine Achab, dont l'entrée en scène est du plus grand effet. C'est en pleine mer, longtemps après le départ, par un froid matin d'hiver, qu'Ismaël et l'équipage aperçurent enfin la forme sinistre de leur capitaine, qui n'avait jusqu'alors pas quitté sa cabine. « Achab se tenait là planté sur le gaillard arrière[11]. » Une livide balafre lui zébrait le visage et il s'appuyait sur une jambe d'ivoire « façonnée en mer dans l'os poli d'une mâchoire de cachalot ». C'est qu'Achab avait déjà payé dans sa chair sa « haine inextinguible[12] » envers Moby Dick, une haine si communicative que chaque membre de l'équipage du *Pequod* finit par la faire sienne.

Arrowhead, maison de Herman Melville dans le Massachusetts. Elle est située à côté de celle de Hawthorne.

« NATHANIEL HAWTHORNE, FRÈRE EN ÉCRITURE, VA CONTRIBUER À AFFERMIR LA PERCEPTION QUE MELVILLE AVAIT DE SA TÂCHE D'ÉCRIVAIN »

> Le nouvelliste anonyme

Trop foisonnant sans doute, trop riche, *Moby Dick*, cette épopée extraordinaire où poursuivants et poursuivis « fuient sur un océan sans bords[13] », ne rencontra pas davantage son public que *Mardi*. *Pierre ou les Ambiguïtés* acheva de ruiner ou presque les espoirs de carrière littéraire de Melville. Le sujet parut scabreux à l'époque et le style par trop « moderne » puisque Melville y avait intégré, notamment pour réagir aux critiques qui avaient accueilli *Moby Dick*, des réflexions sur les activités d'écrivain du personnage principal, Pierre Glendinning. Ce dernier est un aristocrate, héritier déchu, en disgrâce pour avoir rompu ses fiançailles avec la pâle blonde Lucy Tartan et être s'être épris de sa demi-sœur adultérine, Isabel Banford. Le lecteur n'a pas fini de relever les ambiguïtés du personnage principal en suivant les péripéties de ce mélodrame gothique : il y retrouve aussi certains aspects de la psychologie de Melville. Quoi qu'il en soit, la morale étrange de Pierre, idéaliste pur mais sans discernement (comme Achab au fond), qui pensait ne pouvoir rétablir sa sœur naturelle dans ses droits et réparer la « faute » de son père autrement qu'en l'épousant, ne pouvait guère être comprise dans l'Amérique puritaine de cette époque d'autant moins que cette relation incestueuse du personnage venait se greffer sur l'ambiguïté d'une autre, plus inacceptable encore, liant Pierre à sa mère.

L'échec de *Pierre* conduisit l'éditeur de Melville à refuser *L'Île de la croix* dont le texte est aujourd'hui perdu. A ces insuccès venaient s'ajouter les difficultés liées à son implantation comme agriculteur dans les Berkshires, où, avec l'aide du juge Shaw, Melville avait acheté une ferme. Tout cela laissait Herman dans une situation financière délicate.

> I would prefer not to…

Vient alors le temps du nouvelliste. Melville, bien qu'il répugnât à publier des récits en feuilleton dans la presse populaire, envoya régulièrement des textes courts au *Putnam's Monthly Magazine* ou au *New Monthly Magazine* qui, selon l'usage, paraissaient sans nom d'auteur. Une quinzaine de nouvelles parurent entre 1853 et 1856, et Melville, qui avait du métier, y traitait des sujets susceptibles d'intéresser les New-Yorkais, y compris des sujets exotiques, ainsi l'action des *Îles enchantées* (*The Encantadas*, 1854) se déroule dans des Galápagos à moitié mythiques.

La première nouvelle, *Bartleby The Scrivener,* parut en 1853 (reprise dans *Les Contes de la Véranda*, 1856). Elle est l'une des plus lues et des plus commentées de Melville. Ce conte met en scène un antihéros, prototype des personnages ultérieurs de Dostoïevski, de Kafka ou de Beckett, exerçant la fonction de scribe ou, si l'on préfère,

DADEROT

d'employé aux écritures, au service d'un avoué de Wall Street, patron philanthrope et par ailleurs narrateur de la nouvelle. Son étude comprend trois employés, des personnages plutôt comiques comme le suggèrent les sobriquets dont ils sont affublés : deux copistes, Dindon et Lagrinche (ou Pincettes, dans la traduction de Jaworski) et un *office boy*, un saute-ruisseau surnommé Gingembre. Mais l'augmentation de la charge de travail de son étude le décide à engager un nouvel employé, Bartleby. Celui-ci s'avère être un employé bien singulier quoi qu'il prétende n'avoir rien de particulier : il ne cesse de répéter lorsque son supérieur lui demande d'exécuter une tâche : *« I would prefer not to »* (« Je préférerais ne pas »). Cette phrase de Bartleby est, avec le fameux incipit – *Call me Ishmael* – de *Moby Dick,* une des plus célèbres de Melville. Elle fonctionne dans la nouvelle avec quelques variantes comme un gimmick soulignant la position paradoxale d'un homme qui semble avoir dit « pouce » à la préoccupation affairée et à la rationalité bureaucratique.

Bartleby s'est délibérément mis hors du monde – « son âme était hors de mon atteinte[14] » dit de lui le Narrateur qui oscille entre une irritation bien compréhensible et une certaine compassion. L'attitude inexpliquée de Bartleby trouble la vie de l'étude au point que ce grain de sable dans la routine met profondément en question l'agencement de ce monde et de ses prétendues raisons, bien plus que les petits travers des autres copistes. Le Narrateur, s'apercevant que Bartleby a élu domicile dans son bureau, le licencie, mais ce dernier, impassible, demeure fidèle à un poste qu'il préfère ne pas occuper. N'osant pas le brusquer, l'avoué décide de déménager son étude un peu plus loin. Le nouveau propriétaire, confronté à la présence de Bartleby, finit par le faire expulser. La police l'incarcère aux Tombs où il se laisse mourir. Cette fin absurde conclut tragiquement le récit de la vie d'un des premiers personnages « d'homme en trop » de la littérature.

> La maladie chronique de l'univers

Billy Budd – la dernière nouvelle écrite par Melville et publiée posthumément en 1924 – n'est pas en reste pour ce qui est des interprétations qu'elle a suscitées. Melville, hors de tout manichéisme, y témoigne d'une conscience toujours plus aiguë, toujours plus lucide, de ce que le mal, cette « maladie chronique de l'univers », ne saurait être extirpé et qu'il ne cesse de reparaître aux endroits mêmes où l'on imagine qu'il n'a pas sa place. Pas de paradis, pas même perdu, pas d'îles enchanteresses, pas de personnalités aussi pures soient-elles qui n'échappent aux ambiguïtés inhérentes à la condition morale de l'homme ! Le destin tragique de Billy, ce jeune gabier de misaine, dont la beauté angélique ne fait que rehausser l'innocente bonté, n'échappe pas à la loi de l'univers.

Illustration tirée de ***Moby Dick.***

Enrôlé de force dans la Navy – l'action se déroule en 1797, pendant les mutineries qui marquèrent cette période –, Billy est contraint de quitter le navire *Droits-de-l'homme,* et son innocence, sa bonté candide lui attirent rapidement la sympathie de l'équipage et même celle du capitaine Vere qui éprouve une affection paternelle pour ce jeune mousse. Mais « Vere l'étoilé », dont la sensibilité et l'intelligence sont au-dessus de la moyenne, sait qu'à tout moment une mutinerie peut éclater sur son navire. Aussi, pour faire régner l'ordre, la figure diabolique de Claggart, le capitaine d'armes, ne lésine-t-elle pas sur les moyens. Ne supportant pas Billy, cet agent du mal et de la haine tente avec mesquinerie de lui pourrir l'existence en lui tendant de multiples pièges. Il finit par l'accuser de fomenter un complot alors même que chacun sait sur le navire, et le capitaine Vere le premier, que Billy en est incapable. Vere pense disculper Billy en provoquant une confrontation que, de toute façon, par respect pour la règle il était obligé d'organiser : mais le mal s'insinue en Billy sous la forme de la colère de l'innocence confrontée au mensonge. Tel un ange de Dieu punissant le parjure, Billy tue Claggart d'un coup de poing malheureux. Pour que le monde des hommes ne sombre pas dans la *regio dissimilitudinis*, la mécanique de la loi se met en marche, implacable. Vere doit appliquer le règlement et condamner en cour martiale Billy pour le meurtre perpétré. Tel Abraham sacrifiant Isaac, Vere, instrument droit et probe d'une institution insensible, endure stoïquement les dernières paroles de Billy : « Que Dieu bénisse le capitaine Vere ! ».

> La poésie comme fil d'Ariane

On sous-estime la dimension poétique de l'œuvre de Melville, c'en est pourtant un des fils d'Ariane. Melville a écrit des nouvelles parce que le public rejetait la métaphysique fuligineuse de ses romans. Puis, dans la dernière partie de sa vie, il s'en est tenu à la rédaction de poèmes – à l'exception notable de *Billy Budd* –, peut-être parce que sa veine narrative était épuisée et que le temps des grandes entreprises était passé pour lui. Il n'a cependant jamais cessé d'être un poète. Si l'on en croit une lettre de sa femme de 1859, il se serait mis à faire des vers à partir de la quarantaine. Après l'échec du *Grand Escroc* (*The Confidence-Man*, 1857), Melville avait été contraint de renoncer à l'espoir de faire vivre sa famille de sa plume et de vendre la ferme du Vermont.

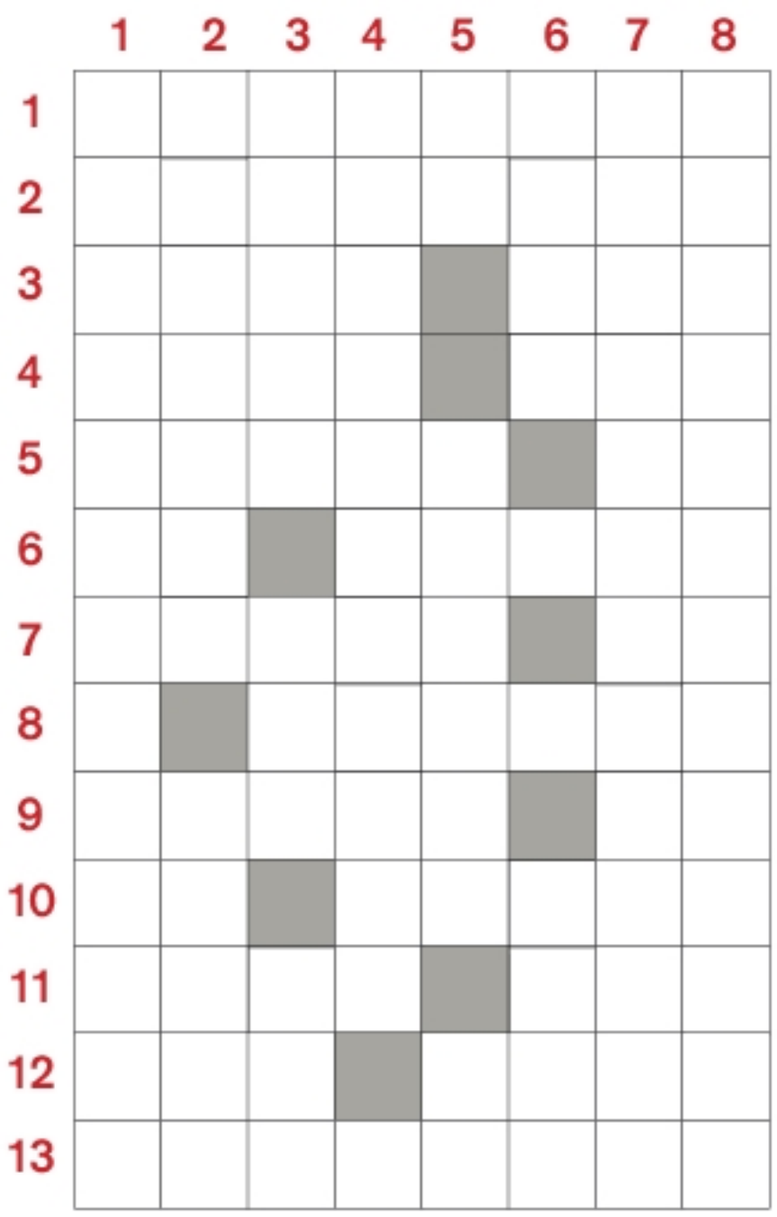
« L'ATTITUDE DE BARTLEBY EST CE GRAIN DE SABLE DANS LA ROUTINE QUI MET PROFONDÉMENT EN QUESTION L'AGENCEMENT DE CE MONDE »

Devenu un temps conférencier itinérant – médiocre à ce qu'il paraît – il fut surpris comme tant d'Américains par la guerre civile. Elle lui inspira un recueil de poèmes : *Battle-Pieces and Aspects of the War* (Harper, 1866). D'autres poèmes suivirent et vinrent compléter une œuvre poétique peu appréciée. Mais, à quarante-deux ans, il avait vieilli. En 1866 il accepta de bonne grâce – lui qui avait rêvé d'être consul – un poste subalterne d'inspecteur des douanes qu'il occupa vingt ans sans jamais murmurer *« I would prefer not to »*. Quand il prit sa retraite, il était un écrivain tout à fait oublié. Il meurt le 28 septembre 1891. Moby Dick et le capitaine Achab semblaient alors définitivement engloutis dans la mer de l'oubli. On sait ce qu'il en advint. **Jean Montenot**

1 Cité par Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville, Lecture-fiction,* Boréal-Compact, p. 41. ***2*** *Op. cit.*, p. 69. ***3*** Lewis Mumford, p. 41. ***4*** *Taïpi*, Pléiade I, p. 137, Folio, p. 179. ***5*** *Taïpi*, Pléiade I, p. 218, Folio, p. 232. ***6*** *Moby Dick*, XXIV. ***7*** Lettre à Evert A. Duyckinck du 14 décembre 1849, Pléiade II, p. 779. ***8*** *Mardi,* CLXI. ***9*** *Mardi*, III. ***10*** *Moby Dick*, XXXII. ***11*** *Moby Dick*, XXVIII. ***12*** *Moby Dick*, XLI. ***13*** *Mardi,* CXCV. ***14*** *Bartleby,* Pléiade, p. 228, Folio bilingue, p. 75, Folio plus, p. 33, GF, p. 39.

FOTOTECA/LEEMAGE

JEUX



LES MOTS CROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Expositions personnelles. **2.** En un certain sens, n'a pas grande valeur. **3.** Peintre sorti de la Botte. Fournit un bois dur et lourd. **4.** Derrière Buffalo. Foulé aux pieds. **5.** Se trouve à l'intérieur du bidon. Article. **6.** Déesse de la Terre mère. S'imposa victorieusement le supplice de la roue sur une heure. **7.** Lancer une certaine action. Dans le cœur du goal. **8.** Parcoururent. **9.** Egalement. C'est-à-dire. **10.** Un petit tour. Ouïes. **11.** Roulées. Berges. **12.** Roi et fou. Est tout feu tout flammes. **13.** Famille à la rue.

Verticalement

1. Fait la conversation à lui tout seul. **2.** Sur certaines manches. Petit rapace. **3.** Rôles confus. Morceaux de talisman. Forme d'avoir. **4.** Femmes qui franchissent aisément les portes. **5.** A la fin de la cérémonie. Pêcheur à la ligne d'outre-Atlantique. Quatre-vingt-dix-neuf. **6.** Oublié. Est versé dans la réserve. **7.** Concerne un Tondu. **8.** Coups bas.

LE RÉBUS D'HONORÉ

Recueil de nouvelles. L'histoire d'une colonisation très lointaine. Un chef-d'œuvre du genre.

TARIF D'ABONNEMENT :
1 an 40 € T.T.C. (T.V.A. 2,10 % – 10 numéros)
*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 31 54.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 17, ROUTE DES BOULANGERS, 78926 YVELINES CEDEX 9.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 31 54. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9.

Solutions

Chroniques martiennes (crocs - nid - queue - mars - hyène) de Ray Bradbury

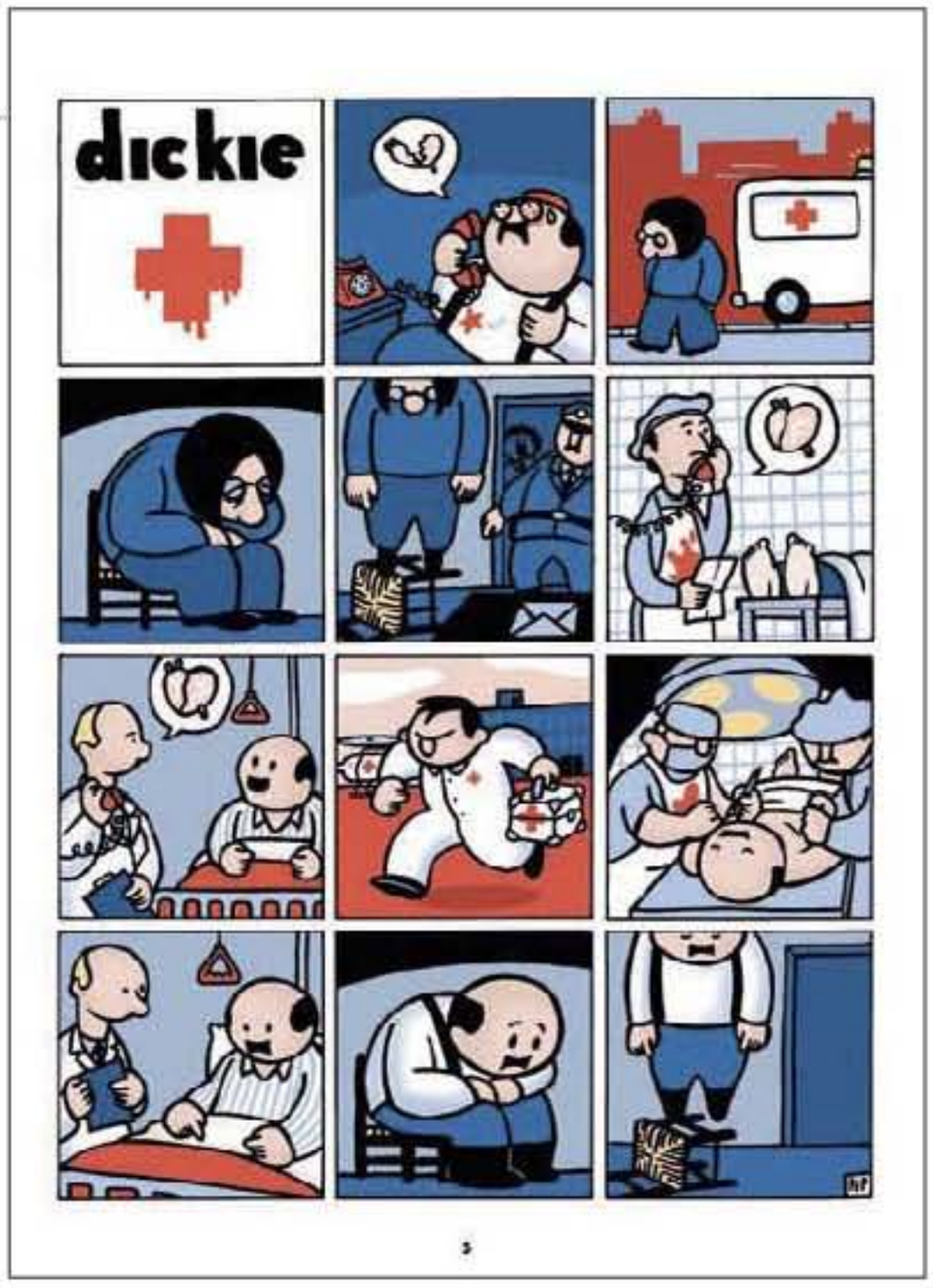
1	V	E	R	S	I	O	N	S
2	E	T	O	L	E	M	A	C
3	R	O	S	A		I	P	E
4	B	I	L	L		S	O	L
5	I	L	E	O	N		L	E
6	G	E	M	O	S	E	R	
7	E	S	T	E	R		O	A
8	R		L	U	R	E	N	T
9	A	U	S	S	I		I	E
10	T	R	E		S	E	S	S
11	E	U	E	S		A	N	S
12	U	B	U		I	G	N	E
13	R	U	T	A	C	E	S	

BD

Pieter DE POORTERE

Dickie ne respecte rien ni personne

Pieter de Poortere s'est donné une triple gageure : raconter une histoire en une seule planche, organisée en un « gaufrier » de quatre bandes de trois vignettes chacune, toutes de la même taille, la raconter autour d'un personnage récurrent caractérisé par son absence totale de charme (un rondouillard chauve à petite moustache), le tout… sans aucune parole. Le volume en question rassemble la quasi-totalité de son œuvre dickienne, étalée sur dix ans, et même sur cette longueur – plus de trois cents gaufriers – le résultat est réjouissant. Car de Poortere ne se contente pas de jouer avec les contraintes ; il réussit le tour de force d'en extraire des fables drolatiques, généralement atroces – il nous avait déjà donné, dans la même veine, un inénarrable *Fils d'Hitler*. Dickie négrier achète un Noir bien denté au marché d'esclaves : l'esclave rongera sa corde avec ses dents et, dans la foulée, mangera Dickie. Dickie obèse se voit contraint de faire du sport : il se retrouve sumotori. Dickie Moïse redescend de la montagne avec les tables de la Loi : sa femme, qui l'attend depuis des lustres, le tue à coups de tables. Bref : de Poortere ne respecte rien ni personne. Alleluia. **Pascal Ory**



★★★ ***Le Petit Dickie illustré*** par **Pieter de Poortere,** 312 p., Glénat, 35,50 €

Frédéric CHABAUD
Julien MONIER

La balade des doux rêveurs

Une histoire toute simple, mais qui n'en est qu'à ses débuts et qui pourrait bien se complexifier. Les toits de la grande ville, un adolescent qui rêve les yeux ouverts et qui va entrer de plain-pied dans l'univers des marcheurs de toits, où il va rencontrer une série de personnages improbables. Les dialogues, généreux, ont eux-mêmes encore la naïveté qu'on attribue au débutant – c'est, semble-t-il, une première pour Chabaud comme pour Monier, jeune illustrateur « pour la jeunesse » – mais l'ambiance est prenante et le dessin superbe. Et puis, un peu de fraîcheur dans ce monde de brutes ne fera de mal à personne. En tous les cas, pas au lecteur. **P.O.**

★★ ***En attendant l'aube, volume 1. Les Lumières de la ville***
par **Frédéric Chabaud** (scénario)
et **Julien Monier** (dessin),
56 p., Editions Poivre & Sel, 13,70 €

Denis LAPIÈRE, Aude SAMAMA

Les amants tragiques

Destin exceptionnel que celui de Victor Younki, dit Victor Young Perez, sacré en 1931 champion du monde des poids mouches. Ce jeune Juif tunisien n'a que vingt ans quand il conquiert le titre – il est resté jusqu'à ce jour le plus jeune champion de sa catégorie – mais c'est surtout le reste de sa courte vie qui va se dérouler « comme un roman » : idole du public tunisien, toutes communautés confondues, il passe en métropole, où il devient l'amant attitré de la plus belle « femme fatale » de son temps, Mireille Balin, alors au début d'une carrière non moins fulgurante et tragique. La vie mondaine ne fera pas beaucoup de bien à Victor qui, délaissant l'entraînement, va connaître un déclin rapide, malgré quelques ressaisissements éphémères. Mireille, devenue star de cinéma, le quittera, comme il se doit, et pour rien de moins que Tino Rossi.

Après quoi l'Histoire, « avec sa grande hache », s'acharnera sur les deux anciens amants, dans une étonnante symétrie. Pour le boxeur, l'étape ultime s'appellera Auschwitz. Pour Mireille – déjà héroïne d'une BD sortie en 2010 (*Dolor* de Paringaux et Catel) – elle sera violée en représailles de ses fréquentations pendant la guerre. Le trait épais d'Aude Samama (*Lisbonne, dernier tour*), de la famille des Götting et des Loustal, emporte, une fois de plus, l'adhésion. Du grand art. **P.O.**

★★★ ***A l'ombre de la gloire,***
par **Denis Lapière** (récit)
et **Aude Samama** (dessin),
152 p., Futuropolis, 20 €

UN TRAVESTI À LA COUR DE LOUIS XIV

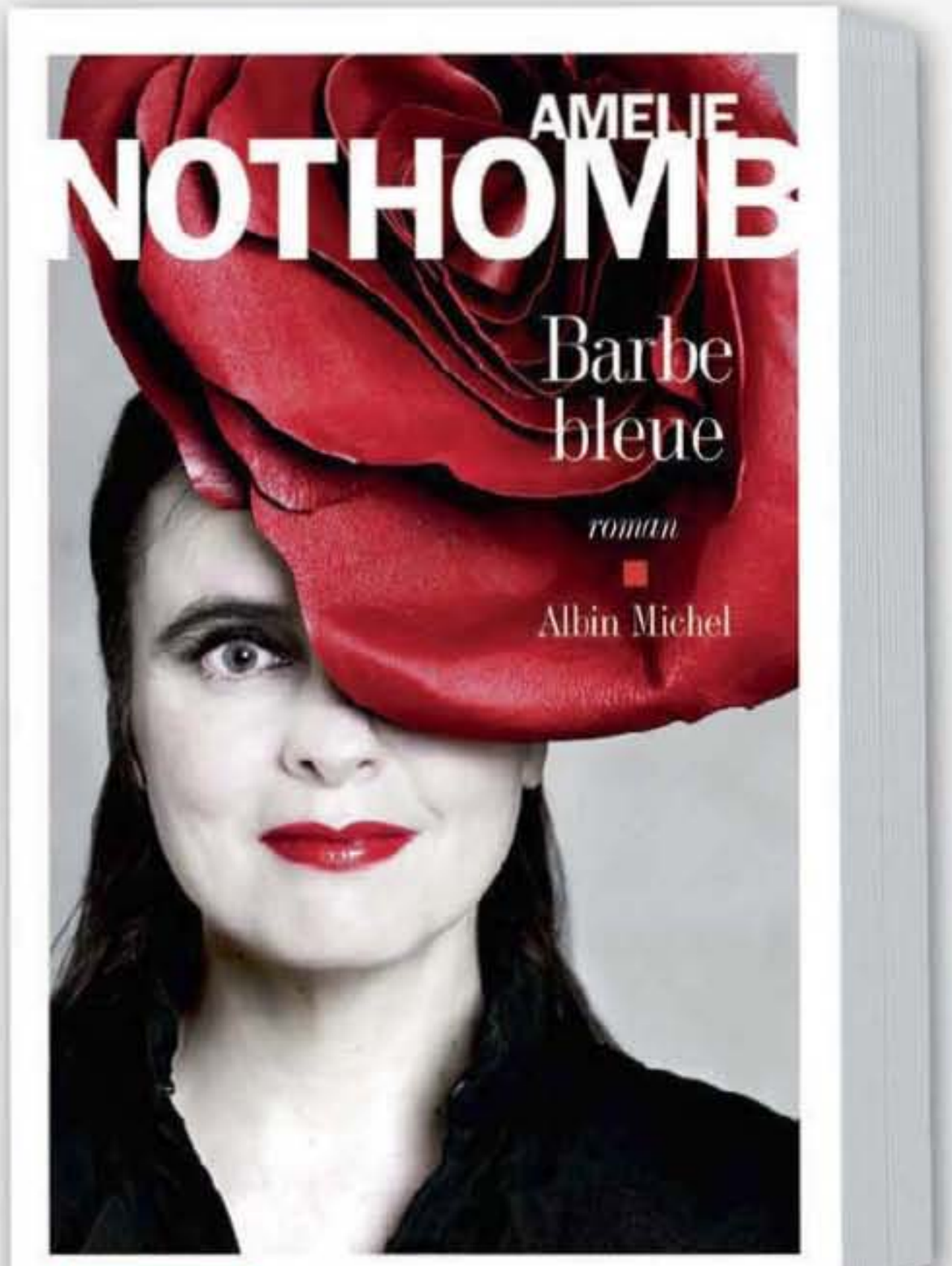
Dans une page de ses éblouissants *Carnets secrets*, Elena Ceausescu stigmatise la frivolité de Madame Imelda Marcos et termine son réquisitoire par cette péremptoire sentence : « La robe ou la chaussure ne fait pas la femme ! » Imelda collectionnait les tatanes, Elena les diplômes scientifiques, deux passions sans doute inconciliables. La maxime de la mère Ubu roumaine m'est revenue en lisant l'*Histoire de Madame la Comtesse Des Barres*, un petit volume daté de 1735 qui se lit comme un roman.

C'est l'histoire d'un jeune héritier qui, dès les premières pages de son récit, confesse sa singularité : « … depuis mon enfance j'avais toujours aimé m'habiller en fille ; quoique j'eusse alors 22 ans, mon visage ne s'y opposait point encore. Je n'avais point de barbe ; on avait eu soin, dès l'âge de cinq ou six ans, de me frotter tous les jours avec une certaine eau qui fait mourir le poil dans sa racine. » Nanti de dix mille livres de rente, d'une ondoyante chevelure et d'une peau de pêche, le damoiseau papillonne à l'opéra et à la Comédie avec les bijoux hérités de sa mère. En bonne copine, Madame de La Fayette lui dit que les fards et boucles d'oreilles ne conviennent pas à un homme et qu'il ferait mieux de s'habiller complètement en femme. « J'avais assez d'habits de femme ; je pris le plus beau et allai rendre visite à Madame de La Fayette avec mes pendants d'oreilles, ma croix de diamants, mes bagues et dix ou douze mouches. Elle s'écria en me voyant : "Ah, la belle femme ! Vous avez suivi mon avis." » La Rochefoucault qui assistait à la scène est ébloui par le délicieux travesti. Conforté par ce premier triomphe, le jeune homme s'enhardit et s'aventure en femme dans les salons, les églises et les théâtres. Un grand prince lui fait mille amitiés et lui confie qu'ils sont queussi-queumi. N'était son statut princier, il se travestirait lui aussi. Les princes, hélas, sont « emprisonnés dans leur grandeur ». Libre et décolleté, notre héros rivalise d'élégance avec les plus coquettes, car « les hommes qui se croient beaux sont cent fois plus entêtés de leur beauté que les femmes ». Réprimandé par M. de Montausier, il va se faire oublier quelque temps en province. Il achète une propriété près de Bourges sous le nom de Comtesse Des Barres, une comtesse qui va bougrement parfumer l'ambiance dans ce coin du Berry. Qui a connu les Gazolines des années 70 comprendra ! Madame Des Barres séduit des gentilshommes auxquels elle n'accorde pas tout et des fillettes auxquelles elle enseigne tout ce que fillette doit savoir. Singulier chef-d'œuvre, dévergondages guillerets, philosophie dans le boudoir avant l'heure, clavecins et dentelles, galanteries et friandises à vous désespérer de respirer dans le stupide et conventionnel aujourd'hui. Une année entière dans les robes de la comtesse Des Barres avant d'être démasqué. Ses proches le supplient de mettre fin à la comédie. « Je me résolus à quitter tout ce badinage. Une passion chasse l'autre. Je me mis à jouer à Venise… » Ruiné au jeu, il regrette le temps où il faisait la belle. Laide, il aurait tout de même fait la belle, car, et c'est son dernier mot : « Le ridicule est préférable à la pauvreté. »

La comtesse Des Barres n'est pas une fiction. C'est l'autobiographie de François Timoléon de Choisy (1644-1724), un abbé de Cour qui dans sa jeunesse se travestissait en femme. Louis XIV n'était pas encore le dévot de l'époque Maintenon. Le jeune Roi-Soleil dansait, la comtesse Des Barres applaudissait. Avec l'âge, les gourgandines virent souvent à la bigoterie. En 1685 l'extravagant abbé fut nommé coadjuteur de l'ambassade envoyée au roi de Siam. Quel gouvernement de la République n° 5 dépêcherait au Quai d'Orsay Madame Arthur ou la grande Zoa ? Le roi du Siam reste païen, mais Choisy prononce ses vœux et dit sa première messe sur le vaisseau qui le ramène en France. Il publiera la relation de ce voyage ainsi qu'une flopée de livres religieux. Ses mémoires n'ont pas paru de son vivant. Dix ans après sa mort, un éditeur d'Anvers publie ce fragment qui concerne les années 1665 et 1666. La bibliothèque de l'Arsenal possède trois autres parties inédites. Choisy est un précurseur. Le premier il rédige des mémoires sous forme de confessions et ne cache rien de ses goûts, de ses passions et de sa sexualité. Il a été reçu à l'Académie, sans doute pour de mauvaises raisons. Un travelo chez les Quarante dès le XVIII[e] siècle, la première femme trois siècles plus tard !

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

Abonnez-vous à LiRE:



180 pages

1 AN

43€

seulement

au lieu de 75,50€

Et recevez le nouveau roman

d'Amélie Nothomb

Barbe bleue

Vingt ans après *Hygiène de l'assassin*

« La colocataire est la femme idéale »

Amélie Nothomb

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE - 17, route des Boulangers - 78926 Yvelines Cedex 9

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***Barbe bleue***
pour 43 € seulement au lieu de ~~75,50€~~.

soit 43% de réduction

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E-mail: |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

|@|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément : ***Barbe bleue*** au prix de 16,50€ et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 5,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| **Clé*** |_|_|_|

Expire fin : |_|_|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|_|_|_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/2012 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

AG14154 LIOM2LE

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ un peu ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ génial ☆ pas du tout

Olivier Adam	*Les Lisières*	Flammarion	90	★★★
Laurent Albarracin	*Le Secret secret*	Flammarion	64	★★★
Manuel Alvarez Ortega	*Genèse*	Le Taillis Pré	64	★★★
Santiago H. Amigorena	*La Première Défaite*	P.O.L	40	★★★
Jacques Ancet	*Les Travaux de l'infime*	Erès	64	★★★
	Comme si de rien	L'Amourier	64	★★★
Christine Angot	*Une semaine de vacances*	Flammarion	52	★★
Metin Arditi	*Prince d'orchestre*	Actes Sud	41	★★
Claude Arnaud	*Brèves saisons au paradis*	Grasset	39	★★
Edouard Balladur	*La liberté a-t-elle un avenir ?*	Fayard	88	★★
Alessandro Barbero	*La Bataille des trois empires. Lépante, 1571*	Flammarion/Au Fil de l'histoire	59	★★
Aurélien Bellanger	*La Théorie de l'information*	Gallimard	30	★★★
Pierre Birnbaum	*Les Deux Maisons*	Gallimard/NRF Essais	59	★★
François Bon	*Autobiographie des objets*	Seuil	44	★★
Lucile Bordes	*Je suis la marquise de Carabas*	Liana Levi	57	★★
Olivier Bouillère	*Le Poivre*	P.O.L	45	★★
Serge Bramly	*Orchidée fixe*	JC Lattès	47	★★
Patrick Cabanel	*Histoire des protestants en France, XVIe-XXIe siècle*	Fayard	58	★★★
F. Chabaud & J. Monier	*En attendant l'aube, t.1*	Editions Poivre & Sel	103	★★
Philippe Claudel	*Parfums*	Stock	44	★★
Daniel Cohen	*Homo economicus*	Albin Michel	88	★★
Maxime Coulombe	*Petite Philosophie du zombie. Ou comment penser par l'horreur*	PUF	63	★★
Maurice G. Dantec	*Satellite Sisters*	Ring	45	★★
Marc Deby (sous la direction)	*L'Année politique : 2011*	Evénements et Tendances	88	★★
Julia Deck	*Viviane Elisabeth Fauville*	Minuit	56	★★
Elsa Delachair (anthologie réunie par)	*L'Art de l'insulte*	10/18	29	★★
Patrice Delbourg	*Longtemps j'ai cru mon père immortel*	Le Castor Astral	64	★★★
Patrick Deville	*Peste & Choléra*	Seuil	46	★★★
Philippe Djian	*"Oh..."*	Gallimard	55	★
Christophe Donner	*A quoi jouent les hommes*	Grasset	50	★★
Lionel Duroy	*L'Hiver des hommes*	Julliard	37	★★★
Mathias Enard	*Rue des voleurs*	Actes Sud	42	★★
Jérôme Ferrari	*Le Sermon sur la chute de Rome*	Actes Sud	52	★★
Carole Fives	*Que nos vies aient l'air d'un film parfait*	Le Passage	56	★★
Laurent Gaudé	*Pour seul cortège*	Actes Sud	51	★★
Simonetta Greggio	*L'Homme qui aimait ma femme*	Stock	33	★★★
Jean-Michel Guenassia	*La Vie rêvée d'Ernesto G.*	Albin Michel	36	★★
Lancelot Hamelin	*Le Couvre-Feu d'octobre*	Gallimard/L'Arpenteur	57	★★
Thierry Hesse	*L'Inconscience*	L'Olivier	36	★★
Fabrice Humbert	*Avant la chute*	Le Passage	43	★★
Claudie Hunzinger	*La Survivance*	Grasset	39	★★
Serge Joncour	*L'Amour sans le faire*	Flammarion	35	★★★
Siegfried Kracauer	*Les Employés*	Les Belles Lettres	60	★★★
Marie-Hélène Lafon	*Les Pays*	Buchet-Chastel	34	★★★
	Album	Buchet-Chastel	34	★★
D. Lapière & A. Samama	*A l'ombre de la gloire*	Futuropolis	103	★★★
Linda Lê	*Lame de fond*	Christian Bourgois	41	★★
Bruno Le Maire	*Musique absolue*	Gallimard	53	★★
Amin Maalouf	*Les Désorientés*	Grasset	26	★★
Mikhaïl Mitsakis	*Un chercheur d'or*	Finitude	64	★★★★
Tierno Monénembo	*Le Terroriste noir*	Seuil	51	★★
Max Monnehay	*Géographie de la bêtise*	Seuil	55	☆
Gérard Mordillat	*Ce que savait Jennie*	Calmann-Lévy	42	★★
Wajdi Mouawad	*Anima*	Leméac/Actes Sud	38	★★★
Amélie Nothomb	*Barbe bleue*	Albin Michel	48	★★
Jean-Marc Parisis	*La Recherche de la couleur*	Stock	55	★
Pieter de Poortere	*Le Petit Dickie illustré*	Glénat	103	★★★
Charles T. Powers	*En mémoire de la forêt*	Pocket	29	★★
Pascal Quignard	*Les Désarçonnés*	Grasset	32	★★★★
Edward W. Said	*Du style tardif*	Actes Sud	62	★★★
Alexis Salatko	*Le Parieur*	Fayard	50	★
Renata Salecl	*La Tyrannie du choix*	Albin Michel	63	★★
Colombe Schneck	*La Réparation*	Grasset	54	★★★/★
Arthur Schopenhauer	*Aphorismes et Insultes*	Arléa Poche	29	★★★
François Vallejo	*Métamorphoses*	Viviane Hamy	47	★★
Oscar Wilde	*Maximes et autres textes*	Folio	29	★★★
Stéphane Zagdanski	*Chaos brûlant*	Seuil	55	☆
Florian Zeller	*La Jouissance*	Gallimard	32	★★★

la 25e Heure du LIVRE

PEUPLES PREMIERS

Salon du Livre du Mans

Le Mans 13&14 octobre 2012

Quai Louis-Blanc | Muraille romaine

L'OCÉANIE EN LIVRES

Le Mans LiRE: 25e Heure du Livre

Sarthe

Région PAYS DE LA LOIRE

ouest france ouest-france.fr

FRAMA

orange

maville.com

Le Maine

GrDF

SNCF

SETRAM

france bleu maine

Et si vous choisissiez la stabilité du long terme plutôt que la fragilité du court terme ?

CASDEN Banque Populaire - Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable – Siège social : 91 Cours des Roches – 77186 NOISIEL.
Siret n° 784 275 778 00842. RCS Meaux. Immatriculation ORIAS n° 07 027 138. BPCE – 50 rue Pierre Mendès France – 75013 Paris – RCS 493 455 042.

● Avis de Tempête - Illustration : Killoffer

Quand une banque partage les valeurs de ses Sociétaires, leur confiance est réciproque et durable. *Depuis 60 ans, la CASDEN s'engage, au quotidien, à leurs côtés afin qu'ils réalisent leurs projets en toute sécurité et aux meilleures conditions. Être une banque coopérative, c'est protéger avant tout les intérêts de ses Sociétaires.*

Rejoignez-nous sur casden.fr *ou contactez-nous au* 0826 824 400
(0,15 € TTC/min en France métropolitaine)

+X BANQUE POPULAIRE

L'offre CASDEN est disponible en Délégations Départementales et également dans le Réseau Banque Populaire.

casden BANQUE POPULAIRE

CASDEN, la banque coopérative de l'éducation, de la recherche et de la culture